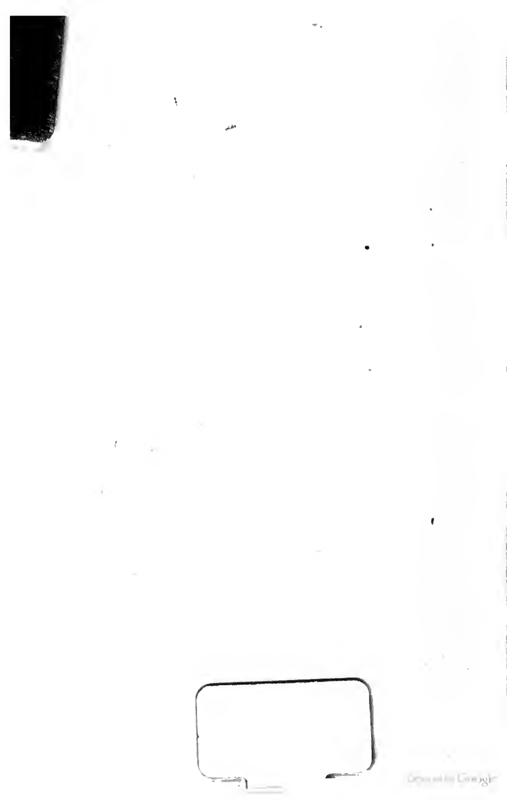
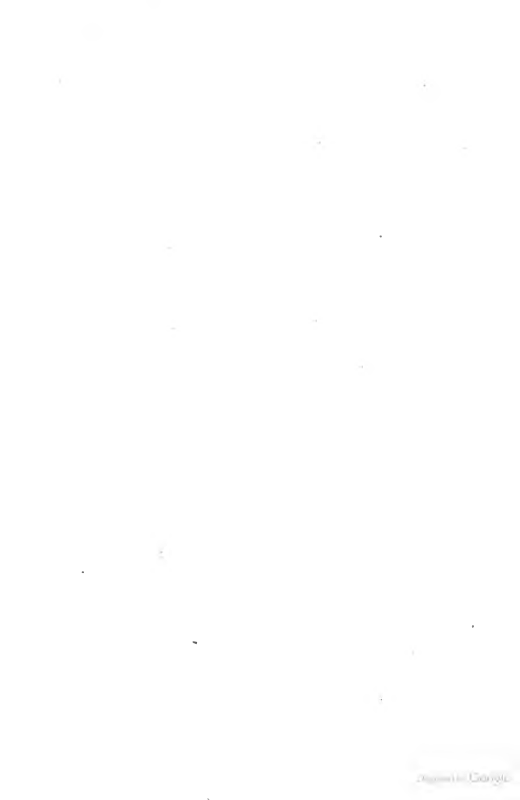






ÉTUDE

SUR

VIRGILE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ÉTUDE

SUR

VIRGILE

SUIVIE

D'UNE ÉTUDE SUR QUINTUS DE SMYRNE

PAR

C.-A. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

M DCCC LVII



DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DU COURS DE POÉSIE LATINE AU COLLÉGE DE FRANCE

LE 9 MARS 1855.

Messieurs,

En paraissant aujourd'hui dans cette chaire, mon premier devoir comme mon premier sentiment est de remercier l'antique Collége qui a bien voulu accueillir si honorablement pour moi mon désir d'entrer dans son sein, et aussi l'Académie savante [1] qui m'a comblé en y ajoutant ses suffrages. J'avais eu besoin, je l'avouerai, pour que cette ambition s'éveillât en moi, de l'opinion favorable d'un Ministre, ami des études; son estime et son affection m'ont encouragé [2]. Maintenant c'est à moi de ne point rester trop au-dessous de ces témoignages publics de confiance, et de justifier par mes efforts le choix du Prince : à une époque où par le conseil comme par

[1] L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

[2] M. H. Fortoul, enlevé depuis si prématurément le 7 juillet 1856. Sa mort a excité un sentiment universel de regret, et ceux même qui avaient semblé le plus opposés à quelques-unes de ses vues lui ont rendu aussitôt pleine justice.

l'épée la France tient si haut son rang dans le monde, et où la mâle et sobre histoire est là pour le dire, moins que jamais gardons-nous, éclairés enfin et mûris comme nous le sommes par l'expérience, de manquer en ce qui nous touche à la cause des Lettres, à la cause des Muses dignes et sévères.

Messieurs, le Collége de France (car en entrant dans un lieu célèbre, j'aime à me demander avant tout quelle en est l'histoire), — le Collége de France est une institution qui fut d'abord unique, originale en son genre, et qui ne ressemblait à nulle autre de celles qui ont autrefois servi l'esprit humain dans notre patrie ; et même on peut dire que la pensée première qui l'inspira n'a jamais été réalisée qu'en partie, malgré ses heureux effets. La Renaissance, — l'ensemble d'études, de connaissances vives et d'illustres doctrines rajeunies que l'on comprend sous ce nom, — ce nouveau printemps intellectuel qui brille encore d'un si vif éclat à nos yeux à travers quatre siècles, régnait depuis longtemps déjà en Italie, mais tardait à passer les monts et à se faire sentir en France. Ce ne fut qu'à l'avénement de François I[er] au trône, et avec l'avénement par lui de toute la jeunesse, que le souffle bienfaisant se répandit comme dans l'air, et qu'un immense désir de tout reconquérir du passé, et de mieux savoir de jour en jour à l'avenir, s'empara de bien des âmes. Des hommes éminents et dont le nom ne sera jamais assez honoré, Érasme, Budé, avaient devancé leurs compatriotes et travaillaient à les initier avec ce zèle pur

qui n'appartient qu'aux Lettres et à ceux qui en connaissent l'intime douceur, qui en ont la vraie religion. Mais la routine était là, retranchée de toutes parts, contente d'elle-même et résistant. L'Université de Paris, si justement célèbre au Moyen Age, avait vieilli ; elle avait ses formes et ses méthodes, ses manuels, ses abrégés et cahiers dont on ne voulait plus sortir. La langue, la littérature grecque, qui s'était remontrée toute vivante avec les doctes bannis de Byzance et les vieillards harmonieux fugitifs dans l'Occident, déplaisait à des hommes instruits, mais d'une instruction toute latine et que l'habitude scholastique entravait et bornait. « Chaque fois que je considère l'éloquence et ses origines, disait Cicéron conversant avec Atticus, je me reporte vers la Grèce, et dans la Grèce tout d'abord vient s'offrir à moi, ou plutôt vient luire à mes yeux, ô Atticus, votre chère Athènes : *Maxime mihi occurrunt, Attice, et quasi lucent Athenæ tuæ.* » Et c'est précisément cet éclat si attrayant pour les uns, qui offusquait les autres. Dans les écoles établies on ne voulait pas d'Athènes, c'est-à-dire de grec ; on ne voulait pas plus de Jérusalem, c'est-à-dire d'hébreu ; en un mot, on ne voulait pas remonter aux vraies sources. On prétendait continuer d'imposer aux générations survenantes l'enseignement de seconde et de troisième main, tel qu'on l'avait soi-même reçu de ses maîtres. Il est souvent plus aisé, Messieurs, de fonder quelque chose de tout nouveau que de réformer et de rectifier quelque chose d'ancien; et alors même que l'institution ancienne doit se corriger et s'amender avec le temps, il est mieux et plus

sûr qu'elle le fasse bon gré mal gré par émulation et par crainte, en voyant quelque jeune institution rivale qui grandit tout d'un coup et menace de la dépasser. Il n'y a pas à la paresse des vieux corps de plus efficace aiguillon. C'est ce que les savants éclairés qui entouraient François Ier, et qu'il admettait à converser de ces choses d'esprit à sa table ou dans ses promenades, comprirent aussitôt, et dès les premières années de son règne ils inspirèrent à ce cœur généreux l'idée d'une fondation à part, où les antiques études reparussent sans tant de façon et sans entraves, avec simplicité et nouveauté. Une correspondance, une négociation fut engagée au nom du roi avec Érasme, qui vivait alors à Anvers; on pensait à l'avoir pour chef et directeur du Collége nouveau, et l'on ne désespérait pas, à cette fin, de l'attirer en France. On songeait aussi à faire venir de Grèce plusieurs jeunes gens de bonne volonté pour les mêler utilement dans le Collége aux étudiants de France, et pour animer ceux-ci par la facilité de l'exemple : on concevait dès lors quelque chose comme une École d'Athènes à Paris. François Ier (je puis le dire sans embarras au sein même de la reconnaissante et respectueuse Académie qui s'honore de lui devoir naissance), François Ier n'était pas savant; il s'en tenait volontiers sur ces matières à l'avis des doctes hommes en qui il avait mis sa confiance; un jour, causant avec Budé, il lui arriva de confondre le nom d'Érasme (un bien grand nom pourtant) avec celui de Le Fèvre d'Étaples : mais ce qui valait mieux qu'une notion positive plus présente et qu'un détail plus particulier, il aimait la science

et la gloire délicate qu'elle procure ; il avait je ne sais quelle étincelle de ce feu qui court et passe à travers les âges, de Périclès à Auguste, d'Auguste aux Médicis ; qui se voit à certains fronts comme une flamme légère et sacrée, cette flamme d'Iule qui décore et ne dévore pas. Image et gracieux emblème des Lettres et des Arts ! Aussi la noble idée conçue de bonne heure et tant de fois ajournée, ne cessa-t-elle de lui être présente et de lui tenir à cœur à travers toutes les vicissitudes ; il l'eut après Pavie, après Madrid comme après Marignan, et quand il la mit à exécution en 1530 en nommant les premiers professeurs pour le Grec et pour l'Hébreu, il fit une des choses dont le bienfait fut le plus prompt comme il devait être le plus durable, et qui de loin recommandent le plus justement son nom.

Avec les premiers Cours et ceux qui s'y joignirent bientôt et qui comprenaient l'Éloquence latine, la Philosophie, les Mathématiques et d'autres sciences, le Collége royal fut, à sa date, une de ces institutions comme on les aimait assez, — comme on les aime en France, — qui, directement émanées de la volonté royale et s'honorant d'en relever sans médiation, aidèrent efficacement la civilisation et le progrès dans les écoles et hors des écoles, jusque dans les rangs de la société. L'Académie française, au siècle suivant, et avec toutes les différences qui marquent l'époque moderne de Richelieu, fut, à l'origine et depuis, quelque chose de tel. Ici, au XVIe siècle, la nouveauté du Collége de France consista dans le retour aux sources antiques. Il y eut une belle fontaine de doctrine, — de

doctrine hébraïque, grecque, latine, cicéronienne, socratique un moment par Ramus, — une fontaine accessible à tous, érigée vers le Collége de Cambrai.

Cependant François I[er] n'avait fait qu'ébaucher en quelque sorte son dessein ; il mourut avant même d'avoir pu loger convenablement ses Lecteurs royaux et son Collége : c'était l'Université qui dans quelques-uns des siens, çà et là, donnait l'hospitalité en grondant à cette jeune rivale dont la principale fonction peut-être était de la stimuler et de la forcer de se hâter. L'Université, en effet, eut sa première réforme en 1556, en attendant celle qu'elle subit, plus complète, sous Henri IV au commencement du xvii[e] siècle. Le Collége de France, par son impulsion et son exemple, y fut pour beaucoup.

Entre l'Université et le Collége royal il y eut, je l'ai donné à entrevoir, une lutte dès la naissance de ce dernier, et qui se continua sourdement, il y eut des guerres : cela ne pouvait manquer d'arriver. Dans l'ancienne monarchie les corps constitués, et jusqu'à un certain point indépendants, qui vivaient et se mouvaient d'eux-mêmes, n'aimaient pas ces créations neuves, filles directes des rois, et instruments moins cérémonieux ou moins compliqués de choses souvent très-utiles ; ils auraient voulu ou les étouffer à leur berceau, ou plus tard les revendiquer et les absorber. La dernière lutte de ce genre, et qui étonna par sa violence la politesse du xviii[e] siècle, fut celle que l'ancienne Faculté de médecine de Paris souleva et soutint contre la Société ou Académie de médecine naissante. Un des bienfaits de l'ordre moderne et de l'unité

française, c'est d'avoir ôté le prétexte et l'idée de ces querelles et de ces guerres civiles dans la science, qui contribuaient, là aussi, à dénaturer les mœurs et à entacher les caractères, comme font toujours les guerres civiles. Ces rivalités d'école et de clocher, dans tous les ordres d'études, ont disparu : puisse du moins l'émulation de tous ne pas faiblir et ne point se ralentir au sein de la même grande patrie [1] !

Le XVII[e] siècle et la première moitié du XVIII[e] furent moins favorables au Collége de France que ne l'avait été le XVI[e]. Les espérances qu'on y avait conçues de la restauration monarchique sous Henri IV et de la protection du cardinal Du Perron (un esprit étendu et éclairé), s'évanouirent vite. Le Collége obtint un commencement de domicile et de logement à soi, sous Louis XIII ; ce fut tout. Mais espérer d'y voir bâtir le superbe édifice qu'on avait projeté, avec son portique, sa galerie et ses deux ailes, espérer surtout d'y voir transporter la Bibliothèque du Roi sous la garde des Lecteurs royaux, tout cela n'était plus qu'une utopie et un beau rêve. Les troubles publics qui remplirent la minorité et la longue enfance de Louis XIII revinrent interrompre l'essor et le développement des libres études; et lorsque ensuite Richelieu, lorsque enfin Louis XIV donnèrent à leur temps la marque régulière d'un grand siècle, ce n'était point à perfec-

[1] L'inconvénient qui se produit aujourd'hui trop fréquemment, c'est qu'en perdant l'esprit de corps on a perdu aussi l'esprit d'union, le zèle véritable pour la compagnie ou le collége dont on est membre, et que l'institution où l'on a l'air d'être collègues n'est qu'un *lieu* et n'est pas un *lien*.

tionner ni à terminer l'ancienne idée de François Ier qu'on songeait en haut lieu : l'ambition du cardinal ministre, et celle du glorieux monarque, était d'avoir leurs créations à eux et de fonder en leur propre nom, et sous leurs seuls auspices, ce qui devait se faire voir de loin et les montrer présents dans la postérité.

Le dirai-je aussi? malgré les doctes noms qui ne cessent de recommander la liste du Collége en ces années, il s'était glissé là comme dans les institutions qui, après avoir été nouvelles, cessent insensiblement de l'être et commencent à retarder à leur tour, il s'y était glissé un peu de rouille. On a la Requête adressée en 1643, lors de l'avénement de Louis XIV, à messire Nicolas de Bailleul, surintendant des finances, au nom des professeurs du Collége, et rédigée par l'un d'eux, leur doyen, Guillaume Du Val; il ne se peut rien de plus suranné et de plus en arrière pour ce qui est de la langue et du goût. Ce qui allait stimuler et piquer d'honneur l'Université à cette époque, ce n'était plus le Collége royal, d'autres lui avaient succédé dans ce rôle actif, c'était Port-Royal et ses écoles, c'était même une Compagnie célèbre avec son Collége de Clermont, tout à l'heure de Louis-le-Grand. Ainsi l'originalité du Collége de France était pour le moment éclipsée ; on peut dire qu'il durait sous Louis XIV, mais ne brillait plus. Ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve alors, dans la série de ses membres, les plus notables représentants de la critique, de l'érudition ou des humanités éloquentes; et sur ce dernier point il suffira de rappeler en passant les beaux noms universitaires de Hersan et de

Rollin. Pourtant c'était toujours en ce qui n'était point de l'Université proprement dite que le Collége royal avait à maintenir son caractère primitif. Les langues orientales y étaient enseignées ; à l'Arabe et à l'Hébreu il s'était ajouté sous Louis XIV une chaire spéciale de Syriaque qu'avait inaugurée d'Herbelot. Et puis n'oublions jamais l'utilité insensible et permanente d'un enseignement sans condition et sans privilége. Chose tout ordinaire aujourd'hui, mais bien rare ou plutôt unique alors ! quiconque voulait s'instruire n'avait qu'à entrer, à s'asseoir et à écouter. Mais on ne tirait pas tout le parti possible de la belle institution. Ce qui amenait la faiblesse et la diminution lente du Collége en ces années, était ce qui avait fait sa force et son immunité au début ; relevant particulièrement du trône, il avait été rattaché d'abord à la Grande-Aumônerie de France, plus tard au ministère de la maison du Roi ; et du moment que le coup d'œil du maître ne le suivait plus d'un intérêt constant et ne l'échauffait plus de ses rayons, il se trouvait comme un hors-d'œuvre dépaysé et perdu au milieu de services d'un tout autre genre qui absorbaient la faveur d'en haut. Les attentions et les secours qui avaient été son premier honneur et sa vie lui manquaient.

Un homme estimable et bien laborieux, qui n'appartenait point au Collége, le digne abbé Goujet, contribua indirectement à sa réforme et à sa restauration : il publia en 1757 une Histoire du Collége royal dès son origine ; il en fit apprécier l'utilité élevée, le but distinct, et en laissa voir aussi les imperfections accrues avec le temps,

les côtés faibles et en souffrance ; il y parlait en détail, dans chaque branche, de tous les hommes honorables ou illustres qui y avaient professé. Cette Histoire du Collége, écrite par quelqu'un qui n'en était pas, effaroucha, dit-on, le corps des professeurs, et déplut un peu. Éternelle condition humaine ! on était déjà un vieux corps, âgé de deux siècles ; on avait ses susceptibilités. Et même l'historien, pendant son travail, s'était vu refuser (ce qui n'est pas bien) la communication de certains documents : « L'intérêt pourtant ne m'a point conduit, disait l'estimable et modeste auteur ; vous êtes sur cela témoin de mes sentiments (il s'adressait à l'abbé Sallier, son ami et l'un des professeurs) ; je n'ai pris pour moi que la peine. » L'effet de l'ouvrage de l'abbé Goujet fut bon et profitable ; l'attention publique, celle du moins des gens instruits, se reporta sur une noble et libérale fondation. Quinze ans après, en mai 1772, la Réforme s'opérait, sous le ministère du duc de La Vrillière, et d'après les projets de l'abbé Garnier, le continuateur de Velly et l'administrateur du Collége. Cette réforme, de laquelle date la création des chaires de Turc, de Persan, d'Astronomie, de Physique expérimentale, de Chimie, de Droit de la nature et des gens, d'Histoire, de Littérature française, reposait en définitive, comme cela est nécessaire en toute bonne économie publique, sur un règlement fixe et précis de budget. Elle eut pour résultat immédiat de replacer le Collége au niveau des lumières et en tête des directions scientifiques du XVIII[e] siècle.

C'est à cette date seulement, Messieurs, que je trouve

le nom de Delille introduit sur la liste du Collége de France, en même temps que la branche spéciale de littérature qui se rattache naturellement à son nom et qu'il représente si bien. Il n'y avait point eu jusque-là d'enseignement particulier pour la Poésie latine; il y avait eu, dès l'origine, deux professeurs d'Éloquence latine comme deux Consuls. A dater de 1773, une des chaires changea de titre; Le Beau, l'historien du Bas-Empire, qui était en possession d'une de ces deux chaires d'Éloquence, devint vers la fin de sa carrière professeur de Poésie, ou plutôt ce fut Delille son suppléant et son coadjuteur (comme on disait), Delille nouvellement célèbre par la traduction des *Géorgiques*, qui fut en réalité professeur dès ce temps-là, et en vue de qui, avec convenance et à propos, on avait expressément transformé la chaire dont il devait hériter (1778).

En m'y voyant porté à mon tour, et dès mon premier pas vers ce noble et gracieux enseignement, j'ai dû rechercher, pour leur payer mon hommage et m'inspirer, s'il se peut, de leur esprit, quels étaient mes devanciers, mes ancêtres : à ce compte, ils serraient peu anciens et peu nombreux; de Delille à nous la trace est brillante et courte. Mais est-ce à dire que l'enseignement de la Poésie latine au Collége de France n'ait commencé qu'avec lui? Non, Messieurs, et pour être confondue avec la prose latine sous le nom d'Éloquence, la Poésie n'en a pas moins été constamment, fréquemment ici, dès le XVIe siècle, le sujet d'études, d'explications suivies et de lectures tour à tour ingénieuses et savantes. Dans tout le passé antérieur

à Delille, je n'en veux citer pour preuve qu'un exemple choisi, assez en vue et assez agréable, qui m'invite et qui m'instruit.

Il était certes un professeur et un interprète, s'il en fut, de Poésie latine, il était un prédécesseur presque direct de Delille pour l'esprit, pour la gentillesse du tour et du badinage, pour le piquant malicieux, ce Passerat de *la Satyre Ménippée*, le commentateur assidu de Plaute, de Catulle, de Tibulle et de Properce; élégant versificateur latin; poëte français d'ailleurs, franc et fin Gaulois, enjoué, probe, honnêtement satirique : cela se sent dans toute sa manière de lire les Anciens. L'enseignement du Collége de France a en général laissé trop peu de traces par écrit : on a pourtant un recueil des Discours de rentrée et d'ouverture (*Orationes et Præfationes*) de Passerat. C'est en latin qu'il les a prononcés, comme c'était alors l'usage. Mais si l'on y pénètre et qu'on en perce l'écorce érudite, quel spirituel et curieux recueil, et qui faisait après des années les délices de Gui Patin! Passerat aimait surtout à lire et à expliquer Plaute, qu'il appelait *ses amours*; il l'entremêlait le plus qu'il pouvait à Cicéron. Lui, chargé d'enseigner l'Éloquence, il s'excuse de revenir si souvent à la Poésie : mais le poëte n'est-il pas proche voisin de l'orateur, surtout le poëte comique, qui agit si directement sur les âmes et qui sait si bien en faire jouer tous les ressorts? « Les temps sont bien tristes et bien funèbres pour expliquer des comédies (Passerat suppose qu'on lui fait cette objection, et elle pouvait sembler

naturelle aux bons Français en ces années de la Ligue) ; mais, répond-il, à force de pleurer nos maux, nous n'avons bientôt plus de larmes, et si Nævius a pu écrire des comédies en prison, et Plaute en tournant la meule, pourquoi jusque dans ces jours désespérés ne nous serait-il pas permis d'en lire ? » Il disait que de même que dans l'amitié, pour connaître à fond quelqu'un et se vanter d'en être sûr, il faut avoir mangé bien du sel ensemble, avoir vidé ensemble bien des salières, de même pour la connaissance et l'intelligence parfaite des bons auteurs, il faut avoir pratiqué l'homme et le livre bien longtemps, l'avoir pris et repris à bien des heures, l'avoir mis sous son chevet, avoir dormi avec lui, l'avoir laissé, puis retrouvé comme de nouveau après des années. Appliquant cela à Plaute qu'il aimait dès avant l'âge de vingt ans, il racontait comment il s'était mis à le relire pendant les plus méchantes années de la rébellion, pendant ce qu'il appelle l'invasion espagnole, sous le toit de son ami et protecteur Henri de Mesmes[1], lorsqu'il n'y avait plus de cours publics

[1] « Messire Henri de Mesmes, très-illustre personnage et l'ornement de son siècle (nous dit Guillaume Du Val en son *Collége de France*), Conseiller du roi en ses Conseils, maître des Requêtes, et sieur de Roissy, patron des Lettres et grand amateur des savants. — Passerat, dit encore Guillaume Du Val en son vieux style, était domestique dudit sieur de Roissy, en la maison duquel il a demeuré trente ans ou environ, y étant toujours le bien-aimé et chéri pour son rare esprit, son éloquence, sa doctrine et probité de ses mœurs, assaisonnée d'une douce, agréable et gaillarde conversation. Il était précepteur du fils dudit sieur Henri de Mesmes, nommé Jean-Jacques, qui a été depuis maître des Requêtes, et est décédé naguère à Paris, en 1643, doyen du Conseil d'État, octogénaire et plus, etc., etc. »

de Belles-Lettres et que la parole n'était plus aux Muses; et il lui avait semblé comprendre à cette nouvelle lecture, disait-il, qu'il n'y avait presque rien compris jusque-là. Ces temps de calamités récentes fournissent à Passerat de fréquentes allusions et des sorties vives. Comme bon Français, comme lecteur royal honoré du *stipendium regium* (ce qui revient à ce qu'on a appelé depuis une pension sur la cassette), il avait doublement souffert. On a le Discours qu'il prononça à la réouverture du Collége après l'entrée de Henri IV dans Paris. Il se proposait d'expliquer et de commenter, dans le courant de cette saison, ce que Cicéron dit dans son *Orateur* sur les bons mots et la raillerie (*De ridiculis*, sur ce qui fait rire); car « le rire, disait Passerat, est non-seulement chose honnête et libérale, mais c'est chose sacrée. » Il commença moins gaiement toutefois que d'habitude : après l'hommage rendu à Henri IV comme réparateur et souverain médecin de la société, après avoir salué le Collége royal aussi comme on salue la patrie après le retour : « Il est vrai que nous sommes demeurés, disait-il, nous étions présents de corps, contraints par la dureté des temps et comme attachés par un lien fatal; mais nous étions bien loin par la pensée, et notre voix est restée muette tant que l'ennemi a occupé et profané la place, en partie abandonnée, en partie livrée par ceux qui l'auraient dû défendre. » Il semblerait que la salle même où il parlait eût été profanée pendant les troubles et qu'on l'eût fait servir à d'autres emplois, à quelque enseignement fanatique et tumultueux : il la voudrait purifier et consacrer de nouveau.

Tout le reste de ce Discours de Passerat est dirigé contre une Société célèbre, régnant encore la veille et qu'on venait alors d'expulser: il la raille, il l'incrimine, il la frappe à terre; il y a trop mis de fiel cette fois: dans le professeur on sent le soldat encore tout chaud de la poudre, le vengeur satirique encore tout aiguisé et altéré du sel qu'il vient de répandre à pleines mains dans *la Ménippée*.

Je l'aime mieux en d'autres moments où il est moins amer et tout simplement gai. Un jour le papier avait manqué aux imprimeurs, le croirait-on? Il s'agissait d'expliquer le *Miles Gloriosus* de Plaute; au moment de commencer son Cours vers octobre, Passerat s'aperçut qu'il n'y avait pas la quantité suffisante d'exemplaires pour ses élèves et auditeurs. Il pressa l'imprimeur d'en donner une édition, dont il offrit de faire les frais. L'imprimeur répondit que c'était impossible, que depuis quelques mois tout le papier d'imprimerie avait été demandé par le roi Philippe II, et avait pris le chemin de l'Espagne ainsi que maint fabricant à qui l'on avait fait des conditions avantageuses. Il fallut attendre, et Passerat dut choisir pour sujet de son Cours une Oraison de Cicéron, mais non pas sans commenter ce contre-temps si imprévu et presque ridicule, cette singulière disette de papier, en pleine Université de Paris, et non sans dire qu'il l'attribuait bien plutôt encore à la prodigieuse quantité de méchants écrivains qui depuis quelque temps foisonnaient impunément au milieu des Écoles: « Et de même, disait-il, que d'ordinaire parmi le peuple ce sont les plus pauvres qui ont aussi le plus d'enfants, — et il en sort une nuée de mendiants qui vont

de porte en porte et font renchérir le pain dans la ville, — de même ces pauvres de science et d'esprit ne peuvent s'empêcher de multiplier leurs productions qui tombent ensuite à la charge de l'imprimerie et affament le marché, productions faméliques qui se crient dans les rues, vous assaillent à chaque coin et se jettent à la tête des passants; — et le désordre est au point qu'il ne restera bientôt plus de papier, même pour les meilleurs des Anciens et des Classiques, même pour Cicéron! » Je traduis librement, mais on voit le thème et ce que l'à-propos, dans sa bouche, et en de certaines circonstances, pouvait avoir de piquant.

La santé de Passerat, vers la fin, était mauvaise. Il n'avait depuis longtemps qu'un œil, en ayant perdu un dans sa jeunesse; l'autre était souvent malade, et il fut longtemps menacé d'être aveugle (comme Delille) avant de le devenir[1]. Il finit aussi par tomber en paralysie, et, avant d'en être là, il avait la goutte aux pieds chaque année, sans parler des autres maux. Bon nombre de ses exordes

[1] On lit dans le *Journal* de L'Estoile, à la date de septembre 1602 : « Le samedi 14 de ce mois, Jean Passerat, professeur du roi *en l'Université de Paris* (ceci n'est pas tout à fait exact), âgé de près de quatre-vingts ans (lisez soixante-huit), homme docte et des plus déliés esprits de ce siècle, bon philosophe et grand poëte, mourut à Paris, ayant langui longtemps et perdu la vue avant que mourir, de trop étudier et aussi, disent aucuns, de trop boire, vice naturel à ceux qui excellent en l'art de poésie, comme faisait ce bonhomme, duquel la sépulture est aux Jacobins. » Je n'ai pas besoin de dire que je n'adopte pas la version que donne L'Estoile sur la cécité de Passerat : non, le professeur poëte ne devint aveugle qu'à force d'avoir usé son œil unique à trop lire et à étudier : voilà ce qu'il convient d'admettre et ce qu'il nous est séant de croire.

et de ses préambules sont pour en avertir ses auditeurs, pour s'excuser auprès d'eux de commencer tard, d'avoir laissé passer un semestre presque entier sans faire de Cours. Qu'on imagine toutes les formes variées d'excuse, les récits les moins chagrins de ses infirmités, de ses maladies, ou quelquefois seulement de sa crainte d'être malade, le tout avec des paroles des Anciens, avec des vers d'Horace :

> Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
> Auditor, veniam...

(*Auditor* au lieu de *Mæcenas*). — D'autres fois ce sont les neiges, un hiver comme on n'en a jamais vu, — les pluies extraordinaires de janvier, février, mars, tout un déluge, — le printemps, sur lequel on comptait, et qui a retardé : — et puis le printemps ne commence en réalité qu'avec la rose. Ces gentillesses de causeur dans le professeur ne peuvent se détacher et se présenter par citations; mais en scène, à l'heure juste, tout cela dit par un homme fort laid, fort gai, fort ingénieux et très-aimé, jetait de l'agrément et des fleurs sur un solide enseignement. C'étaient en un mot de jolies matinées pour le Collége de France à la fin du xvie siécle. Ai-je tort d'y voir dès lors un avant-goût d'une des séances si goûtées et si applaudies de Delille ou d'Andrieux[1]?

Que n'avons-nous aussi, Messieurs, quelques-uns des petits discours d'ouverture et des préambules de l'abbé

[1] De loin Passerat nous fait l'effet d'avoir été un grand savant; de

Delille pour ses leçons des diverses époques, ou seulement pour la fin, lors des vifs et brillants retours qu'il faisait à l'improviste dans sa chaire et où tout d'un coup son suppléant s'éclipsait! Dans la première partie de son enseignement antérieur à la Révolution, il nous échappe et nous ne pourrions que deviner : mais il n'en est pas ainsi de la seconde et dernière moitié de sa carrière; il en est resté des souvenirs chez des auditeurs encore très-vivants. Delille ne quitta point Paris en 1793, et le Collége de France, en ces années où toutes les anciennes institutions périrent, où l'Université, les Académies, les Corporations savantes liées au vieil ordre monarchique tombèrent d'une même chute et furent violemment supprimées, le Collége non-seulement vécut, mais n'éprouva aucune interruption. Il est remarquable que la destruction se soit ainsi arrêtée sur un point, et que l'esprit de nivellement n'ait pu s'empêcher de respecter dans l'institution déjà antique l'absence innée de tout privilége et la libéralité du but, qui, dès l'origine, avait été la distribution de la science sans condition aucune et avec libre accès de tous, à tous les instants. Là aussi pourtant les années avaient été sombres; des pertes sensibles avaient atteint le Collége et avaient

près et aux yeux des vraiment grands savants du temps et des *preux de pédanterie*, il passait plutôt pour un gentil esprit. Il faut voir ce qu'en dit Scaliger : « Passerat était fort ignorant; *vix octo legerat libros; bene instituebat juventutem; duo verba latine sciebat; omnes reprehendebat; non erat tantus quantus habebatur...* » Ce que je traduirais volontiers : « Passerat était surtout un homme de goût; il ne lisait pas tout indistinctement, il savait choisir, il jugeait messieurs ses confrères, etc., etc. »

retranché plus d'un de ses membres. Delille lui-même, qui n'avait point quitté Paris et qui était resté sur le vaisseau pendant le plus fort de la tempête, pouvait s'écrier comme Passerat : « De corps je suis resté présent, mais de cœur et d'âme j'étais ailleurs. » Durant les saisons où il n'avait pas fait son Cours, il s'était donné pour suppléants tantôt Selis, bien connu comme traducteur de Perse, tantôt l'ex-oratorien Paris, puis Crouzet, professeur de l'ancienne Université (à Montaigu), ces deux derniers, Paris et Crouzet, unissant à la connaissance des Lettres latines un certain goût et un certain talent de versification française qui s'accorde assez naturellement avec ce qu'on désire dans cette chaire. Chaque année alors, c'était l'usage, le Collége de France annonçait et rouvrait ses Cours par une séance publique solennelle, à laquelle la plupart des professeurs apportaient leur tribut, soit par quelque aperçu général de leur enseignement, soit par la lecture de quelque morceau de littérature et de poésie. La séance du 1er frimaire de l'an III (21 novembre 1794), qui suivait de si près les événements de Thermidor et que présidait La Lande, se ressentit du réveil et du soulagement des âmes; Delille présent couronna la séance par une triple lecture en vers, une Épître traduite de Pope, un morceau de *l'Homme des Champs*, et pour bouquet, sur les instances pressantes de l'auditoire, un morceau du poëme de *l'Imagination*. Mais bientôt, et dès le printemps suivant, comme un homme qui avait trop pris sur lui en demeurant si longtemps témoin de spectacles qui l'oppressaient, il quitta brusquement la France et mit ses nombreux amis

(il en avait partout, et en république comme en monarchie) dans une sorte d'embarras. Il fallait le remplacer sans paraître le faire, sans le déplacer surtout, et pourvoir au service régulier de sa chaire, pour un *interim* indéfini, tant que durerait une absence que la vivacité des impressions morales ou même le caprice (les poëtes en ont) pouvait prolonger. Selis, qui avait suppléé plus d'une fois Delille dès 1784, fut choisi et nommé; mais tout aussitôt il donna à sa nomination le vrai sens délicat que chacun, et le Gouvernement d'alors lui-même, se plaisaient à y attacher. « J'espère, disait-il, que mon emploi sera de courte durée... Aussitôt que le citoyen Delille, rendu à la santé, à ses Pénates de Paris, au calme dont il a besoin, pourra remplir lui-même ses fonctions, j'applaudirai à son retour; je descendrai de sa chaire, et je l'y replacerai de mes mains. Titre, droits, émoluments, je lui rendrai tout. Le Virgile français ne sera pas obligé de se plaindre, dans une Églogue, qu'un barbare se soit emparé de son champ et de ses moissons. »

Le retour de Delille fut tardif; nous ne le retrouvons en France qu'en 1802, et à la séance de rentrée du Collége, qui eut lieu en novembre, il fut accueilli par un auditoire nombreux et enthousiaste, avec les sentiments qu'il n'avait cessé d'inspirer. Ici, je puis le dire, nos souvenirs commencent : l'illustre doyen de ce Collége et de tout l'Institut, M. Biot, assistait à cette séance mémorable comme professeur, et y lisait un Précis intéressant sur l'histoire des sciences pendant la Révolution. Delille couronna la fête, comme il avait fait huit années auparavant,

en lisant deux morceaux des *Trois Règnes*, l'un sur la mort, l'autre qui put paraître de circonstance et de résipiscence après une promenade et une école buissonnière si longue, sur les plaisirs du coin du feu.

L'enseignement de Delille, depuis ces années, porta le plus habituellement sur Virgile, sur *l'Énéide*, qu'il traduisait en vers, dont il lisait les plus émouvants passages, et dont il faisait ressortir les beautés. Au milieu de toutes les richesses et des graves élégances que le génie de Virgile renferme et qu'il découvre successivement à qui sait l'étudier, il est un caractère particulier au poëte, qui tient à sa sensibilité même, qui tient aussi au moment de sa venue, et qui ne répondait pas moins à une disposition sociale presque universelle à l'époque où Delille reparaissait. Virgile, qui avait traversé la fin des guerres civiles et qui en avait souffert, ressentait plus qu'aucun Romain, dans son âme pacifique et sereine, le besoin d'union, de conciliation, de piété et de pitié (ce n'est que le même mot), qui, à cette heure voisine d'une Ère nouvelle, à la veille d'une mystérieuse et divine Naissance, agitait sourdement les entrailles du monde; et ce besoin, ce désir précurseur, il l'a souvent exprimé avec douceur ou éloquence jusqu'au milieu des horreurs sanglantes que lui imposait la Muse épique et dans le feu des homériques combats. Delille, le chantre de la Pitié, était habile et enclin à saisir cette veine, cette fibre en son poëte, et chaque fois qu'il la touchait il était sûr d'intéresser, de remuer autour de lui bien des cœurs. Ainsi lorsque Énée fugitif

et errant à travers les mers, échappé à tant de périls et devant en essuyer encore, côtoie la Sicile et le rivage des Cyclopes, il aperçoit un homme, un spectre hideux et dévoré de misère, qui sort tout à coup d'une forêt : c'est un Grec, un second Philoctète oublié par ses compagnons, et qui était de la suite d'Ulysse. Achéménide (c'est son nom), réduit depuis des mois à cette vie sauvage, évitant le long des rochers les affreux Cyclopes, ces injustes et grossiers géants qui n'ont rien d'humain, a vu venir une flotte; il y court, il va retrouver de vrais hommes enfin : mais ces hommes, il les reconnaît d'abord à leurs armes, ce sont ces Troyens qu'il a combattus, ce sont les fugitifs de cette ville même que lui et son chef Ulysse ont travaillé à réduire en cendres. N'importe! il ira à eux, il leur tendra des mains suppliantes; il leur dira : « Je suis Grec, il est vrai, et vous êtes Troyens; mais je suis homme : dussé-je périr par vous, ce me sera du moins une consolation de périr par les mains de mes semblables.

Si pereo, hominum manibus periisse juvabit! »

Énée le voit, l'entend, Énée l'accueille, ou plutôt c'est Anchise le premier, c'est le vieillard, ce dépositaire naturel de l'indulgence et des affections sacrées, qui donne au suppliant la main, gage du pardon et de l'alliance. L'homme d'Ithaque est donc sauvé par les bannis d'Ilion; il est désormais de leur nation, de leur famille :

Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie.

(Le vers est de Delille.) — Et puis, à quelque temps de

là, comme pendant du tableau et comme récompense de ce bienfait, dans les premiers moments de la guerre du Latium, quand les envoyés du roi Latinus vont de sa part et de celle de Turnus demander secours à Diomède fondateur d'une colonie dans la Grande Grèce, et qu'ils réclament de lui comme chose toute naturelle et tout acquise son alliance contre un vieil ennemi, que répond Diomède dans Virgile, et que disait-il par la bouche de Delille à tous ceux qui, chez nous aussi, avaient été instruments, victimes ou témoins de tant de maux? Diomède répond à ceux qui voudraient le tenter à rentrer dans l'arène : « O nation jusqu'ici heureuse, patrie de l'Age d'or, terre où régna Saturne, habitants de l'antique Ausonie ! quel démon vous sollicite aujourd'hui à sortir de votre félicité et vous persuade de vous lancer dans des luttes inconnues ? » Et il leur rappelle le sort commun et définitif des Troyens et des Grecs, ceux-ci les victorieux, errants aussi, chassés par tous les vents, brisés sur tous les rochers, trahis la plupart jusque dans leur patrie, repoussés de tous les rivages, — en un mot réduits à faire pitié aux vaincus, à Priam lui-même, s'il les pouvait voir : *Vel Priamo miseranda manus !* Il leur parle d'Énée, de cet autre Hector, avec le sentiment d'un vieil adversaire et d'un rival apaisé (ce sont là les appréciateurs les plus justes) : « Nous nous sommes mesurés, lui et moi ; croyez-m'en pour en avoir fait l'épreuve. Combien il est grand sous le bouclier ! de quel bras foudroyant il brandit le javelot ! Allez donc, dit-il aux envoyés, remportez vos présents, ou mieux portez-les à Énée lui-même ; faites-

vous de lui un ami. » Je ne puis qu'indiquer l'esprit et l'intention ; mais tout ce discours du fier et jadis impie Diomède est un retour, un hommage et comme une réparation à l'humanité et aux Dieux, un conseil d'amnistie après les longues luttes et les maux subis des deux parts. Delille, expliquant Virgile depuis son retour en France, trouvait là une vraie source, dans ce sentiment si général d'un rapprochement et d'une fusion morale après les inimitiés épuisées et les communes calamités subies : *Nec veterum memini lætorve malorum.* Virgile, en un mot, poëte de l'amnistie et de la pitié, des réconciliations et des miséricordes, c'était là un beau et fécond sujet pour Delille; il y avait des accents à trouver, et, sans être de ceux à qui il a été donné de l'entendre, je suis bien sûr, Messieurs, qu'il ne les manquait pas. Et c'est ainsi qu'il réussissait, qu'il prenait si vivement sur la jeunesse d'alors, et qu'il se logeait si avant dans le cœur de ses contemporains : car on n'est pas si populaire, si longuement aimé et chéri, lorsqu'on ne fait que caresser les goûts d'une époque ; il faut qu'on en exprime aussi, dans quelque veine principale, les affections et les sentiments.

Legouvé, un des suppléants de Delille, le suivait dans la même voie. Son enseignement du Collége de France a laissé quelques traces, — de trop faibles traces, — dans des notes ou des Extraits de leçons publiés après sa mort, et dans un poëme inachevé en cinq chants, *l'Énéide sauvée,* qui lui fut inspiré par une lecture assidue du grand poëme latin. Ceux qui ont entendu Legouvé dans cette

chaire se rappellent encore sa manière agréable et pleine de charme : il lisait Virgile avec la voix de l'âme. Et c'est une remarque qui n'est pas à négliger : les professeurs du Collége de France s'appellent *lecteurs*, et plusieurs semblent avoir tenu à justifier leur titre dans toute la propriété du mot : Legouvé, Delille, Andrieux lisaient à ravir ; ce fut une partie de leur talent et de leur succès.

Legouvé, trop tôt lassé et défaillant avant l'âge, avait produit à sa place, dans les derniers temps, M. Lemaire, qui, depuis, a si brillamment mérité des Muses latines, mais qui ne fit que préluder au Collége de France, et qui porta bientôt ailleurs, dans une chaire voisine, sa facilité, son feu, son mouvement et ses heureux artifices d'orateur.

M. Tissot, à qui j'ai l'honneur de succéder, fut l'héritier direct de Delille (dès 1813), celui à qui, par une espèce de désignation suprême, le poëte voulut léguer sa chaire : un vœu de Delille mourant, c'était un oracle et une loi. M. Tissot se montra digne de cette faveur par son talent ; il conserva à la chaire son caractère virgilien. Des connaissances variées, étendues, de la chaleur, l'amour de son sujet, l'amour de sa profession qu'on a vu en lui jusqu'à la fin, un bel organe (tant que l'âge le lui permit), et dans lequel un peu de solennité ne messeyait pas, ce sont là des qualités que nous avons tous pu apprécier dans ce zélé professeur. M. Tissot a laissé, d'ailleurs, un témoignage de son goût dans ses *Études sur Virgile*, où il a mis la meilleure part de lui-même, tout un dévelop-

pement bien placé de sa faculté critique et admirative.

Son enseignement, qui n'a cessé, pour ainsi dire, que d'hier, fut toutefois interrompu pendant des années, comme l'avait été celui de Delille, et par une cause moins volontaire. De 1821 à 1830, il eut pour successeur, tacitement provisoire, un homme qui n'avait pas besoin de l'exemple de Selis pour sentir avec la même délicatesse. M. Naudet, dans l'intervalle où le Collège le posséda, et en attendant que d'autres temps lui permissent de rendre à M. Tissot la chaire où il s'asseyait pour la lui garder, fit porter de préférence son docte et fin enseignement sur les anciens Comiques latins, sur Plaute, déjà si aimé de Passerat, et à la suite de cet examen assidu il en est sorti une traduction nette et fidèle, qu'on peut croire définitive.

Une fois réinstallé dans sa chaire, M. Tissot eut à cœur de ne la plus quitter et d'y paraître presque jusqu'à son dernier hiver ; il n'abdiqua jamais, il s'accorda néanmoins durant quelques saisons des suppléants, parmi lesquels je rencontre un nom cher aux Lettres latines, et qui est lié aux meilleurs souvenirs classiques de bien des générations, celui de M. Alfred de Wailly. M. Maurice Meyer, aujourd'hui professeur à la Faculté de Poitiers, et dont nos collègues ont gardé une idée pleine d'estime, avait aussi suppléé plus récemment M. Tissot. Mais j'ai surtout à nommer ici, dans un rapide et triste hommage, un ami, un jeune homme qui se distinguait par la diversité des aptitudes, par l'abondance et la facilité de l'érudition, la

grâce de la plume comme de la parole, M. Charles Labitte, enlevé par la mort au seuil d'une carrière brillante, et qui, certes, s'il avait vécu, s'il eût continué d'aspirer à cette chaire à laquelle il se créait chaque jour des titres qui allaient devenir des droits, ne m'aurait jamais rencontré sur sa route que pour lui donner la main, et, arrivé au terme, que pour l'applaudir.

Succédant aujourd'hui à ces hommes, à ces devanciers de divers âges, et dont j'ai tenu à n'omettre ici aucun (car être nommé après soi, c'est ce qu'on appelle ne point mourir), qu'ai-je donc à faire, Messieurs? Vous avez le droit dès l'abord de me demander quel sera l'esprit de mon enseignement, et j'ai hâte en terminant de vous répondre, — d'aller au-devant de votre pensée. Cet enseignement, je m'efforcerai de lui maintenir le caractère principal qu'il a eu, qu'il devrait, ce me semble, garder toujours en France, je veux dire un caractère, sinon de culte et d'adoration, du moins d'admiration sensible et intelligente. Et moi aussi, à mon tour, j'aimerai à me considérer à quelque degré comme un prêtre de Virgile. Appartenant plus qu'on ne le croirait par mes études premières, par mes prédilections secrètes, à cette école française admiratrice de l'antiquité dans le sens de Fontanes, de Chateaubriand, de Delille lui même, je n'aurai pas de peine à les suivre dans la recherche attentive et l'explication des beautés; mais averti par l'esprit du temps, par le travail plus impartial, plus étendu et aussi plus laborieusement indifférent qui se poursuit de toutes parts,

je joindrai le plus que je pourrai à cette critique de prédilection et de sentiment les éclaircissements historiques, les études comparatives accessoires, l'examen de tout ce qui entoure et de ce qui a précédé, en faisant en sorte toutefois que l'érudition (et j'en suis d'ailleurs bien peu capable) n'étouffe jamais ce qu'on est trop heureux de sentir à première vue et de saisir de premier jet. Les hauteurs de l'Antiquité latine, c'est-à-dire de cette moyenne Antiquité dans laquelle nous allons désormais habiter et vivre, sont heureusement situées et singulièrement propres pour des observations et des comparaisons de plus d'un genre. De là, en effet, sans trop d'effort, et moyennant une pause en chemin et une station commode, on remonte insensiblement jusqu'à la Grèce. Il faut bien y remonter; car, à l'origine, la littérature latine, la poésie surtout n'a guère été que la littérature grecque transplantée tout entière à Rome, exactement comme on transplante d'une terre à l'autre des arbres déjà tout grands. Et de même qu'à ceux-ci, après cette opération hardie, il faut une dizaine d'années, dit-on, pour qu'ils reviennent de leur premier étonnement et qu'ils reprennent leur croissance comme dans la terre première; de même il fallut à la littérature grecque, devenue subitement latine, bien des années avant qu'elle se mît à revivre naturellement comme chez soi, et à prendre par degrés quelque chose même du ciel et du sol nouveaux. L'arbre enfin est venu, et il a poussé tous ses rameaux avec les fruits que nous admirons et qu'il nous a été plus aisé de tout temps d'aller cueillir à Rome que partout ailleurs,

nous autres Gaulois, à qui il a été donné de bonne heure de savoir le chemin du Capitole. Et puis, combien de ces richesses, de ces espèces primitives qui ont péri avec le temps dans leur première patrie, et qui ne nous ont été conservées que dans leur seconde ! C'est uniquement par le majestueux et triomphal aqueduc romain que sont arrivées jusqu'à nous bien des fontaines de la Grèce. Mais de même qu'en se tenant sur ce que j'appelle les collines latines de la moyenne Antiquité, on remonte, si l'on veut, plus haut, de là aussi on redescend tout directement vers nous autres modernes par des chemins tout tracés, et l'on y est ramené (pour continuer l'image) par de larges voies romaines. De Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Lucain jusqu'à nous, la pente est unie, la perspective est droite et ininterrompue ; rien ne nous en sépare. Placé entre ce double point de vue, Messieurs, entre le point de vue qui nous reporte aux origines antérieures et aux sources grecques, et celui qui nous ramène aux imitations et aux œuvres modernes, vous me verrez préférer, autant qu'il est en moi, le premier, sans toutefois m'interdire le second, sans négliger d'indiquer en chaque branche de poésie la longue et permanente influence latine, ce qu'elle a d'utile et de fécond, ce qu'elle a eu quelquefois d'absolu et d'accablant, et sans me refuser non plus les leçons, aujourd'hui toutes libres et naturelles, qui en peuvent encore sortir à notre usage. Et comment, à propos de Virgile, ne pas faire trois fois remarquer ce suprême caractère, cette beauté souveraine de son génie, cette fusion, cette harmonie de sentiment et

de couleur, cette unité d'esprit et de ton? comment n'y pas surtout insister en regard d'une époque où l'on s'inquiète si peu, en écrivant et en peignant, d'éviter ce qui jure et crie, pourvu que cela brille? Et comment, à propos d'Horace, ne pas faire ressortir ce bon sens continuel qui tempère et anime ses pages et leur donne partout, dans leur sobriété, je ne sais quelle saveur incorruptible, en présence d'une époque où l'extravagance elle-même, si elle est combinée avec une dose suffisante de talent, loin de nuire au succès, est une raison d'obtenir un succès fou? Mais ce ne seront là que des vues de lointain : je me tiendrai toujours de près à l'auteur que je lirai devant vous, et, trop heureux d'échapper désormais à des voisinages trop modernes, je laisserai chacun conclure de ce côté selon ses propres réflexions.

Mes principes littéraires, Messieurs (car j'en ai aussi sans les afficher), mes principes se montreront, je l'espère, dans le sentiment vif que je crois avoir de certaines beautés et dans le culte que j'y apporte. En ce siècle où l'on a tant fait de systèmes et de professions de foi; ou à tout propos, dans toute matière, philosophique, sociale, littéraire, on a introduit et prodigué le mot de croyance, je ne veux pas dire que l'on en ait peu; mais il est aussi une religion plus discrète qui tient à l'amour du beau, du naturel, du fin et du délicat dans la poésie. Les Grecs l'eurent; les Romains après eux en recueillirent et en rassemblèrent en foyer plus d'une étincelle; ils tinrent à leur tour le flambeau. Quelques-unes de ces étincelles, diminuées, mais vives encore, ont passé jusqu'à nous : ne les

laissons jamais s'éteindre. Vous me verrez très-attentif et très-zélé à les réunir et à les ranimer sous vos regards. Je ne réponds même pas, dans la familiarité des réunions qui suivront, de ne point quelquefois me trahir : il y a tel jour où lorsqu'il s'agira d'une image poétique de Virgile, d'Apollonius de Rhodes ou d'Homère, et de la comparaison à établir entre eux, il pourra m'arriver d'être vif et de paraître passionné. Vous voudrez bien me le pardonner, Messieurs ; j'ai mis là depuis longtemps ce qui me reste des ardeurs de l'esprit. Vous ne me verrez pas moins attentif à tout ce qui, dans la lecture de ces nobles Anciens, élève le cœur et fait naître une larme. Je ne puis, enfin, que vous promettre un grand amour et un grand goût de mon sujet. C'est cet amour et ce désir d'étude qui, à un âge où l'apprentissage, ce semble, n'est plus permis et où même il n'est plus guère possible, m'a décidé à venir parler devant vous, sans trop consulter mon amour-propre, de choses que beaucoup savent mieux que moi, mais que personne, j'en suis bien sûr, n'aime davantage.

FIN DU DISCOURS.

NOTE.

J'indiquerai ici quelques pièces qui, avec l'ouvrage de l'abbé Goujet, serviraient à une Histoire du Collége de France, si on voulait l'écrire ou seulement la bien connaître :

— *Le Collége royal de France, ou Institution, Établissement et Catalogue des Lecteurs et Professeurs ordinaires du Roi*, etc., etc., *avec la Révérence et Requête des Lecteurs du Roi, qui sont à présent en charge, faite et prononcée par le Doyen de leur Compagnie, le* 16 *juillet* 1643. *A messire Nicolas de Bailleul, chevalier, Conseiller du Roi en son Conseil d'Etat, Président en son Parlement de Paris, Surintendant de ses Finances, et Chancelier de la Reine-Régente, mère du Roi.* (Paris, 1644.)

— *Lettres patentes du Roi, concernant le Collége Royal, données à Versailles le* 16 *mai* 1772. *Registrées en Parlement le* 26 *mars* 1773.

— *Lettre sur la Restauration du Collége Royal*, adressée à MM. les auteurs du *Journal des Savants*, par M. de La Lande, de l'Académie des Sciences (dans le *Journal des Savants* de septembre 1777).

— *Éclaircissements sur le Collége Royal de France*, par M. l'abbé Garnier, de l'Académie des Inscriptions, et Inspecteur du Collége Royal (1789).

— Le *Rapport* de Fourcroy, dans *le Moniteur* du 25 mars 1806.

En ce qui touche particulièrement la Chaire de Poésie latine, dont la fondation n'est que de 1773, je donnerai ici une Note que je dois à l'obligeance de M. Sedillot, professeur d'histoire au collége Saint-Louis, et secrétaire du Collége de France :

Delille, d'abord coadjuteur de Le Beau pour le cours de Poésie latine en 1773, devient titulaire de la chaire en 1778.

Le 2 mai 1784, Selis est désigné pour remplacer Delille.

Le 20 brumaire an II, Delille est remplacé par Paris, qui a donné des pièces de vers et de prose, la traduction d'un fragment de l'*Électre* de Sophocle, les Éloges de Cook et de La Dixmerie qui sont estimés (*sic*).

Le 21 vendémiaire an IV, Selis est nommé par le Comité de l'Instruction publique pour faire le Cours en l'absence de Delille ; il déclare dans le *Journal de Paris* du 29 qu'il rendra sa chaire à Delille dès que celui-ci pourra reprendre ses fonctions. Selis est considéré comme professeur ; il assiste aux assemblées du Collége et prend part aux lectures publiques de la rentrée. — Il débute par un commentaire sur les Fables de La Fontaine.

Le 10 frimaire an V, Delille est à Bâle.

Le 10 brumaire an X, Selis étant malade, Cournand, professeur de Littérature française, est invité à faire le Cours de Poésie latine.

Le 3 ventôse et le 19 frimaire an XI, Legouvé est chargé de remplacer Selis.

Le 16 brumaire an XI, Delille rentre au Collége de France.

Le 26 novembre 1809, Legouvé fait agréer M. Lemaire à sa place.

Le 17 novembre 1811, Delille annonce qu'il reprendra son Cours.

Le 21 mars 1813, il est remplacé par M. Tissot.

Delille meurt le 1er mai.

M. Tissot est présenté à la chaire de Poésie latine comme candidat du Collége le 10 juin, et nommé le 24 juillet.

Il est révoqué le 6 février 1821, et M. Naudet est nommé le 4 avril suivant.

(Il y a une petite brochure de huit pages intitulée : *Réponse de P.-F. Tissot, successeur de M. Delille au Collége Royal de France, à un article du* Journal de Paris, *du 14 février* 1821.)

M. Tissot est rétabli dans sa chaire le 31 août 1830.

Il se fait remplacer en novembre 1840 par M. Alfred de Wailly, en novembre 1842 par M. Charles Labitte, en novembre 1845 par M. Maurice Meyer.

VIRGILE[1].

Ce que je disais il y a quelque temps d'Horace[2] n'est pas moins vrai de Virgile : c'est un poëte qui, en France, n'a pas cessé d'être dans l'usage et dans l'affection de tous. Mais que dis-je, en France? Virgile, depuis l'heure où il parut, a été le poëte de la Latinité tout entière. Il a donné une nouvelle forme au goût, aux passions, à la sensibilité; il a deviné, à une heure décisive du monde, ce qu'aimerait l'avenir. S'il a trop dispensé, et les modernes et les Romains déjà, de l'antique et divin Homère, c'est qu'il y a dans les choses une nécessité fatale et une loi de succession et de renouvellement; c'est qu'on ne remonte pas avec une égale facilité le cours des âges et des fleuves

[1] Le Cours dont on n'a pu qu'entrevoir le dessein général et l'esprit, n'ayant pas eu lieu, je donnerai l'Étude sur Virgile telle qu'elle a été imprimée dans *le Moniteur*. Le public ayant paru l'accueillir sous cette forme que je me suis efforcé de rendre de plus en plus accessible, je n'y changerai presque rien. Le travail encore inédit sur le premier livre de *l'Énéide* viendra après.

[2] Voir le morceau sur Horace, à la fin du présent volume.

nés de sommets trop différents ; c'est que l'Ida aux mille sources est bien loin, et qu'Ithaque est bien petite ; c'est que Rome est Rome, et que tous les peuples issus d'elle en ont gardé toujours à leur horizon une vue présente, et ont un reste de sang latin jusque dans leurs veines. Virgile a été le poëte du Capitole. Il n'a pas cessé, dans les âges les plus dévastés et les plus durs, d'apparaître comme une puissante et magique personnification de je ne sais quel charme regretté et non tout à fait perdu ; il n'a pas cessé d'être l'enchanteur Virgile. L'hiver de la barbarie passé, il a présidé aussitôt aux nouvelles aurores. Il avait donné les dernières leçons de tendresse profonde, de suave et noble langage, il a réveillé les premiers échos dans les âmes de génie, et a rouvert le large fleuve de la belle parole. Ceux mêmes qui n'étaient point de sa famille ont d'abord relevé de lui, se sont crus ses fils et l'ont appelé leur père. A mesure que les mœurs de la société se sont adoucies et que la culture moyenne s'est étendue, il a retrouvé son vrai climat éclairé ; il a été de plus en plus compris, de mieux en mieux admiré dans la sérénité de sa lumière et le composé savant de ses nuances. Ses peintures de la passion surtout, ses accents de pieuse et humaine pitié, l'ont fait chérir. Aujourd'hui il est avec Horace de ceux dont on ne se sépare plus, de ceux qu'on emporterait comme des Pénates, s'il fallait absolument quitter le reste de la cité latine et de

l'antique patrie. Horace, c'est l'ami ; Virgile, c'est le maître et l'ami encore. — Je voudrais ici, en quatre ou cinq chapitres, rendre quelque chose de l'idée, de la physionomie morale de Virgile, rappeler le procédé de son génie, et me reporter aux principes de son inspiration dans ce qu'il a fait de plus monumental et de plus grandement composé, dans *l'Énéide*.

Virgile, né dans un bourg près de Mantoue, le 15 octobre 684 de la fondation de Rome (cette date s'est transmise avec précision, parce que plus d'un dévot à Virgile en célébrait religieusement l'anniversaire), fils de parents qu'on dit avoir été pauvres, mais qui étaient devenus d'assez riches cultivateurs, et qui jouissaient d'une très-honnête médiocrité, reçut une éducation à laquelle rien ne paraît avoir manqué. Il étudia d'abord dans des villes assez voisines, à Crémone, à Milan ; et ensuite, s'il n'alla point à Athènes, comme Horace, pour y puiser aux sources les plus pures et s'y imprégner de cet air fin et brillant de l'Attique, « là où l'on dit qu'autrefois (selon Euripide) les neuf chastes Muses Piérides enfantèrent la blonde Harmonie, » il put aller du moins à Naples, dans cette Grèce de l'Italie, et qui devint comme la seconde patrie du poëte. Il y étudia, ou alors ou depuis, sous un Grec, Parthénius de Nicée, auteur d'une collection de fables et poëte lui-même ou versificateur. Il lut beaucoup Thucydide, dit-on ; il lut toutes choses. Il approfondit le système d'Epicure sous un philosophe de cette école nommé

Syron. Mathématiques, médecine, il apprit tout ce qu'on pouvait apprendre. C'est l'idée qu'ont eue de lui les Anciens, qui reconnaissaient dans sa poésie une exactitude et une fidélité exemplaire de savant et d'observateur ; ce qui a fait dire à Macrobe, cherchant à expliquer un passage astronomique des *Géorgiques* : « ...Virgile, qui ne commet jamais d'erreur en matière de science. »

Il écrivit d'abord des distiques, des épigrammes, de petits poëmes ; on croit en avoir quelques-uns. Dans l'un de ces premiers poëmes, *le Moucheron*, et dans l'un des passages qui paraissent être de Virgile, on reconnaît, au moment où le pasteur de chèvres est montré conduisant ses troupeaux au pâturage, un tableau du bonheur de la vie champêtre, de celle du pasteur, qui est comme une ébauche du futur tableau des *Géorgiques* en l'honneur des laboureurs : « Heureux le pasteur aux yeux de quiconque n'a pas désappris déjà par trop de science à aimer les champs, la pauvreté rurale ! »

Mais ce sont les *Églogues* qui marquent véritablement son début. De bonne heure, il conçut l'idée de naturaliser dans la littérature et la poésie romaine certaines grâces et beautés de la poésie grecque, qui n'avaient pas encore reçu en latin tout leur agrément et tout leur poli, même après Catulle et après Lucrèce. C'est par Théocrite, en ami des champs, qu'il commença. De retour dans le domaine paternel, il en cé-

lébra les douceurs et le charme en transportant dans ses tableaux le plus d'imitations qu'il y put faire entrer du poëte de Sicile. C'était l'époque du meurtre de César, et bientôt du triumvirat terrible de Lépide, d'Antoine et d'Octave : Mantoue, avec son territoire, entra dans la part d'empire faite à Antoine, et Asinius Pollion fut chargé pendant trois ans du gouvernement de la Gaule Cisalpine, qui comprenait cette cité. Il connut Virgile, il l'apprécia et le protégea ; la reconnaissance du poëte a chanté, et le nom de Pollion est devenu immortel et l'un des beaux noms harmonieux qu'on est accoutumé à prononcer comme inséparables du plus poli des siècles littéraires.

Pollion ! Gallus ! saluons avec Virgile ces noms plus poétiques pour nous que politiques, et ne recherchons pas de trop près quels étaient les hommes mêmes. Nourris et corrompus dans les guerres civiles, ambitieux, exacteurs, intéressés, sans scrupules, n'ayant en vue qu'eux-mêmes, ils avaient bien des vices. Pollion fit preuve jusqu'au bout d'habileté et d'un grand sens, et il sut vieillir d'un air d'indépendance sous Auguste, avec dignité et dans une considération extrême. Gallus, qui eut part avec lui dans la protection du jeune Virgile, finit de bonne heure par une catastrophe et par le suicide ; lui aussi il semble, comme Fouquet au début de Louis XIV, n'avoir pu tenir bon contre *les attraits enchanteurs de la prospérité*. Il semble avoir pris pour devise : *Quo non ascendam?* La

tête lui tourna, et il fut précipité. Mais ces hommes aimaient l'esprit, aimaient le talent; ils en avaient peut-être eux-mêmes, quoiqu'il soit plus sûr encore pour leur gloire, j'imagine, de ne nous être connus comme auteurs, Pollion, de tragédies, Gallus, d'élégies, que par les louanges et les vers de Virgile. Les noms de ces premiers patrons, et aussi celui de Varus, décorent les essais bucoliques du poëte, leur impriment un caractère romain, avertissent de temps en temps qu'il convient que les forêts soient *dignes d'un Consul*, et nous apprennent enfin à quelles épreuves pénibles fut soumise la jeunesse de celui qui eut tant de fois besoin d'être protégé.

Au retour de la victoire de Philippes remportée sur Brutus et Cassius, Octave, rentré à Rome, livra, pour ainsi dire, l'Italie entière en partage et en proie à ses vétérans. Dans cette dépossession soudaine et violente, et qui atteignit aussi les poëtes Tibulle et Properce dans leur patrimoine, Virgile perdit le champ paternel. La première églogue, qui n'est guère que la troisième dans l'ordre chronologique, nous a dit dès l'enfance comment Tityre, qui n'est ici que Virgile lui-même, dut aller dans la grande ville, à Rome; comment, présenté, par l'intervention de Mécène probablement, au maître déjà suprême, à celui qu'il appelle un Dieu, à Auguste, il fut remis en possession de son héritage, et put célébrer avec reconnaissance son bonheur, rendu plus sensible par la calamité universelle. Mais ce

bonheur ne fut pas sans quelque obstacle ou quelque trouble nouveau. L'églogue neuvième, qui paraît avoir été composée peu après la précédente, nous l'atteste : Virgile s'y est désigné lui-même sous le nom de Ménalque : « Hé quoi ! n'avais-je pas ouï dire (c'est l'un des bergers qui parle) que depuis l'endroit où les collines commencent à s'incliner en douce pente, jusqu'au bord de la rivière et jusqu'à ces vieux hêtres dont le faîte est rompu, votre Ménalque, grâce à la beauté de ses chansons, avait su conserver tout ce domaine ? » Et l'autre berger reprend : « Oui, vous l'avez entendu dire, et ç'a été en effet un bruit fort répandu; mais nos vers et nos chansons, au milieu des traits de Mars, ne comptent pas plus, ô Lycidas ! que les colombes de Dodone quand l'aigle fond du haut des airs. » Puis il donne à entendre qu'il s'en est fallu de peu que Ménalque, cet aimable chantre de la contrée, n'eût perdu la vie : « Et qui donc alors eût chanté les Nymphes ? s'écrie Lycidas ; qui eût répandu les fleurs dont la prairie est semée, et montré l'ombre verte sous laquelle murmurent les fontaines ? »

C'est à ce danger de Ménalque que se rapporte probablement l'anecdote du centurion ravisseur qui ne voulait point rendre à Virgile le champ usurpé, et qui, mettant l'épée à la main, força le poëte, pour se dérober à sa poursuite, de passer le Mincio à la nage. Il fallut quelque protection nouvelle et présente, telle que celle de Varus (on l'entrevoit), pour mettre le poëte

à l'abri de la vengeance, et pour tenir la main à ce que le bienfait d'Octave eût son exécution ; à moins qu'on n'admette que ce ne fut que l'année suivante, et après la guerre de Pérouse, Octave devenant de plus en plus maître, que Virgile reconquit décidément sa chère maison et son héritage.

Ce n'est qu'en lisant de près les *Églogues*, qu'on peut suivre et deviner les vicissitudes de sa vie, et plus certainement les sentiments de son âme en ces années : même sans entrer dans la discussion du détail, on se les représente aisément. Une âme tendre, amante de l'étude, d'un doux et calme paysage, éprise de la campagne et de la muse pastorale de Sicile ; une âme modeste et modérée, née et nourrie dans cette médiocrité domestique qui rend toutes choses plus senties et plus chères ;—se voir arracher tout cela, toute cette possession et cette paix, en un jour, par la brutalité de soldats vainqueurs ! ne se dérober à l'épée nue du centurion qu'en fuyant ! quel fruit des guerres civiles ! Virgile en garda l'impression durable et profonde. On peut dire que sa politique, sa morale publique et sociale datèrent de là. Il en garda une mélancolie, non pas vague, mais naturelle et positive ; il ne l'oublia jamais. Le cri de tendre douleur qui lui échappa alors, il l'a mis dans la bouche de son berger Mélibée, et ce cri retentit encore dans nos cœurs après des siècles :

« Est-ce que jamais plus il ne me sera donné, après

un long temps, revoyant ma terre paternelle et le toit couvert de chaume de ma pauvre maison, après quelques étés, de me dire en les contemplant : « C'était « pourtant là mon domaine et mon royaume ! » Quoi? un soldat sans pitié possédera ces cultures si soignées où j'ai mis mes peines! un barbare aura ces moissons ! Voilà où la discorde a conduit nos malheureux concitoyens ! voilà pour qui nous avons ensemencé nos champs[1] ! »

Toute la biographie intime et morale de Virgile est dans ces paroles et dans ce sentiment.

Plus qu'aucun poëte, Virgile est rempli du dégoût et du malheur des guerres civiles, et, en général, des guerres, des dissensions et des luttes violentes. Que ce soit Mélibée ou Énée qui parle, le même accent se retrouve, la même note douloureuse : « Vous m'ordonnez donc, ô reine! de renouveler une douleur qu'il faudrait taire..., de repasser sur toutes les misères que j'ai vues, et dont je suis moi-même une part vivante ! » ainsi dira Énée à Didon après sept années d'épreuves, et dans un sentiment aussi vif et aussi saignant que le premier jour. Voilà Virgile et l'une des sources principales de son émotion.

Je crois être dans le vrai en insistant sur cette mé-

[1] Dans ces traductions, je me suis occupé à mettre en saillie le sentiment principal, sauf à introduire dans le texte une légère explication. Si l'on traduisait avec suite tout un ouvrage, on devrait s'y prendre différemment; mais pour de simples passages cités, je crois qu'il est permis et qu'il est bon de faire ainsi.

diocrité de fortune et de condition rurale dans laquelle était né Virgile, médiocrité, ai-je dit, qui rend tout *mieux senti et plus cher*, parce qu'on y touche à chaque instant la limite, parce qu'on y a toujours présent le moment où l'on a acquis et celui où l'on peut tout perdre : non que je veuille prétendre que les grands et les riches ne tiennent pas également à leurs vastes propriétés, à leurs forêts, leurs chasses, leurs parcs et châteaux ; mais ils y tiennent moins tendrement, en quelque sorte, que le pauvre ou le modeste possesseur d'un enclos où il a mis de ses sueurs, et qui y a compté les ceps et les pommiers; qui a presque compté à l'avance, à chaque récolte, ses pommes, ses grappes de raisin bientôt mûres, et qui sait le nombre de ses essaims. Que sera-ce donc si ce possesseur et ce fils de la maison est, à la fois, un rêveur, un poëte, un amant ; s'il a mis de son âme et de sa pensée, et de ses plus précoces souvenirs, sous chacun de ces hêtres et jusque dans le murmure de chaque ombrage ? Ce petit domaine de Virgile (et pas si petit peut-être), qui s'étendait entre les collines et les marécages, avec ses fraîcheurs et ses sources, ses étangs et ses cygnes, ses abeilles dans la haie de saules, nous le voyons d'ici, nous l'aimons comme lui ; nous nous écrions avec lui, dans un même déchirement, quand il s'est vu en danger de le perdre : *Barbarus has segetes!...*

Il ne serait pas impossible, je le crois, dans un pé-

lerinage aux bords du Mincio, de deviner à très-peu près (comme on vient de le faire pour la villa d'Horace) et de déterminer approximativement l'endroit où habitait Virgile. En partant de ce lieu pour aller à Mantoue, lorsqu'on arrivait à l'endroit où le Mincio s'étend en un lac uni, on était à mi-chemin ; c'est ce que nous apprend le Lycidas de la neuvième églogue, en s'adressant au vieux Mœris, qu'il invite à chanter : « Vois, le lac est là immobile, qui te fait silence; tous les murmures des vents sont tombés; d'ici, nous sommes déjà à moitié du chemin, car on commence à apercevoir le tombeau de Bianor. » Il ne manque, pour avoir la mesure précise, que de savoir où pouvait être ce tombeau de Bianor. Je trouve dans l'ouvrage d'un exact et ingénieux auteur anglais une description du domaine de Virgile, que je prends plaisir à traduire, parce qu'elle me paraît composée avec beaucoup de soin et de vérité :

« La ferme, le domaine de Virgile, nous dit Dunlop (*Histoire de la Littérature romaine*), était sur les bords du Mincio. Cette rivière, qui, par la couleur de ses eaux, est d'un vert de mer profond, a sa source dans le Bénaque ou lac de Garda. Elle en sort et coule au pied de petites collines irrégulières qui sont couvertes de vignes ; puis, passé le château romantique, qui porte aujourd'hui le nom de Valleggio, situé sur une éminence, elle descend à travers une longue vallée, et alors elle se répand dans la plaine en deux pe-

tits lacs, l'un au-dessus et l'autre juste au-dessous de la ville de Mantoue. De là, le Mincio poursuit son cours, dans l'espace d'environ deux milles, à travers un pays plat mais fertile, jusqu'à ce qu'il se jette dans le Pô (à Governolo). Le domaine du poëte était situé sur la rive droite du Mincio, du côté de l'ouest, à trois milles environ au-dessous de Mantoue et proche le village d'Andès ou Pietola. Ce domaine s'étendait sur un terrain plat, entre quelques hauteurs au sud-ouest et le bord uni de la rivière, comprenant dans ses limites un vignoble, un verger, un rucher et d'excellentes terres de pâturage qui permettaient au propriétaire de porter ses fromages à Mantoue, et de nourrir des victimes pour les autels des Dieux. Le courant même, à l'endroit où il bordait le domaine de Virgile, est large, lent et sinueux. Ses bords marécageux sont couverts de roseaux, et des cygnes en grand nombre voguent sur ses ondes ou paissent l'herbe sur sa marge humide et gazonnée.

« En tout, le paysage du domaine de Virgile était doux, d'une douceur un peu pâle et stagnante, de peu de caractère, peu propre à exciter de sublimes émotions ou à suggérer de vives images; mais le poëte avait vécu de bonne heure au milieu des grandes scènes du Vésuve; et, même alors, s'il étendait ses courses un peu au delà des limites de son domaine, il pouvait visiter, d'un côté, le cours grandiose du rapide et majestueux Éridan, ce *roi*

des fleuves, et, de l'autre côté, le Bénaque, qui présente par moments l'image de l'Océan agité.

« Le lieu de la résidence de Virgile est bas et humide, et le climat en est froid à certaines saisons de l'année. Sa constitution délicate et les maux de poitrine dont il était affecté le déterminèrent, vers l'année 714 ou 715, vers l'âge de trente ans, à chercher un ciel plus chaud... »

Mais ceci tombe dans la conjecture. — Le plus voyageur des critiques, M. Ampère, a touché, comme il sait faire, le ton juste de ce même paysage et de la teinte morale qu'on se plaît à y répandre, dans un chapitre de son *Voyage Dantesque* :

« Tout est virgilien à Mantoue, dit-il; on y trouve la topographie virgilienne et la Place Virgilienne; aimable lieu qui fut dédié au poëte de la cour d'Auguste par un décret de Napoléon.

« Dante a caractérisé le Mincio par une expression exacte et énergique, selon son habitude : « (Il ne court pas long-« temps sans trouver une plaine basse dans laquelle il s'étend « et qu'il *emmarécage*.)

> Non molto ha corso che trova una lama
> Nella qual *si distende e la impaluda.* »

Ce qui n'a pas la grâce de Virgile : « (... là où le large « Mincio s'égare en de lents détours sinueux et voile ses rives « d'une molle ceinture de roseaux.)

> . . . . . Tardis ingens ubi flexibus errat
> Mincius, et tenera prætexit arundine ripas. »

« La brièveté expressive et un peu sèche du poëte floren-

tin, comparée à l'abondance élégante de Virgile, montre bien la différence du style de ces deux grands artistes peignant le même objet.

« Du reste, le mot *impaluda* rend parfaitement l'aspect des environs de Mantoue. En approchant de cette ville, il semble véritablement qu'on entre dans un autre climat; des prairies marécageuses s'élève presque constamment une brume souvent fort épaisse. Par moments on pourrait se croire en Hollande.

« Tout l'aspect de la nature change : au lieu des vignes, on ne voit que des prés, des prés virgiliens, *herbosa prata*. On conçoit mieux ici la mélancolie de Virgile dans cette atmosphère brumeuse et douce, dans cette campagne monotone, sous ce soleil fréquemment voilé. »

Notons la nuance, mais n'y insistons pas trop et n'exagérons rien; n'y mettons pas trop de cette vapeur que Virgile a négligé de nous décrire; car il n'est que Virgile pour être son propre paysagiste et son peintre, et, dans la première des descriptions précédentes (je parle de celle de l'auteur anglais), on a pu le reconnaître, ce n'est, après tout, que la prose du paysage décrit par Virgile lui-même en ces vers harmonieux de la première églogue : *Fortunate senex, hic inter flumina nota*... Que tous ceux, et ils sont encore nombreux, qui savent par cœur ces vers ravissants se les redisent.

Ainsi Virgile est surtout sensible à la fraîcheur profonde d'un doux paysage verdoyant et dormant; au murmure des abeilles dans la haie; au chant, mais un peu lointain, de l'émondeur là-bas, sur le

coteau ; au roucoulement plus voisin du ramier ou de la tourterelle ; il aime cette habitude silencieuse et tranquille, cette monotonie qui prête à une demi-tristesse et au rêve.

Même lorsqu'il arrivera, plus tard, à toute la grandeur de sa manière, il excellera surtout à peindre de grands paysages reposés.

Peu après qu'il eut quitté tout à fait son pays natal, nous trouvons Virgile du voyage de Brindes, raconté par Horace, que ce voyage soit de l'année 715 ou 717. Il rejoint en chemin Mécène et Horace ; il a pour compagnons Plotius et Varius, et l'agréable narrateur les qualifie tous trois (mais nous aimons surtout à rapporter l'éloge à Virgile) les âmes les plus belles et *les plus sincères* que la terre ait portées, celles auxquelles il est attaché avec le plus de tendresse.

Si Pollion, comme on le croit, avait conseillé à Virgile d'écrire les poésies bucoliques, qu'il mit trois ans à composer et à corriger, ce fut Mécène qui lui proposa le sujet si romain, si patriotique et tout pacifique des *Géorgiques*, auquel il consacra sept années. Sur ce conseil ou cet ordre amical donné par Mécène à Virgile, et dont lui seul pouvait dignement embrasser et conduire le difficile labeur, l'un des hommes qui savaient le mieux la *chose romaine*, Gibbon, a eu une vue très-ingénieuse, une vue élevée : selon lui, Mécène aurait eu l'idée, par ce grand

poëme rural, tout à fait dans le goût des Romains, de donner aux vétérans, mis en possession des terres (ce qui était une habitude depuis Sylla), le goût de leur nouvelle condition et de l'agriculture. La plupart des vétérans en effet, mis d'abord en possession des terres, ne les avaient pas cultivées, mais en avaient dissipé le prix dans la débauche. Il s'agissait de les réconcilier avec le travail des champs, si cher aux aïeux, et de leur en présenter des images engageantes : « Quel vétéran, s'écrie Gibbon, ne se reconnaissait dans le vieillard des bords du Galèse? Comme eux, accoutumé aux armes dès sa jeunesse, il trouvait enfin le bonheur dans une retraite sauvage, que ses travaux avaient transformée en un lieu de délices. »

Je ne sais trop si Gibbon ne met pas ici un peu du sien, si les vétérans lisaient l'épisode du vieillard de Tarente. Les fils de ces vétérans, du moins, purent le lire.

Ayant renoncé, non pas de cœur, à son pays de Mantoue, Virgile, comblé des faveurs d'Auguste, passa les années suivantes et le reste de sa vie, tantôt à Rome, plus souvent à Naples et dans la Campanie heureuse, occupé à la composition des *Géorgiques*, et, plus tard, de *l'Énéide;* délicat de santé, ayant besoin de recueillement pour ses longs travaux; peu homme du monde, mais homme de solitude, d'intimité, d'amitié, de tendresse; cultivant le loisir obscur et

enchanté, au sein duquel il se consumait sans cesse à perfectionner et à accomplir ses œuvres de gloire, à édifier son *temple de marbre*, comme il l'a dit allégoriquement. Félicité rare! destinée, certes, la plus favorisée entre toutes celles des poëtes épiques, si souvent errants, proscrits, exilés! Mais il savait, et il s'en souvenait sans cesse, combien l'infortune pour l'homme est voisine du bonheur, et que c'est entre les calamités d'hier et celles de demain que s'achètent les intervalles de repos du monde. Après les déchirements de la spoliation et de l'exil, ayant reconquis, et si pleinement, toutes les jouissances de la nature et du foyer, il n'oublia jamais qu'il n'avait tenu à rien qu'il ne les perdît : un voile légèrement transparent en demeura sur son âme pieuse et tendre.

Je ne conçois pas, à cette distance où nous sommes, d'autre biographie de Virgile qu'une *biographie idéale*, si je puis dire. Les anciens grammairiens, chez qui on serait tenté de chercher une biographie positive du poëte, y ont mêlé trop d'inepties et de fables ; mais, de quelques traits pourtant qu'ils nous ont transmis et qui s'accordent bien avec le ton de l'âme et la couleur du talent, résulte assez naturellement pour nous un Virgile timide, modeste, rougissant, comparé à une vierge, parce qu'il se troublait aisément, s'embarrassait tout d'abord, et ne se développait qu'avec lenteur; charmant et du plus

doux commerce quand il s'était rassuré; lecteur exquis (comme Racine), surtout pour les vers, avec des insinuations et des nuances dans la voix; un vrai *dupeur d'oreilles* quand il récitait d'autres vers que les siens. Dans un chapitre du *Génie du Christianisme*, où il compare Virgile et Racine, M. de Chateaubriand a trop bien parlé de l'un et de l'autre, et avec trop de goût, pour que je n'y relève pourtant pas un passage hasardé qui n'irait à rien moins qu'à fausser, selon moi, l'idée qu'on peut se faire de la personne de Virgile :

« Nous avons déjà remarqué, dit M. de Chateaubriand, qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue; mais ce n'était plus le Romain de la république, aimant son pays à la manière dure et âpre des Brutus, c'était le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère et le nourrisson des Muses.

« Virgile cultiva ce germe de tristesse en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidents particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et sont souvent la cause du tour particulier que prend notre caractère. Virgile avait une difficulté de prononciation; il était faible de corps [1], rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance et des

[1] Dans la première édition l'auteur avait ajouté : « laid de visage. »

passions non satisfaites s'unirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits. »

Tout cela est deviné à ravir et de poëte à poëte : mais l'*amour-propre en souffrance* et les *passions non satisfaites* me semblent des conjectures très-hasardées : parlons seulement de l'âme délicate et sensible de Virgile et de ses malheurs de jeunesse. D'ailleurs, il avait précisément le contraire de la *difficulté de prononciation;* il avait un merveilleux enchantement de prononciation. Ce qui a trompé l'illustre auteur, qui, à tous autres égards, a parlé si excellemment de Virgile, c'est qu'il est dit en un endroit de la Vie du poëte, par Donat, qu'il était *sermone tardissimus;* mais cela signifie seulement qu'il n'improvisait pas, qu'il n'avait pas, comme on dit, la parole en main. Il ne lui arriva de plaider qu'une seule fois en sa vie, et sans faire la réplique. En un mot, et c'est ce qui n'étonnera personne, Virgile était aussi peu que possible un avocat. Son portrait par Donat, qui a servi de point de départ à celui qu'on vient de lire par M. de Chateaubriand, peut se traduire plus légèrement peut-être, et s'expliquer comme il suit, en évitant tout ce qui pourrait charger : Virgile était grand de corps, de stature (je me le figure cependant un peu mince, un peu frêle, à cause de son estomac et de sa poitrine, quoiqu'on ne le dise pas); il avait gardé de sa première vie et de sa longue habitude aux champs le teint brun, hâlé, un certain air de

village, un premier air de gaucherie; enfin, il y avait dans sa personne quelque chose qui rappelait l'homme qui avait été élevé à la campagne. Il fallait quelque temps pour que cette urbanité qui était au fond de sa nature se dégageât.

Les portraits de lui qui nous le représentent les cheveux longs, l'air jeune, le profil pur, en regard de la majestueuse figure de vieillard d'Homère, n'ont rien d'authentique et seraient aussi bien des portraits d'Auguste ou d'Apollon.

Sénèque, dans une lettre à Lucilius, parle d'un ami de ce dernier, d'un jeune homme de bon et ingénu naturel, qui, dans le premier entretien, donna une haute idée de son âme, de son esprit, mais toutefois une idée seulement; car il était pris à l'improviste et il avait à vaincre sa timidité : « et même, en se recueillant, il pouvait à peine triompher de cette pudeur, excellent signe dans un jeune homme; tant la rougeur, dit Sénèque, lui sortait du fond de l'âme (*adeo illi ex alto suffusus est rubor*); et je crois même que, lorsqu'il sera le plus aguerri, il lui en restera toujours. » Virgile me semble de cette famille; il avait la rougeur prompte et la tendresse du front (*frontis mollities*); c'était une de ces rougeurs intimes qui viennent d'un fonds durable de pudeur naturelle. Il était de ceux encore dont Pope, l'un des plus beaux esprits et des plus sensibles, disait : « Pour moi, j'appartiens à cette classe dont Sénèque a dit : « Ils

« sont si amis de l'ombre, qu'ils considèrent comme « étant dans le tourbillon tout ce qui est dans la « lumière. »

Virgile aimait trop la gloire pour ne pas aimer la louange, mais il l'aimait de loin et non en face; il la fuyait au théâtre ou dans les rues de Rome; il n'aimait pas à être montré au doigt et à ce qu'on dit: *C'est lui!* Il aimait à faire à loisir de belles choses qui rempliraient l'univers et qui rassembleraient dans une même admiration tout un peuple de nobles esprits; mais ses délices, à lui, étaient de les faire en silence et dans l'ombre, et sans cesser de vivre avec les Nymphes des bois et des fontaines, avec les dieux cachés.

Et, dans tout ceci, je n'imagine rien; je ne fais qu'user et profiter de traits qui nous ont été transmis, mais en les interprétant comme je crois qu'il convient le mieux. Avec Virgile, on court peu de risque de se tromper, en inclinant le plus possible du côté de ses qualités intérieures.

A ce que je viens de dire que Virgile était décoré de pudeur, il ne serait pas juste d'opposer comme une contradiction ce qu'on raconte d'ailleurs de certaines de ses fragilités : « Il fut recommandable dans tout l'ensemble de sa vie, a dit Servius; il n'avait qu'un mal secret et une faiblesse, il ne savait pas résister aux tendres désirs. » On pourrait le conclure de ses seuls vers. Mais, dans son estimable Vie

d'Horace, M. Walckenaer me semble avoir touché avec trop peu de ménagement cette partie de la vie et des mœurs de Virgile. Combattant sans beaucoup de difficulté l'opinion exagérée qu'on pourrait se faire de la chasteté de Virgile, il ajoute : « Plus délicat de tempérament qu'Horace, Virgile s'abandonna avec moins d'emportement que son ami, mais avec aussi peu de scrupule, aux plaisirs de Vénus. Il fut plus sobre et plus retenu sur les jouissances de la table et dans les libations faites à Bacchus. Chez les modernes, il eût passé pour un homme bon, sensible, mais voluptueux et adonné à des goûts dépravés : à la cour d'Auguste, c'était un sage assez réglé dans sa conduite, car il n'était ni prodigue ni dissipateur, et il ne cherchait à séduire ni les vierges libres ni les femmes mariées. » Tout ce croquis est bien heurté, bien brusque, et manque de nuances, et, par conséquent, de ressemblance et de vérité. Je ne suis pas embarrassé pour Virgile de ce qu'il eût passé pour être s'il eût vécu chez les modernes ; je crois qu'il eût passé pour un peu mieux que cela, et que la vraie morale eût eu à se louer plus qu'à se plaindre de lui, aussi bien que la parfaite convenance. Et en acceptant même sur son compte les quelques anecdotes assez suspectes que les anciens biographes ou grammairiens nous ont transmises, et qui intéressent ses mœurs, on y trouverait encore ce qui répond bien à l'idée qu'on a de lui et ce qui le distingue à

cet égard de son ami Horace, de la retenue jusque dans la vivacité du désir, quelque chose de sérieux, de profond et de discret dans la tendresse.

C'est ce sérieux, ce tour de réflexion noble et tendre, ce principe d'élévation dans la douceur et jusque dans les faiblesses, qui est le fond de la nature de Virgile, et qu'on ne doit jamais perdre de vue à son sujet.

VIRGILE.

SUITE.

Il y a, en étudiant la vie de Virgile, à faire la part de ses beaux talents naturels, de sa vocation continue et manifeste, et celle aussi des circonstances uniques et des conseils incomparables qui le favorisèrent et l'enhardirent. Dans cette destinée et cette carrière si pleine de convenance et d'harmonie, les deux parts semblent également essentielles et se confondent : il n'est pas sans intérêt de les distinguer et de les démêler, pour en mieux admirer l'accord.

Virgile, dès sa jeunesse et dans ses productions premières, marquait déjà une inclination secrète d'imagination et d'âme vers les sujets et les points de vue qui allaient agrandir son horizon. Il avait en lui-même et il annonçait déjà les sources profondes qui ne demanderaient ensuite que le signal et la pente pour jaillir et composer le grand fleuve. Un poëte spirituel, et qui est un des plus modernes de façon parmi les Anciens, Martial n'a pas su le comprendre. Dans

une épigramme connue, où il met Virgile en jeu, il a l'air de supposer que ses grandes entreprises poétiques tinrent uniquement aux libéralités dont il fut l'objet de la part des Mécènes : « Vous vous étonnez, dit Martial à l'un de ses patrons ou de ses riches amis qui voulait de lui des louanges, vous vous étonnez que lorsque le siècle de nos aïeux le cède à notre époque (car ç'a été de tout temps une illusion facile que de croire qu'on vaut mieux que ses devanciers), et quand Rome est plus grande qu'elle ne l'a jamais été sous un prince plus grand (sous Domitien), il n'y ait plus de ces talents merveilleux et divins tels que celui d'un Virgile, et qu'aucune voix épique ne chante avec cette fierté les exploits et les guerres. Qu'il y ait seulement des Mécènes, ô Flaccus! et vous ne manquerez pas de Virgiles ; vous en trouverez jusque dans vos terres :

> Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones,
> Virgiliumque tibi vel tua rura dabunt. »

Et Martial, refaisant en deux mots et à ce point de vue toute l'histoire de Virgile, le montre qui pleurait la perte de son champ et de ses troupeaux : Mécène le voit et sourit, d'une parole il répare tout, et chasse la pauvreté qui allait étendre sur ce beau talent son influence maligne : « Prends ta part de nos richesses, lui dit-il, et sois le plus grand des poëtes !

> Accipe divitias, et vatum maximus esto. »

Et comme surcroît de grâce, comme suprême motif

d'inspiration, Martial n'oublie pas le cadeau d'un jeune esclave, d'un échanson que Virgile aurait vu en soupant chez Mécène, d'autres disent chez Pollion, et qui lui fut donné pour serviteur. Et c'est à ces largesses, à ces nouvelles facilités d'existence, que Martial attribue aussitôt les hautes conceptions du chantre d'Énée et toute cette distance d'essor qui sépare le poëme du *Moucheron* de la mâle pensée qui se porta à célébrer les origines de Rome. La recette lui paraît sûre pour créer des Virgiles à volonté : essayez-en ! Et lui-même au besoin il se propose.

Sortons de ces explications matérielles et plates à l'usage d'un Martial, c'est-à-dire d'un homme d'esprit qui tendait la main, et lisons mieux dans l'âme, dans les sources vraies du talent de Virgile. Tout en convenant avec le généreux satirique Juvénal qu'il y a un degré de pauvreté et de gêne qui aurait paralysé sa veine épique, et que « si Virgile n'avait pas eu de valet pour le servir ni de logis un peu commode, tous ces serpents qu'il a hérissés sur la tête de la furie Alecton seraient tombés d'eux-mêmes, et qu'elle n'eût pas eu de souffle pour faire résonner si fort son cor infernal, » n'allons pas mettre le principe de l'inspiration dans ce qui n'a été qu'une condition favorable. Dès ses *Bucoliques*, Virgile nous découvre son côté social, ce sentiment nouveau qui allait faire de lui le chantre d'une époque et le représentant le plus direct, le plus en vue du monde ancien regardant désormais le monde mo-

derne. De bonne heure le poëte a l'aspiration aux grandes choses, aux grands sujets vers lesquels il se dirige dans sa calme et puissante douceur. Après la guerre de Pérouse, Pollion étant consul, il y eut une ébauche de pacification universelle : Antoine épousa Octavie, sœur d'Octave, et celui-ci épousa Scribonie ; ces deux femmes étaient enceintes : est-ce à l'un des deux enfants qui devaient naître d'elles, ou tout simplement au fils qui naquit vers ce temps-là à Pollion, que s'appliquent les pronostics magnifiques et en apparence si disproportionnés de la quatrième Églogue (*Magnus ab integro seclorum nascitur ordo*)? On a beaucoup raisonné et subtilisé sur les sens mystérieux qu'on a cru voir dans cette pièce toute fatidique, toute remplie des promesses de l'Age d'or. J'y vois une preuve certaine de l'instinct et du pressentiment social de Virgile ; il aspirait dès lors, avec une ardeur qui ne peut s'empêcher d'éclater, à cette pacification définitive qu'il faudra encore dix années pour accomplir. Cette Églogue, même en y faisant la part de tout dithyrambe composé sur un berceau, dépasse les limites du genre, et elle devance aussi sa date ; elle est plus grande que son moment, et digne déjà des années qui suivront Actium. Virgile, dans une courte éclaircie d'orage, anticipe et découvre le repos et la félicité du monde sous un Auguste ou sous un Trajan.

Dans ses *Géorgiques* il fait de même, il aspire au delà. Et qu'est-ce donc, par exemple, que ce début

solennel du livre III, cette espèce de triomphe que se décerne à lui-même le poëte pour avoir le premier enrichi sa patrie des dépouilles d'Ascrée et y avoir amené les Muses de l'Hélicon? Il bâtira, dit-il, un temple de marbre au sein d'une vaste prairie verdoyante, sur les rives du Mincio. Il y placera César (c'est-à-dire Auguste) comme le dieu du temple, et il instituera, il célébrera des courses et des jeux tout alentour, des jeux qui feront déserter à la Grèce ceux d'Olympie. Lui le fondateur, le front ceint d'une couronne d'olivier et dans tout l'éclat de la pourpre, il décernera les prix et les dons. Sur les dehors du temple se verront gravés dans l'or et dans l'ivoire les combats et les trophées de celui en qui se personnifie le nom romain. On y verra aussi debout, en marbre de Paros, des statues où la vie respire, toute la descendance d'Assaracus, cette suite de héros venus de Jupiter, Tros le grand ancêtre, et Apollon fondateur de Troie. L'Envie enchaînée et domptée par la crainte des peines vengeresses achèvera la glorieuse peinture. Les vers sont admirables et des plus polis, des plus éblouissants qui soient sortis de dessous le ciseau de Virgile. Cette pure et sévère splendeur des marbres au sein de la verdure tranquille du paysage nous offre un parfait emblème de l'art virgilien. Le poëme didactique ici est dépassé dans son cadre : c'est grand, c'est triomphal, c'est épique déjà. Ce *temple de marbre*, peuplé de héros troyens, que se promet-

tait d'édifier Virgile et qui est tout allégorique, il l'a réalisé d'une autre manière et qu'il ne prévoyait point alors, il l'a exécuté dans *l'Énéide :* il n'avait fait que présager et célébrer à l'avance son *Exegi monumentum!* En mourant, il doutait qu'il l'eût accompli : c'est à nous de rendre aux choses et à l'œuvre tout leur sens, d'y voir toute l'harmonieuse ordonnance, et de dire que Virgile mourant, au lieu de se décourager et de défaillir, aurait pu se faire relire son hymne glorieux du troisième chant des *Géorgiques*, et, satisfait de son vœu rempli, rendre le dernier souffle dans une ivresse sacrée[1].

Et maintenant, ce me semble, que nous nous rendons mieux compte de ce sentiment élevé et allant au grand sous son voile de douceur, qui de tout temps existait dans l'âme et dans le talent de Virgile, et qui n'avait besoin que d'être soutenu et encouragé par Pollion, par Mécène (la gradation est à souhait), par Auguste enfin, nous n'avons pas à craindre de faire amplement la part de celui-ci et de le voir intervenir. L'histoire de la conception de *l'Énéide* ne saurait se séparer en effet des premières années de l'empire d'Auguste, et il importe, pour apprécier l'influence et toute l'inspiration du poëme de Virgile, de se bien

[1] On a supposé que ce morceau du IIIe livre des *Géorgiques* y avait été inséré après coup par le poëte, et lorsque déjà il s'occupait de *l'Énéide ;* il y a des détails qui semblent en effet avoir été ajoutés un peu plus tard ; mais le cadre premier existait, je le crois, et le sens général, selon l'opinion de Heyne, est plutôt prophétique qu'historique.

représenter l'état de la chose romaine (je ne dis plus de la république) à ce moment.

Laissons dans le lointain les souvenirs affreux du triumvir, dépouillons Octave avec Auguste, dans cette forme nouvelle et suprême qu'il revêtit; tâchons de tout en oublier, comme fit le monde. Auguste, qui, depuis quelques années qu'il gouvernait seul l'Italie et l'Occident, avait fait l'essai de son système d'habileté clémente, arraché à ces heureux préludes et forcé de se tourner contre un rival, avait dû encore, et d'un même coup, tout risquer et tout sauver; il avait remporté contre Antoine la victoire d'Actium; il avait soumis l'Égypte, il rentrait à Rome en triomphe. Un immense besoin de cette paix à peine goûtée, tant de fois rompue, fit que tous se précipitèrent à sa rencontre et lui offrirent, lui jetèrent aux pieds tous les pouvoirs comme à un libérateur et à un Dieu. Il avait trente-trois ans.

Il s'est vu, à certaines heures du monde, de ces moments extraordinaires où toute une nation épuisée, haletante depuis des années, depuis des demi-siècles, aspirant à un état meilleur, se tourne ardemment vers l'ordre, vers le repos et le salut, par une sorte de conspiration sociale, violente, universelle; mais nul moment n'a été plus solennel, plus marqué par une convulsion, par une crise publique de ce genre, que cet ancien et premier retour d'Egypte et d'Orient, cette rentrée d'Auguste triomphateur et pacificateur

dans Rome : depuis Brindes où il débarqua, jusqu'à la Ville éternelle, sa marche au milieu du concours des populations n'était qu'un triomphe. Plus rien d'Octave n'était plus : l'ère d'Auguste avait commencé.

Ce triomphe dura trois jours (août, 29 ans avant Jésus-Christ). Auguste (car il l'était déjà sans en avoir encore le nom) dédia la chambre Julienne, le palais Jules, consacré au dictateur César, et qui fut le lieu des assemblées du Sénat; il y plaça sur un autel la statue de la Victoire rapportée de Tarente, cette statue célèbre depuis dans la lutte du Christianisme contre les faux dieux et qui lui résista longtemps. On célébra durant plusieurs jours des jeux de toute espèce : « Marcellus, Tibère, et les jeunes Romains des premières familles brillèrent dans ce qu'on appelait le *jeu de Troie*, simulacre d'un combat de cavalerie que les Césars aimaient à donner en spectacle au peuple à cause de leur origine troyenne, qu'ils faisaient remonter jusqu'à Iule, fils d'Enée et fondateur d'Albe la Longue. » Auguste, après César, avait institué cette joute élégante et parfois périlleuse, où figuraient, en mémoire d'Iule, la tendre élite de la jeunesse, les adolescents de quatorze à dix-huit ans. Ce sont ces mêmes jeux troyens par où se couronne et se termine la description des jeux célébrés par Enée en Sicile en l'honneur d'Anchise : « L'escadron des enfants s'avance, et tous pareils, devant les yeux de leurs pa-

rents, ils brillent sur des chevaux à freins d'or. » Chez Virgile, l'armée équestre est divisée en trois brigades, qui ont chacune son chef, un jeune Priam, un jeune Atys l'ami d'Ascagne, et Ascagne lui-même, monté sur un cheval de Tyr ou de Numidie, présent de Didon. Leurs combats, leurs mêlées, leurs tours et leurs retours sont comparés par le poëte aux mille entrelacements du labyrinthe de Crète, ou aux fuites et refuites des dauphins jouant dans la sérénité sur la surface des flots.

Le jour où, pour le triomphe d'Auguste, on célébrait ces jeux au Cirque, et où Virgile, ayant accompli le chef-d'œuvre de ses *Géorgiques*, venait sans doute de Naples à Rome pour être témoin de tant de magnificences; ce jour-là, où il ressentait en lui, dans cette âme de poëte qui est au plus haut degré l'âme de tous, cet immense besoin de paix et de félicité dans la grandeur, qui était alors le cri impérieux de tout le monde romain, — besoin de paix si puissant et si véritablement sorti des entrailles de la terre, que le pieux et savant Tillemont n'a voulu y voir qu'une soif instinctive et un pressentiment de cette autre paix divine qu'allait apporter dans l'ordre moral le Sauveur du monde; — ce jour où le temple de Janus enfin était fermé, ce qui ne se voyait que pour la troisième fois depuis la fondation de Rome (non pas qu'il n'y eût encore quelques troubles en Espagne, dans les Gaules et ailleurs, *mais cela*, dit Tillemont, *ne se con-*

sidérait pas dans la grandeur de l'Empire); — ce jour-là Virgile sentait déjà flotter en lui le cadre et le monde de son *Énéide*, et s'il fallut un mot d'Auguste pour l'y décider, ce mot ne fit qu'éclairer à ses propres yeux son désir lui en donner le courage, et illuminer rapidement en lui le chaos fécond qui aspirait de soi-même à la lumière.

Il décrira ces jours d'allégresse et d'immortel triomphe sur le bouclier divin de son Énée, et couronnera par là le VIIIe livre, le plus romain de toute *l'Énéide*.

Auguste devenait donc *Imperator*, il commandait les armées; il était le *Tribun du Peuple*, le *Consul* sans cesse renouvelé, le *Proconsul* quand il était hors de Rome, le *Grand Pontife*, le *Censeur* perpétuel; qu'il en acceptât ou non les titres qu'on lui offrait, ou qu'il parût les résigner et les déposer quelquefois, il en réunissait tous les pouvoirs; il s'appelait *César*, *Auguste*, au lieu d'Octavien; proclamé *Père de la Patrie*, il assumait tous les droits de la puissance paternelle, qui étaient énormes chez les Romains; il avait droit de vie et de mort sur les sénateurs et les chevaliers : on lui avait donné, réunis en seul faisceau, par une fiction gigantesque, tous les pouvoirs et toutes les autorités publiques et domestiques de l'ancien ordre républicain. Il avait enfin des autels, et le Ciel après sa mort : que lui fallait-il encore? le passé, l'origine divine, le nimbe d'or de la tradition; il lui fallait que

tout cela eût été préparé dès la haute antiquité par le Destin, prédit par les Oracles, et élaboré comme le dernier enfantement merveilleux à travers tous les siècles même de l'épreuve austère et de la vertu républicaine; il fallait que les Fabricius même et les Dentatus, ces intègres personnages qui avaient vécu et étaient morts pour une patrie libre, ne parussent lui avoir servi que comme d'éclaireurs et de valeureux précurseurs, — une manière de cortége anticipé! Cette dernière ambition, toute d'opinion et d'esprit, qui est comme un luxe d'une imagination délicate en même temps que grandiose et sévère, honore Auguste à nos yeux, et doit lui faire pardonner beaucoup de choses, comme les lui pardonnait Corneille; car cela veut dire qu'il lui fallait Virgile comme un dernier artiste qui mettrait la main à son empire pour en achever la décoration et l'ornement. Auguste n'était content et tout à fait glorieux qu'à ce prix, et c'est pourquoi il lui a demandé, à lui le poëte modeste et rougissant, il lui a commandé comme à son peintre favori *l'Énéide*.

Lui qui ne voulait pas de couronne comme roi ni comme chef d'Empire, il a voulu une couronne des mains de Virgile.

Et comme homme de goût et comme homme de gouvernement, Auguste avait raison : l'éloquence, il l'avait apaisée et pacifiée; la poésie, la haute poésie elle-même, qui n'était auparavant comprise que

comme une étude moindre, un art moins grave (*leviores artes, leviora studia*, disait Cicéron aux derniers jours de l'éloquence), va prendre un rang plus élevé, passer sur le premier plan, et devenir à son tour, aux mains du génie, une puissance.

Et notez ce mérite d'Auguste d'avoir deviné dans l'homme modeste, dans le poëte des bois et des campagnes (*studiis florentem ignobilis oti*), le poëte épique, héroïque, celui qui sera au niveau de la plus haute entreprise où puisse aspirer le génie de la poésie. En excitant Virgile à prendre ainsi possession de tout son talent et de toute sa gloire, en discernant, au milieu de ses timidités et de ses rougeurs, son vœu intime et son désir le plus ardent, Auguste a fait un grand acte de goût. La postérité doit lui en savoir un gré immortel, — aussi immortel que l'œuvre qu'il a provoquée.

« Il se plaisait à favoriser, dit Suétone, les esprits, les génies de son temps de toutes sortes de manières. Il écoutait avec patience et avec bienveillance ceux qui lui récitaient, soit des poëmes, soit des œuvres d'histoire, soit même des harangues et des dialogues; cependant il s'offensait s'il devenait lui-même le sujet de quelque composition qui ne fût pas sérieuse et du fait des plus excellents[1], et il avertissait les préteurs

[1] Horace de même a montré Auguste pareil à un ombrageux coursier qui, dès qu'on le flattait mal, se cabrait et regimbait de toutes parts :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

de ne point souffrir que son nom tombât dans le domaine des théâtres et dans les assauts publics des beaux esprits. » Voilà le prince, le monarque qui se révèle dans l'homme poli, et qui pose en principe la dignité du goût.

Ce serait après avoir parlé de Virgile, d'Horace, de Tibulle, de Properce, d'Ovide et de Tite-Live, ces six grands écrivains ou poëtes, les seuls d'alors parvenus jusqu'à nous, qu'il serait tout à fait opportun de s'arrêter devant Auguste, et de considérer dans son ensemble le siècle auquel il a donné son nom en même temps qu'il y a mis partout son cachet poli et délicat. On entrevoit déjà, à travers les différences et sauf l'incomparable supériorité de son esprit, ses quelques ressemblances directes avec Louis XIV.

C'était bien le même homme qui voulait Horace pour son secrétaire, et qui ambitionnait de l'enlever à Mécène : « Auparavant, disait-il à ce dernier, je suffisais moi-même à écrire des lettres à mes amis : maintenant que je suis accablé d'affaires et un peu malade, je voudrais débaucher de toi notre Horace. Qu'il s'en vienne donc de cette table de parasite à notre table royale, et il nous aidera à écrire nos lettres. » Et comme Horace refusait en s'excusant sur sa santé, Auguste (chose plus rare!) ne lui en voulait pas : « Tu pourras, lui écrivait-il, apprendre de notre Septimius quel souvenir je garde de toi, car il est arrivé que devant lui j'ai eu à m'exprimer sur ton compte; et de ce

que tu as si fièrement méprisé notre amitié, il ne s'ensuit pas que nous te rendions *dédain pour dédain.* » Il badinait et raillait avec l'élégant et fin poëte : au poëte le plus sensible et le plus noblement idéal, il demandait des tableaux élevés et la gloire.

Il suffit d'ouvrir les premiers livres de *l'Énéide* pour voir combien Virgile a emprunté d'Homère, combien il l'a imité à chaque pas et presque dans toutes les inventions, qui ne sont chez lui, à bien des égards, que des emprunts et des transplantations; mais le côté original, et qui vivifiera tout, qui distinguera le poëme de Virgile de toutes les autres imitations latines des sujets et des formes grecques, ce sera, indépendamment du degré de talent, l'inspiration romaine profonde et l'à-propos national. N'oublions jamais cela:

Auguste, et la chose romaine prise au point de vue d'Auguste d'une part, de l'autre Homère et ses deux immortels poëmes, telles sont les grandes sources qu'il importe de bien posséder tout entières, et sur lesquelles la critique a, pour ainsi dire, à s'établir à demeure pour bien comprendre *l'Énéide;* car c'est là que le poëte s'est inspiré tour à tour ou à la fois, c'est ce qu'il a combiné dans un art profond. Le but de Virgile dans *l'Énéide*, nous le savons positivement par les interprètes latins eux-mêmes, a été de faire un grand poëme romain, de doter sa patrie d'une vraie épopée : *imiter Homère* et *louer Auguste dans ses*

ancêtres, grande œuvre poétique et politique! Il y a admirablement réussi.

Cependant une explication ici, une précaution est nécessaire. En insistant, comme je le fais, sur l'influence d'Auguste et sur l'importance dont il est dans l'épopée de Virgile, je suis loin d'admettre, et à aucun degré, le système ingénieux, mais faux et froid, que je vois soutenu par un savant auteur d'une Histoire de la littérature latine (Dunlop). Dans ce système, Énée ne serait qu'un type idéal, mais rigoureusement ressemblant, d'Auguste; pieux envers son père, comme Auguste envers César; comparé à Apollon pour la beauté, comme Auguste aimait à l'être; descendant aux Enfers selon les degrés de l'initiation, de même qu'Auguste dans son séjour à Athènes voulut être initié aux mystères d'Éleusis; combattant Turnus, Latinus, Amate, comme Auguste, au temps du siége de Pérouse, combattit Antoine et le frère d'Antoine, et Fulvie; fuyant Didon et en triomphant, comme Auguste triompha de Cléopâtre; que sais-je encore? — Turnus, c'est Antoine, dit résolûment Dunlop. — Évandre, le vieil ami d'Anchise et l'allié d'Énée, représente les vieux Césariens qui prennent parti pour Auguste contre Antoine. — Achate est Agrippa; Lavinia, c'est Livia; Latinus, c'est Lépidus; Amata, c'est Fulvie; l'orateur Drancès (oh! ici je me révolte) serait Cicéron. Il n'est pas jusqu'au médecin Iapis qui ne soit Antonius Musa, le médecin d'Auguste.

— Non, non, encore une fois non, me crie de toutes ses forces ma conscience poétique; non, cela n'est pas, et plus vous dépensez d'esprit et de curiosité ingénieuse à découvrir quelques rapports dans de petites circonstances rapprochées du poëme à l'histoire, plus vous prouvez contre vous-même, car jamais génie vraiment poétique n'a procédé ainsi. Que Virgile, qui pensait à beaucoup de choses, ait répandu et comme projeté en maint endroit, dans la composition de son poëme, des reflets et des teintes empruntés aux événements et aux personnages d'alentour, comme il y a des réflexions mouvantes des nuages qui courent sur les vastes paysages verdoyants et sur les cimes agitées des forêts; que cela donne des jours et fasse passer des rayons qui éveillent aussi toutes sortes de pensées, je ne le nie pas; mais qu'on prétende réduire cet ensemble à la proportion calculée et symétrique d'une allégorie concertée et continuelle, là est le faux, l'absurde.

Certes, il y a dans le caractère d'Énée des intentions, des réverbérations marquées et sensibles du caractère et de la politique d'Auguste, des teintes d'Auguste sur le front d'Énée, mais rien que des réverbérations et des teintes.

En un mot, Virgile a fait un poëme, c'est-à-dire quelque chose de libre et d'inspiré, de combiné en vertu d'éléments secrets dont nul ne sait tout à fait les proportions ni les mystères : il n'a pas pris son

époque avec ses personnages et ses passants au miroir dans la chambre obscure. — Chassons donc à jamais cette idée petite et toute mécanique d'allégorie, et tenons-nous dans l'idée générale et vaste d'un grand poëme national romain.

Il n'a fait ni voulu faire ni une *Théséide*, ni une *Thébaïde*, ni une *Iliade* purement grecque en beau style latin : il n'a pas voulu non plus faire purement et simplement un poëme à la *Pharsale*, tout latin et en l'honneur de César, où il célébrerait historiquement et avec plus d'éloquence que de poésie les actes d'Auguste, la victoire d'Actium, ce qui a précédé chronologiquement et suivi : il est trop poëte par l'imagination pour cela, pour revenir aux chroniques métriques des Nævius et des Ennius ; il a fait quelque chose qui est l'union et la fusion savante et vivante de l'une et de l'autre manière, une *Odyssée* pour les six premiers livres, et pour les six derniers une *Iliade*, mais julienne et romaine, merveilleusement combinée et construite, et dont tous les détails sont faits pour intéresser non pas seulement les lettrés et les lecteurs instruits, amoureux des Muses grecques et les aimant jusque dans leurs copies, mais tout un peuple et toute la jeunesse romaine fière désormais de son poëte, et s'écriant par la bouche de Properce, dans une immortelle Élégie :

« C'est à Virgile qu'il appartient de chanter les rivages d'Actium que Phébus protége, et de dire les

flottes victorieuses de César; Virgile, qui maintenant ressuscite les guerres du Troyen Énée, et les murailles renversées au rivage de Lavinium. Faites place, écrivains romains, et vous, Grecs, laissez l'arène ! il s'enfante quelque chose de plus grand que *l'Iliade.* »

L'orgueil d'une civilisation devenue florissante et maitresse à son tour respire dans cet accent du plus généreux des élégiaques, de celui qui ressentait et représentait bien en lui l'enthousiasme de toute la jeunesse contemporaine, et qui était, comme il se le fait dire par elle, *le grand poëte de ses amours.* Si Virgile faisait aux Romains cette illusion d'avoir égalé ou surpassé Homère, c'est qu'il avait touché fortement la fibre romaine.

Quand Properce parlait ainsi, *l'Énéide* n'était pas publiée ; on ne la connaissait que par le bruit des lectures particulières, et Virgile vivait encore. Il ne cessait de s'adonner à son œuvre, n'étant pas de ceux qui se contentent aisément. Macrobe nous a conservé un fragment de lettre de Virgile à Auguste, un simple mot, mais qui atteste à la fois tout le soin qu'il mettait et la diversité d'études qu'il faisait entrer dans la composition de son poëme. Auguste demandait instamment à en lire au moins une partie, et pressait le poëte : « Je reçois fréquemment de vos lettres, répondait Virgile… En ce qui est de mon Énée, si, en vérité, je le voyais déjà digne de vous être lu, je

vous l'enverrais bien volontiers. Mais une si grande chose n'est qu'à l'état d'ébauche : il y a des moments où je crois que j'étais peu dans mon bon sens lorsque j'ai entrepris un si grand ouvrage; d'autant plus, comme vous le savez, que je suis forcé d'y joindre, pour le bien traiter, d'autres études et d'un ordre beaucoup plus élevé. » Ainsi parlait cette conscience scrupuleuse, jalouse d'enfermer le plus de docte matière sous la plus noble forme, et toujours inquiète du mieux. A la fin pourtant, lorsqu'il crut avoir suffisamment achevé les premiers livres et les avoir amenés à peu près jusqu'à ce degré de perfection qu'il imaginait, il se laissait vaincre, et il les lisait à Auguste devant Octavie, en cette scène touchante que la peinture a consacrée, et dans l'attitude modeste où la postérité continuera de le voir.

On a varié sur le lieu où mourut Virgile. Quelques-uns l'ont fait finir à Tarente; mais la version généralement adoptée est qu'il mourut à Brindes, l'an de Rome 735, à l'âge de cinquante-deux ans, en revenant de la Grèce, où il était allé pour perfectionner son poëme et pour y visiter, et de là jusqu'en Asie, les lieux principaux du pèlerinage d'Énée. Ce départ de Virgile pour la Grèce est resté mémorable et cher à tous par l'ode d'Horace. Il n'alla, dit-on, que jusqu'à Athènes, où il rencontra Auguste qui revenait d'Orient, et, déjà malade, il retourna avec lui jusqu'à Brindes, où il trouva le terme de sa vie. Il fut ense-

veli à Naples, avec l'épitaphe qu'on sait, et qu'il s'était composée à lui-même. Ceux qui ont monté la douce colline du Pausilype aiment à croire que c'est là qu'il repose. Il avait longtemps et habituellement vécu dans ces contrées. Il avait, dit-on, des terres près de Nole, et on le fait habiter aussi en Sicile.

Il n'était plus maître d'étouffer et d'anéantir son *Énéide* quand il l'aurait voulu, et comme il paraît bien qu'en effet, dans une heure de désespoir, il y a sérieusement songé : elle appartenait désormais au monde. Elle devint du premier jour le poëme de prédilection et l'épopée adoptive du nouvel univers. Auguste, qui en assura le destin et qui en procura la publication, ne fit en cela, comme en beaucoup de choses, qu'exécuter les ordres de Rome et devancer les intentions du genre humain : il y trouva sa récompense.

En mourant jeune, ou du moins avant la vieillesse, et dans la douzième année (à compter depuis Actium) d'un règne qui devait durer trente-deux ans encore, et qui eut ses tristesses et ses dernières heures assombries comme tous les longs règnes, Virgile nous en exprime le plus bel éclat et le plein soleil, de même que dans son Églogue à Pollion il en avait salué et préconisé l'aurore. De loin il lui rend, à ce merveilleux régime d'Auguste, et il lui prête certainement autant qu'il en a reçu. Il nous fait croire, par la grave suavité de sa parole, par la pure lumière

qui émane de son œuvre et de son génie, à quelque chose de poli, de brillant, de généralement éclairé, à quelque chose d'humain et presque de pieux, qui n'existait sans doute alors que dans une élite très-restreinte de la société, et qui n'y était qu'avec bien des mélanges. Il nous donne le sentiment avancé d'une civilisation qui ne se maintint pas, à beaucoup près, à ce degré dans l'Empire romain, et que recouvrirent vite les cruautés et les voluptés grossières : mais, à ces premiers sommets du long règne dont il inaugurait la grandeur, et à l'heure propice où il y dressait son noble phare, les choses de l'avenir apparaissaient ainsi, dans les perspectives de l'espérance. Virgile, avec sa chaîne d'or, liant le passé au présent, donne l'idée de vertus qui n'étaient déjà plus depuis longtemps des vertus romaines. Avec lui on ne prévoit que des Trajans, et nullement les prochains et menaçants Tibères. La venue même du Christ n'a rien qui étonne quand on a lu Virgile. Son Énée est le saint Louis de l'antiquité. J'ai toujours regretté, oserai-je le dire? que dans l'admirable page du *Discours sur l'Histoire universelle* où Bossuet arrive à la naissance du Christ, et où, pour la préparer, il prolonge comme la plus magnifique des avenues le spectacle étonnant de la toute-puissance d'Auguste, il n'y eût pas un simple mot ajouté : «... Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'Empereur, seul maître de tout l'Empire; il

dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés : l'Éthiopie lui demande la paix; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains; les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre; la Pannonie le reconnaît, la Germanie le redoute, et le Véser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, *Virgile a chanté*, et Jésus-Christ vient au monde. » — *Virgile a chanté*, c'est là involontairement le mot que j'ajoute tout bas; car il me semble que l'époque décisive d'Auguste n'a tout son sens moral et ne nous livre tout son magnanime tressaillement que quand on y a entendu Virgile.

VIRGILE.

SUITE.

Pour plus de clarté et de précision, je diviserai sous quelques titres de chapitres distincts ce que j'ai à cœur de dire encore sur le génie de Virgile et le caractère de son œuvre.

I. QU'IL FAUT QUE LE POËTE ÉPIQUE SOIT PLUS OU MOINS DE SON TEMPS DANS SON POËME.

L'apparition de *l'Énéide* fit une révolution dans le goût et dans les études des Romains. On a entendu dans les paroles de Properce le cri enthousiaste qui s'élevait à la veille même de la publication du poëme, et sur le seul bruit qui en courait : que sera-ce dans les générations romaines qui suivront? Nous disons aujourd'hui indifféremment Virgile et Horace, Horace et Virgile, en embrassant d'un même goût et d'un même amour les deux poëtes et les deux amis, et nous avons bien raison. Mais c'est le moment de le dire : je ne crois pas, en y regardant de près, qu'il

en ait été ainsi dès l'abord, et qu'il y ait eu égalité entre eux pour le degré et l'étendue de leur réputation et de leur autorité chez les Romains. Horace fut bientôt mis sans doute aux mains des enfants dans les écoles des grammairiens, comme l'était Virgile; il y était expliqué, bien qu'avec certaines réserves que Quintilien indique, et il faisait partie de l'éducation classique. Les gens de goût et les connaisseurs appréciaient comme on le doit son tact moral délicat et son curieux bonheur d'expression. Néanmoins ce poëte si cher aux modernes, si digne de l'être par tout ce qu'il rassemble d'exquis en bien des genres, n'est pas constamment et perpétuellement cité parmi ses compatriotes. Velleius Paterculus, écrivant au lendemain du règne d'Auguste, a pu l'omettre (chose singulière!) dans l'énumération des quatre ou cinq noms d'auteurs célèbres qu'il choisit en courant pour figurer le grand siècle. Plus tard, Fronton parlant de lui l'appelle un poëte *mémorable*. Mais Virgile, il ne saurait être ni oublié ni loué ainsi : du premier jour, c'est *le poëte;* il est dans toutes les bouches; on le voit cité sans cesse. Il n'est presque pas une seule lettre de Sénèque à Lucilius où Virgile n'entre pour quelques vers. Sénèque aurait pu dire de Virgile, à la lettre : C'est le poëte qui habite ma pensée. — A dater de Virgile les Romains ont droit de croire qu'ils sont en effet dispensés d'Homère; ils ont leur prince des poëtes à eux.

Jusqu'alors les grammairiens à Rome avaient été des Grecs pour la plupart, et c'était en grec aussi qu'ils faisaient les principaux exercices de leur enseignement, un peu comme chez nous, où avant le siècle de Louis XIV on ne parlait que latin dans les écoles. Une réforme, on l'entrevoit, a lieu à partir de Virgile : les grammairiens deviennent Latins; ils s'accoutument à faire en latin leurs exercices; ils ont à lire et à interpréter les poëtes nouveaux, désormais classiques et immortels à leur tour. La littérature romaine enfin a ses écoles et ses maîtres à elle, dont l'un des derniers a attaché si honorablement son nom à l'œuvre de Virgile, et nous est encore si utile pour le bien comprendre, le recommandable Servius.

On a discuté une question qui a ici tout son à-propos. Dans ces derniers temps encore, un auteur anglais, fils d'un père respecté et célèbre, et fort distingué lui-même, M. Matthew Arnold, en tête d'un recueil de Poésies (1853), s'est demandé, au point de vue de l'art et de la beauté classique, s'il n'était pas mieux pour le poëte qui aspire à la haute et sévère poésie de prendre ses sujets dans le passé, et même dans un passé lointain et refroidi, à la seule condition que ces sujets présentent au talent qui les veut traiter les principaux éléments et les passions éternelles de la nature humaine. M. Arnold a très-bien montré le grand et inépuisable intérêt qui s'attache

encore, qui s'attachera éternellement à *l'Iliade*, à *l'Électre* de Sophocle, à cette trilogie d'Eschyle qu'on appelle *l'Orestie*, à l'épisode de Didon, et il l'a opposé à cet autre intérêt si vif, mais si passager et si vite fané, qui décore les poëmes modernes plus ou moins voisins du roman, *Hermann et Dorothée*, par exemple, ou *Childe-Harold*, ou *l'Excursion* de Wordsworth, ou même l'aimable *Jocelyn*. Il s'est demandé de plus si les grands sujets publics modernes étaient aussi propices à la poésie que les anciens; s'il n'y avait pas aujourd'hui surtout des époques *trop claires*, où les événements présents deviennent pour le poëte presque impossibles à traiter, et n'appartiennent de droit qu'à l'historien. Il a remarqué que *les Perses* d'Eschyle n'avaient jamais été réputés supérieurs par l'intérêt à ses autres tragédies. Tout cela est vrai, et, en discutant ainsi, l'ingénieux auteur anglais s'est montré un vrai critique classique de l'école de Lessing. Pourtant, dans ces questions que la critique agite en vain, et que le talent peut seul décider et trancher, il est un point que je n'abandonnerai jamais, à savoir l'importance et la nécessité pour que le poëme ait vie, — une vie réelle à sa date et parmi les contemporains, et non pas une vie froide pour quelques amateurs dans le cabinet, — la nécessité d'un élément moderne, d'un intérêt moderne actuel et jeune, cet intérêt ne fût-il qu'adapté et comme infusé dans un sujet ancien. Et puisqu'il s'agit d'une discussion

classique, d'abord nous avons pour nous Homère : dès le premier chant de *l'Odyssée*, Phémius assiste au festin des prétendants; il y chante les malheurs de la guerre de Troie, et les infortunes du retour. Pénélope l'entend du fond de son appartement; elle descend et l'engage à chanter tant d'autres actions des hommes et des Dieux, dont il sait les poétiques récits, mais à s'abstenir du sujet récent et funeste qui réveille en elle toutes ses conjugales douleurs. Télémaque se fâche presque, et prend le parti du chantre : « Ma mère, pourquoi reproches-tu au chantre harmonieux de nous chanter selon que sa pensée s'élance et le lui inspire? Ce n'est point aux chantres qu'il faut s'en prendre, c'est à Jupiter seul, lequel donne selon qu'il lui plaît aux humains, à chacun son lot. Il n'y a pas à se fâcher contre celui-ci de ce qu'il chante le mauvais destin des Grecs; *car le chant que les hommes applaudissent le plus, c'est celui qui est le plus récent et le plus nouveau pour ceux qui l'écoutent.* » C'est cette nouveauté qu'il faut savoir introduire à propos dans tout chef-d'œuvre, et combiner avec les conditions durables, éternelles, sans quoi il n'y a pas émotion et fièvre, sans quoi il n'y a pas flamme.

Virgile l'a su faire autant et plus qu'aucun poëte épique depuis Homère. Combien n'y avait-il pas eu en Grèce de ces poëtes cycliques, épiques, aux diverses époques! que de talents dont les œuvres ont péri, et dont nous savons à peine les noms, un Arcti-

nus, un Leschez, un Pisandre, un Panyasis, oncle d'Hérodote, un Antimaque, tous noms autrefois célébrés à la suite d'Homère! Chœrilus, dès le temps de la guerre du Péloponèse, se plaignait de venir trop tard, et que la *prairie des Muses* fût tout entière dépouillée de ses fleurs et moissonnée. Virgile, quoique Romain, et dès lors plus à l'aise, mais venu déjà après tant d'autres, après tant de devanciers que nous ne savons pas, sentit cette même difficulté, et il l'a exprimée avec sollicitude, avec conscience de sa force, au début du IIIe livre des *Géorgiques* : « Tous les sujets (il parle surtout des sujets grecs) sont déjà usés et rebattus... Il me faut tenter une voie nouvelle par où je puisse à mon tour m'élever de terre, et voler victorieux de bouche en bouche dans les discours des hommes. » Aussi, pour triompher du lieu commun dans l'épopée, pour en rajeunir le thème poétique, que n'a-t-il pas fait? Il a su associer tout d'abord l'orgueil romain, le patriotisme avec ses ambitions et ses ferveurs, à cette célébration d'Énée et au récit tant de fois répété des antiques douleurs et calamités troyennes; il a montré et placé au cœur de sa composition, soit au moyen du bouclier merveilleux d'Énée, soit dans les perspectives pythagoriciennes de son Élysée et les prédictions d'Anchise, toute l'histoire de la grandeur et de l'éternité romaine future. Il a même montré le moment de crise de cette grandeur et les terribles périls encourus, lorsque du haut

du bûcher de sa Didon il lui a fait prophétiser Annibal. Tenons-nous ici au plus rapide aperçu, ne regardons qu'aux plus évidents endroits. Quelle beauté à la fois sévère, sublime et touchante ! Anchise (rappelons-nous-le), Anchise, après avoir expliqué à son fils descendu aux Enfers, pourquoi ces âmes en foule destinées à de nouveaux corps se pressent pour boire aux eaux du Léthé, et comment la quantité d'âme et de vie qui circule dans l'univers se déplace, se partage, comment les parcelles qui sont les âmes s'emprisonnent et s'organisent dans les corps, s'y exercent, y souffrent, s'y souillent, s'en délivrent avec gémissement, puis expient avec douleur, se purifient, puis encore oublient, s'empressent de nouveau, et recommencent à vouloir rentrer, les malheureuses ! dans la gêne de la vie (*Quæ lucis miseris tam dira cupido !*), Anchise, après cette explication de philosophie secrète et mystérieuse, conduit son fils et la Sibylle sur une hauteur, et de là, dans une énumération et une revue héroïque, il reconnaît d'avance chaque grand homme qui naîtra ; il les nomme tous avec orgueil à celui dont ils seront la postérité. « Énée, a dit énergiquement Gibbon, contient en lui le germe de tous ses descendants. »

Et d'abord on a le catalogue et le dénombrement des rois, ceux d'Albe-la-Longue, Silvius, Procas et Capys, et Numitor, et ceux de Rome; Romulus portant sa double aigrette au front, et que Jupiter lui-même a mar-

qué de son signe lumineux. C'est lui qui ouvre l'ère des triomphes : « C'est sous lui, mon fils, c'est sous ses auspices que cette illustre Rome n'aura pour limites à son empire que la terre, à son ambition que l'Olympe, et qu'elle enceindra les sept collines d'une seule muraille, heureuse et fière de sa fécondité de héros : telle la mère Déesse (Cybèle) qu'on honore sur le Bérécynthe est portée sur un char à travers les villes phrygiennes, le front couronné de tours, glorieuse de sa postérité de Dieux, et de montrer à la fois entre ses bras cent petits-fils tous habitants du Ciel, tous occupant les sublimes demeures. » C'est alors qu'Anchise se met à dérouler les fastes et les gloires de la seconde patrie : César d'abord, et Auguste en perspective, Auguste le mortel ou plutôt le Dieu promis à sa race, le pacificateur du monde, qui restaurera le règne de Saturne, et soumettra plus de pays que jamais n'en parcoururent Alcide et Bacchus : « Et nous pourrions hésiter encore à préparer par nos exploits et à mériter de tels neveux !

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis! »

Après ce premier entraînement, il revient à énumérer la suite régulière des ancêtres, et Numa, le sage et pieux roi, aux cheveux blancs, à la barbe blanche, ami des sacrifices; le guerrier Tullus; Ancus, le fastueux, et qui promet déjà d'être trop sensible à

l'applaudissement populaire ; et Brutus, et ceux qui immolent tout autre sentiment à la liberté, qui leur paraît plus belle; les Décius, les Drusus, les Camille. En apercevant de loin les âmes de César et de Pompée, qui semblent d'accord tant qu'elles restent dans l'ombre, et que désunira la gloire, le pressentiment de ces terribles guerres civiles entre le beau-père et le gendre le ressaisit; il rompt encore une fois son énumération et laisse échapper vers sa postérité un cri de miséricorde, un cri de clémence qu'entendra César : « Sois le premier à jeter bas les armes, toi qui es mon sang. »

Anchise, par un naturel et heureux désordre, s'écarte ainsi, à tout moment, de la suite chronologique et se porte où son cœur l'appelle, c'est-à-dire à ce qui était l'émotion vivante à l'heure où chantait Virgile.

Après une courte reprise où il va retrouver des héros oubliés, Mummius, Paul-Émile, ces vainqueurs des Grecs et ces vengeurs de Troie; le nom inévitable de Caton; les Gracques; les Scipions, ces foudres de guerre; le grand Fabius; il résume tout le génie de sa prophétique histoire dans cette célèbre et grandiose définition de la vertu propre et de la qualité romaine : « A d'autres les triomphes de l'art, les merveilles de la statuaire, de l'éloquence, de la science même des cieux : à vous, Romains, l'art de gouverner les peuples, de savoir dicter la paix ou la guerre, de pardonner aux vaincus et d'abaisser les superbes : à vous

d'être la nation positive et politique par excellence, le peuple-roi. »

Dans cet immortel passage dont je n'exprime que l'essence, le vieil Anchise a promulgué le texte magnifique que n'auront qu'à développer et sur lequel vivront ensuite tous les Machiavel et les Montesquieu.

Pour clore par une touchante et jeune image, Anchise, interrogé par Énée, indique comme à regret et révèle avec délicatesse le nom de ce beau jeune homme au regard triste, qui accompagne le grand et triomphant Marcellus; il flatte et consacre ces récentes amours, ces illusions peut-être du peuple romain, qui sont aussi les douleurs de la famille d'Auguste : « Les Destins ne feront que le montrer à la terre... Malheureux enfant, pour peu que tu puisses vaincre la fatalité rigoureuse, tu seras Marcellus. »

Et maintenant, qu'on joigne par la pensée à cette prédiction magnifique d'Anchise ce qui la complète dans le bouclier également prophétique d'Énée, le spectacle de la bataille d'Actium, Auguste d'un côté, majestueux, tranquille, debout et en vue à la poupe avec tous les Dieux légitimes, tous les Dieux de la patrie; de l'autre, Antoine et Cléopâtre, et leurs peuples bigarrés venus des rivages de l'Aurore, et tous leurs Dieux bizarres aussi, tous ces Dieux hurlants, aboyants, sortis des fanges du Nil pour faire assaut à l'Olympe et à ses nobles divinités au profil sévère; et Apollon l'arc à la main, encore une fois vainqueur de

Python et, du haut de son promontoire d'Actium où il a un temple, dissipant de ses flèches d'or toute cette cohue confuse et barbare : qu'on se représente, qu'on se rappelle dans les vers les plus noblement harmonieux et les plus amis de la mémoire tout ce que je parcours à la hâte, cet abrégé vivant de l'histoire et de la destinée présente du grand peuple qui se croyait alors l'univers; on n'aura pas de peine à comprendre comment, avec de si neufs tableaux allant se rejoindre aux splendeurs du passé et réchauffer les peintures homériques elles-mêmes, Virgile a rajeuni son sujet, se l'est rendu tout à fait propre à lui et à sa nation, et y a intéressé tous les orgueils, ou mieux que cela, tous les cœurs.

Quand un poëte a le génie et l'art d'exprimer ainsi le sentiment présent et actuel de sa nation (que cette nation soit petite ou grande, pourvu qu'elle soit glorieuse), d'exalter le sentiment de sa domination et de son triomphe, et aussi de réfléchir et de peindre les horizons lointains et les antiquités fabuleuses, il unit tout, il ne lui manque rien pour ravir et enlever son siècle et l'avenir.

Voyez un autre poëte d'un beau talent sans doute, mais tout alexandrin, c'est-à-dire savant, érudit, élégant, Apollonius de Rhodes. Dans son poëme des *Argonautes* il a fait une œuvre ingénieuse, instructive, un poëme géographique et mythologique, tout parsemé de beautés de détail et relevé d'épisodes dont

un seul, celui de l'amour de Médée pour Jason, a justement mérité d'inspirer Virgile. Mais ce poëme d'Apollonius ne repose que sur des données mythologiques ou sur une curiosité historique un peu éparse; il fit honneur à son poëte; il eut du succès à Rhodes, à Alexandrie; il enchanta l'école rhodienne et amusa la Cour des Ptolémées: mais il ne fit battre aucun cœur, il ne fut l'épopée d'aucune nation. Ce poëme, qui avait réuni tant de traditions de peuples et de colonies, n'avait point de patrie à lui, point de centre, point de Pergame ni de Capitole. Son plus grand titre aujourd'hui est d'avoir, par Médée, servi à quelques égards de modèle à Virgile pour sa Didon. Le doux Virgile a pu dépouiller le vieux poëte sans que personne le lui ait reproché. C'est que Virgile, dans cette lutte avec les poëtes secondaires qu'il imite et qu'il fait involontairement oublier, a pour lui en définitive, comme Auguste dans ce combat d'Actium, le peuple, le sénat, les Dieux du foyer, et ceux de l'Empire et de la patrie.

Notez que tous les poëmes modernes qui ont eu vie, qui ont ému et charmé les contemporains, avaient ainsi, quelle que fût la date des sujets, un coin actuel et présent, ce que j'appelle la pointe d'or de la flèche trempée dans le breuvage récent. Pour Dante, pour Camoëns, c'est trop évident; tout, à leur date, en était moderne; tout chez Camoëns se rapportait à la grandeur de cette petite et héroïque nation

portugaise. Le Tasse en son poëme n'avait fait qu'introduire la chevalerie brillante des derniers temps, la courtoisie des princes d'Italie et la galanterie de Ferrare jusque sous la tente des mâles et rudes Croisés. Milton, qui avait animé ses souvenirs et ses imaginations bibliques d'un souffle religieux puritain et très-présent pour les contemporains de Cromwell, ne fit paraître son poëme que tard et quand cet esprit religieux austère était déjà remplacé par un autre tout contraire, frivole et mondain; ce qui intercepta ou ajourna la gloire. Le *Télémaque*, si antique et en apparence si hors-d'œuvre par le sujet, était tout actuel à cette fin de Louis XIV par les allusions et l'à-propos de morale politique : de là le grand et prompt succès. Il n'est pas jusqu'à *la Henriade*, qu'on ose à peine nommer à côté des vrais poëmes, qui n'ait dû sa vogue de près d'un siècle à l'à-propos philanthropique et à cet accommodement de la figure de Henri IV au goût déjà libéral du temps. Le dirai-je? un poëme en prose des plus distingués et des plus élevés par le talent, *les Martyrs* de M. de Chateaubriand n'ont jamais vécu, faute de cette rencontre et de cette sorte d'inoculation dans l'esprit général de l'époque. Le sentiment de renaissance religieuse en effet venait d'être suffisamment servi et satisfait par *le Génie du Christianisme*, et quand M. de Chateaubriand fit paraître *les Martyrs*, composition assurément très-supérieure et son plus remarquable ou-

vrage, il ne trouva plus la même disposition flottante et à l'état de vague désir. Je ne sais s'il aurait pu trouver alors dans l'âme du public un autre sentiment par où insinuer et mettre en vogue son épopée; mais il ne l'essaya pas, et ce poëme distingué, malgré les belles Stances de Fontanes et sa prédiction de poëte et d'ami, n'a jamais existé que pour quelques lecteurs choisis et studieux : il n'est pas entré dans la circulation et dans l'habitude universelle.

Ainsi, pour résumer et conclure cette petite digression et discussion dont *l'Énéide* a été l'occasion naturelle, je dirai : Pour un poëme épique, tout sujet qui présente une belle, une noble et humaine matière, une riche tradition, peut être bon à traiter; l'éloignement même ne s'oppose en rien à l'intérêt, et, bien loin de nuire, peut servir l'imagination du poëte en lui laissant plus de carrière. Reculez donc tant que vous le voudrez et élargissez l'horizon; remontez aux antiquités, aux origines; reprenez même en partie des sujets déjà traités par d'autres : mais que par quelque endroit essentiel, par quelque courant principal de l'inspiration, il y ait nouveauté, et application, *appropriation* des choses passées au temps présent, à l'âge du monde où vous êtes venu, et à ce qui est de nature à intéresser d'une manière élevée le plus d'esprits et d'âmes : le vrai et vivant succès est à ce prix. — Vivez au moins une première fois, c'est la première condition pour vivre toujours.

II. LE CHANTRE ÉPIQUE SELON HOMÈRE, ET LE POËTE ÉPIQUE SELON VIRGILE.

Sans entrer ici dans les définitions générales de ce qu'est un poëme épique, une narration épique, toutes choses qui se définissent par elles-mêmes et par la lecture des poëtes bien mieux que par des formules, je ne puis cependant ne pas faire et établir la grande division.

Il y a eu la narration épique primitive, la *rhapsodie* homérique, ce qu'au moyen âge on appelait la *chanson de geste*, une branche de récit qui se racontait en public, souvent avec accompagnement de musique (une musique très-sobre), de manière à faire une sorte de récitatif distinct et accentué. Et il y a eu, il y a le poëme épique proprement dit, ouvrage de haute méditation et de cabinet, et le plus noble produit de l'effort poétique aux époques de culture et de goût.

Homère, avec les deux poëmes qu'on lui attribue, et qui semblent en effet porter, dans leur ensemble au moins, l'empreinte d'un seul et même génie, Homère offre le plus grand et le plus bel exemple de la première espèce de narration épique, alors que le poëte était véritablement un *chantre;* il est le père et comme le dieu de cette première race des chantres divins qu'il a lui-même si souvent introduits et montrés en action dans ses poëmes, et qui ne sont

que des Homérides précurseurs, Phémius à Ithaque, Démodocus chez les Phéaciens. Ce sont des vieillards, des aveugles, personnages honorés qui chantent dans les assemblées et les festins, qui savent toutes sortes d'histoires des hommes et des Dieux, mais surtout les grands événements récents qui passionnent la curiosité et qui ébranlent l'imagination des contemporains. Pour les définir, il n'y a rien de plus simple ni de plus agréable que d'emprunter les paroles mêmes d'Homère. Ulysse, chez Alcinoüs, voit entrer Démodocus au milieu du festin ; il lui envoie par la main du héraut une tranche choisie de sanglier, un morceau d'honneur, et dit : « Héraut, prends et remets cette viande à Démodocus, et dis-lui que je le salue, tout affligé que je suis; car, pour tous les hommes qui peuplent la terre, les chantres ont reçu en partage l'honneur et le respect, parce que la Muse leur a enseigné les harmonieux récits, et qu'elle a chéri la race des chantres. » — « O Démodocus ! lui dit-il encore, je te glorifie au-dessus de tous les humains : c'est, ou la Muse, fille de Jupiter, qui t'a enseigné, ou c'est Apollon lui-même ; car tu chantes dans un ordre admirable la calamité des Grecs, ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont souffert, et tous les labeurs qu'ils ont endurés, comme y ayant été en quelque sorte présent toi-même ou l'ayant entendu d'un autre qui y était. » C'est en effet un des caractères de cette première race de poëtes, de chanter plus près de la

source et de faire l'illusion, à ceux qui les écoutent, ou d'avoir vu les choses qu'ils célèbrent, ou de les tenir de témoins immédiats : la *réalité* vit dans leurs chants. — Et Ulysse, poursuivant son discours, demande à Démodocus de lui chanter un épisode déterminé, celui du cheval de bois, de ce stratagème imaginé par lui-même Ulysse, pour la ruine d'Ilion : « Si tu me récites tout cela convenablement, je m'empresserai à mon tour de dire à tous les hommes qu'un Dieu bienveillant t'a donné en partage un chant divin. »

Louange et renommée, c'est en effet la plus grande et la vraie récompense aux yeux du chantre ; c'est par là aussi qu'Ulysse sait le prendre et lui chatouiller le cœur. Cet amour de la gloire resta le trait distinctif des Grecs. Horace l'a reconnu d'eux en son temps ; ils n'avaient d'ambition et d'*avarice* que pour la gloire ; ils étaient *cupides d'honneur*, et de rien de plus, à la différence des Romains, peuple positif qui, à force de bonnes institutions, s'éleva sans doute jusqu'à ce culte orgueilleux de la haute renommée, mais que gagna ou reprit de bonne heure la rouille de l'usure, le soin du pécule. Et « c'est par cet amour de la gloire, aiguillon vers toute belle chose, que l'emportaient entre tous les Grecs les Athéniens, au dire de Xénophon, bien plus encore que par l'euphonie du langage ou par telle qualité ou vertu corporelle. »

On a cru voir dans ces éloges qu'Homère, par la bouche d'Ulysse, accorde à Démodocus, un portrait indirect de lui-même. « Il se mire dans ces vers, » a dit Eustathe ; — il s'y est du moins réfléchi involontairement.

J'ai à peine touché les endroits qui nous peignent cette première condition large, honorée et abondante des anciens chantres épiques chez les Grecs ; ils étaient une partie essentielle de la vie sociale et des fêtes : « Car je dis (c'est encore Ulysse chez Alcinoüs qui parle) qu'il n'y a point de moment plus gracieux dans la vie que lorsque l'allégresse possède tout un peuple, et que des convives, assis par rangées dans les maisons, prêtent l'oreille à un chantre, tandis que les tables servies sont chargées de pain et de viandes, et que, puisant le vin dans l'amphore, l'échanson le porte et le verse dans les coupes à la ronde : voilà ce qui paraît la plus belle des choses à mon cœur. » — Boire le vin d'honneur et entendre le chantre, ce sont les magnifiques largesses d'une table hospitalière, et Alcinoüs se vante à bon droit qu'on les trouve dans sa maison. Je crois que c'est le poëte Gray qui eût fait son paradis, disait-il, de lire un bon roman, étendu sur un sofa. Il me semble qu'on le voit d'ici ce lecteur délicat et sensible, un jour d'été, le store baissé, dans une chambre silencieuse et recueillie : c'est un autre extrême qui appartient à la vie littéraire raffinée. Le

plaisir primitif des Grecs exprimé par la bouche d'Ulysse est bien autrement social, et il fait à la poésie une bien plus belle et plus large part dans l'habitude et le plein courant de la vie. C'était véritablement alors le règne de la lyre, « dont les Dieux ont fait la compagne du festin. »

On a donc là, représentée naïvement, l'image des premiers chanteurs épiques, ces hommes d'une vaste mémoire qui se souvenaient de telle branche ou de tel épisode à volonté, selon qu'un désir du maître de la maison ou l'inspiration du moment le leur rappelait, et qui, chez un peuple ami de l'harmonie et de la gloire, tenaient un rang des plus respectés, presque à l'égal des prêtres. Les malheurs, les calamités les plus lamentables passant par leur bouche devenaient un charme, et il semblait que les hommes n'avaient jamais pu les payer trop cher, puisqu'ils avaient par là l'honneur d'occuper et d'enchanter la postérité. « Ce sont les Dieux qui l'ont voulu, disait Alcinoüs à Ulysse pleurant d'entendre réciter ses propres malheurs, et ils ont tramé ces calamités aux hommes pour qu'elles servissent ensuite de chant, même aux races futures. » Toujours cette idée grecque de la gloire, qui compense et couronne tout!

Maintenant il est bien clair que le premier et principal office de cette race de chantres était d'intéresser avant tout et de charmer; les leçons, les moralités qu'ils pouvaient mêler à leurs récits ne venaient

qu'en second lieu. Les poëtes, a dit Horace, veulent instruire ou plaire, ou combiner les deux à la fois: dire des choses qui plaisent, et qui se trouvent en même temps applicables à la vie. L'immortel honneur d'Homère, ç'a été d'unir, dans les vastes et sublimes assemblages qui composent ses poëmes, le plus grand charme, la plus vivifiante puissance, et une moralité intérieure et insensible, la plus vraie des moralités, celle qui sort et déborde sans qu'on y songe et comme en s'épanchant. Homère est comme ces grands fleuves vieillards dont nous voyons les statues dans nos jardins : il laisse l'urne pleine de moralités se pencher négligemment et se verser.

Avec Virgile, le procédé est tout différent. Mais entre Homère et Virgile, que de siècles s'étaient écoulés, mille ans peut-être! Quelles révolutions dans les mœurs et dans les âges! L'écriture avait fixé les poëmes; des critiques de profession y avaient passé, et avaient dû nécessairement y mettre la main dès le moment de cette transformation et de cette rédaction par écrit. Les Homérides, ces disciples directs d'Homère, et toute une suite de poëtes épiques et cycliques, avaient imité le grand poëte fabuleux, l'avaient suivi religieusement et s'étaient modelés sur lui; des écoles érudites avaient cultivé l'épopée comme un genre de littérature; en un mot, le législateur intellectuel de l'antiquité, Aristote, était venu et avait fixé les limites, avait posé les principes

et les lois de chaque ordre de composition. Virgile, né dans un pays où toute la littérature, à l'origine, était empruntée et transplantée de la Grèce, se voyait plus sujet encore qu'un autre, s'il était possible, à cette condition et à toutes ces conventions régulières de l'épopée du second âge. Mais je dirai que ces différences mêmes entre le récit épique tel qu'il se menait et se célébrait au temps d'Homère, et tel que le réclamait l'époque de Virgile, étaient bien d'accord avec le genre de talent de celui-ci, et bien plus capables de le soutenir et de l'aider que de le contrarier et de le restreindre. Car, de même qu'Homère est le premier des grands vieillards et des aveugles harmonieux qui, tenant une lyre, chantent et font leurs récits dans les assemblées publiques et les festins ; que la foule qui les presse et les écoute inspire, et en qui l'improvisation et la composition se confondent dans la vivacité et la présence d'esprit d'une mémoire enchanteresse; de même Virgile est et sera toujours le premier des poëtes qui composent dans la chambre et le cabinet, qui étudient longuement et se recueillent, qui corrigent beaucoup et n'improvisent jamais. On a dit qu'il comparait lui-même les produits de son esprit aux petits de l'ourse, qui, d'abord laids et grossiers, ne prennent forme et figure qu'à force d'être léchés par leur mère. Après le premier jet du matin, il passait le reste de la journée à revoir et à retoucher ses vers. Il ne néglige rien, il a tous les

scrupules, il est châtié et diligent; c'est sa manière, à lui, d'avoir toute sa séve. Il est de ceux qui, pour plus de sûreté, écrivent volontiers les canevas de leurs poëmes en prose avant de les mettre en vers, et l'on dit que c'est ainsi qu'il fit pour *l'Énéide*. Il est de ceux que la foule effraie loin de les inspirer, et l'on dit qu'à Rome, où il venait rarement, s'il se voyait remarqué, suivi dans les rues, il se dérobait vite et entrait dans la première maison. Ce n'est pas lui qui eût rempli de sa voix la vaste salle d'un festin; mais il avait sa revanche de lecteur dans un petit cercle d'amis. Enfin, par tout l'ensemble de sa nature et de son procédé, Virgile est le premier (si l'on me permet un anachronisme d'expression qui rend d'un mot toute ma pensée) — le premier, dans l'ordre épique, des poëtes *Raciniens*, le plus complet et le plus parfait. Il est le chef et, comme dirait Montaigne, le *maître du chœur* du second groupe, en regard du groupe d'Homère. Les lois et les règles mêmes de l'épopée devenue plus précise, loin de lui être une gène, lui furent un maintien et une grâce.

Quant au caractère de sa narration épique, et pour ne la définir que par des traits généraux qui lui sont encore communs avec celle d'Homère, bien qu'ils acquièrent chez lui plus de correction et de netteté, je dirai que le poëme épique, comme il l'entend, est une narration sévère, élevée, ornée, grave et touchante, faite pour exciter l'admiration avec charme, et pour

émouvoir les plus nobles puissances de l'âme; c'est une poésie qui se marie à l'histoire, à l'amour de la religion, de la patrie, de l'humanité, de la famille, au culte des ancêtres et au respect de la postérité, à toutes les grandes affections vertueuses, comme aussi aux affections délicates et tendres sans trop de mollesse et d'un pathétique tempéré par la dignité décente; une poésie magnifique d'où sortent d'indirectes et salutaires leçons, puisées dans des impressions profondes et sensibles, et rendues dans de beaux vers qui se gravent d'eux-mêmes; une poésie qui, pour la peindre en ses plus illustres lecteurs, a sa place dans la cassette d'un Auguste, ou sous le chevet d'un Chatham et d'un Fox, comme d'un Fénelon : j'appelle de ce dernier nom tout homme de goût et de sentiment. Telle est l'épopée régulière, non plus homérique, mais de la moyenne antiquité et déjà moderne, telle qu'on la peut définir, en général, au sortir de la lecture de Virgile, et en lui laissant son plus beau sens.

VIRGILE.

SUITE.

III. DE QUOI SE COMPOSE LE GÉNIE ET L'ART D'UN VIRGILE; ET QU'IL EST BON DE S'EN PROPOSER L'IDÉE EN CE TEMPS-CI.

Avant d'entrer dans l'analyse du poëme et d'en être à cette lecture de *l'Énéide*, à laquelle je ne puis convier chacun en particulier que de loin, il y a besoin encore pour moi de bien établir et de rappeler à l'avance ce que cette lecture justifierait à chaque page, et ce que les souvenirs de tous m'autorisent dès à présent à résumer, les principales et différentes qualités et comme les éléments constitutifs du génie même de Virgile, plusieurs des parties du moins qu'il a su réunir dans une harmonie et une proportion qui est une dernière qualité suprême et le cachet achevé de ce génie. Son originalité relative et sa perfection, en regard d'Homère et des poëtes primitifs plus grandioses, plus naturellement sublimes et animés de plus de feu, va résulter de cet ensemble de qualités qui se

joignent si bien et s'assortissent savamment sous un doux maître.

J'énumère donc quelques-uns des talents et des mérites principaux de Virgile, comme je les conçois et à mesure qu'ils me viennent à l'esprit, sans chercher à y mettre un ordre systématique. Virgile, relu de près, livre en main, pourrait seul se présenter à nous et se démontrer lui-même avec le développement et le charme désirables; pour le moment, il me suffit du Virgile que nous avons tous présent dès l'enfance.

1° Il a l'amour de la nature, de la campagne. Qui en douterait? Il y a été nourri, il y a puisé ses premières impressions, ses premiers plaisirs; il a consacré aux jeux ou aux travaux rustiques ses premières études, comme ensuite il leur a voué ses plus parfaits tableaux. Il est né l'homme des champs; il en a la science, la connaissance pratique, comme aussi la joie et le doux rêve. Il y a mis son coloris poétique et délicieux, ce qu'Horace, parlant de la première manière de Virgile, a si bien défini par le *molle atque facetum*. « Je n'appelle pas *gaieté* ce qui excite le rire, a dit quelque part La Fontaine, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets. » Voilà bien le *facetum* d'Horace en tant qu'il s'applique à Virgile, cette fraîcheur d'agrément, ce doux charme sans fadeur qui attache aux images de la vie rurale et que nous retrouvons en maint endroit

chez le même La Fontaine; mais chez Virgile il y a de la beauté en plus et de la pureté de dessin et de lumière : — la campagne lombarde ou romaine, au lieu des horizons champenois. Virgile a conservé cette première religion et ce pieux amour des champs, dans le même temps qu'il rassemble et exprime les préceptes positifs et techniques de la culture en agriculteur consommé, et comme le ferait, à l'élégance près, un vieux Romain, un Varron ou un Caton. C'est cet amour, cètte pratique de la nature champêtre qui a un peu manqué à notre Racine, dont le goût et le talent de peindre ont été presque uniquement tournés du côté de la nature morale.

Mais avec ce talent et cette science de décrire les choses de la nature, avez-vous remarqué comme Virgile, dans *l'Énéide*, en use et n'en abuse pas, et ne s'y abandonne jamais? Quelle sobriété dans les peintures naturelles! rien que le nécessaire. Tant qu'Énée voyage et raconte ses navigations, on n'a que le profil des rivages, ce qu'il faut pour donner aux horizons la réalité, et la solidité aux fonds des tableaux. Dans cette Sicile que Virgile avait vue et où il avait habité, il ne prend aussi du paysage que l'essentiel, ce qui se rapporte à l'action; et même alors le moral domine, comme en ce bel endroit où les femmes troyennes, assises toutes ensemble sur la grève déserte, découragées et lassées, regardent en pleurant la grande mer immense. Et dans la peinture du La-

tium et du royaume pastoral d'Évandre, là où la description sortait de toutes parts, était comme sollicitée par tant de souvenirs, et où les Romains l'auraient certainement acceptée jusque dans son luxe, c'est en deux ou trois vers à jamais mémorables et éternels comme son sujet que Virgile a exprimé le contraste des anciens lieux et des lieux nouveaux, ce Forum, alors un pâturage où les bœufs mugissent, ce Capitole qui sera de marbre et d'or un jour, mais hérissé alors de son bois sauvage. Toujours ami et peintre de la nature, Virgile, dans *l'Énéide*, l'est chaque fois qu'il le faut, mais il ne l'est jamais que dans les limites de l'action. A la grâce suave et bucolique des impressions de jeunesse a succédé le paysage historique dans sa forte et mûre beauté.

2° En même temps que Virgile aime directement la nature et les paysages, il y joint ce que n'ont pas toujours ceux qui les sentent si vivement, il aime les livres; il tient de son éducation première une admiration passionnée des anciens auteurs et des grands poëtes : trait distinctif de ces poëtes cultivés et studieux du second âge. Il a le culte de tout grand homme, de tout grand écrivain qui a précédé, comme l'avait et comme l'a souvent rendu avec tant de ferveur Cicéron. Toutes les peintures, toutes les beautés des poëtes ses devanciers et ses maîtres, qu'il a lus et relus dès l'enfance et qu'il brûle d'atteindre à son tour et d'égaler, le poursuivent dans ses rêves;

il les a retenues, et il n'aura de contentement que lorsqu'il les aura à son tour reproduites et imitées. Surtout s'il s'agit des Grecs, si c'est dans leur langue et leur littérature qu'il puise pour enrichir la sienne, il a hâte de montrer son butin. Sa première Églogue, je veux dire la première en date, est toute parsemée des plus gracieuses images de Théocrite, de même que son premier livre de *l'Énéide* se décore des plus célèbres et des plus manifestes comparaisons d'Homère; c'est tout d'abord et aux endroits les plus en vue qu'il les présente et qu'il les place. Loin d'en être embarrassé, il y met son honneur, il se pare de ses imitations avec orgueil, avec reconnaissance. C'est, à un degré de parenté encore plus prochain, le même sentiment qui fait que Racine est heureux de marquer dans sa poésie un souvenir d'Euripide et de Sophocle. Cette imitation des livres et des auteurs, à ce degré de sentiment et avec une si vive réflexion des beautés, est encore une manière de naturel; c'est le sang qui parle; ce ne sont pas des auteurs qui se copient, ce sont des parents qui se reconnaissent et se retrouvent. Et à leur tour les gens instruits sont heureux de retrouver dans une seule lecture le souvenir et le résumé de toutes leurs belles lectures.

En vain, du temps de Virgile et depuis, des critiques ont-ils essayé de réclamer sur ce grand nombre d'imitations, et d'introduire à ce sujet l'accusation

odieuse de plagiat. On a fait des volumes tout composés de ces passages empruntés aux Grecs par Virgile; il y en a eu des recueils qui ont paru chez les Romains peu après la publication de *l'Énéide*, et dans une pensée de dénigrement; on a refait de tels recueils à l'usage des modernes depuis la Renaissance, et dans une simple vue d'érudition. Dès longtemps la question est jugée, et le sentiment qui a prévalu est celui que je voyais hier encore exprimé dans une correspondance familière par un homme de grand goût (l'illustre Fox) : « J'admire Virgile plus que jamais pour cette faculté qu'il a de donner l'originalité à ses plus exactes imitations. » Plus on examine, et plus on en revient à cette conclusion, qui concilie les droits du talent à tous les degrés et aux divers âges.

Cependant il faut tout dire : s'il s'agit des Latins, et en exceptant Lucrèce, qu'il semble avoir honoré comme un véritable ancien, Virgile en use un peu plus librement et certes avec un moindre sentiment de respect : c'est ainsi qu'en même temps qu'il prend à Nævius pour le fond, il dérobe à Ennius surtout, à Attius et sans doute à d'autres encore, le petit nombre de bons vers et de beaux mots qui méritent d'être sauvés du naufrage et de l'oubli. Il fait comme Molière, il prend son bien où il le trouve. Comme on lui demandait ce qu'il faisait d'un Ennius qu'il avait entre les mains : « Je tire de l'or, répondait-il, du fumier d'Ennius. » Ici on sent moins le disciple pieux

et l'admirateur que le poëte souverain à son tour, qui use de son droit avec licence. Il sait bien qu'il fait honneur à ces vieux poëtes Italiotes et tout pleins de rusticité en leur prenant ce qu'ils ont de bon et en y donnant asile. S'il y a un beau vers perdu quelque part chez eux et comme tombé de leurs œuvres ou errant, il le place chez lui et le loge dans son palais de marbre, en un lieu éclairé. Voilà leur vers devenu immortel! ils n'ont qu'à le remercier et non à se plaindre.

Quelquefois aussi pourtant, même avec les Latins, s'il prend un vers connu et qui est dans toutes les mémoires, c'est pour rendre hommage et faire une politesse à celui de qui il l'emprunte notoirement et à qui chacun le rapporte. Ainsi fait-il, au moins en un endroit, pour son ami et son contemporain un peu plus ancien d'âge, Varius. Il a mis deux vers de lui presque en entier dans son sixième livre. C'était une manière publique de lui dire : « Je ne saurais rien trouver de mieux. » Mais en fait d'emprunts purements latins et domestiques, ce dernier sentiment de déférence chez Virgile est moins habituel que le sentiment opposé.

Ainsi, double procédé · avec les grands auteurs et poëtes grecs, une imitation, une transplantation pleine d'art et de respect, avouée, assortie, enchâssée ou greffée avec une habileté neuve et qui honore ; avec les vieux Latins, un butin de bonne prise, qu'on

trouve dans le tiroir de la maison, un bien de famille dont on s'accommode à son gré, sans façon et sans gêne; mais, dans l'un et l'autre cas, grande attention aux écrits des devanciers et à tout ce qu'on a de poëtes dans sa bibliothèque.

5° Virgile a l'érudition. Ce ne sont pas seulement les poëtes dans leurs beautés qu'il lit et relit, et qu'il sait par cœur, ce sont les auteurs plus spéciaux, les vieux historiens, ceux qui ont écrit sur les antiquités et les origines romaines obscures, qu'il consulte et qu'il possède essentiellement. On peut lui appliquer ce qu'Énée dit quelque part de son père Anchise, compulsant en idée les dires et les traditions des ancêtres :

Tum genitor veterum volvens monumenta virorum.

Il a fouillé dans les vieux titres et les monuments de l'antiquité romaine, et son poëme présente tout un fonds d'archéologie historique qui le rend des plus respectables à ceux mêmes qui y cherchent autre chose encore que le charme des tableaux et de la couleur, aux savants qui s'étudient à retrouver l'Italie d'avant les Romains. Il est, dit-on, dans les derniers livres de son *Énéide* le guide le plus sûr encore pour tout ce qui est des anciens peuples latins. On voit de plus par Macrobe combien les critiques latins érudits admiraient Virgile et y trouvaient quantité de choses qu'ils s'exagéraient peut-être, sur ce qui était relatif

au droit des pontifes, au droit augural; ils le trouvaient si exact et si scrupuleux dans le choix des termes, dans le rituel des sacrifices, dans l'ordre et le détail des cérémonies, qu'ils disaient de lui qu'il aurait mérité d'être *grand Pontife*.

S'il savait l'agriculture comme le vieux Caton, il paraissait savoir les augures comme un Lélius. Virgile en son temps méritait ainsi à sa manière qu'on le louât comme Dante, duquel on disait qu'il était *théologien* et qu'aucun dogme ne lui échappait.

Ce sont toutes ces études, auxquelles il faut joindre les notions astronomiques, les doctrines philosophiques, pythagoriciennes et autres, qu'il appelait à son aide pour faire de son *Énéide* un monument complet qui satisfît et représentât les goûts de son époque, et qui rachetât par la diversité et la richesse des accessoires ce qu'il sentait bien y manquer pour une certaine verve et un certain feu continu, réservé peut-être aux seules épopées premières.

4° Virgile a pourtant, comme inspiration générale de son poëme (je l'ai déjà montré), une veine habituelle ardente ou du moins très-fière, et qui revient à tout instant, le patriotisme romain, l'orgueil légitime d'être citoyen de ce peuple-roi, de ce peuple politique et sensé, de qui l'ancien Caton se flattait en son temps d'avoir laissé une si haute idée aux Athéniens, jusqu'à leur faire dire « qu'aux Grecs la

parole sortait des lèvres, et aux Romains du cœur et de la pensée. » Virgile savait mieux que personne ce qu'une telle parole avait d'injuste; mais, tout Grec qu'il était par ses admirations et par sa finesse de talent, il sentait néanmoins et tenait à marquer ce coin solide et sensé qui était, à cette date, la supériorité de la nation romaine.

5° Il tempérait ce que ce patriotisme chez les Romains de vieille roche avait de trop dur et d'exclusif, par un esprit déjà moderne d'humanité universelle. Ce côté du génie de Virgile est présent à tous et lui est particulier entre les poëtes anciens, dont il est à notre égard le plus rapproché par l'esprit et par le cœur. Je sais qu'on trouverait chez les Grecs mêmes, et dans Homère, et dans Ménandre, et en beaucoup d'autres, des traces originales de bien des vers miséricordieux et humains qui nous sont surtout connus et qui ont été mis en circulation par Virgile. En accordant ce qui est dû à l'un, n'allons pas oublier ce qui est dû bien antérieurement aux autres. Où ai-je donc lu récemment « que la poésie dans Homère brille surtout des couleurs du monde matériel, et qu'elle ne commence que dans Virgile à toucher le cœur par l'expression du sentiment? » O hérésie et blasphème! Ceux qui disent cela n'ont pas lu ou n'avaient plus présent Homère, si plein des grandes sources de la sensibilité naturelle. Mais la sensibilité sous sa forme déjà moderne, plus sobre, plus discrète

d'expression et encore profonde, telle que nous aimons à nous l'exprimer à nous-mêmes dans une civilisation perfectionnée, elle est surtout chez Virgile. Cette veine intérieure est trop habituelle en lui et trop constante, elle pénètre trop avant dans toutes les parties de sa composition pour ne pas être distinguée comme un signe personnel de son génie. Virgile, comme son héros, a la piété et la pitié, parfois une teinte de tristesse, de mélancolie presque, quoiqu'il faille prendre garde en cela de ne pas trop tirer Virgile à nous; la mélancolie, en effet, c'est déjà la *maladie* de la sensibilité : Virgile n'a encore cette sensibilité qu'à l'état naturel et sain, bien qu'avec une grande délicatesse. Il a, dans la peinture de sa touchante victime, de sa Didon immortelle, toutes les tendresses et les secrets féminins de la passion. Il a (et je me plais à rassembler ici toutes les qualités qui se touchent), il a même la chasteté, malgré de certains endroits de ses écrits et malgré de certains accents; mais j'appelle ainsi, pour un talent poétique, le sérieux dans la manière de sentir, la réserve et la pudeur de l'expression observées jusqu'au milieu de ce qui peut sembler de l'égarement. Et cela est si vrai, que Dante, le poëte austère et l'adorateur de l'amour pur, a été naturellement amené par instinct à se choisir Virgile pour maître et pour guide; et il le conserve avec lui durant ce voyage mystique, non-seulement dans les cercles de l'Enfer, mais jus-

qu'aux dernières limites du Purgatoire. Ce n'est que lorsque Béatrix descend du Ciel et lui apparaît, ce n'est que lorsqu'à cette vue il se retourne vers Virgile comme vers un père ou vers une mère pour lui dire, en lui empruntant une de ses paroles : « Je reconnais en moi les signes de l'ancienne flamme... » *Agnosco veteris vestigia flammæ...* parole de Didon qui lui sert à exprimer sa pensée pour Béatrix! — ce n'est qu'alors qu'il s'aperçoit que Virgile a disparu et l'a abandonné. De la flamme d'Élise à l'ardeur pure de Béatrix il y a tout un rapprochement, et comme un moment où l'on dirait qu'elles vont se joindre et se confondre. Saint Augustin, on le sait, a mêlé aussi Virgile à ses *Confessions*; on voit qu'il l'avait goûté et aimé, qu'il avait pleuré sur Didon, quoique ce soit plus agréable à citer de loin qu'à lire de près, saint Augustin étant beaucoup moins tendre et moins touchant en cela qu'on ne se plaît à l'imaginer. Mais Dante nous suffit, et l'on a droit de dire : Tout chrétien dans son pèlerinage aime à cheminer avec Virgile le plus longtemps qu'il peut, et ne se détache de lui, si tant est qu'il doive à un moment s'en détacher, qu'à la dernière extrémité et en pleurant.

Bornons ici l'énumération. J'ai parcouru les principaux points qu'assemble sous son astre et qu'anime de son doux rayon cette beauté, cette puissance d'un ordre unique, cette chose parfaite et charmante qu'on appelle le génie virgilien : amour de la nature;

— culte de la poésie, respect déjà classique des maîtres, imitation savante; — érudition et science d'antiquaire ; — patriotisme ; — humanité, piété, sensibilité et tendresse; c'est là une première esquisse par laquelle il était juste de commencer. Mais je n'aurais pas dit ce qui est surtout à remarquer et ce qui donne à ce génie de Virgile, comme à un degré un peu moindre, je le crois, à celui de Racine, — comme, dans un autre ordre de productions, au génie de Raphaël, — son principal caractère et sa perfection, si je n'insistais dès à présent sur cette qualité souveraine qui embrasse en elle et unit toutes les autres, et que de nos jours on est trop tenté d'oublier et de méconnaître : je veux parler de l'unité de ton et de couleur, de l'harmonie et de la convenance des parties entre elles, de la proportion, de ce goût soutenu, qui est ici un des signes du génie, parce qu'il tient au fond comme à la fleur de l'âme, et qu'on me laissera appeler une suprême délicatesse; je multiplie tous les noms pour rendre ce que je sens, ce que les autres sentent comme moi, et ce qui n'a son entière définition que dans le sentiment même. Mais, s'il est malaisé de définir en soi cette qualité essentiellement virgilienne, qui consiste souvent, comme tout ce qui est d'un art exquis et d'un art moral, à n'agir qu'à l'intérieur et à se dérober, combien il nous serait facile de la mieux faire comprendre et de la montrer par ses contraires !

Les contraires, hélas! ce sont bien des choses qui nous entourent et qui sont les marques et les symptômes des littératures vieillies, riches encore et fécondes, mais curieuses à la fois et blasées à l'excès; c'est tout ce qui force le ton, tout ce qui jure et crie dans la couleur, dans le style, dans la pensée, dans l'observation et la description des objets extérieurs, dans les découvertes et les analyses à perte de vue qu'on prétend donner de la nature humaine, et qui en déplacent violemment le centre, qui en bouleversent l'équilibre. De grands talents sont compatibles avec ces défauts : que dis-je! ils en vivent, ils s'en glorifient et s'en parent, ils en triomphent comme de beautés nouvelles et de conquêtes. J'aime peu à parler, dès que je n'y suis plus obligé, des productions de nos jours : non que je ne les apprécie et que je n'admire bien souvent tout ce qu'il faut de verve, de jet vif et abondant, de récidive féconde, de main-d'œuvre habile et rapide pour occuper et amuser en courant, pour arrêter, ne fût-ce qu'un instant au passage, une société de plus en plus exigeante et affairée. A ces productions modernes, dès qu'une heureuse qualité, un signe d'invention s'y marque, il est juste de leur savoir gré de tout, de leur tenir compte des difficultés sans nombre, et de leur laisser, fussent-elles destinées à périr jeunes, le peu de vie et le succès d'une saison qui leur est accordé. Mais pourtant une étude de la poésie latine et de cette moyenne an-

tiquité à laquelle nous atteignons si aisément, et dont le commerce n'a pas cessé de nous être facile, serait trop incomplète, serait trop inactive et trop morte si l'on n'en tirait à l'occasion les conséquences naturelles et les leçons qui peuvent nous convenir et nous éclairer. Or quelle leçon nous donne avant tout le génie, l'art de Virgile, lorsqu'on en a parcouru en idée les principaux mérites et qu'on le considère un moment dans son ensemble?

Une leçon de goût, d'harmonie, de beauté humaine soutenue et modérée. Essayons un peu d'opposer à cette impression que l'on doit au noble poëte quelques-uns de nos défauts habituels; et, pour ne rien choquer, qu'on me laisse un moment métamorphoser les choses, leur donner un air de mythologie, en les revêtant de quelques-unes des images et des figures que la lecture même de Virgile et des anciens nous suggère.

Je me suis quelquefois demandé ce qu'un de ces personnages extraordinaires, fabuleux, monstrueux en partie, qui ont du divin et de la bête, un de ces Titans qui voulurent escalader le Ciel et que Jupiter foudroya; ou cet Encelade qui faisait bouillonner l'Etna et trembler toute la Sicile toutes les fois qu'il se remuait; ou bien ce Cyclope cousin des Titans et géant lui-même, ce Polyphème qui, dans sa jeunesse pourtant, jouait si habilement de la flûte; ou bien un de ces Sphinx de mystère, une de ces magiciennes

dont il nous est fait de si terribles peintures, mais qui avaient aussi quelques parties supérieures et spécieuses, et le don de divination et de prophétie ; une de ces Nymphes, de ces déesses secondaires qui ont quelque chose en elles de la Chimère ou de la Sirène; ou quelqu'un encore de ces demi-dieux champêtres qui bondissaient à la suite du dieu Pan ; un de ces êtres, en un mot, qui sont à la fois au-dessus et au-dessous de l'homme (et, prenons garde! cet être-là, c'est bien aisément nous-mêmes si nous n'avons reçu du Ciel le plus heureux mélange, et pour peu que nous nous abandonnions), — je me suis donc demandé ce qu'il en serait si quelqu'un de ces êtres, démons ou génies, se civilisant en apparence, était supposé tout d'un coup doué de talent, du talent d'écrire, de composer des livres, des poëmes, des romans, etc.; s'il avait appris enfin tout l'usage qu'on peut tirer de ce petit instrument qu'on tient à la main, une plume. Bon Dieu! que d'étonnantes choses on verrait! que de prodiges à première vue! que de coups de force! que de tours d'adresse! que de pénétration! ce serait, par moments, à donner le vertige. Mais on le voit trop aussi, et l'on a déjà achevé ma pensée : à côté de ces prouesses gigantesques de talent, ou de ces merveilles et de ces splendeurs de peinture et de ces magnificences de tissu, ou de ces projections infinies et subtiles dans les sentiments raffinés, ou de ces mouvantes et soudaines

constructions de récits, que de chutes, que de catastrophes, et, pour tout dire, que d'éclaboussures! car, faute du goût humain, il n'y a aucune garantie : à côté d'une apparence de beauté, d'un commencement de beauté, ou de grandeur, ou d'émotion, tout d'un coup une énormité, un quartier de rocher qui vous tombe sur la tête, une crudité qui vous révolte, en un mot, une offense à la délicatesse. Oh! jamais avec Virgile, jamais avec un génie de cette famille si bien née, avec un talent nourri de cette lecture et qui la sent profondément, jamais vous n'avez à craindre de telles rencontres, de telles subites avanies, qui (je parle du moins pour moi) corrompent tout plaisir, et qui glacent dans sa source le bonheur de l'admiration.

Le génie de Virgile a naturellement contre lui les monstres. Caligula ordonna un jour que toutes les images ou statues de Virgile, comme celles de Tite-Live, seraient enlevées des bibliothèques publiques, et les exemplaires de leurs ouvrages détruits. Le caractère d'un talent se juge d'après ceux qui le haïssent non moins sûrement que d'après ceux qui l'admirent.

On a compris à l'avance l'utilité dont pourrait être une lecture bien faite et bien sentie de Virgile, un commerce salutaire ainsi doucement renoué. Il m'arrive à tout instant de parler d'Homère, de cet Homère qui mériterait d'avoir, comme Dante, un prêtre à

part pour l'expliquer, pour le lire et le développer, pour le recommencer sans cesse en public quand on l'aurait fini, et duquel je ne parle ici qu'en balbutiant. Cette admiration que j'ai pour Homère, on la devine sans peine très-supérieure (ce n'est plus une hardiesse de le dire) à celle même que j'ai pour Virgile. Mais, le dirai-je aussi? les qualités et les vertus poétiques d'Homère et de l'épopée homérique, on est assez en veine et en disposition de les goûter, de les célébrer aujourd'hui. Je craindrais plutôt, si on livrait sans préparation Homère à ceux qui s'attachent en tout à la forme plutôt qu'à l'esprit, qu'on n'en prît occasion d'un faux sublime, d'une naïveté prétentieuse de couleur, d'un naturel excessif, et qui n'est vrai qu'à sa place et à son âge du monde. On est trop porté de nos jours à outrer le caractère extérieur, sauf à ne pas être fidèle à l'esprit; tandis qu'avec Virgile, dans la disposition littéraire présente, il n'y a nul danger et il n'y aurait que profit à s'en approcher et à y puiser les leçons indirectes et intimes qu'il nous donne. Oh! qu'en ce moment nous irait bien le génie ou tout au moins le tempérament virgilien! Ne rien outrer, ne rien affecter, plutôt rester un peu en deçà, ne point trop accuser la ligne ni le ton, voilà de quoi nous avons besoin d'être avertis. Jamais la littérature latine, étudiée dans sa période classique, dans sa nuance d'Auguste, avec ce qu'elle offre de digne, de grave, de précis, de noble et de sensé, n'a été

plus nécessaire qu'aujourd'hui. Encore une fois, je ne veux pas médire de notre temps : il a de grands mérites, notamment une intelligence historique et critique plus étendue qu'on n'en a jamais eu, le sentiment des styles à toutes les époques, et des différentes manières ; mais la manière qui repose et qui ennoblit est celle encore à laquelle on devrait aimer, ce semble, à revenir après les courses en tous sens et les excès ou les fatigues. Rien n'est perdu de la délicatesse d'une âme si, quoi qu'elle ait fait et vu et cherché, elle se retrouve sensible en présence de Virgile, et s'il fait naître une larme, — une de ces larmes d'émotion comme j'en ai vu rouler un jour dans les yeux d'un noble statuaire [1] devant qui un étranger osait, dans la galerie du Vatican, critiquer l'Apollon du Belvédère : l'artiste offensé ne répondit que par cette larme.

J'aime à marier ces deux ordres de beauté, à rapprocher ces chefs-d'œuvre de l'art noble, contenu, poli, civilisé, qui enferment et disent plus de choses qu'ils n'en accusent. Je sais que l'Apollon, si admiré et presque adoré de nos pères, est moins en faveur aujourd'hui qu'autrefois ; une sculpture plus énergique a prévalu ; mais de son piédestal harmonieux il continue de régner toujours, et son calme fier n'a pas cessé d'être l'image du plus décent des poëtes. Car notez le rapport merveilleux et la parenté : de même

[1] Fogelberg.

que le Jupiter de Phidias, s'il s'était mêlé de peindre, aurait remonté à sa source et aurait peint comme Homère, de même l'Apollon du Belvédère, s'il se mêlait d'écrire, écrirait comme Virgile.

Tout cela dit, et plus longuement que je n'y avais songé d'abord, je n'ai plus, avant de donner une idée générale de la composition de *l'Énéide*, qu'à bien marquer ce personnage singulier du *pieux Énée* et ce qui le préparait, ce qui le destinait de toute antiquité au choix du poëte.

VIRGILE.

SUITE.

IV. DU PERSONNAGE D'ÉNÉE AVANT VIRGILE.

Virgile, en prenant pour héros de son poëme le personnage auquel il allait conférer la vie idéale et l'immortalité, ne l'a pas inventé, pas plus qu'il n'a inventé les autres parties et pièces essentielles de son œuvre[1]: il l'a emprunté à la tradition grecque et romaine, et il l'a fait avec un goût, un choix et un discernement parfait, ce qu'il est facile et intéressant de vérifier, même sans se jeter dans les détails infinis de l'érudition.

C'était une tradition chez les Romains qu'Énée, après la chute de Troie, était venu en Italie : Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités romaines*, ne parle guère là-dessus autrement que Virgile, et il avait sans doute puisé aux mêmes sources. Il suffit d'ouvrir Tite-Live, qui résume élégamment les données plus ou moins historiques ou légendaires sur ce sujet. Se-

lon lui, Anténor et Énée, deux princes troyens liés aux Grecs par des liens d'hospitalité, et parce qu'ils avaient toujours été d'avis de rendre Hélène, sont épargnés et ménagés par les vainqueurs; ils ne sont point traités selon le droit rigoureux de la guerre, ils obtiennent, comme nous dirions, une capitulation honorable, et se retirent emmenant chacun une troupe de compagnons pour aller former une nouvelle cité. Anténor, avec des Troyens et surtout des Hénètes, peuple de Paphlagonie, s'en vient au fond du golfe Adriatique fonder un État aux embouchures du Pô, au pied des monts Euganéens, dans ce qu'on appela depuis lors la Vénétie. « Énée, également échappé au désastre de sa patrie, mais réservé par les destins à une fondation plus illustre, nous dit Tite-Live, va d'abord en Macédoine, de là en Sicile, cherchant partout à se fixer; de Sicile il est porté sur ses vaisseaux vers le territoire de Laurente. » Ici, une double version se présente : selon l'une, ce n'est qu'après un combat et une défaite que Latinus, roi des Aborigènes, fit sa paix avec Énée et lui donna sa fille : selon l'autre version, au moment où le combat allait s'engager, Latinus ayant eu une entrevue avec Énée et ayant appris de lui qui il était et ce qu'il cherchait, touché de compassion et de respect, et aussi conseillé par la prudence, aurait aussitôt donné les mains à un traité d'union et d'amitié. Un Ascagne serait né du mariage d'Énée et de Lavinia : Tite-Live déclare ne pas savoir

bien démêler ce dernier Ascagne d'avec l'autre Ascagne, fils de Créuse. La guerre avec Turnus et Mézence, dans cette seconde version, ne serait venue qu'après l'alliance et l'union d'Énée avec Latinus. C'en est assez pour nous donner un aperçu de la tradition romaine. Les premiers écrivains et historiens latins en avaient ramassé les *on dit* et les rumeurs. Caton, dans ses *Origines*, faisait venir en Italie non-seulement Énée, mais Anchise. Les vieux poëtes chroniqueurs, tels que Nævius et Ennius, avaient également suivi la tradition avec toutes sortes de variantes. Nævius, pour ne parler que de lui, dans le poëme ou la chronique métrique qu'il avait composée sur la première guerre punique, quoique cette guerre en fût le principal sujet, paraît être remonté, dans son récit, aux événements antérieurs et les plus anciens de l'histoire romaine. Il y faisait mention de Didon, d'Anne sa sœur, des questions que la reine adressait à Énée. Le poëme commençait avec la fuite d'Énée de Carthage sur un vaisseau construit par Mercure. La première tempête de *l'Énéide*, la plainte que Vénus fait à Jupiter sur les périls de son fils chéri, et les rassurantes promesses du maître des Dieux, tout cela était emprunté de Nævius, du premier livre de sa *Guerre punique*, où Vénus se plaignait pareillement à Jupiter, qui la consolait en lui montrant pour les Troyens un meilleur avenir. Il résulte de ces preuves, et de bien d'autres indices du même genre, que Virgile n'a fait que prendre dans

Énée un héros déjà connu et adopté pour ancêtre, non-seulement par la famille des Jules, mais par tous les Romains : et c'est plutôt un sujet d'éloges et un mérite chez un poëte épique d'avoir ainsi choisi son héros, au lieu de l'avoir inventé de toutes pièces et créé, ce qui est à peu près impossible.

Mais, laissant pour un moment sur Énée et ses voyages et son odyssée, sur les divers peuples ou cités qui le revendiquaient comme fondateur, les traditions et les contradictions de mille sortes que l'érudition peut recueillir et sur lesquelles il ne lui est guère permis de conclure, je tiens à bien présenter ici le héros Énée *poétique* et *littéraire*, tel qu'il existait antérieurement dans l'immortel poëme que Virgile avait sous les yeux, dans *l'Iliade.* Quel était donc Énée chez Homère, et dans sa première forme épique et héroïque, avant que Virgile l'en détachât et en fît ce personnage si distinct, si accompli, le *pius Æneas*, pieux envers les hommes autant qu'envers les Dieux, et que (sauf son moment d'erreur et d'oubli à Carthage), considérant toutes ses vertus, ses dévotions et religions, ses preuves d'humanité, de prud'homie, de courage, je suis tenté de nommer le Godefroy de Bouillon, ou mieux (je l'ai dit déjà) le saint Louis de l'antiquité,— le plus parfait idéal de héros que puisse présenter cette religion des Numa, des Xénophon, dont Plutarque est pour nous le dernier prêtre; religion qui, à travers ses incertitudes et ses obscurités, croit à un

Dieu suprême, et qui semble avoir pour devise : « *Sequimur te, sancte Deorum, quisquis es*... Nous te suivons, qui que tu sois, ô Dieu saint et inconnu ! » Voyons donc l'Énée d'Homère, ce profil d'où Virgile a tiré une figure si achevée, ce personnage de bas-relief dont il a fait sortir sa statue. Nous admirerons son goût d'avoir si bien choisi, et de s'être adressé à un côté neuf et vraiment heureux avec tant de justesse. Nous admirerons aussi cette poésie et cette préparation secrète qui est dans les choses, et qui se produit quand le moment de maturité est venu.

Si Homère avait fait d'Énée un de ses principaux personnages, un de ses héros de premier plan, comme Achille, Ajax, Diomède, Ulysse, Hector ou Sarpédon, Énée eût été encore un choix possible dans l'épopée latine, mais à la condition désavantageuse pour Virgile d'être évidemment un imitateur, et de se voir primé à tout instant par le poëte original avec lequel on l'aurait comparé.

Si, au contraire, Énée s'était trouvé chez Homère à un état tout à fait obscur et secondaire, une faible et insignifiante figure, il y aurait eu l'inconvénient, très-grave aussi, d'avoir contre soi la plus haute autorité épique, de paraître exagérer et grandir son héros dans l'intérêt de sa cause, et de vouloir faire sortir un chêne immense, et le grand ancêtre de la chose romaine, d'une tige débile.

Au contraire, et par un singulier concours de cir-

constances, Énée se trouve un personnage à la fois important et accidentel dans *l'Iliade*. Il est indiqué, il n'est pas obscur; loin de là, il a je ne sais quel signe, il est prédestiné; et il n'est pas non plus en pleine lumière; une sorte de prestige et de mystère religieux l'environne, de sorte que Virgile survenant ne fait qu'éclaircir et développer avec éclat ce qui était comme mis en réserve et contenu vaguement, mais certainement, dans la tradition poétique émanant d'Homère.

Et en effet, dès le chant V^e de *l'Iliade*, Énée se dessine à nous. Ce chant est surtout consacré aux exploits de Diomède, qui va moissonnant les hommes et qui, enhardi par Minerve, ira dans son audace jusqu'à s'attaquer aux Dieux, jusqu'à blesser Vénus et Mars lui-même. A un moment, Énée, qui le voit abattant des rangées d'hommes, s'adresse à Pandarus, le plus habile archer des Lyciens, et qui a déjà atteint Diomède d'une flèche à l'épaule, mais en ne faisant que l'irriter. Il exhorte Pandarus à redoubler, et celui-ci lui répond en l'appelant « Énée, *conseiller des Troyens*... » Énée ne se borne pas à conseiller, il dit à Pandarus de monter sur son char, dont il lui vante les coursiers, coursiers excellents à la fuite comme à la poursuite, — coursiers divins de la race de ceux qu'autrefois Tros reçut de Jupiter pour rançon de l'enlèvement de son fils Ganymède; — et il lui offre ou de lui donner les rênes ou de continuer lui-

même à les tenir : pendant ce temps l'autre combattra. Pandarus monte sur le char, et prie Énée de tenir les rênes. Le char se dirige vers Diomède. Sthénélus, le second de celui-ci, lui montre les deux guerriers qui arrivent pour le combattre, puissants, doués d'une force immense; il les lui nomme : « L'un, habile aux flèches, est Pandarus, et il s'honore d'être le fils de Lycaon; l'autre est Énée, qui se glorifie d'être né de l'irréprochable Anchise, et il a pour mère Vénus. » Sthénélus conseille à Diomède de fuir. Diomède s'indigne à cette idée : il veut les combattre, et de plus à pied; mais il recommande bien à Sthénélus, s'il est vainqueur, de s'élancer sur les beaux coursiers d'Énée et de les ravir, car il en sait le prix et l'origine. Pandarus, cette fois, a recours à sa lance et manque Diomède, qui, à son tour, ne le manque pas, et, le perçant d'un javelot à la face, le précipite sans vie hors du char. Énée saute en bas tout armé, pour empêcher que les Grecs n'enlèvent le mort : « Et il marchait autour de lui comme un lion confiant dans sa force; il tenait en avant sa lance et son bouclier qui le couvrait de partout, prêt à tuer quiconque viendrait à sa rencontre, poussant des cris qui donnent l'épouvante. »

Noble attitude! voilà le guerrier terrible qu'il y a, même sous le pieux Énée; Virgile s'en souviendra et y sera fidèle dans les derniers livres de son poëme. C'est à ce terrible instant du combat que Diomède se

reporte en idée lorsque, chez Virgile, il conseille aux envoyés des Latins de ne point se faire un ennemi d'Énée : « Croyez-en, leur dit-il, celui qui s'est mesuré avec lui. »

Mais le Diomède d'Homère, qui n'est point encore apaisé, n'hésite pas et se précipite. Il arrive contre Énée, s'emparant d'une pierre telle que deux hommes de ceux d'aujourd'hui ne la porteraient pas. Il lui brise la hanche à l'articulation : « Et en ce moment, certes, le roi des hommes Énée eût péri, si de son œil perçant ne l'avait vu la fille de Jupiter, Aphrodite sa mère, qui l'avait conçu d'Anchise, pasteur des bœufs; autour de son fils chéri elle coula ses bras blancs, et au-devant de lui (en l'emportant) elle étendit un pli de son voile brillant, pour lui être une barrière contre les traits. »

Les chevaux cependant sont pris par Sthénélus. Diomède, qui a reconnu la déesse, n'en est que plus ardent à la poursuivre, Minerve le lui ayant permis. Diomède va nous paraître bien grossier; mais que voulez-vous ? la chevalerie n'était pas née alors : « Il poursuivait Cypris de son fer impitoyable, sachant qu'elle était une divinité sans force, et non l'une de ces déesses qui sont reines dans les combats humains, telles que Minerve ou Bellone, destructrice des villes. Mais, lorsqu'il l'eut atteinte à travers la foule épaisse, alors d'un bond s'élançant sur elle, le fils du magnanime Tydée la frappa à la naissance de la main, de

cette main si tendre, avec sa lance outrageante; aussitôt le fer déchira la peau, à travers le voile divin que les Grâces elles-mêmes lui avaient travaillé, au-dessus de la paume de la main : le sang de la déesse coula, liqueur telle qu'en ont les Dieux bienheureux; car ils ne mangent point le pain, ils ne boivent point le vin rouge des hommes; c'est pourquoi ils n'ont point de sang et ils sont appelés immortels. »

A cette description molle et délicieuse de la mère d'Énée, nous reconnaissons déjà la déesse qui apparaîtra à son fils dès le premier livre de *l'Énéide*, légèrement déguisée d'abord, mais se révélant bientôt sous des traits qui la fixent à jamais dans l'imagination : « Elle dit, et d'un tour de tête fit briller son cou de rose; ses cheveux ambrosiens, plus flottants, exhalèrent dans l'air une senteur divine; sa robe, tout d'un pli, découla jusqu'à ses pieds, et son marcher léger la montra déesse... *Et vera incessu patuit dea.* » C'est bien la même déesse dont nous venons de voir le sang si peu grossier et la fine étincelle de vie incorruptible.

Cependant Énée blessé, que laisse tomber Vénus, n'est point abandonné par les Dieux; Apollon est là aussitôt, qui l'enveloppe d'une nuée bleue, toujours « de peur que quelqu'un des Grecs aux prompts coursiers ne lui lance un fer dans la poitrine et ne lui ôte la vie. » Laissons Vénus blessée pousser les hauts cris, se plaindre à Mars, et, montant sur le char de

celui-ci, courir à sa mère Dionée et lui montrer son mal. Laissons-la, entre Dionée qui la guérit et Jupiter qui ne peut s'empêcher de sourire, essuyer les railleries de Minerve et de Junon. Vénus, quoi qu'il en soit, ne regrette rien de ce qu'elle a fait, puisqu'elle l'a fait pour Énée, « qui, dit-elle, est de tous les hommes celui qui lui est de beaucoup le plus cher. »

Diomède, malgré le nuage qui cachait Énée à tous les autres yeux qu'aux siens, malgré la présence d'Apollon, qui le protégeait, essaie toujours de le tuer : tout à l'heure, c'étaient les chevaux qui le tentaient, maintenant ce sont ses armes brillantes qu'il voudrait ravir. Trois fois il s'élance, trois fois Apollon le repousse : à la quatrième fois, Apollon éclate, et de sa parole fait rentrer Diomède dans le devoir, dans la crainte du dieu. C'est alors qu'Apollon, poursuivant cette œuvre de protection des Immortels à l'égard d'Énée, qui est de fait l'objet de leur faveur spéciale, le transporte loin de la mêlée dans Pergame la sacrée, où il a un temple. Là, au fond du sanctuaire, Latone et Diane le soignent et le guérissent de sa blessure, lui servent de gardes-malades, mais comme des déesses qu'elles sont, en lui rendant toute sa force, tout son éclat.

Ainsi, dès ce temps d'Homère, il n'y a pas moyen d'en douter, Énée est l'enfant chéri des Dieux ; l'un manquant, l'autre succède. C'est une émulation de soins et de sollicitude ; ils se *relaient* pour le sauver

et le servir. Le trait distinctif de l'Énée homérique, c'est déjà sa piété envers les Dieux, et surtout cette tendresse des Dieux pour lui.

Apollon, par un stratagème qu'a depuis imité Virgile, fabrique un fantôme pareil en tout à Énée et revêtu des mêmes armes. Le combat continue autour de ce fantôme, que les combattants prennent pour le véritable Énée. Chez Virgile, au livre X^e^ de *l'Énéide*, il y a aussi un faux Énée, forgé non plus par Apollon, mais par Junon, qui renouvelle ce stratagème pour tirer Turnus du danger où il est d'être immolé par l'Énée véritable, et pour le préserver en l'égarant. Dans Homère, et dans les idées des temps homériques, cette fiction, qu'on ait été obligé, pour sauver Énée, de substituer un fantôme en sa place, n'est pas du tout déshonorante ni désagréable pour lui, tout au contraire, elle prouve la faveur déclarée des Dieux; mais déjà, dans les idées de Virgile et de son siècle, ce n'était plus un avantage bien flatteur pour le héros; aussi Virgile, en employant ce moyen d'un fantôme, a-t-il su, par un changement habile de situation, en faire un désagrément et une humiliation pour Turnus, l'adversaire d'Énée. Ce n'est plus, en un mot, pour sauver Énée des coups d'un plus fort que lui, mais pour sauver des coups d'Énée un rival qui serait écrasé par lui, que la fiction se reproduit dans Virgile. Et c'est Junon, la grande ennemie d'Énée, et qui, l'instant d'auparavant, s'était moquée

de cet ancien nuage qu'on avait mis en sa place, c'est elle-même qui se voit réduite à employer le même artifice et pour une tout autre fin. Il y a donc une sorte de réhabilitation du premier fantôme, et une revanche. Le poëte a été ingénieux à réparer, à l'aide du même moyen, le léger affront de son héros dans Homère.

Dans *l'Iliade* cependant, le combat continuant autour du faux Énée, Mars se déguise en guerrier, et, prenant la forme d'Acamas, le commandant des Thraces, il va faire honte aux enfants de Priam : « O fils de Priam, du roi nourrisson de Jupiter, jusqu'à quand laisserez-vous les Grecs tuer votre peuple ? Attendrez-vous qu'ils viennent se battre autour des portes solides ? Il est par terre, le brave *que nous honorions à l'égal du divin Hector*, Énée, le fils du magnanime Anchise. Mais allons, sauvons du tumulte de la mêlée le vaillant compagnon. » Et le chef des Lyciens, Sarpédon, appuie auprès d'Hector le dire du prétendu Thrace.

L'éloge décerné ici à Énée, qu'on nous représente honoré à l'égal d'Hector, est magnifique, et laisse entrevoir tout un grand rôle en perspective. Il semblerait par ce passage et par d'autres qu'Énée était cher particulièrement au peuple et aux alliés ; qu'il n'était pas très-bien avec les fils de Priam ni avec Priam, mais que c'était un grand chef des Troyens de province, de Dardanie, de ceux qui n'étaient pas

d'Ilion même. On ne peut qu'entrevoir ici quelques traits vagues et lointains de la tradition, et, comme l'a dit Virgile, les Muses seules le savent, et cela et beaucoup d'autres choses de ce temps-là. Et toutefois, en se tenant attentif et en écoutant, on croit sentir le souffle léger de la tradition qui nous arrive.

Énée, guéri par les déesses, puis reconduit par Apollon hors de son temple, reparaît avec une vigueur nouvelle parmi ses compagnons, dont sa vue réjouit le cœur. Il recommence ses exploits, mais avec une sorte de modération : c'est encore là un trait de son caractère, même dans *l'Iliade*. Ainsi, après avoir abattu plus d'un guerrier, il se trouve en présence de Ménélas, qu'il va combattre et peut-être écraser; mais Antiloque vient se placer en second auprès de Ménélas, et alors Énée s'abstient et se détourne : « Énée n'attendit point, tout impétueux guerrier qu'il était, lorsqu'il vit les deux hommes se soutenant l'un l'autre. » Énée a le courage réfléchi et éclairé; ou, pour mieux dire, chez Homère il n'est pas un héros de première taille; un courage de cette nature ne compte pas les ennemis : lui, parce qu'il en a vu deux, il s'arrête.

Au chant suivant de *l'Iliade* (le VIe) on retrouve Énée mentionné avec la même distinction et dans le même sens. Les Troyens sont affaiblis, déjà en fuite et près d'être forcés à rentrer dans Ilion, lorsqu'un

des fils de Priam, Hélénus, le plus habile des augures (et qu'Énée dans Virgile retrouvera en Épire), s'approche d'Énée et d'Hector, et leur dit : « Énée, et toi, Hector, puisque c'est sur vous deux que retombe surtout le labeur de soutenir les Troyens et les Lyciens, parce que vous êtes les premiers en toute entreprise à vous battre et à conseiller... » On voit par ces mots qu'Énée a toujours son même rôle ; c'est un double d'Hector ; mais ici presque aussitôt il s'efface et s'éclipse, et le grand, l'unique rôle en vue reste à Hector, même dans ce que conseille Hélénus.

Au chant XI[e] de *l'Iliade*, la popularité d'Énée est bien marquée. Ce chant est consacré à glorifier les exploits d'Agamemnon. Le roi des rois se met à la tête de l'armée des Grecs ; chacun s'arme et s'apprête. Les Grecs sont sur le fossé du camp, ayant à leur tête Agamemnon ; les Troyens, de leur côté, se rangent en bataille sur les hauteurs de la plaine « autour du grand Hector et de l'irréprochable Polydamas, et d'*Énée, qui, chez les Troyens, était honoré par le peuple comme un dieu...* » Et le poëte continue, en donnant comme d'habitude le grand rôle à Hector.

Nous ne sommes pas au bout de ce premier Énée. Au chant XIII[e], il y a un passage très-curieux : il s'agit du beau-frère d'Énée, du gendre d'Anchise, Alcathoüs, qui vient d'être tué par Idoménée. Déiphobe, un des fils de Priam, appelle au secours, pour

sauver sa dépouille, quelque grand Troyen, et il a l'idée de s'adresser à Énée : « Il le trouva se tenant tout au dernier rang de l'armée, car il était toujours irrité contre le divin Priam, parce que, tout brave qu'il était parmi les hommes, il n'en était guère honoré. » Déiphobe s'adresse à lui, en l'appelant, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, « homme de conseil... » Énée va pour sauver le corps d'Alcathoüs. Alors Idoménée, effrayé, appelle d'autres guerriers à son aide, en voyant Enée venir sur lui : « Vite, mes amis, vite à mon secours ! Je suis seul, et je crains terriblement Énée aux pieds légers qui vient sur moi, lui qui est si puissant dans la bataille à tuer les hommes ; et il a la fleur de la jeunesse, ce qui est la plus grande force. » De son côté, Énée s'avance avec ses compagnons et les exhorte ; d'autres chefs, Déiphobe, Pâris, Agénor, sont présents : « Les peuples, dit le poëte, suivaient comme sur les pas du bélier suivent les troupeaux qui vont boire en sortant du pâturage ; et le cœur du berger se réjouit : c'est ainsi que le cœur d'Énée était tout joyeux dans sa poitrine, dès qu'il vit cette foule de peuples le suivre lui-même. »

Il est évident qu'ici Enée est heureux et fier de voir qu'on a recours à lui, et devant ces autres chefs troyens il jouit de montrer que lui aussi on aime à le suivre comme chef intrépide, tout mis de côté et tout disgracié qu'il est par Priam ; et en même temps

on devine, on croit voir présagé et prédit le futur conducteur des peuples, celui dont il sera dit dans Virgile, par la bouche d'Évandre, près des lieux où s'élèvera bientôt le Capitole : « Illustre conducteur des Troyens, non, tant que tu seras debout, je ne conviendrai jamais que la chose troyenne est vaincue ni que leur règne est fini ! »

Le premier choc d'Énée et d'Idoménée est peint dans Homère en traits héroïques et pleins de grandeur : le poëte de *l'Iliade* excelle à faire vivre même ceux de ses héros qui ne sont pas sur le premier plan ; et Virgile, tout rempli de ses passages, a eu droit ensuite de donner à Énée cette foudroyante épée, *ensem fulmineum*, plus habituelle dans *l'Énéide*, mais dont l'éclair a brillé quelquefois à nos yeux dans *l'Iliade.*

Au chant XVI[e] nous retrouvons Énée combattant autour du corps de Sarpédon, tué par Patrocle ; il reparaît ainsi de temps en temps dans l'action, mais sans faire rien de décisif ni de bien éclatant. — Au chant XVII[e], c'est auprès du corps de Patrocle que nous le voyons averti, encouragé derechef par Apollon, et, dès qu'il l'a reconnu sous le déguisement, encourageant à son tour Hector et les Troyens à ne point lâcher prise. Il est bien ici encore dans son rôle de second d'Hector, et il est même le premier à le ramener au combat ; c'est lui qui redonne de l'élan à l'armée troyenne.

Mais c'est dans le chant XXe, dans ce qu'on appelle *le Combat des Dieux*, que se trouve le passage le plus intéressant pour nous et le plus décisif pour la physionomie première du héros dans *l'Iliade*, passage très en accord d'ailleurs avec les précédents. Patrocle est mort, Achille a reparu : les Grecs reprennent cœur, les Troyens s'épouvantent. Les Dieux sont convoqués par Jupiter, qui veut, lui, rester assis à contempler la mêlée du sommet de l'Olympe, mais qui permet à tous les autres Dieux de descendre dans la plaine et de prendre parti pour qui leur plaît. La bataille et le choc recommencent à tonner ; tout s'embrase : les cris perçants des Dieux devenus combattants éclatent de toutes parts : parmi tous s'élève aussi la Discorde puissante, agitatrice des peuples. C'est alors que sous les coups de la foudre où se joue le père des hommes et des Dieux, dans les ébranlements que Neptune imprime à la terre, le roi des Enfers, saisi de crainte, s'élance de son trône et s'écrie, « de peur que d'en haut le grand agitateur Neptune ne lui brise la terre, et qu'aux mortels et aux Immortels n'apparaissent tout d'un coup ces demeures horribles, dégoûtantes à voir, et qui sont haïssables aux Dieux mêmes. »

C'est à ce moment, et de même que les Dieux s'opposent aux Dieux, qu'Énée, le premier d'entre les Troyens, vient s'opposer à Achille : mais il n'y songe, selon son habitude, que parce qu'un dieu l'y a excité.

Apollon, déguisé sous la figure d'un fils de Priam, Lycaon, lui dit : « Énée, conseiller des Troyens, que sont devenues ces menaces que tu faisais en buvant avec les princes troyens, quand tu disais que tu combattrais en face le fils de Pélée? »

C'est un fils de Priam qui est censé dire cela à Énée en le piquant : toujours une pointe de rivalité entre lui et ce qui touche directement à Priam.

Énée répond sensément, et assez peu héroïquement dans le sens chevaleresque ; il parle selon les principes d'une mythologie plus naturelle et toute primitive, beaucoup plus antique que ne se la permettait Virgile : « Fils de Priam, pourquoi ainsi m'excites-tu, même sans que j'en aie envie, à combattre en face le vaillant fils de Pélée? Ce n'est pas aujourd'hui la première fois que je me trouverai devant Achille ; mais déjà une autre fois encore avec sa lance il m'a mis en fuite de l'Ida, lorsqu'il fondit sur nos bœufs et qu'il saccagea Lyrnesse et Pédase. Pour moi alors, Jupiter me sauva en m'envoyant de la force et l'agilité du jarret. Autrement j'étais écrasé sous la main d'Achille et de Minerve, laquelle, marchant devant lui, lui donnait la gloire et l'excitait à tuer de sa pointe d'airain les Léléges et les Troyens. C'est pourquoi ce n'est point à faire à un homme de combattre contre Achille; car toujours près de lui est quelqu'un des Dieux qui le préserve du malheur; et son trait, d'ailleurs, vole toujours droit et ne s'arrête point

avant d'avoir traversé le corps de l'ennemi. Que si un dieu pourtant tenait égal le destin du combat, il ne me vaincrait pas aisément, pas même s'il se vantait d'être tout de fer. »

Apollon ici fait son métier de dieu homérique : il excite le héros; il rappelle à Énée son origine, et qu'il est fils d'une déesse supérieure à la mère d'Achille. Bref, il lui souffle la force et l'ardeur, et Énée, tout brillant dans son armure, vole aux premiers rangs.

Les Dieux protecteurs d'Achille aperçoivent Énée qui s'avance, et, ce qui fait grand honneur à celui-ci, ils s'effraient, Junon du moins, qui voudrait qu'on intervînt directement; Neptune parvient à la retenir, et, provisoirement, les Dieux protecteurs des uns et des autres, partagés en deux groupes, restent là à regarder : les uns, les Dieux Philhellènes, assis sur le vaste mur et la digue d'Hercule; les autres, les Dieux amis d'Ilion, rangés sur le sommet sourcilleux du mont Callicolone.

Les deux héros qui sont en scène s'avancent fièrement au milieu : Énée fait grande figure, allant le premier à la rencontre de l'autre d'un air menaçant, brandissant son javelot, et faisant ondoyer par un mouvement de tête le panache de son casque pesant. Achille, terrible, est comparé à un lion déjà blessé et furieux. Quand ils sont près, Achille, le premier, apostrophe Énée et lui dit :

« Énée, pourquoi si loin de ta troupe, marchant sur moi, te tiens-tu arrêté? Est-ce que ton cœur te commande de te battre avec moi, dans l'espoir de régner sur les généreux cavaliers troyens avec les honneurs de Priam? Mais, quand même tu me tuerais, Priam ne te mettrait pas pour cela sa dignité dans les mains; car il a des enfants, et lui-même est dans tout son bon sens et n'a pas l'esprit endommagé. » Il lui demande encore s'il espère pour récompense de la nation quelque bien ou domaine avec vignes et terres labourables, en cas de victoire. Il lui rappelle le jour où il l'a déjà mis en fuite avec sa lance : « Ne te souviens-tu pas, lorsque je te donnai la chasse seul, loin de tes bœufs, sur les pentes de l'Ida, de mes pieds rapides? Tu ne songeais point alors à te retourner en fuyant. »

On aura remarqué, ici plus que jamais, cette manière de présenter toujours Énée comme une sorte de prétendant et de chef de branche cadette, qui probablement a reçu de Priam quelque blessure d'amour-propre : Achille, qui veut le piquer, le touche tout d'abord à cet endroit sensible.

Énée répond à Achille modérément et sensément : il n'est pas digne d'eux de se vouloir insulter par des paroles. Il rappelle leur origine à l'un et à l'autre, et ce qu'ils tiennent des déesses. Il expose et raconte au long sa propre généalogie et son degré de parenté avec Priam. C'est le cas de le bien établir ici. Priam

et Anchise descendent en commun de Dardanus, le premier et le plus antique de la tige avant qu'il y eût une Troie, une Ilion sacrée, et quand les ancêtres habitaient encore au pied de l'Ida. C'est seulement à partir de Tros, le petit-fils de Dardanus, que se fait la division des branches. Tros eut trois fils, dont l'un, Ganymède, est à retrancher comme ayant été ravi par Jupiter. Restent Ilus l'aîné et Assaracus, chacun chef de branche. Priam descend d'Ilus, dont il est le petit-fils, de même qu'Anchise est le petit-fils d'Assaracus. Anchise et Priam sont donc cousins, fils de cousins germains; Énée et Hector sont cousins à un degré moindre [1].

Cette généalogie terminée, Énée ajoute : « Telle est la race et le sang dont je me glorifie de sortir. Jupiter accroît et diminue la vertu aux hommes selon sa volonté; car il est le plus puissant de tous les Dieux. Mais allons, ne restons plus à dire toutes ces choses, comme des enfants, au cœur de la bataille : car il est facile des deux côtés de se dire des injures et en abondance; et un vaisseau à cent rangs de rames n'en porterait pas le poids. *La langue des hommes est souple et flexible, et il y a en elle force discours de toute espèce; le champ des paroles est vaste et s'étend çà et là.* Tel que tu m'as dit un pro-

[1] Il est vrai qu'en épousant Créuse, ce dont il ne parle pas, Énée était devenu gendre de Priam et beau-frère d'Hector, ce qui fait que celui-ci est oncle d'Ascagne dans *l'Énéide*, oncle maternel, *avunculus*. Il n'y a rien encore de tout cela dans l'Énée d'Homère.

pos, tel tu peux en entendre un à ton tour. » Et il le rappelle à la seule langue des héros sur le champ de bataille, à jouer de la lance, et à se tâter l'un l'autre avec le fer.

Mais on voit combien Enée a de belles pensées et une sagesse précoce dans un guerrier si jeune. A ces maximes morales qui lui sont mises dans la bouche par Homère, on reconnaît par avance celui dont il sera dit plus tard qu'on ne sait si on doit plus l'admirer pour son esprit de justice ou pour ses exploits de guerre.

La chance du combat, pourtant, ne saurait être douteuse. Énée a lancé son pesant javelot, qui fait trembler Achille même, oublieux qu'il est du bouclier divin et impénétrable qui le protége : le bouclier n'est qu'entamé et non rompu. Achille, à son tour, lance sa javeline, qui brise le bord du bouclier d'Énée; celui-ci s'aperçoit tristement alors que le combat n'est pas égal, et que lui aussi il n'est pas de taille à se mesurer contre un pareil adversaire. Achille, tirant son glaive, s'élance sur lui ardent, poussant un cri terrible : Énée fait comme Diomède avait fait dans ce premier combat que nous avons vu, il se saisit d'une pierre énorme et la lance contre Achille; mais casque et bouclier résistent encore. Ici il est déjà sous le glaive, il se voit près de périr, si les Dieux qui l'aperçoivent, et Neptune en particulier, ne prenaient pitié de lui. Neptune dit à Junon :

« Bons dieux ! quelle angoisse me prend au cœur pour le magnanime Énée qui, dompté par le fils de Pélée, est près de descendre dans la demeure funèbre pour s'être laissé persuader aux paroles d'Apollon aux flèches lointaines ! L'insensé ! et ce n'est pas Apollon qui le garantira en rien d'une catastrophe funeste. Mais pourquoi celui-ci souffre-t-il des maux non mérités, sans raison et pour les fautes d'autrui, *lui qui offre sans cesse de gracieux présents aux Dieux qui habitent le vaste ciel?* Mais allons, c'est à nous pourtant de le soustraire à la mort, de peur que Jupiter lui-même ne soit courroucé si Achille le tue. C'est son destin d'échapper à la mort, pour qu'elle ne périsse point sans postérité et qu'elle ne disparaisse point de la terre cette race de Dardanus, de celui que Jupiter a chéri plus qu'aucun des autres enfants qu'il a eus des femmes mortelles; car déjà *ce Dieu a pris en haine la race de Priam, et maintenant c'est le tour de la vaillance d'Énée de régner sur les Troyens, ainsi que les enfants de ses enfants, qui naîtront dans l'avenir.*»

Ici toute une perspective imprévue se découvre, et l'on se demande ce qu'une telle prophétie placée vers la fin de *l'Iliade* pouvait signifier dans la pensée du poëte.

Il y en a qui ont dit et qui ont cru que cela signifiait qu'après la prise de Troie par les Grecs et la chute de la maison de Priam, la branche cadette d'Assaracus, la branche d'Énée, avait occupé le trône en

Asie, avait réparé la ruine d'Ilion, et qu'Homère, en racontant les malheurs de la branche précédente, avait pris soin d'excepter cette dernière qui avait succédé, de la glorifier indirectement, d'encadrer son éloge et sa prédestination divine et royale jusqu'au milieu des calamités et des désastres de la nation. Le Père Hardouin entre autres, le savant jésuite, a cru cela ; dans ce grand combat héroï-comique des Anciens et des Modernes qui se livra en France au commencement du dix-huitième siècle, il alla naturellement au secours des Anciens et intervint en faveur d'Homère, mais en déclarant que personne, jusque-là, n'avait entendu le vrai sujet ou du moins le vrai but de *l'Iliade*, et en rapportant ce but à la plus grande louange d'Énée. Le respectable religieux, qui ne croyait pas que *l'Énéide* fût de Virgile, rendait ainsi à Énée d'un côté ce qu'il lui retirait de l'autre. Homère, dans cette supposition, ressemblait à un poëte qui aurait raconté les malheurs ou les fautes des Valois pour le plus grand honneur de Henri IV et des Bourbons ses descendants. Énée, à ce point de vue, serait l'Auguste dont la louange viendrait ingénieusement s'encadrer dans *l'Iliade*, comme la louange d'Auguste s'encadre dans *l'Énéide*. Sa dynastie serait annoncée à l'avance et préconisée par la bouche des Dieux. Je ne fais qu'indiquer cette vue du Père Hardouin, à laquelle il n'a manqué, pour être louée comme spirituelle et fine, que de ne pas

être présentée comme un système, et que d'être proposée d'un ton de doute léger et avec le sourire d'un Fontenelle.

C'est dans cette seule mesure qu'il convient de présenter les vues, les suppositions, les indices qui se peuvent saisir ou former à une telle distance et dans ces lointains à jamais inaccessibles. Il y a eu place, du reste, pour toute espèce de supposition et de combinaison : on a été jusqu'à dire (et cela se voit rapporté chez Denys d'Halicarnasse) qu'Énée avait conspiré contre Priam par inimitié contre Pâris et parce qu'il était tenu éloigné des dignités sacrées, de la dignité du sacerdoce; qu'il s'était entendu, lui et Anténor, avec les Grecs, jusqu'à leur livrer la ville, et qu'il avait poussé enfin au renversement de Priam pour régner après lui. Je n'ai pas besoin de dire que je ne crois point à de telles choses, que réfute tout l'ensemble de la réputation du pieux Enée : ce sont de vilains propos; il y en avait même chez les Anciens.

Le bruit le plus général et le plus accrédité, et que je vois confirmé par l'aimable et grave Xénophon, ce héros de la même famille[1], était qu'au moment de la prise de Troie, et pour avoir sauvé ses dieux paternels et maternels, pour avoir aussi sauvé son père, Enée s'était fait un renom de piété tel, que les ennemis eux-mêmes lui accordèrent à lui seul, entre tous

[1] Au commencement du *Discours sur la Chasse.*

ceux dont ils triomphèrent à Troie, le privilége de ne pas subir la loi de la guerre. Voilà une des versions qui eut le plus d'écho, et qui était digne d'être accueillie.

La seule conclusion bien assurée qui se puisse tirer de tout ceci, c'est qu'en la personne d'Énée les anciens poëtes et les anciennes traditions s'étaient accoutumés à rassembler toute une destinée et un pronostic de grandeur dont Virgile a hérité, et qu'il a tirés à lui du côté de la chose romaine. Il n'a fait que transplanter, pour ainsi dire, la prédiction d'Homère, et remettre l'arbre en pleine terre dans le Latium.

VIRGILE.

SUITE.

V. SUITE DU PERSONNAGE D'ÉNÉE AU TEMPS DU SIÉGE DE TROIE; ET DE CE QU'IL ÉTAIT DEVENU CHEZ LES ROMAINS AVANT VIRGILE.

Énée est resté, si l'on s'en souvient, dans la position la plus périlleuse, désarmé devant Achille qui lui met l'épée sur la gorge. Il est perdu si les Dieux ne le sauvent; mais ils n'y manqueront pas. Junon, qui n'a pas ici trop de haine, tout en s'abstenant d'un bon office direct envers Énée, laisse Neptune libre de le sauver. Neptune donc s'élance dans la bataille, et, arrivant au lieu où sont les deux combattants, il verse un brouillard (c'est le moyen ordinaire) sur les yeux d'Achille, lui dépose à ses pieds sa javeline, qu'il a soin d'arracher du bouclier d'Énée, et enlève celui-ci de terre à travers les airs : le héros, soulevé par la main d'un dieu, franchit les rangées d'hommes et de chevaux, et, lorsqu'il est transporté

à l'autre extrémité de la bataille, Neptune lui fait la leçon et lui dit :

« Énée, quel est donc celui des Dieux qui te commande ainsi de combattre imprudemment en face du vaillant fils de Pélée, qui est à la fois plus fort que toi et plus cher aux Immortels? Mais retire-toi lorsque tu le rencontreras, de peur de descendre, même malgré le destin, dans la demeure de Pluton. *Ce n'est que lorsque Achille aura reçu la mort et rempli sa destinée, que tu devras t'enhardir et combattre parmi les premiers; car aucun autre des Grecs, alors, n'emportera ta dépouille.* »

Ne dirait-on pas qu'il y a là encore, dans ces paroles d'un dieu à Énée, une prédiction et un présage? Énée est comme un Achille en réserve qui ne viendra qu'après le premier, et qui ne se présentera dans tout son complet que pour le second poëme épique.

Avec une légère variante, on peut, ce semble, transformer aussi la prédiction et la transporter des deux héros aux deux poëtes mêmes qui les ont célébrés; on peut dire à Virgile : « Ne va point te mesurer directement avec Homère, tu t'y briserais, — ou, du moins, toutes les fois que tu seras trop près de lui et en sa présence, tu faibliras, tu sembleras vaincu : mais, Homère écarté et retiré hors de la lice, et comme remonté au rang des Dieux, avance et prends courage, tu deviens le premier des poëtes mortels, et nul ne te vaincra. »

Achille, quand le brouillard est dissipé de devant ses yeux, est plein de rage de voir que sa superbe proie lui soit échappée, et il en parle avec dépit et irrévérence, comme fera plus tard Didon dans sa colère; il comprend confusément qu'il a en lui un rival, au moins dans la faveur des Dieux :

« Il faut certes que cet Énée soit bien cher aussi aux Immortels; j'avais cru pourtant que c'était en l'air et au hasard qu'il se vantait. Qu'il s'en aille avec ses Dieux! Il n'aura guère plus le courage de se mesurer avec moi, lui qui encore cette fois est trop heureux d'avoir échappé à la mort. » Et il s'élance, pour se dédommager, sur d'autres Troyens.

Je résume l'effet général qui ressort pour moi de cette figure d'Énée chez Homère, et je dis : En vérité, on croirait qu'Homère a prévu le cas où Énée serait le héros d'un second poëme épique; il l'a montré assez et pas trop, il l'a dérobé à temps sous le nuage et l'a ménagé.

Mais *l'Iliade* ne va que jusqu'à la mort d'Hector. Qu'a fait Énée dans les derniers temps du siége de Troie, et que disaient de lui les anciens poëtes continuateurs d'Homère? Ces poëtes que Virgile avait sous les yeux ont péri, mais le fond et la substance de leurs récits a dû se conserver et s'est transmis jusqu'à un certain point pour nous dans un poëme qui, composé bien plus tard, retrace avec détail cette fin du siége de Troie, et dont l'auteur, Quintus de

Smyrne, s'est attaché trop scrupuleusement à reproduire le style et la manière homérique pour ne pas être aussi resté fidèle, autant qu'il l'a pu, à la vérité des faits, c'est-à-dire aux versions les plus autorisées.

Dans ce remarquable poëme dont jusqu'ici la critique littéraire a oublié, je ne sais pourquoi, de tirer parti, Énée achève de se dessiner. Le jour de la mort d'Achille, on le voit au premier rang de ceux qui accourent pour tâcher d'enlever le corps du héros qu'ils redoutaient vivant; dans cette lutte acharnée où périt Glaucus, dont Énée parvient à sauver le corps, lui-même il est blessé à la main droite par Ajax. Aussitôt atteint, il se retire du champ de bataille et rentre dans la ville, où les médecins le pansent et le guérissent. On ne peut s'empêcher, en ce moment-là, de faire la différence de lui à Achille, qui, l'instant d'auparavant, déjà blessé et tout mourant qu'il était, ne respirait que sang et tuerie, et faisait fuir encore l'ennemi, debout, appuyé sur sa lance. Et Ulysse lui-même qui se signale entre tous à cette heure solennelle, et qui se rend digne des armes d'Achille, il n'imite pas Énée, il ne quitte pas le champ de bataille tout blessé qu'il est, et il continue de défendre le corps du grand héros et de frapper l'ennemi à outrance, sans se soucier de sa blessure. Il est vrai que cette blessure d'Ulysse est au genou, et celle d'Énée à la main droite.

A mesure pourtant que le jour fatal de Troie ap-

proche, Énée grandit et se montre de plus en plus; il a son moment d'éclat, et, au lieu de l'appeler *homme de conseil*, le poëte continuateur d'Homère s'accoutume à le nommer « Énée au cœur *hardi*, au cœur *plein d'audace*. » Au chant VI[e] du poëme, à côté d'Eurypile, ce descendant d'Hercule et cet héritier de son bouclier, qui est venu au secours de Troie, Énée se distingue dans l'élite des guerriers; à son tour il assomme presque d'un coup de pierre Ajax, l'autre Ajax, fils d'Oïlée. Au chant X[e], après la mort d'Eurypile, et malgré les défaites essuyées, il est d'avis, contrairement à l'opinion de Polydamas, de ne pas cesser de faire des sorties et de ne pas se laisser renfermer dans la ville. Il en donne de bonnes et justes raisons, et aussi des raisons généreuses : « Et quand même, après tout, dit-il en concluant, nous succomberions par l'inimitié de Jupiter, mieux vaut périr avec honneur une bonne fois en défendant la patrie, que de rester à attendre ici une mort misérable. » Mais c'est au chant XI[e] que le héros paraît dans tout son feu, et ce chant pourrait justement s'intituler *les Exploits d'Énée*. L'armée des Grecs a réparé ses pertes; on est allé chercher à Scyros Néoptolème le fils d'Achille, et Philoctète à Lemnos; ils sont présents, dans toute leur fraîcheur de courage : les Troyens, de leur côté, ne voient plus arriver d'alliés; leurs ressources s'épuisent, et ils en sont à combattre au pied des murailles où leur puissant ennemi

les resserre. C'est alors qu'Énée et Eurymaque fils d'Anténor, couple généreux à qui Apollon a soufflé un redoublement d'ardeur, font face à tout une dernière fois, et balancent quelque temps les efforts réunis de Philoctète et du bouillant Néoptolème. Les images sont dignes d'Homère : les Grecs, en déroute, sous le coup de la lance d'Enée, sont comparés à des bœufs qui, pendant le travail du labourage, mordus par le taon, s'emportent dans une douleur furieuse et entraînent après eux le soc tranchant qui bondit sur leurs pas, au risque de les blesser et au grand effroi du laboureur. Néoptolème essaie de les arrêter : « Misérables ! pourquoi fuyez-vous, pareils à des étourneaux que poursuit l'autour ? » Il réussit en partie; il fait reculer les Troyens, qui ne cèdent pourtant qu'à peine, maintenus qu'ils sont par Énée; et le flot de la bataille oscille, pareil aux vagues de la mer qu'un vent violent poussait avec fracas vers le rivage, mais qu'un autre vent contraire et non moins violent repousse sans que le premier ait cessé de souffler. Il y a un moment mémorable, c'est lorsque le fils d'Achille et Énée sont près de se rencontrer et d'en venir aux mains : « Mais le fils d'Achille n'agita point en face d'Énée la lance de son père; il dirigea d'un autre côté son courage, parce que Thétis au voile brillant, par respect pour la Cythérée, détourna l'esprit et la force de son petit-fils, qui alla donner ailleurs sur la plèbe innombrable. »

Ainsi, c'est la mère d'Achille qui, cette fois, par déférence pour Vénus, écarte tout danger de la personne d'Énée, toute chance de conflit inégal, et qui ne souffre pas que le jeu s'engage entre le nouvel Achille et le nouvel Hector. N'admirez-vous pas ce concert des déesses, qui semblent vraiment présager Virgile et vouloir lui garder intact son héros? Un peu plus loin, Vénus, voyant que le combat devient impossible à soutenir aux Troyens, et que Minerve exalte la vaillance des Grecs, arrache elle-même et définitivement Énée du milieu de l'action : « car il n'était point dans l'ordre des destins que le héros combattît désormais les Grecs en dehors de la muraille. » Elle craint que Minerve, dans sa furie croissante, venant à le rencontrer, ne l'immole en dépit des Parques elles-mêmes.

A partir de ce nouveau moment, Énée ne descend plus dans la plaine; mais il ne laisse pas de se signaler, et plus qu'aucun autre, du haut des murs. Dans le combat du lendemain en effet, Ulysse et, par son conseil, les guerriers qui l'entourent imaginent de marcher en masse et de s'avancer vers la porte de la ville la plus rapprochée des vaisseaux, en faisant la tortue au-dessus de leurs têtes avec leurs boucliers : moyennant ce toit impénétrable, les traits d'en haut ont beau pleuvoir, les assaillants ne s'en soucient pas plus que s'ils entendaient tomber des gouttes de pluie. Encore quelques instants, et les haches sont à l'œu-

vre et vont démolir la porte. Énée a vu le danger : saisissant à deux mains une énorme pierre, il la lance et fait une trouée dans le gros de la phalange; la pierre écrase les hommes sous leurs boucliers, « comme un quartier brisé de rocher écrase des chèvres qui broutent au pied d'une montagne : toutes celles qui paissent auprès et alentour s'enfuient effrayées. » Ce premier désordre une fois fait, Énée redouble, lance coup sur coup des pierres, et confond la tactique des Grecs, ajournant par cet exploit la ruine de sa patrie. Énée, en ce moment, est représenté comme investi d'une force surnaturelle et revêtu d'un éclat inaccoutumé; il sort de ses armes d'éblouissants éclairs qui ne permettent à nul ennemi de soutenir sa vue. Il a près de lui Mars, qui l'assiste invisible et qui dirige tous ses coups. Présent à tous les endroits de la muraille, jetant de là d'un bras robuste toute machine de guerre, tout moyen de défense qui lui tombe sous la main, il est comparé par le poëte à Jupiter en personne foudroyant du haut du ciel la race des Géants. Il avise un des hommes d'Ajax, un audacieux Locrien qui, monté sur une échelle, va escalader la muraille, et dont la tête dépasse déjà le bord du rempart : il lui brise le crâne d'une grosse pierre, il brise à la fois l'échelle, et le corps tronqué est lancé dans l'espace avec la rapidité d'une flèche. Cependant, là même et dans toute sa fougue, Énée reste un héros sage et qui se possède.

Philoctète, qui essaie d'en bas de l'atteindre de ses flèches et dont le trait est détourné par la main de Vénus, l'insulte et le provoque de paroles : « Énée, lui crie-t-il, certes tu te flattes dans ton cœur d'être un héros pour combattre ainsi du haut de la tour : c'est de là que les faibles femmes se battent avec l'ennemi. Mais si tu vaux quelque chose, sors de la muraille en armes pour apprendre à connaître l'audacieux fils de Péan et ce que valent sa lance et ses flèches. » Ainsi parle Philoctète : Énée ne lui répond pas; il est tout à son œuvre de défense, et c'est assez pour lui d'avoir rendu vaine l'attaque des Grecs ce jour-là.

Or ce jour où il s'est si fort signalé et où il a été le sauveur (s'il pouvait y avoir pour Troie un sauveur) est aussi la dernière journée régulière des combats, la dernière lutte, sous le soleil, de cette longue guerre de neuf ans. Le lendemain, les chefs grecs, sur le conseil de Calchas et d'après l'invention d'Ulysse, ont recours à la ruse du cheval de bois, et il n'y aura plus de suprême assaut que dans la nuit fatale, dans la nuit de fête où la ville endormie sera égorgée aussitôt que surprise, et pendant laquelle Énée, inspirant le respect à tous, emportera à travers les flammes son père et ses dieux.

Tel est l'aspect original, la physionomie tout à fait particulière sous laquelle s'offrait à Virgile, dans les annales poétiques du siége de Troie, Énée, ce guer-

rier qui ne ressemblait à nul autre, personnage décidément précieux et le plus préservé des héros, grandissant toutefois jusqu'au dernier jour, et tout prêt pour sa seconde et magnifique carrière.

Et ce qui est arrivé pour Énée, au point de vue de sa destinée littéraire, dans l'intervalle d'Homère à Virgile, n'est pas moins singulier et digne de remarque. Je sais qu'on n'a pas tout des Anciens, et qu'il devait être question d'Énée dans bien des poëmes grecs qui ne nous sont point parvenus; mais il ne fut jamais célébré d'une manière éclatante et isolée, et comme le sujet d'une grande œuvre d'imagination. Quand tous les héros de cette guerre troyenne étaient tombés dans le domaine public de l'épopée, du drame, qu'ils étaient maniés et remaniés en maint sens et qu'il se pouvait dire d'eux et de leurs exploits ou de leurs malheurs : « *Omnia jam vulgata*, Tout cela est usé et rebattu, » je ne vois pas qu'on ait fait de poëme d'*Énée*, de tragédie d'*Énée*. Il est bien question de lui dans un endroit conservé du *Laocoon*, une tragédie perdue de Sophocle; mais ce n'était qu'incidemment. C'est un sujet qu'on semblait s'être entendu pour ne pas traiter, et qui attendait son Virgile.

Il ne faut peut-être pas être trop savant pour goûter et sentir à point les belles choses poétiques de l'antiquité, ou du moins (car ce ne serait qu'aux vrais savants que reviendrait le droit de parler né-

gligemment de la science) le trop d'encombrement de doctrine et de savoir est aussi un danger. Je me gâterais à moi-même et aux autres tout le plaisir qu'on peut tirer de la lecture de *l'Énéide*, si je disais tout ce qu'on a imaginé de curieux, d'oiseux, de divers, de bizarre, de plausible ou de paradoxal, sur les voyages et la fortune d'Énée depuis la fin du siége de Troie. Dans une complète et accablante Dissertation insérée à la suite de *l'Énéide* traduite par Segrais, et qui traite de la question *Si Énée a jamais été en Italie*, un savant de Normandie, Bochart, a ramassé tous les textes et compulsé tous les dits et contredits. Je m'en tiendrai à ses conclusions, qui sont d'ailleurs judicieuses. Pendant des siècles on n'a d'autre témoin, d'autre autorité sur Énée qu'Homère; et rien dans ce que dit Homère ne donne à penser que le règne d'Énée et de ses descendants ait été du côté de l'Occident ou de l'Hespérie, et doive se rapporter à des lieux éloignés de ceux où le poëte nous a montré la popularité du héros si bien établie, et où il nous a fait entrevoir quelques-uns de ses exploits. Si Énée et *les enfants de ses enfants*, comme le dit l'auteur de *l'Iliade*, ont continué de régner, c'est donc probablement en Asie ou aux environs des parages de l'Asie.

Mais la légende, dans les temps anciens, ne se laissait pas décourager pour si peu : le besoin de se rattacher à des origines glorieuses, la ressemblance

fortuite de quelques noms, l'association la plus passagère et la plus lointaine, quelque incident réel, exagéré et grossi, mille causes en un mot que favorisait l'absence de tout contrôle et de toute critique, engendraient des histoires et des fables qui faisaient à la longue une opinion répandue, et où la fiction et la vérité se confondaient, à ne les plus pouvoir démêler, dans une trame subtile, inextricable. C'est le cas pour ce qui est des voyages d'Énée, que les écrivains grecs, puis romains, ont fait tour à tour fondateur de villes ou de temples en Thrace, en Crète, en Arcadie, en Épire, en Sicile, et finalement en Italie. Il est des historiens qui se sont crus assez bien informés pour servir, selon l'expression de Bochart, comme de *fourriers* à Énée, et qui lui ont marqué tous ses logis et ses étapes depuis Troie jusqu'à Laurentum, et à ce lieu voisin du Tibre nommé *Troie* parce que les Troyens y auraient campé en débarquant. Les Romains surtout, lorsqu'ils commencèrent à écrire l'histoire et à s'occuper de leurs origines, recueillirent et enregistrèrent cette tradition ainsi arrangée, qui concordait bien avec un instinct d'amour-propre national et avec ce goût de la littérature grecque qui s'emparait de l'élite des esprits à Rome vers le même temps. Du moment que hors du vieux terroir latin, et par delà la colline à demi sauvage de Romulus, on se mettait à chercher des ancêtres, en pouvait-on trouver un plus illustre et

plus glorieux que ce cousin d'Hector, ce pieux et vaillant fugitif, sorti avec son père et ses dieux des ruines du plus grand empire et de cet incendie immense qui brillait comme un phare à l'horizon, aux confins des temps historiques et des temps fabuleux?

Nous-mêmes, en France, nous avons failli succomber par l'imagination à une tentation pareille : « Tous nos vieux annalistes, dit Bochart, eussent cru demeurer à mi-chemin si, en recherchant nos antiquités, ils n'eussent remonté jusqu'à Troie pour en faire venir *Pâris* (toujours le jeu de mots, la ressemblance fortuite des noms dans la légende) et *Francus*, fils d'Hector, dont le dernier doit avoir donné son nom à la nation, et l'autre à la ville capitale du royaume. » Or supposez maintenant qu'on n'ait pas eu l'imprimerie au quinzième siècle; supposez également la Renaissance, une renaissance toute grecque, telle que put être l'invasion littéraire grecque à Rome à partir du temps des Scipions; supposez enfin bien des choses qui eussent cessé de contrarier ce penchant prononcé à tout faire venir de l'antiquité classique, et voyez le chemin qu'une telle fable aurait pu faire dans les esprits, si la critique moderne, avec les pièces sur lesquelles elle s'appuie et les instruments dont elle dispose, ne l'avait dissipée et comme éventée dès sa naissance.

Mais la science historique, chez les Romains, n'avait pas ces moyens de contrôle et ces garanties. De-

puis Caton et Ennius, depuis Fabius Pictor qui les avait précédés, le premier chapitre de toute histoire ou chronique romaine roula donc sur l'arrivée d'Énée dans le Latium, avec des variantes qui importent peu. Le préjugé universel s'en établit. Dans les relations de politique et de guerre avec l'Asie, dans les traités de paix, le Sénat et les généraux romains stipulaient pour les *Iliens*, et réclamaient expressément pour eux des immunités à titre d'amis et de parents. A partir de César, la tradition prit un caractère plus saillant, plus vivant encore. La famille des Jules avait la prétention de venir d'Énée et d'Iule son fils. César, jeune, célébrant dans une oraison funèbre sa tante Julia, la faisait descendre des rois du côté maternel, c'est-à-dire d'Ancus Martius; et du côté paternel, des Dieux, c'est-à-dire de Vénus, mère d'Énée. Le matin de Pharsale, le même César donnait pour mot d'ordre à ses soldats : *Vénus victorieuse*, la devise de sa maison. Lorsque la grandeur romaine se fut résumée tout entière dans sa personne, et ensuite dans celle d'Auguste, le personnage d'Énée se trouvait de plus en plus indiqué et presque imposé au poëte futur; et ce fut le bonheur de Virgile de n'avoir eu en rien à l'inventer, mais seulement à le recueillir, à le reconnaître, et à le façonner en y mettant l'art souverain et la dernière main d'un divin ouvrier. — Cet art consista à laisser son Enée le même dans les traits principaux que celui d'Homère,

et à le faire toutefois ressemblant de profil par instants à l'idée d'Auguste, à lui imprimer l'idéal du héros et du prince tel que le demandait l'époque d'Auguste, et tel que le concevait sa propre imagination et sa belle âme.

Le but de toute poésie épique et noblement sévère est de célébrer ce qui est vrai ou *ce qui est digne de l'être*. La tradition d'Énée, telle qu'elle se présentait à Virgile, était au plus haut degré selon cette condition. Ce n'était plus une de ces traditions vagues, éparses et fuyantes, comme celle, par exemple, des voyages d'Ulysse jusqu'aux confins de la Germanie et aux embouchures du Rhin, où le héros aurait fondé je ne sais quelles villes ou bourgades dont les savants discutent les noms : à propos de quoi Tacite, sans s'y arrêter, a pu dire : « Il n'entre dans ma pensée ni d'appuyer ces choses ni de les réfuter : que chacun suive son goût en y croyant ou n'y croyant pas. » La tradition d'Énée à Rome n'était pas restée, comme celle d'Ulysse en Germanie, à l'état de vestige; Virgile, poétiquement, n'était pas libre d'y croire ou de n'y pas croire; il n'avait pas à hésiter, à examiner, ni à s'enquérir d'un fond à jamais obscur : il n'avait qu'à suivre, dans la voie ouverte et désormais triomphale, la croyance du peuple, la doctrine des historiens, celle du Sénat, la religion des princes de la patrie : son soin n'allait plus qu'à la revêtir d'un éclat impérissable et de cette vraisem-

blance persuasive et suprême qu'ajoute la beauté.

Cicéron, qui, dans ses *Verrines*, a accueilli comme tous les Romains la tradition du voyage d'Énée, Cicéron, qui d'ailleurs n'y croyait sans doute que comme il convient de croire à ces choses si lointaines, sur la foi de la renommée et des Muses, a exprimé admirablement au début de son traité des *Lois* le sens qu'il faut attacher à ces traditions une fois consacrées et admises dans le trésor de la mémoire humaine. Il met la scène de ce beau dialogue des *Lois* à Arpinum, patrie de Marius et la sienne, aux alentours de la maison de campagne qu'il y possédait. Là, près du Fibrène, qui, avec le Liris, est la rivière du lieu, Atticus, l'un des interlocuteurs, croit reconnaître dans un vieux chêne celui sur lequel Marius avait vu un merveilleux présage raconté par Cicéron dans le poëme composé en l'honneur de son célèbre compatriote :

« C'est là le bois sans doute, et voici le chêne d'Arpinum ; je le reconnais pour l'avoir vu souvent dans le *Marius*. Si ce chêne subsiste encore, c'est bien certainement celui-là, car il est assez vieux. »

Quintus, le frère de Cicéron, se charge de répondre : « Il subsiste en vérité, cher Atticus, et il subsistera à jamais, car il a été planté par le génie. Jamais arbre par les soins d'un cultivateur ne pourra être aussi durable que celui dont le poëte a jeté la semence dans ses vers. »

Et Atticus lui demandant de quelle manière il l'entend et ce que veut dire en pareil cas cette semence de poëte, Quintus lui explique sa pensée : « Tant que les Lettres parleront en latin, il ne manquera point en ce lieu de chêne qui s'appelle le chêne de Marius, et, comme Scévola l'a dit du *Marius* même de mon frère, *il blanchira pour des siècles sans nombre*. Si on l'entendait autrement, votre Athènes se vanterait-elle de conserver dans sa citadelle l'immortel olivier? et de ce qu'Ulysse chez Homère dit avoir vu à Délos un haut et jeune palmier, continuerait-on d'y montrer encore aujourd'hui ce palmier toujours le même? Et c'est ainsi que beaucoup d'autres choses, en beaucoup de lieux, subsistent par la tradition plus longtemps qu'elles n'ont pu durer par la nature. Que le chêne d'autrefois que le poëte a montré tout chargé de glands, et d'où s'envola cet aigle prophétique, soit donc pour le moment celui-ci, je ne demande pas mieux; mais même quand l'orage ou la vieillesse l'auront détruit, il y aura encore en ce lieu un chêne qu'on dira le chêne de Marius. »

Atticus ne s'en tient pas là, et, satisfait ou non de la réponse de Quintus, il s'adresse à Cicéron même et lui demande de lui dire au moins si ce chêne est tout entier de son invention, et dans ce qu'il en a raconté, dans ce prodige de l'aigle et du serpent, s'il n'y a pas quelque fond de vérité qu'il aura recueilli? A quoi Cicéron, qui le trouve un peu curieux, ré-

pond, à la manière de Socrate : « Je vous répondrai de grand cœur, mais pas avant que vous-même ne m'ayez répondu, ô Atticus : est-ce bien certainement en se promenant tout près de votre maison qu'après sa disparition de la terre Romulus a dit à Proculus Julius qu'il était dieu, qu'il s'appelait *Quirinus*, en ordonnant qu'on lui dédiât un temple dans ce lieu même? et à Athènes, n'est-ce pas aussi assez près de votre vieille demeure que Borée a enlevé Orythie? car c'est ainsi que l'a transmis la tradition. »

Et comme Atticus lui demande à quoi tendent ces questions et ce qu'il prétend : « Rien, répond Cicéron, si ce n'est que vous ne vous enquériez pas avec trop d'exactitude des choses qui en cette manière sont transmises à la mémoire... Ceux-là l'entendent mal, ô Atticus, qui dans ce cas veulent la vérité, non pas comme on doit l'attendre d'un poëte, mais comme on peut l'exiger d'un témoin. » Voilà les principes souverains en ces poétiques matières.

Et ce qui était vrai du chêne de Marius depuis le poëme de Cicéron, combien, à plus forte raison, cela l'est-il de toutes les choses d'Énée depuis Virgile! Croyons donc de cette large et flottante complaisance et de cette connivence supérieure, si bien comprise par Cicéron, croyons et au Camp d'Énée que Virgile appelle *Urbs*, et qui a subsisté tant d'années sous le nom de *Troja*, et à ce vaisseau sur lequel il aborda en Italie, y apportant ses oracles et ses desti-

nées, vaisseau que les Romains conservèrent avec piété et montrèrent longtemps. Pour moi, sur le dernier champ de bataille de Turnus et d'Énée, dans la plaine de Laurentum, on me montrerait encore la souche de l'olivier sauvage, jadis consacré au dieu Faune, mais coupé par les Troyens, et où Énée enfonça sa javeline qu'il ne pouvait plus retirer, on me montrerait ce reste de bois vénérable, que j'y ferais ma dévotion poétique, et que j'y croirais, de cette foi d'imagination, la seule ici qu'on me demande. Et dans nos courses autour du Léman, en face des rochers de Meillerie, ne cherchons-nous pas, ne croyons-nous pas reconnaître encore le bosquet de Clarens? ne prêtons-nous pas au prisonnier de Chillon les pensées posthumes qu'a projetées sur lui au fond de son cachot un poëte de passion et de génie? Que sera-ce donc pour des temps bien autrement reculés et pour des profondeurs où tout se rapproche et insensiblement se confond? Qu'importe, à cette distance, que la réalité ait précédé ou non la poésie de Virgile? l'essentiel est que cette poésie ait conféré aux choses et aux hommes qu'elle célèbre l'existence idéale et durable. Depuis le jour où *l'Énéide* a paru, il n'y a plus d'Énée que celui d'après et selon Virgile. Illusion et magie de la perspective! les pèlerins du héros et ceux du poëte ne sont plus distincts : ils n'ont qu'un seul et même culte, et ne font qu'un même cortége dans l'avenir.

VIRGILE.

SUITE.

VI. S'IL EST VRAI QUE LE POËME ÉPIQUE NE SOIT PAS LE PREMIER DES GENRES.

Je demande à glisser ici, comme entre parenthèses, un petit chapitre incident. Il m'est arrivé sans doute, dans le courant de ces Études qui vont de *l'Iliade* à *l'Énéide*, de parler de l'épopée comme du premier et du plus considérable des genres littéraires poétiques, ou du moins cette prééminence est sous-entendue dans ma pensée, et aussi, je le crois, dans celle de la plupart des lecteurs. Cependant je ne dois pas dissimuler qu'en ceci on a contre soi la plus grande autorité classique de l'antiquité, Aristote. Traitant expressément la question de savoir lequel des deux genres de poésie, l'épopée ou la tragédie, est le meilleur, Aristote se prononce pour le dernier. Il en donne plusieurs raisons qui reviennent à

dire : la tragédie jouée produit plus d'effet que l'épopée lue ou récitée, et, même lorsqu'on lui retire ce jeu et cette mise en scène, elle garde encore son intérêt supérieur, et elle atteint son but à la lecture. Elle resserre plus de choses dans un moindre espace, et avec une imitation naturelle plus expressive, plus agréable. Lorsque Aristote parlait ainsi, lui le grand observateur, il est à croire qu'il promulguait moins une loi qu'il n'exprimait un fait : il était sous l'impression récente et toute vive de l'époque la plus florissante de la tragédie, de ce grand siècle des Sophocle et des Euripide qui ne faisait que d'expirer.

Nous autres modernes, nous avons à lui opposer un plus grand nombre de faits, sans compter celui de sa propre nation, lequel, malgré tout, demeure contre lui. Sans doute il peut sembler d'un médiocre intérêt de savoir quel est le genre le meilleur ; il vaut mieux se demander quel est le poëte le meilleur. Toutefois il n'est pas indifférent non plus d'avoir un avis sur l'ordre naturel des genres qui se lie à la marche même de l'esprit humain, de l'imagination humaine.

Nos raisons contre Aristote pour que l'épopée soit le premier des genres, c'est d'abord le fait historique presque universel. Énumérons un peu. Même chez les Grecs, qui ont eu les plus grands tragiques du monde; il n'y a pas d'œuvre supérieure ni égale à l'œuvre homérique. Chez les Latins, qui n'ont pas

ou de tragédie, il n'est pas d'œuvre comparable à celle de Virgile. Je laisse, dans le monde oriental, le grand poëte épique persan Firdousi, qui est aussi l'historien de sa nation; je laisse ces immenses poëmes héroïques et philosophiques qui paraissent régner dans l'Inde avant que le drame soit dégagé. Je reste dans les horizons où notre regard joue à l'aise et porte aisément. Or, dans le monde moderne, à la première saison de forte renaissance poétique, la première grande production durable qui apparaît en Italie, c'est une épopée (quel que soit son titre), celle de Dante; chez les Portugais, c'est l'épopée de Camoëns. Et antérieurement, à une époque plus confuse, l'Allemagne du treizième siècle, au dire de ses historiens littéraires, n'a-t-elle pas surtout à se glorifier de ses poëmes chevaleresques? Pour les modernes comme dans l'antiquité, le genre épique est donc l'aîné des genres, et mérite d'être dit le premier dans tous les sens. Il est vrai qu'en Angleterre le poëte dramatique Shakspeare précède et balance Milton, et lui est même supérieur comme peintre de la nature humaine; et en France, où nos épopées du Moyen-Age furent de bonne heure oubliées, c'est dans le drame, tragédie et comédie, qu'a éclaté la supériorité de nos poëtes à ce grand moment et à cette heure immortelle de notre littérature. Aristote semble y avoir complétement raison. La poésie dramatique nous a été le genre le meilleur. Les Français, entre les divers

peuples, restent atteints et convaincus de n'avoir point la tête épique. Mais il n'en est pas moins vrai aussi que le poëme épique, là où il trouve son poëte et la nation propre à le porter, est par sa nature quelque chose de plus grand, de plus vaste, de plus majestueux, de plus primordial. Ce caractère primitif et qui se rapproche d'autant plus de la poésie qu'il paraît moins viser à l'art, cette circonstance fréquente et si remarquable chez la plupart des peuples d'avoir ainsi, à l'origine de leur littérature, une sorte d'épopée mère qui y verse avec fertilité ses sources et continue d'en dominer les horizons, tout cela forme un préjugé en faveur de la dignité ou de la supériorité du genre, si tant est que le genre existe sans le poëte.

Mais puisque j'ai été amené à cette question qui consiste à comparer entre elles l'épopée et la tragédie, il y a des raisons autres encore et précises à opposer avantageusement, je le crois, à la prédilection dogmatique d'Aristote, et sur son terrain même. Je ne reproche pas à la tragédie l'action, qui est un de ses moyens. Il est bien certain que l'imitation et l'idéalisation de la nature humaine par la tragédie est plus vive, plus émouvante et plus entière dans un temps donné : en deux heures une tragédie représentée produit plus d'effet qu'une lecture de deux heures d'une narration épique sur le même sujet, à égalité de talent. Mais cette représentation des tra-

gédies leur donne un caractère viager en même temps que plus vif. Elles ne sont pas représentables à jamais. Il y a une infinité de lieux où l'on n'a pas ce qu'il faudrait pour les jouer, et il vient un moment où elles ne se jouent plus du tout, et où elles ne peuvent plus que se lire. Alors il leur manque quelque chose d'essentiel; elles emportent avec elles une défectuosité dans l'avenir. Si belles qu'elles soient, il y a en elles une part d'*opéra* qu'on regrette, qu'on est réduit à se figurer. Aristote dit que la tragédie produit son effet à la seule lecture. — Oui, elle produit un effet, mais pas tout son effet, et en la lisant on sent qu'il y manque un surcroît de vie qui l'achevait; et c'est un défaut. La lecture, en un mot, est le pis-aller de la tragédie; cette lecture (je ne sais si tout le monde est comme moi) est toujours accompagnée d'un léger sentiment de regret et d'inquiétude : on n'a pas tout, on ne se rend pas compte de tout[1]. L'épopée, au contraire, qui a pu avoir dans sa nouveauté ses récitations et ses scènes à demi dramatiques, s'en passe toutefois aisément, se suffit à elle-même dans sa lenteur, se complète, subsiste et dure plus égale dans toute son étendue. Comme genre, elle se présente et se maintient plus en entier avec

[1] L'abbé Galiani allait bien plus loin lorsqu'il disait, mais dans le même sens : « Une tragédie qui n'est pas jouée n'est rien. On la joue « toujours dans sa tête lorsqu'on la lit. » (Lettre à madame d'Épinay, réponse au n° 27.

ses qualités durant la suite des âges. Enfin un monument épique résiste mieux au temps qu'un groupe tragique.

Ces questions à discuter étaient chères à l'ancienne critique, il n'est pas défendu à la critique moderne de s'en occuper encore quelquefois.

VII. DE LA RÈGLE DE L'ANNÉE POUR LE POËME ÉPIQUE, ET DE LA DURÉE DE L'ÉNÉIDE.

Une autre question qui se rapproche de la précédente par l'esprit, et qui est de celles que l'ancienne critique affectionnait également, se rapporte à la durée de l'action dans *l'Énéide*.

Le sujet du poëme, on le sait, est des plus simples et des mieux définis. Après la prise de Troie, et sur la fin même de la fatale nuit où elle succombe, Énée, après avoir fait tous les efforts désespérés de courage et de patriotisme, sort de la ville en flammes, emmène son vieux père, son fils, sa femme (il la perd par la volonté des Dieux) et ce qu'il peut rassembler de Troyens. Il se réfugie au pied du mont Ida, et de là s'embarque avec ses dieux et ses compagnons pour aller fonder, sur la foi des oracles, une ville et un empire. Cette fondation de ville et d'empire, dont le lieu ne lui est d'abord que vaguement connu, il l'essaie successivement en plusieurs endroits, en Thrace,

en Crète, et enfin, après la tempête qui le jette à Carthage et l'oubli passionné qui l'y retient quelques mois, il vogue résolûment vers l'Hespérie et l'Ausonie, dont il a déjà aperçu et touché le rivage en venant d'Épire; il débarque dans le Latium, y trouve des ennemis, des alliés, et après une campagne opiniâtre il triomphe de Turnus, qui représente la race aborigène hostile et réfractaire. Le poëme se termine à la mort de Turnus.

Cet ensemble d'événements, depuis la chute de Troie jusqu'à la prise de possession du Latium, embrasse, au compte de Virgile, sept années accomplies; mais la durée même de l'action de *l'Énéide*, à la bien entendre, n'excède pas une année. Il faut savoir que la règle de l'*année* pour les poëmes épiques, c'était comme la règle des *vingt-quatre heures* pour les tragédies : un poëte épique, au moins selon les critiques du second et du troisième âge, n'était censé avoir observé toutes les lois de l'art et les conditions du genre que quand il avait fait rentrer son action dans ces limites. De même qu'un poëte tragique aurait manqué à la vraisemblance ou à la convenance en coupant son action par l'intervalle d'une nuit, le poëte épique eût paru aller contre l'intérêt de son récit s'il avait pris et fait prendre à son héros ses quartiers d'hiver dans le cours de l'action. Ronsard, qui était un classique, et, à quelques égards, un ultra-classique, a cru, d'après un passage qu'il a peut-être

inexactement interprété, que Virgile avait manqué à cette convenance : mais que Virgile y ait songé ou non, presque tous les critiques de profession et les experts ont déclaré qu'il était dans les termes voulus. Au commencement du poëme, en effet, il y a sept ans qu'Énée et ses compagnons errent par les mers ; on est au septième été. Le récit que fait Énée à Didon va résumer les aventures et les vicissitudes de ces six années errantes. A partir de là, c'est le poëte qui prend en main et qui raconte le restant de l'action, le séjour à Carthage, le retour en Sicile, et les divers événements qui signalent le premier établissement en Italie. Tout cela, bien supputé par les plus rigoureux critiques, se passe à peu près dans un an, et même en moins d'un an. Faisons le calcul avec eux, si vous voulez.

Énée a perdu son père en Sicile. On suppose qu'après cette mort, le fils pieux, grand observateur des rites et cérémonies, n'a rien entrepris pendant les dix mois qui constituaient le deuil romain. Il part donc de la Sicile au printemps suivant, et à ce moment commence l'action du poëme. Il fait naufrage au début ; il reste à Carthage jusqu'à la saison des vents, l'*hyems*, qui n'est pas nécessairement l'hiver : le solstice d'été a ses orages. Supposez trois mois pour l'épisode de Didon. C'est court, direz-vous, mais les poëtes vont vite, et quelquefois les amants aussi. Échappé d'Afrique, Énée revient en Sicile et

n'y reste que peu de temps, peu de jours; de là il va en Italie, où tout marche et court vers le dénoûment. A ce compte, qui est le plus strict de tous ceux qu'on ait faits, et dont l'honneur arithmétique revient au révérend Père Le Bossu, l'action proprement dite fait moins d'une année, et tient dans une seule campagne. Car, en admettant que Virgile ait pensé à tout, on voit, d'après la description d'une embuscade, qu'il y avait encore beaucoup de feuilles aux arbres la veille de la mort de Turnus : on n'était donc pas en hiver.

Et puis quand tout cela ne serait qu'un raisonnement fait après coup ; quand même Virgile, qui n'a pas revu son poëme, aurait tenu sa chronologie moins en règle que ne le fait son critique, et quand Énée aurait passé tout un hiver en s'oubliant bien réellement auprès de Didon, comme il semble d'abord plus désirable pour lui et plus vraisemblable, où donc serait le malheur? et *l'Énéide* nous en charmerait-elle moins?

Il n'y a guère que les auteurs de Poétiques qui regardent les choses par ce côté et avec cette exactitude; les lecteurs, même gens de goût, s'en soucient assez peu. On serait plutôt tenté de remarquer, à la façon rapide dont les événements se pressent, s'accumulent et dans le récit d'Énée et dans ce qui suit, qu'il y a un peu d'invraisemblance, si l'on prend les choses au point de vue tout naturel. Mais

c'est une convention et un artifice de ces sortes de poëmes de supprimer bien des intermédiaires, de nous transporter d'abord au cœur de l'action et quand elle n'a plus qu'à se précipiter. On ne revient sur le passé qu'au moyen d'une narration étendue et pleine. On a ainsi le présent en réalité, et le passé dans une sorte de miroir. Et, en effet, il est mieux de ne pas faire d'un poëme une biographie en vers, une histoire procédant régulièrement, et de ne pas aller, comme le voulait Stace, *d'un bout à l'autre* de son héros depuis le berceau jusqu'à la tombe. C'est assez de le montrer en ses instants décisifs et lumineux.

VIII. ANALYSE GÉNÉRALE DE L'ÉNÉIDE. — LES CINQ PREMIERS LIVRES.

J'en viens maintenant à ce qui doit terminer ces considérations générales, à présenter une analyse rapide des douze livres de *l'Énéide*, et à faire une sorte de première promenade à travers le poëme, avant de m'arrêter (ce que je ne ferai point ici) à aucun livre en particulier. C'est encore là une occasion pour nous de nous donner avec ampleur le sentiment et l'impression de la manière et du génie de Virgile. En revenant ainsi à plusieurs reprises sur cette considération du modèle, il me semble que nous faisons comme ces peintres qui donnent plusieurs couches à leurs fonds de tableau avant d'y dessiner les particulari-

tés et les détails. Chaque fois nous ajoutons quelque chose; nous enfonçons et nous marquons davantage; nous donnons à notre impression plus de consistance et de solidité. Cette analyse finie, je n'aurai plus qu'à remercier mes obligeants lecteurs de m'avoir bien voulu suivre jusqu'au bout dans ces développements, qui ne sont eux-mêmes que le préambule d'une étude suivie.

Ainsi je veux non pas analyser strictement le poëme, mais donner une large et rapide idée, une sensation presque, de l'ensemble, du plan, de la marche des livres, de ce que chacun contient de plus remarquable, et faire sentir aussi la moralité poétique que j'en reçois et qui s'y rattache. Avec Virgile, un tel résumé est facile, car le poëte possède et observe dans toute sa composition les principales qualités romaines, concision et unité.

Premier livre. — Énée donc, errant depuis près de sept ans déjà, fait voile, de la Sicile où il a perdu son père, pour l'Italie. Junon, qui le voit si près du terme, s'irrite : elle commande à Éole de déchaîner la tempête. On a la description de cette tempête. Énée est jeté sur la côte d'Afrique, là où il trouvera la ville et l'empire naissant de Didon. Vénus dispose tout en sa faveur et supplie Jupiter, qui la rassure en souriant et qui lui déroule les décrets immuables, les destins d'Énée, ceux de sa postérité, et de toute cette race romaine à l'orgueil souverain, à la toge majes-

tueuse. Vénus apparaît en chasseresse à Énée ; elle lui explique où il est, ce qu'il a à faire, et se révèle en disparaissant. Énée, enveloppé d'un nuage et accompagné du seul Achate, se dirige vers la ville, sur une colline d'où on la découvre. Entré dans un bois sacré, il voit des peintures aux parois d'un temple et y reconnaît les malheurs de Troie ; il s'y reconnaît lui-même. La pitié a ici ses larmes : *Sunt lacrymæ rerum.* Didon apparaît, suivie de son cortége ; les compagnons d'Énée, sauvés de leur côté du naufrage, et qui ignorent le sort de leur chef, viennent la supplier. Le nuage tombe ; Énée à son tour se révèle, et entre lui et la reine l'entrevue commencée par une surprise se change aussitôt en une vive et tendre hospitalité. Vénus y veille ; l'enfant Cupidon, sur le désir de sa mère, prend pour ce soir-là la figure d'Ascagne et achève d'embraser Didon. A la fin d'un splendide festin et après mille questions confuses qui ne peuvent la satisfaire, Didon demande à Énée un récit complet de ses infortunes et de celles de sa patrie. Énée commence.

Le second et le troisième livre tout entiers sont consacrés à ce récit que rien n'interrompt et qui dut occuper toute la nuit jusqu'au matin. Le cadre, d'ailleurs, est magnifique : une vaste salle éclairée aux flambeaux, avec des tentures de pourpre et les opulences de Sidon ; une table éblouissante de cratères, de coupes et de vases d'or ; tous les grands de

Tyr, toute la jeunesse troyenne, disposés à la ronde; Enée en face de la reine, et celle-ci à demi couchée et tenant entre ses bras l'enfant Ascagne, qui n'est autre que l'Amour.

Le second livre, qui contient le récit de la prise et de la nuit suprême de Troie, passe pour le plus pathétique par l'intérêt et le tragique des scènes; de même que le premier livre si rempli, si habile en toutes sortes d'assemblages, nous offre peut-être le plus commode exemple pour nous bien rendre compte de la manière composite et du procédé éclectique de Virgile en poésie, avec ce je ne sais quoi d'achevé, de noble, de poli et de sensible dont il revêt le tout.

Le récit commence par l'histoire du cheval de bois, par l'épisode de Sinon, de Laocoon. Avec l'apparition d'Hector à Énée en songe s'ouvre une série de scènes lugubres, lamentables, qui se succèdent sans relâche et forment un immense tableau, — trop immense même pour être raconté ainsi sur la fin d'une nuit de fête, et pour n'avoir rempli en réalité qu'une nuit aussi, et une courte nuit d'été comme fut celle où Troie succomba. Il y a là bien des choses en peu d'heures. C'est volontiers le procédé épique, et en particulier celui de Virgile, qui presse et enferme avec plus d'art les mêmes choses qu'Homère déploierait et laisserait courir avec plus de naturel. On n'a pas, au reste, pour ce second livre, les principales sources auxquelles Virgile a dû puiser, ni le *Sinon*

ni le *Laocoon* de Sophocle, ni les ouvrages d'Euphorion l'Alexandrin et de Pisandre, qu'on suppose que Virgile a imités. Les originaux grecs étant perdus, on est tenté ici de lui attribuer comme à Horace (et plus en grand) une sorte d'originalité supérieure à celle à laquelle il a droit, et plus d'invention qu'il n'en voudrait lui-même réclamer.

Le troisième livre contient la suite du récit d'Énée après son embarquement et son départ de la Troade : c'est un livre en partie géographique ; Énée y raconte ses diverses stations durant les années de pèlerinage, et ses vains essais de colonisation en divers lieux. Pourtant l'épisode de Polydore en Thrace (imité d'Euripide), surtout celui d'Andromaque en Épire, et celui d'Achéménide en Sicile, donnent un intérêt charmant et profond à ce livre, qui reste animé d'un tendre souffle virgilien au milieu de tous les détails savants d'oracles, de cérémonies et d'augures, et des religions de tout genre dont il est rempli.

Énée a terminé son récit. Le quatrième livre immortel, le plus relu chez les modernes et aussi chez les Romains, est l'histoire de la passion de Didon, puisée aux lèvres du héros en l'écoutant, de son égarement, de son effort pour le retenir et l'enchaîner à ses rivages, et, dès qu'elle le voit s'éloigner, de son désespoir et de sa mort sanglante sur le bûcher. Ici Virgile a beaucoup emprunté, beaucoup imité, surtout de la Médée d'Apollonius de Rhodes, qu'il sem-

ble même d'abord suivre pas à pas; mais le génie du poëte se retrouve comme toujours, avec sa ressource propre et sa revanche finale ingénieuse et grandiose. Ainsi cette mort de Didon, avec les imprécations qui présagent Annibal (*exoriare aliquis...*), est magnifique et d'un ordre unique en poésie. C'est par là que Virgile l'emporte de bien loin sur Apollonius. Didon se poignardant sur son bûcher, dont Enée du haut de ses vaisseaux peut apercevoir les flammes, nous présage la plus grande lutte historique, et l'on voit en idée les Alpes franchies, la Trébie et Trasymène, et Cannes et Zama, et le second des Scipions, assez pareil à Énée, pleurant sur la ruine de Carthage.

Virgile, qui est bien de la grande nation en cela, n'a perdu aucune occasion dans les endroits décisifs de son poëme, et à chaque intervalle, de nous faire toucher en quelque sorte l'anneau d'airain, j'appelle ainsi la chaine de la destinée romaine. Voyez! il a commencé son poëme en montrant du doigt Carthage, la grande rivale : *Urbs antiqua fuit...*, et la grande rivale qui n'est plus! il y revient en plus d'un moment. Au dixième livre, lorsque Énée, malgré un premier bon accueil, voit se soulever et se liguer contre lui tous les peuples de la confédération latine, que dit Jupiter aux autres Dieux qui soufflent et attisent la querelle? « Pourquoi vous presser? pourquoi cette discorde contre ma défense? Le jour viendra assez tôt, n'en devancez point l'heure, le jour

propice aux combats, quand la féroce Carthage menacera d'un immense danger les murailles romaines, et déchaînera contre elles les Alpes entr'ouvertes; c'est alors qu'il sera permis de lutter de haines et de s'entre-déchirer. » On peut dire que l'idée des guerres puniques, l'idée d'Annibal, plane sur la composition de *l'Énéide*. Cet empire dont Énée prépare le berceau, dont Auguste occupe le faîte et embrasse la pleine grandeur, a eu sa crise principale à l'heure d'Annibal : c'est par lui que Rome a pu douter un moment de sa destinée, — par lui qu'elle a été mise en demeure ou de périr, ou, lui vaincu, de marcher résolûment et de courir vers la domination universelle à laquelle elle est désormais parvenue. Il est donc bien à Virgile d'avoir fait d'Annibal une des perspectives directes de son poëme. Penser à Annibal et aux périls qu'il avait fait courir aux descendants d'Énée et de Romulus, à la fumée de son camp qu'on voyait du Capitole; y faire penser du temps d'Auguste, et quand les aigles romaines ne s'arrêtaient plus qu'à l'Euphrate, c'était d'autant mieux célébrer le règne présent, et faire bénir les Dieux d'avoir terminé par un tel couronnement de si longs et si laborieux efforts. Notez l'art de Virgile et les points extrêmes qu'il excelle à faire saillir dans le déroulement des temps : *Évandre*, — *Annibal*, — *Auguste*. Mais admirons que ce soit à propos de Didon, et dans la bouche d'une amante égarée et mourante,

que soit venue se placer si naturellement cette prédiction historique du plus terrible vengeur.

Le cinquième livre de Virgile nous montre le retour d'Énée en Sicile; il y est forcé par les vents, il y est engagé par le désir de rendre à son père, qui y est mort l'année précédente, des honneurs solennels et de célébrer un anniversaire funèbre. Parti de Sicile au commencement de l'été, il y revient à la fin de la même saison (auquel cas il n'aurait passé que trois mois en Afrique). Il retrouve en Sicile Aceste, un roi d'origine troyenne, et une hospitalité de compatriote. On a la description des jeux, très-brillante, très-agréable, très-savante, imitée des jeux en l'honneur de Patrocle dans *l'Iliade*, et aussi de ceux auxquels Ulysse prend part chez les Phéaciens; mais plus d'un trait et d'une circonstance se rapporte déjà aux jeux favoris des Romains et rappelle le Cirque ou le Champ de Mars. Montaigne, en vrai curieux qu'il était, estimait ce cinquième livre *le plus parfait de tous*, et celui auquel l'auteur aurait eu le moins à retoucher s'il avait eu le temps de donner encore quelque *tour de peigne* (c'est Montaigne qui parle ainsi) à *l'Énéide* — La dernière partie du livre, qui expose la tentative d'incendie des vaisseaux par les femmes troyennes, s'ouvre par une image d'une grande et triste beauté, l'attitude de ces femmes, toutes assises à l'écart sur le rivage et les yeux fixés sur l'immensité des flots :

. . . . . . Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes. . . . .

C'est pourtant cette même mer de Sicile, à la ligne bleuâtre et sereine, que le petit berger de Théocrite ne demande qu'à voir sans cesse et à posséder de ses yeux pour tout bonheur et pour tout empire, assis au pied d'un rocher, ayant son troupeau et celui de sa bergère épars devant lui, et la tenant elle-même contre son cœur. Mais l'exil ici change les couleurs du plus beau ciel, et ce qui peut faire le cadre enviable, la bordure enchantée de la pure félicité pastorale, devient le fond infini et sombre d'une douleur qui ne veut pas être consolée. Énée repart, laissant en Sicile les femmes, les découragés et les vieillards; et, n'emmenant cette fois avec lui que l'élite de la jeunesse, une poignée d'hommes, mais l'âme même de la guerre, il fait voile vers l'Italie.

VIRGILE.

SUITE.

IX. LES SEPT DERNIERS LIVRES DE L'ÉNÉIDE. — MORALITÉ DU POËME.

Le sixième livre est réputé le plus beau, le plus savant, le plus noble, le plus philosophique et le plus patriotique de *l'Énéide*, de même que le quatrième en demeure le plus passionnément tendre, et le second le plus tragique et le plus lamentable. Énée, sur le conseil d'Anchise qui lui est apparu, et précédemment d'Hélénus, va consulter, en passant devant ces rivages où seront un jour Naples et Baïa, l'effrayante Sibylle de Cumes et lui demande l'entrée des Enfers. Elle-même l'y conduit. Ici Virgile se souvient encore directement d'Homère, mais avec des différences qui sont à la fois celles des âges et celles des génies. L'Enfer d'Homère est assez pauvre et tout élémentaire d'apparence : une fosse creusée, le sang d'une victime répandu, des âmes ou Ombres avides, altérées, affamées, qui viennent pour y boire, et, sous un jour

crépusculaire, une plaine semée d'asphodèles. Mais à côté de cette pauvreté, de cette misère inhérente à l'idée même de la mort, que de touchantes et naïves beautés! quelles tendresses! Homère a l'éloquence des discours, un pathétique qui coule par torrents, cette voix qui sort des entrailles, comme lorsque la mère d'Ulysse lui raconte les regrets qu'elle avait de lui absent et qui l'ont fait mourir; il a des tendresses charmantes, comme lorsque Agamemnon parle de son fils le petit Oreste et du petit Télémaque, et quand Achille demande des nouvelles de son fils sur la terre. Et cette parole d'Achille, « qu'il aimerait mieux lui-même être sur la terre le serviteur, le garçon de charrue d'un fermier sans domaine à lui et qui n'aurait qu'à peine de quoi vivre, plutôt que de commander en roi à tout le peuple des morts; » quel aveu! quel cri de nature! Homère, on le voit, comme les anciens Hébreux, comme les esprits simples et primitifs, a une très-pauvre et très-vague idée de la vie future. C'est l'idée qui est la plus naturelle à l'homme quand la Révélation ne l'a pas touché, ou qu'une philosophie qui en approche et qui y achemine n'a pas élaboré les conceptions de l'âme humaine. On a dans Homère, même lorsqu'il nous présente parmi les morts ses plus grands héros, le sentiment juste, profond et non masqué de cette misère finale, de ce séjour hideux, de ce lieu sans joie aucune et *sans bonheur*, de ce royaume fétide

qu'habitent les morts, les *têtes débiles des morts*, — les morts sans raison, *sans entendement*, — les *fantômes des humains fatigués;* ce sont ses expressions habituelles. Entre Homère et Virgile, il y a eu tout un travail de la pensée, de la méditation et du temps : il y a eu Platon et le *Phédon*, les Champs Élysées de Pindare et les descriptions lyriques, les initiations, les systèmes philosophiques, le *Songe de Scipion*, toute une construction et une architecture du monde d'au delà, artificielle sans doute et acquise, mais qui avait introduit quelque ordre dans les ténèbres, et qui avait dissipé ou fait reculer plus d'une horreur première. Virgile en use et en profite : lui qu'on dit avoir été épicurien ailleurs, il est ouvertement pythagoricien et platonicien dans son Enfer. Il y a un commencement de Dante dans l'Enfer de Virgile. Et comme il sentait qu'il ne pouvait lutter avec Homère en pathétique ou en grandeur pour tout ce qui était des anciens héros et de ces principaux chefs contemporains de la guerre de Troie, il s'est rejeté avec son héros pieux sur un épisode émouvant, moins illustre, sur un cas singulier d'amitié privée, la rencontre de Déiphobe, et il en a tiré d'heureux et vifs accents de pitié et de tendresse. Mais là où il s'est réservé, par un coup de son art, de retrouver noblesse, grandeur, et toute son originalité, c'est dans l'énumération qu'il fait faire par Anchise à Énée des grandes âmes futures qui habiteront les corps des héros et

des généreux citoyens romains. Par là aussi il a fait son Enfer *digne des consuls;* il s'est montré le plus fidèle, le plus majestueux interprète de la religion romaine, de celle qui prit toute sa splendeur à dater des Scipions, et qui subsistera jusqu'à l'Agricola de Tacite; en vertu de laquelle il est désiré ou entendu que les grandes âmes ne doivent point s'éteindre avec le corps, et que les services publics rendus à la patrie ouvrent le chemin du Ciel.

J'ai un seul regret dans ce sixième livre, c'est qu'à l'endroit où sont les poëtes, les sages, le groupe des bienfaiteurs du monde, des mortels divins et harmonieux, Virgile, en décernant la première place au fabuleux Musée, n'ait point dit un mot d'Homère. Je sais bien qu'il n'y pouvait placer Homère, qui n'était pas mort ni même sans doute né à la date où Énée visitait les Enfers; mais l'adresse de Virgile a été si grande pour faire figurer et pour nommer dans son Élysée tous les illustres Romains qui n'étaient pas nés, qu'on aurait aimé à lui voir employer quelque chose de cet art et de cette industrie pour faire à l'avance sa place à Homère et pour le célébrer avec la piété qu'il avait certainement vouée à ce père et à ce dieu de toute poésie. Pourquoi avoir été plus ingénieux à montrer César et Auguste qu'à montrer Homère? Quoi de plus simple que de faire dire à Musée qu'il n'était là que pour tenir la place, pour attendre le poëte vraiment souverain, celui qui pren-

dra le *sceptre*, comme a dit Lucrèce, ou, comme Dante l'a dit, qui tiendra l'*épée*, éternellement jeune et florissant? — Mais peut-être que cette suprématie décernée à Homère n'eût convenu que médiocrement aux Romains, et qu'elle leur aurait déplu au cœur de leur poëme national? — Je ne le crois pas; Cicéron a bien pu parler comme il l'a fait en toute occasion, avec enthousiasme, de Platon et de Démosthène. Puis, qu'importe? Virgile se devait cela; il eût satisfait son cœur en témoignant au monde sa reconnaissance; il eût fait, et avec plus de motif encore, ce que Dante fit plus tard envers lui-même : « *Tu se' lo mio maestro*... Tu es mon auteur et mon maître; tu es celui de qui j'ai pris le beau style qui m'a fait honneur. » Ce que Virgile à cet endroit lui aurait rendu de filial hommage aurait passé dans la langue de tous bien autrement encore que ce qu'Horace a dit de Pindare, et huit ou dix beaux vers seraient devenus les termes consacrés dans lesquels l'univers latin se fût accoutumé à répéter à jamais la louange d'Homère.

Un disciple, Silius Italicus, dans son Élysée, au XIIIe livre de ses *Guerres puniques*, semble avoir voulu réparer l'omission et payer quelque chose de la dette de Virgile; il a montré son Scipion, à la rencontre de la figure éblouissante et sacrée que couronnent de chastes bandelettes, saisi d'admiration et interrogeant la Sibylle : « Dis-moi donc quel est ce

personnage, ô Vierge! car son front est tout rayonnant de lumière, et une foule d'âmes le suivent en l'admirant et le saluent d'acclamations fréquentes. Quel aspect vénérable! si ce n'était un habitant des sombres demeures du Styx, je serais tenté de croire que c'est un dieu. » — « Tu ne te trompes pas, répond la prêtresse : il a mérité de passer pour un dieu, et ce n'est point une petite portion de la Divinité qui habitait en son large cœur. Embrassant dans sa poésie la terre, la mer, le Ciel et les Enfers, il a égalé par la beauté et la gloire de ses chants les Muses et Apollon; et tout ce qui est ici, avant de le voir de ses yeux, il l'a divulgué aux mortels; et votre patrie troyenne, il en a porté la renommée jusqu'aux astres. » *Vestram Trojam!* comme ce dernier mot aurait mieux résonné encore et aurait eu tout son accent à l'oreille et au cœur d'Énée! comme cela eût été plus doux et plus beau à couler par les lèvres de Virgile! — Homère brille donc dans l'Élysée du sixième livre par son absence même, et ç'a été un oubli étrange de la muse virgilienne de n'avoir peint nulle part ce maître vénéré et ce grand ancêtre comme elle l'aurait pu.

Mais je m'oublie, et je n'ai en ce moment qu'à traverser le plus rapidement possible l'ensemble de l'œuvre de Virgile. Les six derniers livres sont généralement réputés moindres, moins beaux, moins dignes de Virgile que les six premiers : c'était l'opinion

de Voltaire, ce n'est point celle de Chateaubriand, qui trouve que la plupart des mots attendrissants qui caractérisent le génie de Virgile se rencontrent dans les six derniers livres, ainsi que les épisodes d'Évandre et de Pallas, de Mézence et de Lausus, de Nisus et d'Euryale.

Au septième livre, Énée aborde aux rives du Tibre. Le poëte invoque de nouveau les Muses, et nommément Érato, pour raconter des événements qui sont pourtant plus terribles que tendres. Un autre ordre de choses va se dérouler, un autre poëme s'inaugure :

> . . . Major rerum mihi nascitur ordo,
> Majus opus moveo. . . . .

Ici l'Odyssée finit, l'Iliade d'Énée commence. Cette Iliade est près de se clore dès le début et sans combats. Un oracle a préparé le vieux roi Latinus à recevoir des hôtes. De son côté, Énée en débarquant est aussitôt averti qu'il a touché le sol de la patrie nouvelle. Il est assis avec les chefs ses compagnons et avec Iule, tous ensemble font un repas au pied d'un arbre; et comme on avait placé les mets et les fruits sur les pains et qu'on avait fini par manger le tout, ce qui était dessus et ce qui était dessous, le jeune Iule se met à dire en plaisantant : « Tiens! nous venons de manger nos tables. » En être réduit

à *manger jusqu'à ses tables*, c'était le signe, jusque-là demeuré obscur et d'un pronostic effrayant, qui annonçait qu'enfin on était arrivé au lieu marqué par les Oracles pour un établissement définitif. Énée envoie donc une députation de cent orateurs (c'est beaucoup) au roi Latinus qui est à Laurente, tout près de là, pour lui offrir des présents et lui demander bon accueil, avec un coin de terre où il puisse fonder sa colonie. Le roi Latinus, au cœur débonnaire et l'esprit tout rempli des prodiges et des oracles qui l'ont prévenu, ne se borne pas à accorder à Énée ce que celui-ci demande; il lui offre de lui-même sa fille Lavinie et une part dans sa royauté. Tout allait finir au mieux par un si prompt accord, si Junon, traversant les airs sur son char, n'avait vu la joie des Troyens et ne s'était dit qu'elle se devait à elle-même d'y mettre obstacle. Junon intervient ici pour remonter la machine épique, comme elle avait fait au premier livre; on peut même trouver qu'elle se répète. Sur son ordre, Alecton, une des Furies, s'en mêle, comme autrefois Éole : elle met la rage au cœur de la reine Amate, femme de Latinus, qui veut le jeune Turnus roi des Rutules pour gendre, et qui entraîne dans son parti toutes les femmes. Alecton enflamme Turnus lui-même et le précipite au combat; puis elle profite d'un accident de chasse, d'un cerf apprivoisé qu'Ascagne relance et poursuit par mégarde et qu'il blesse, pour amener un conflit san-

glant de toute la jeunesse latine et des Troyens. Le temple de Janus, dont Latinus se refusait, malgré tout, à pousser les portes redoutables, s'ouvre de lui-même à deux battants sous la main de Junon, et la guerre est déchaînée. — Le poëte entre alors dans l'énumération des guerriers et des princes qui s'assemblent à l'appel de Turnus. Ce dénombrement, où à côté de noms fictifs et fabuleux s'entrelacent des généalogies sabines et des traditions nationales, se termine par le portrait de l'intrépide et svelte Camille, le type virginal des héroïnes chevaleresques et des futures Clorindes.

Camille avait pourtant été précédée d'une Penthésilée, reine des Amazones, venue au secours de Troie, célébrée par les Cycliques, et si belle que, morte, et quand il lui ôta son casque, elle inspira de l'amour à Achille, qui l'avait tuée.

Le chant huitième est d'une admirable composition et structure. Énée, qui se sent près d'être assailli de toutes parts, et dont l'esprit hésite et flotte entre les desseins divers, voit de nuit, en songe, lui apparaître un vieillard, le dieu même du lieu où il repose, le Tibre, qui lui indique un allié naturel dans Évandre, roi des Arcadiens, établi à quelques lieues plus haut sur ses rives, entre les sept collines, c'est-à-dire à l'endroit où sera Rome un jour. Pour preuve de la vérité de ses paroles, il lui dénonce (selon une vieille tradition du cru) la grande laie ou

truie blanche qui vient de mettre bas trente petits tout blancs, et qu'il trouvera couchée sous les chênes du rivage. Nous sommes dans la terre du vieux Saturne et loin des élégantes fictions de la Grèce. Énée, à son réveil, ne manque pas de trouver la truie mystérieuse. Il prend deux galères à double rang de rameurs et remonte le Tibre, qui s'y prête comme un père, en apaisant et retirant ses eaux; il arrive à la cité rustique d'Évandre, au moment où le digne roi, entouré de son fils, des principaux de sa nation et de son sénat si pauvre encore, offrait un sacrifice annuel à Hercule en commémoration de la victoire du héros sur le brigand Cacus, dont il avait purgé le pays. L'époque de *l'Énéide*, quand on ne regarde que la date des choses, est bien exactement la même que celle de *l'Odyssée;* l'âge d'Évandre est bien, en effet, l'âge de Laërte et d'Eumée; mais chez Virgile, qui, à la différence d'Homère, n'est en rien contemporain de ce qu'il raconte, le chaume d'Evandre et les bois sauvages environnants laissent entrevoir dans l'intervalle l'éclat des marbres romains, et le Capitole est là toujours dans le fond pour faire contraste et donner la mesure des siècles. Évandre lui-même, dans la simplicité de son accueil et de ses paroles, a quelque chose de magnifique et de doux qui présage le règne d'un Numa. Ses modestes avances à Énée sont d'un patriarche et d'un roi pasteur, mais d'un pasteur fondateur de Rome (*Romanæ conditor*

arcis) A peine Énée est-il entré dans ce palais rural où il va passer la nuit, et où s'est assis avant lui le grand Alcide, que Vénus, sa mère, s'occupe de lui avoir des armes divines et de les obtenir de Vulcain; et elle y a si vite réussi, qu'au sortir de cette fraîche entrevue avec Évandre et les Arcadiens, et encore plein de ce réveil matinal au chant des oiseaux, le lecteur aura tout d'un coup sous les yeux le produit divin de la forge de Lemnos, ce bouclier qui, par ses représentations prophétiques, complète les prédictions d'Anchise dans l'Élysée, et achève l'histoire future de la grande patrie. Qu'il est bien et tout à fait heureux d'avoir ainsi placé dans le cadre d'un même livre le tableau de la grandeur romaine parvenue à son comble, en regard de ces humbles et adorables antiquités, de cette première simplicité innocente des mœurs et des lieux : Auguste victorieux à Actium et entrant dans Rome par un triple triomphe, et Évandre offrant à Énée son lit de feuillage! Pour moi, je ne sais rien de plus touchant et de plus neuf dans toute *l'Énéide* que ce huitième livre, et qui réponde mieux à l'idée que Virgile, entre tous les poëtes latins, est celui qui s'exprime véritablement en prince et avec une vénérable majesté.

Et c'est le cas de remarquer une fois de plus le tour habituel et presque nécessaire que prennent les choses au sein de ce noble talent : chez d'autres poëtes, l'habileté apparaît sous forme brillante et

gracieuse, l'ingénieux reste ingénieux; chez Virgile, l'ingénieux est poussé jusqu'au grand.

Le neuvième livre, comme chacun des derniers, a ses beautés qui lui sont propres. Pendant qu'Énée, sur le conseil d'Évandre, est allé chercher des alliés et se mettre à la tête des confédérés toscans soulevés contre Mézence, son camp, sa ville naissante (*Troja*) se voit assiégée par Turnus et les Rutules. Les vaisseaux au moment d'être incendiés, ces vaisseaux construits avec les pins sacrés de l'Ida, sont convertis en Nymphes des mers. Virgile, pour tous ces faits merveilleux, s'en remet aux Muses : « C'est ainsi qu'on l'a cru il y a bien longtemps, mais depuis on n'a pas cessé de le redire (*Prisca fides facto, sed fama perennis*); » c'est, à lui, son excuse et son droit pour le chanter. Ici l'on a l'épisode tant cité et tant goûté, délices des âmes pures, la lutte d'amitié d'Euryale et de Nisus, qui meurent en voulant percer le camp ennemi pour aller porter la nouvelle du danger à Énée. On a aussi le premier exploit d'Ascagne qui, d'une flèche heureuse, abat le vaillant Sabin Numanus; mais, par un sentiment bien délicat, Apollon, sous les traits d'un vieil écuyer, en félicitant le jeune enfant sur ce coup d'essai, lui interdit la récidive : *Cætera parce, puer, bello...* C'est à la fois ménagement et respect pour le fils de leur roi et pour l'espérance de la tige; et puis Ascagne est trop jeune pour la guerre : si jeune, on devient trop aisément

cruel. J'entrevois ce dernier sentiment sous-entendu. Avant de mourir, Numanus exprime avec orgueil, dans un discours célèbre, les mœurs des vieux Latins et de cette dure race qui manie ou maniera indifféremment, et avec une égale ardeur, le fer de la charrue et le fer de l'épée, et qui brave la mollesse phrygienne. Ce sont les mœurs des vieux Sabins des *Géorgiques*, mais avec je ne sais quoi de plus âpre et de plus hérissé. Il est heureux à Virgile d'avoir ainsi dessiné le caractère et le type du vieux Latin d'avant Énée, en regard du jeune et tendre Ascagne, de ce favori d'Apollon, de ce nourrisson de Vénus, de cet ancêtre direct des Jules et des Césars, qui sont destinés particulièrement à amollir et à polir la rudesse romaine :

Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum.

Le dixième livre s'ouvre par une assemblée des Dieux dans l'Olympe, par les plaintes de Vénus, les récriminations de Junon et les paroles modérées de Jupiter, qui, désespérant de ramener ces déesses rivales à la raison, à la transaction avant la lutte et le sang versé, déclare son ferme propos, puisqu'il en est ainsi, de laisser faire, de laisser aller les choses : *Fata viam invenient*, les Destins sauront se faire jour d'eux-mêmes à travers le choc et les vicissitudes des combats. Cependant Énée revient d'Étrurie par

mer à la tête d'une armée dont l'énumération nous est faite avec science : il débarque en face de Turnus et malgré son effort : un combat acharné s'engage sur le seuil même de l'Ausonie. Ici se placent les scènes ou épisodes de Pallas, fils d'Evandre, qui succombe sous la main de Turnus après maint exploit; de Lausus, fils de Mézence et fils pieux digne d'un meilleur père, qui vient au secours de ce père blessé et qui se fait tuer par Énée, dont le bras ne le frappe qu'à la dernière extrémité et comme à regret.

Ce chant peut bien s'intituler le chant de Pallas et de Lausus. Un passage sublime et qui arrache des larmes, comme fait toujours le sublime de Virgile, est celui où le grand Alcide, l'ancien hôte d'Évandre, invoqué par Pallas au moment de sa rencontre avec Turnus, sent bien qu'il ne peut le sauver, et en verse des pleurs dans l'Olympe en présence de Jupiter; et Jupiter qui le voit le console en lui disant : « *Stat sua cuique dies*... Chacun a son jour marqué; le temps de la vie pour tous est court et ne revient point; mais étendre sa renommée par ses actions, c'est là l'œuvre de la vertu... » Dans tout ce livre on sent peser tout ce qu'a de terrible et de fatalement accablant la guerre, cette lourde et cruelle balance qu'elle promène indistinctement sur les têtes, et le Mars *égal* des deux côtés, comme le disait aussi Homère, et comme l'éprouvent encore de nos jours dans

leurs luttes tous les peuples vaillants; mais il est beau à Virgile, et c'est le secret de son génie, d'avoir ouvert et ménagé ces sources, ces torrents de pitié au milieu des horreurs du carnage. Il est devenu notre frère, notre compatriote à tous, ce guerrier mourant qui d'un dernier regard se plaint au Ciel et *se souvient de sa chère Argos.*

Le chant onzième, où l'on respire un peu et où il y a trêve, est celui des funérailles de Pallas et des projets divers qui s'agitent dans le conseil du roi Latinus. C'est ici que les ambassadeurs qu'on a envoyés à Diomède, fondateur d'une ville non éloignée, dans la Grande Grèce, rapportent les paroles justes, modérées, miséricordieuses, de cet ancien adversaire et ennemi d'Énée, qu'ont assagi le temps et le malheur. A ceux qui diraient que ce n'est pas là le Diomède le plus naturel, le Diomède d'Homère et du premier âge héroïque, répondons que c'est une habileté et une intention de Virgile de fondre ainsi dans ses peintures d'un âge ancien l'esprit de la civilisation plus avancée où il vit et de celle à laquelle il aspire. Dans les conseils de Latinus se dessine avec un art infini l'orateur insidieux Drancès, l'ennemi de Turnus, ressouvenir de ces tribuns et de ces captieux agitateurs populaires que Virgile ne flattait pas, mais qu'il n'a pas tellement calomniés que dans ce vivant portrait on ne croie encore les reconnaître. Est-ce donc la seule fois qu'en présence de Turnus, c'est-à-

dire du guerrier emporté, passionné, qui va d'abord au péril, Drancès, l'orateur jaloux et la langue dorée, au nom du bien public et de l'intérêt de la patrie, essayera de semer les piéges et de jeter les filets à travers la marche du lion ou de lui fermer le retour? Turnus, pas plus que Drancès, n'est l'homme et le héros de Virgile; mais en face de Drancès et de ses malignes tortuosités, on se surprend à avoir un faible pour Turnus lui-même, qui a du moins son entière franchise et l'éclair de l'audace. La guerre recommence. Énée, conduisant Troyens et Toscans, vient pour assiéger Laurentum. La guerrière Camille se porte à la rencontre de la cavalerie toscane, à la tête de celle des Volsques. On a pour cette fin de chant l'épisode des exploits et de la mort de Camille : celle-ci, toute protégée qu'elle est par Diane, ne peut éviter le trépas ; elle s'est laissé emporter trop avant par son ardeur en poursuivant un prêtre phrygien dont les armes brillantes et les magnifiques dépouilles lui font envie : on a beau être amazone et guerrière, on est toujours femme par quelque endroit. Cette héroïne Camille, vierge et chasseresse, toute consacrée à Diane comme Hippolyte, et accompagnée de ses aides de camp femmes, est une heureuse création de Virgile, ou du moins une imitation de Penthésilée, et qu'il a su rendre originale et neuve. Toutes les additions ou combinaisons romanesques des modernes, ... du Tasse en particulier, lorsqu'ils ont créé

de semblables figures, ne sauraient faire oublier ce premier profil de Camille, si net, si pur, à la fois si correct et si aérien.

Le livre douzième et dernier est digne de clore le grand monument de la poésie latine. C'est le chant du dernier choc, avant la fusion des deux peuples. Turnus, malgré les présages, malgré les supplications de la reine Amate, et s'enflammant à la vue de la muette et rougissante Lavinie, se décide à appeler Énée les armes à la main, à le défier dans un combat singulier. Les conditions du cartel sont solennellement débattues. Dans une grave et belle scène devant l'autel, au front des deux armées, Latinus et Énée posent les termes de l'alliance : même en cas de victoire, Énée est modeste : il ne prétend point à l'empire pour lui ni pour les Troyens, il ne demande que l'égalité, et de faire recevoir ses rites sacrés et ses dieux : « Pour moi, ni je ne prétendrai soumettre les Latins aux Troyens, ni je ne réclame pour moi le sceptre. Qu'à des conditions égales les deux nations non vaincues s'engagent dans un pacte éternel. Je donnerai les choses sacrées et les dieux : que mon beau-père Latinus continue d'avoir les armes et l'appareil de l'empire. »

Cependant Junon, qui voit tout du haut du mont Albain, essaye encore d'une rupture et ramène le tumulte et la mêlée à l'aide de la nymphe Juturne, sœur de Turnus. Énée, blessé par une main incon-

nue, est forcé un moment de se retirer du milieu du combat qui se rengage. Guéri par un dictame sacré qu'apporte Vénus, et prêt à repartir pour le champ de bataille, il embrasse Ascagne, il l'effleure d'un baiser à travers son casque, et prononce ces belles et mâles paroles, où dominent la perspective d'un triomphe obscurci et la tristesse présente jusque dans la victoire : « Apprends de moi la vertu, enfant, et le vrai labeur ; d'autres t'apprendront la fortune... » Ici on a plus que jamais le choc et le broiement des deux peuples, à la veille de l'union définitive : « Se peut-il, ô Jupiter, que vous permettiez une si terrible et si acharnée rencontre entre des nations destinées dès demain à vivre dans une paix éternelle ! » Éternelle question aussi, et qui va interroger la Providence, de quelque nom qu'on la salue et qu'on la nomme, sur le pourquoi inconnu et l'énigme pour nous insoluble de tant de calamités humaines ! — De touchantes images se mêlent à l'impression pénible de l'ensemble, et plus d'un guerrier se dessine à nous dans sa physionomie particulière en mourant. Celui qui vient périr ici dans cette plaine, il avait échappé à tous les traits des Grecs devant Troie : sa maison natale, le toit de ses pères est là-bas au pied de l'Ida, à Lyrnesse ; son tombeau sera aux champs de Laurente :

. . . . . Domus alta sub Ida,
Lyrnessi domus alta : solo Laurente sepulchrum !

Il faut en venir enfin au duel terrible d'Énée et de Turnus : celui-ci ne peut plus éluder la destinée. Jupiter lui-même se décide à avoir raison de Junon qui, farouche, contemplait jusqu'au bout la lutte, du haut d'un nuage sanglant. Junon, en sentant qu'il faut céder, stipule au nom des vieux Latins : ce n'est plus ici, comme au début de *l'Énéide*, la déesse de Carthage; c'est plutôt celle de l'antique Latium, la protectrice des mœurs graves et pures, de la chasteté du mariage, et de la majesté indigène de ces peuples provenus de l'Age d'or. Elle veut que le nom de Troyens ne prévale point et reste aboli; que la langue, les coutumes, le costume, restent ce qu'ils étaient; que la race romaine future tire du fond italique sa force principale et sa vertu :

> Sit Romana potens Itala virtute propago !

Pas trop de mollesse phrygienne; le moins possible de ce sang efféminé des compatriotes de Pâris. En un mot, Junon ne consent à céder que moyennant transaction, et en maintenant l'honneur du drapeau contre Vénus. — Jupiter sourit et déclare que tout est accordé : oui, les Troyens se fondront dans la masse de la population latine, et celle-ci continuera de donner le ton, d'imprimer le cachet à la race. Le vaincu Numanus, ce guerrier tué par Ascagne et qui fait un si rude et si éloquent discours, aura presque gain de

cause en définitive, et le Romain, à peine adouci par le Troyen, continuera d'être à peu près tel que l'était le vieux peuple latin d'auparavant. Seulement (et ceci est essentiel), de la piété d'Énée et de ses dieux si chers infusés dans le Latium, il sortira un peuple qui sera, Jupiter le dit, le plus pieux de tous les peuples, qui sera *plus pieux que les Dieux mêmes!* Bel éloge des Romains, caractère dominant que, bien avant Virgile, leur avait reconnu Polybe! Et Junon y gagnera de n'avoir jamais été plus religieusement adorée. — Cela dit, Turnus n'a plus qu'à tomber sous le bras de son vainqueur, et le poëme est accompli.

Indépendamment de l'application directe au berceau de Rome, une moralité élevée ressort de ce personnage et de cette destinée du héros Énée dans Virgile : ceux mêmes à qui il est donné de faire de grandes choses ne les font qu'incomplétement sur la terre. Énée, après maint effort et maint péril, triomphe de Turnus, mais à son tour il survivra peu; il jouira peu de cette patrie nouvelle et de Lavinium, qu'il a fondé; trois ans après, il périra engagé dans des guerres recommençantes. A la suite d'un combat au bord du fleuve Numicus, on ne retrouvera pas son corps, pas plus que pour Romulus, et on lui adressera aussi des honneurs comme à un dieu. Tout cet avenir mélangé du héros perce dans les sentiments et les paroles que lui attribue Virgile; le poëte a eu raison de lui faire dire à Ascagne, dans son exhortation mémorable :

« D'autres que moi t'apprendront la fortune... *fortunam ex aliis*. »

Je voudrais bien exprimer cette moralité poétique de Virgile dans ce qu'elle a de distinct, sans y rien prêter et sans en rien perdre. Virgile ne fait pas comme Lucain, qui est un poëte sorti d'une école et d'un système. Lucain a, si je puis dire, la *théorie du vaincu :* il est pour Pompée contre César, il est surtout pour Caton. Les plus belles choses du poëme de *la Pharsale* sont peut-être au chant neuvième, où Caton, après la mort de Pompée, fait le principal personnage, et, pour ne pas rendre l'épée à César, traverse le désert de Libye sans pourtant vouloir recourir à l'oracle d'Ammon, sûr qu'il est de lui-même et de sa conscience, le vrai Dieu du sage. C'est une théorie élevée, mais roide et toute stoïque, un système noblement ambitieux et un peu hors nature. La vue de Virgile est plus humaine et toute vraie ; c'est l'idée du triomphe toujours incomplet, inachevé et mêlé d'ombre : ce sont les misères mêmes de la victoire, les larmes d'Énée comme de Paul-Émile, la triste ressemblance et la presque égalité des vainqueurs et des vaincus. Virgile parlait à un peuple rassasié des guerres civiles, et en général des guerres. Il a au plus haut degré le sentiment des vicissitudes humaines : « (*Multa dies variusque labor*...) Le vaincu de la veille est le vainqueur du lendemain. La fortune, dans ses alternatives, se plaît à donner le change et à relever

à l'improviste ceux qu'elle avait abattus. » Cette vaste moralité, qui ressortait également et qui émanait de tant de tableaux d'Homère, apparaît plus concentrée dans Virgile, avec plus de réflexion et dans un miroir pour ainsi dire plus découpé et mieux défini.

L'âge que peut avoir Énée dans Virgile et celui auquel il mourut ne saurait se fixer avec précision, ni même se rechercher d'une manière bien sérieuse. Virgile pourtant a dû y penser, et cet âge devait s'accorder pour lui avec les diverses circonstances morales du héros. Dans *l'Iliade*, c'est-à-dire vers la neuvième année du siége de Troie, Énée est représenté comme très-jeune, bien que déjà prudent; il est dans la *fleur de la jeunesse*, et rival d'Achille pour la légèreté à la course. L'impression qu'il fait est celle d'un guerrier de vingt-six à vingt-sept ans. Il en aurait donc eu moins de trente lorsque Troie succomba et qu'il emmena son père et ses dieux à travers les mers. D'après les historiens (si toutefois, en ce qui est d'Énée, on peut distinguer les historiens des poëtes), il n'aurait erré que deux ou trois ans avant d'aborder en Italie; mais Virgile a supposé que ses voyages durèrent sept années, et ce n'est que dans la septième qu'Énée est mis en présence de Didon et lui apparaît si brillant et si beau, comparable à Apollon pour la grâce du maintien et l'éclat du visage. Quoiqu'on ne puisse en pareil cas rien décider, du moment que les déesses s'en mêlent et que les héros sont vus des yeux de l'a-

mour, il n'est guère vraisemblable de donner alors à Énée plus de trente-trois ans, lesquels, s'ajoutant à ses trois années de guerre et de règne en Italie, lui font moins de trente-sept ans au moment de sa mort : ce qui est une fin bien prématurée, et qui explique et justifie cette teinte mélancolique ou pensive que le poëte a répandue sur toute sa personne. Le héros est donc aussi peu heureux que possible pour un homme qui a réussi, qui a mené à fin de si grandes choses et noué de si difficiles commencements. Comme père, il a la douleur de laisser son Ascagne orphelin avant de le sentir aguerri, et cette jeune et tendre figure qui, vue de loin, couronne et domine tout ce long édifice sévère de la fondation romaine, est d'une touchante grâce. Ascagne est l'objet des sollicitudes et de la prédilection de Vénus, comme aussi de l'intérêt du lecteur, autant et plus qu'Énée lui-même : c'est l'Astyanax et le Télémaque romain.

Ces prolégomènes terminés, ou, comme on aurait dit autrefois, après ce premier crayon général, il ne me resterait qu'à entrer dans la lecture raisonnée du premier livre; mais un tel détail, où les citations sont perpétuelles, ne saurait trouver place ici[1].

[1] Ainsi je parlais dans *le Moniteur*, à la fin du chapitre qui y fut inséré le 17 mars 1856 : c'est cette analyse, publiée depuis dans *la Revue contemporaine*, qu'on va lire dans les pages suivantes.

LE PREMIER LIVRE

DE L'ÉNÉIDE

I. Les quatre premiers vers : de qui sont-ils? — Tout d'abord Carthage; flatterie romaine. — Les Dieux d'Homère et ceux de Virgile. — Les deux Éoles. — Les deux tempêtes; la vérité et l'habileté. — Touchante exclamation d'Ulysse et aussi d'Énée. — Saint-Évremond et Gibbon sur la frayeur du héros. — Largeur d'images, grandeur primitive : l'élément du goût dans le génie. — Cicéron et les regrets : esprit monarchique de Virgile. — Énée en Afrique; l'île et le port. — La grotte des Nymphes et le port d'Ithaque. — Le paysage naturel et le paysage composé. — La même chasse au cerf, vraie ou embellie. — Le *Forsan et hæc olim.*

Les quatre premiers vers ne passent pas pour être bien authentiquement de Virgile :

> Ille ego, qui quondam gracili modulatus avena
> Carmen, et egressus silvis, vicina coegi
> Ut quamvis avido parerent arva colono,

Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis
Arma virumque cano...

Il semble que la plupart des Anciens qui ont parlé de *l'Énéide* la fissent commencer à ces mots : *Arma virumque cano*. . On dit que les meilleurs manuscrits commencent de la sorte. Quelques critiques ont estimé ces quatre premiers vers indignes du génie de Virgile. Parmi ceux mêmes qui les croient de Virgile, il y en a qui pensent, d'après une ancienne tradition, que Varius, l'ami et le premier éditeur du poëte, a bien fait de les retrancher. De toutes les raisons de les rejeter, dit Heyne, la plus forte, c'est qu'ils sont *contraires à l'esprit et à la loi même du poëme épique*, non-seulement à la majesté qui lui est propre, mais à l'impétuosité et au feu du poëte, dont le génie, tout rempli d'abord de la grandeur de son sujet, ne doit aucunement s'en distraire ni en détourner le lecteur. L'avouerai-je pourtant? cette dernière raison me touche peu; et si les vers étaient dignes, d'ailleurs, du talent de Virgile (ce qu'il ne m'appartient, ni peut-être à aucun moderne, de décider), je ne vois pas pourquoi le poëte n'aurait point commencé, cette fois, d'une manière toute conforme à sa modestie, et en jetant un regard bien permis sur les pas et les degrés successifs de sa carrière :

« Moi, le même qui, autrefois, ai modulé un air champêtre sur un mince chalumeau, et qui, depuis, sorti des forêts, ai forcé les champs voisins à obéir au maître, fût-il le plus

exigeant, ouvrage agréable aux laboureurs : maintenant ce sont les armes de Mars toutes pleines d'horreur que je chante, et ce héros qui, le premier, des bords de Troie, exilé par le destin, fut conduit en Italie, aux rivages où sera Lavinium... »

Si j'avais dessein de traiter cette analyse au point de vue philologique, je pourrais m'arrêter dès ce premier pas et m'étendre : je montrerais les hommes les plus doctes et les plus compétents partagés d'opinion sur l'élégance, sur la convenance et même sur la latinité de ces quatre premiers vers. J'ai dit que Heyne les rejette; Heinsius, Markland, Burmann les rejettent également; mais Wagner, cet habile homme qui a su perfectionner le travail de Heyne lui-même et le rendre plus excellent encore, les croit de Virgile. Puis, après Wagner, voilà M. Peerlkamp, le spirituel éditeur de Leyde et l'épurateur rigide, l'émondeur impitoyable des textes les plus classiques, qui les rejette de nouveau et les raye pour vingt raisons les plus rigoureusement déduites. Sont-ils donc de Bavius, sont-ils de Virgile, ces vers qui, par une sorte d'habitude peut-être, nous paraissent agréables? Sont-ils d'un sot grammairien? sont-ils d'un vrai poëte? — Il n'est point de bon exemple, le dirai-je? dès le premier pas qu'on fait dans un monument ancien, de voir les juges les plus autorisés et les prêtres mêmes du lieu si ouvertement en désaccord. Quoi! Peerlkamp et Wagner, ces deux fins connaisseurs, ces deux inter-

prètes les plus perspicaces (*acutissimi*) de Virgile, disent l'un *oui*, et l'autre *non!* Cela donne à réfléchir aux profanes ou aux demi-savants, et serait capable de leur inspirer des doutes, qui iraient trop loin, sur notre aptitude à juger les Anciens. Pour moi, je n'en veux tirer qu'un avertissement : c'est qu'il est périlleux de vouloir trancher de trop près sur des questions dont les éléments les plus essentiels et les plus subtils sont dès longtemps comme dissipés et évanouis, et qu'il est plus sûr, plus utile peut-être (en laissant les doctes défricher ces coins épineux) de lire et d'étudier les Anciens par un côté plus ouvert, plus libre, plus en rapport avec notre faculté de voir et avec notre manière de sentir. — Je continue :

« Longtemps, çà et là, il fut ballotté et sur terre et sur mer par la puissance des Dieux, à cause de la colère persistante de l'implacable Junon; beaucoup et durement aussi il fut éprouvé par la guerre, jusqu'à ce qu'il parvînt à fonder sa ville et à introduire ses dieux dans le Latium : et de là est sortie la race latine, de là les Albains, nos ancêtres, et les murailles de l'auguste Rome :

. . . . Genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

« Muse, remémore-moi les causes : dans lequel de ses droits sacrés se sentant blessée et pour quelle injure la Reine des Dieux a-t-elle pu condamner un mortel si distingué par sa piété à subir tant de travaux? Entre-t-il donc dans les âmes divines de si grandes colères?

« Il y eut une antique cité; des colons tyriens l'habitèrent:

Carthage, en face de l'Italie et regardant de loin les bouches du Tibre, opulente à la fois et ardente aux passions de la guerre. On dit que Junon l'avait adoptée pour séjour, de préférence à tous les autres lieux de la terre et même à sa chère Samos. C'est là qu'étaient ses armes, là qu'était son char ; c'est ce siége d'Empire que la déesse, pour peu que les Destins s'y prêtent, prépare dès lors et souhaite à tout l'univers. Mais voilà qu'elle avait appris que du sang des Troyens devait sortir une race qui, un jour, renverserait les murailles tyriennes; que de là un peuple puissamment roi et glorieux dans la guerre viendrait pour la ruine de la Libye; qu'ainsi le roulait le fuseau des Parques... »

Et Junon, en qui n'ont cessé de remuer et de vivre toutes les causes de grief et de rancune qui l'avaient si fort animée contre Troie, et le jugement de Pâris, ce mépris déclaré de sa beauté, et jusqu'à ce vieil enlèvement de Ganymède (de la race de Tros); Junon, pour toutes ces raisons anciennes et nouvelles de haine, poursuit sa vengeance, et, depuis des années, elle égare et promène les malheureux Troyens sur toutes les mers, les éloignant le plus qu'elle peut du Latium :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem !

« Tant il était d'un rude labeur de fonder la nation romaine ! »

Dès ce début, on voit combien le caractère national du poëme est marqué : partout ainsi, à chaque pas et sur chaque point saillant de la composition,

planera la prédiction romaine. C'est le but de Virgile. Imiter le plus possible Homère, en rapporter le plus de butin, de comparaisons, d'images et de couleurs de toutes sortes, le plus de dépouilles qu'on en saura dérober, mais pour en enrichir le Capitole; car c'est là toujours qu'il faut voir, comme en son lieu et cadre, le poëme de Virgile. Et, de même qu'au moyen-âge on dit que les manuscrits précieux étaient attachés par une chaîne aux murs du couvent ou de la cathédrale auxquels ils appartenaient, de même le poëme de *l'Énéide* peut se figurer à nous comme à jamais attaché et fixé par une chaîne d'or, et scellé au marbre du Capitole : il devient une partie du monument.

Urbs antiqua fuit... Carthago! Quelle plus douce flatterie aux Romains que ce mot *fuit*, que de commencer son récit en rappelant que cette altière rivale a été, qu'elle n'est plus, et de le dire avec la conscience (car Virgile l'avait) qu'on parle au sein et au nom de la Ville éternelle!

Junon est ici représentée comme la déesse de Carthage : plus tard, ce sera la déesse du vieux Latium, où a régné Saturne son père. Elle est du parti de tout ce qui peut faire obstacle aux Troyens, à la renaissance troyenne. Virgile met un grand soin à faire agir ses Dieux et à motiver leur conduite : ne pouvant leur donner toute la raison qu'il voudrait, il leur donne du moins de la logique. Ici il a rassemblé

et résumé tous les griefs de Junon; il ne peut toutefois y entrer lui-même, et il s'écrie : *Tantæne animis cœlestibus iræ!* Chez Homère, nous aurons bientôt occasion de voir combien les Dieux sont ou du moins semblent plus naturels, parce que le poëte ne se détache à aucun moment d'eux et de leur action pour la juger. Il y a dans l'art et le soin même de Virgile quelque chose qui indique qu'il compose les siens. — Junon reparaît dans le poëme à tous les moments décisifs pour le prolonger et le faire durer plus longtemps. Elle est la grande *cheville ouvrière* de l'action; on le sent trop.

Junon n'a pas plutôt aperçu les Troyens qui viennent de mettre à la voile et qui partent de la Sicile se dirigeant vers l'Italie, qu'elle se dit à l'instant qu'il n'en saurait être ainsi, et qu'il y va de son honneur et de son autorité en tant que déesse. Elle se le dit dans ce monologue célèbre :

« Eh! quoi? me désister, me reconnaître vaincue dans mon entreprise et ne pouvoir écarter de l'Italie le roi des Troyens! Je suis, dira-t-on, empêchée par les Destins. Quoi! Pallas a pu brûler toute la flotte des Grecs et les engloutir eux-mêmes dans les flots, et cela pour la faute et la folie du seul Ajax, fils d'Oïlée! Elle a pu, lançant elle-même du haut des nues la foudre de Jupiter, disperser leurs vaisseaux et déchaîner contre eux la fureur des ondes; et lui, le cœur transpercé et vomissant des flammes, elle l'a enlevé dans un tourbillon et l'a cloué à la pointe d'un rocher : mais moi, qui marche en reine à la tête des Dieux; moi, la sœur et l'é-

pouse de Jupiter, j'en suis depuis tant d'années à faire la guerre à une seule nation! Et qui donc voudra désormais invoquer la divinité de Junon, ou sacrifier comme suppliant sur ses autels? »

Ce monologue de Junon se ressent et se ressouvient directement de deux passages de *l'Odyssée* dans lesquels Neptune dit quelque chose de pareil, mais il le dit avec une naïveté que Virgile n'a pas cru devoir observer au même degré. Neptune est le grand ennemi d'Ulysse, qui lui a aveuglé son fils le cyclope Polyphème, et il le poursuit à outrance sur son furieux élément. Mais il a fait une absence du ciel; là aussi les absents ont tort, et Ulysse a profité d'un sentiment général de pitié qu'il a inspiré à tous les autres Dieux. Neptune s'en revenant de chez les Éthiopiens, où il est allé se régaler d'hécatombes, aperçoit donc Ulysse parti de l'île de Calypso sur le navire ou radeau qu'il a fabriqué, et au terme d'une navigation heureuse :

« Ulysse lui apparut voguant sur la mer; il en eut le cœur d'autant plus courroucé, et, agitant la tête, il se dit en lui-même : « Peste! (Ω πόποι, diantre!) il faut certainement que « les Dieux en aient décidé autrement à l'égard d'Ulysse, pen- « dant que moi j'étais chez les Éthiopiens; et en effet le « voilà déjà près de la terre des Phéaciens, où le Destin a « fixé le terme où la calamité a prise sur lui; mais je dis que « d'ici là il poussera encore bien loin son malheur » (chant V)

Et une seconde fois, au moment où Ulysse est ra-

mené à Ithaque par les Phéaciens, et déposé par eux sur le rivage pendant son sommeil (chant XIII) :

« Cependant Neptune n'oubliait pas les menaces dont il avait d'abord poursuivi le divin Ulysse, et il interrogeait la pensée de Jupiter : « Père Jupiter, je ne serai plus honoré, « moi, parmi les Dieux immortels, puisque les humains « mêmes, les Phéaciens, ne m'honorent point, eux pourtant « qui sont de ma race. Et en effet, je me disais bien qu'Ulysse, « après avoir essuyé beaucoup de maux, reviendrait dans sa « maison, et je ne prétendais pas lui enlever absolument le « retour, puisque toi tu l'avais promis dès l'abord et y avais « consenti. Mais voilà qu'eux, l'amenant tout endormi sur la « mer dans un vaisseau rapide, ils l'ont déposé dans Ithaque « et lui ont donné des présents infinis, de l'airain et de l'or « en abondance, et des vêtements d'un riche tissu, en telle « quantité qu'Ulysse n'en eût jamais autant emporté de « Troie, s'il s'en était revenu sans accidents après avoir reçu « sa part de butin. »

Et Jupiter, rassembleur de nuages, lui répond en disant :

« Bons dieux ! (Ω πόποι !) puissant agitateur de la terre, que « dis-tu là ? Les Dieux ne te tiennent pas en moindre hon- « neur ; et ce serait fort injuste en effet de te jeter le déshon- « neur à toi, l'un des plus anciens et des plus grands. Que si « quelqu'un des hommes, se confiant en sa force et en sa « puissance, ne t'honore pas, tu es sûr toujours dans l'ave- « nir d'en tirer vengeance. *Fais donc comme tu le veux, et « selon qu'il est agréable à ton cœur.* »

Et Neptune à l'instant imagine une vengeance.

Le Jupiter d'Homère, dans ce cas-là, est plus ac-

commodant et moins *raisonnable* que le Jupiter de Virgile, qui fera des objections aux fureurs de Junon. Chez Homère, il ne fait aucunes représentations à la colère de Neptune, pas plus qu'à celle du Soleil, lorsque celui-ci, furieux de ce que les compagnons d'Ulysse lui ont tué ses bœufs en Sicile, menace, s'il n'en est tiré aussitôt vengeance, de se plonger dans le royaume de Pluton, et de ne plus luire que pour les morts. Jupiter le tranquillise d'un mot, l'engage à continuer de briller pour les Immortels comme pour les hommes, et lui promet de faire jouer dans un instant son tonnerre, ce qui ne tarde pas en effet [1].

Homère a montré les Dieux comme on les concevait de son temps, tour à tour débonnaires, brusques, colères, personnels, doués au plus haut degré de passions humaines, mais avec des facultés et des forces surnaturelles; il ne paraît jamais s'inquiéter des inconséquences qu'un railleur y trouverait. Virgile, en recevant ses Dieux tels que les lui donnait la tradition, les a soignés comme quelqu'un qui n'y

[1] Jupiter fait pourtant dans *l'Iliade* (chant IVe) quelques représentations à Junon, mais sur quel ton et de quelle sorte! « Mauvaise, quel si grand mal Priam et les enfants de Priam t'ont-ils donc fait, que tu t'acharnes sans cesse à ravager de fond en comble la noble ville d'Ilion? Si, une fois entrée au dedans des portes et des grandes murailles, tu mangeais tout crus Priam et les enfants de Priam, et les autres Troyens, c'est alors seulement que tu guérirais ta rancune... » Et il ui accorde tout de guerre lasse, *en le voulant bien, mais avec son âme involontaire.*

croit pas, et qui est venu depuis Cicéron et César; — comme qui dirait depuis Voltaire.

Homère n'a pas tant soigné les siens, car il y croyait, ou l'on y croyait autour de lui. Ainsi au moyen-âge (s'il est permis de faire le rapprochement), on prenait mille familiarités avec Dieu et avec les saints, familiarités qui alors ne tiraient pas à conséquence et qu'on s'est retranchées depuis, quand sont venus les réformateurs ou les philosophes, et qu'on a eu moins de croyance.

Homère, dis-je, a sur les Dieux les idées de son âge, d'après lesquelles on leur attribuait sagesse sans doute, prévoyance, puissance, mais en même temps les passions et les mœurs humaines, festins, chants, amours, habitacle et pourpris doré, et le goût de toutes ces choses : avec eux on est plus haut que l'humanité d'un ou plusieurs crans ; l'étage est supérieur, voilà tout. — « Terrible homme, dit Minerve à Ulysse qui essaie en une circonstance de dissimuler avec elle, bien habile serait celui qui te surpasserait en toutes sortes d'artifices, fût-ce un dieu en personne... Mais allons, trêve entre nous de ces paroles trompeuses, car en fait de ruses, en fait de finesses et de beaux discours, nous sommes passés maîtres, et notre réputation est faite, toi parmi les hommes, moi parmi les Dieux. » Mais à côté de ces naïvetés, de ces habitudes tout humaines, qui ont du moins l'avantage de faire des Dieux extrêmement naturels et vivants,

les traits grandioses, magnifiques, sortent aussitôt et abondent, des traits que rien n'égale et qu'on n'a pu que reproduire depuis, comme images du sublime. Au premier livre de *l'Iliade*, quand Jupiter, supplié par Thétis de venger Achille et de frapper les Grecs, ne le fait qu'à regret et à son corps défendant, car il craint, dit-il, que Junon ne s'en fâche et ne lui en fasse quelque avanie en présence des Dieux, tout aussitôt après cette idée d'une querelle de ménage, il vient à ce grand signe redoutable, infaillible, qui sanctionne à jamais sa promesse, à ce mouvement

. . . . . . De ses noirs sourcils
Qui font trembler les Cieux sur leurs pôles assis.

Majesté auguste et simple que Phidias n'a pu qu'avoir sans cesse présente, quand il figurait par le ciseau le maître du tonnerre. — Et Minerve, la Minerve des combats, « s'élançant des sommets de l'Olympe avec la rapidité d'un astre au fatal présage d'où jaillissent mille étincelles, et qui tombe d'un bond au milieu des deux armées ; » et Neptune « qui ne fait que trois pas et qui, au quatrième, est au terme de sa course ; » toutes ces images sont devenues inséparables de l'idée qu'on a du génie d'Homère, comme de celle qu'il nous a donnée de ses Dieux. Ajoutez-y, en toute rencontre, de grandes pensées morales qui leur sont attribuées, mais qui sont fréquemment gâtées et coupées par les passions.

Telle est dans son ensemble la mythologie première d'Homère et de son époque.

Virgile cherche à sauver de son mieux ces disparates : à travers les imitations et les emprunts continuels, la balance de son Jupiter est tenue plus égale et reçoit des secousses moins brusquement contradictoires que chez Homère. Il est plus près de faire de son Jupiter le sage suprême, souriant avec indulgence aux passions dont il est témoin, parfois y donnant les mains de guerre lasse, avec indifférence, trouvant au besoin des paroles d'une sublimité mélancolique en face des arrêts du Destin. Enfin, là même où les Dieux ou Déesses se livrent le plus à leurs rancunes et à leurs déportements, il leur conserve ce qui était déjà de la noblesse de ton, et leur prête de cette qualité romaine, la gravité.

C'est dans cette comparaison des Dieux d'Homère et de Virgile, et en y faisant entrer Racine, qui, sans être nulle part ailleurs égal à Virgile, lui est supérieur dans la seule œuvre d'*Athalie*, porté qu'il est là par la supériorité du dogme hébraïque et chrétien, c'est en résumant ce triple point de vue qu'on a pu dire :

« Virgile soutient ses Dieux : Racine est porté par le sien.

« Homère, dans ses incohérences naïves, égale la grandeur divine là où il peut, et selon que l'imagination humaine livrée à elle-même s'élance avec

une impétuosité puissante, sauf à retomber après. »

Or donc Junon (car c'est à elle que nous en sommes restés), pour donner cours à sa vengeance, va trouver Éole, le dieu et le gardien des tempêtes, et qui règne en Éolie.

Il y a un Éole dans Homère, en voici un tout d'abord dans Virgile : nous allons, en étudiant leur différence, commencer à saisir dans toute sa précision le procédé de l'art virgilien.

Car on peut noter dès à présent ce que nous allons vérifier à chaque pas en avançant dans la lecture de ce livre : le premier livre de *l'Énéide* est celui qui permet le mieux d'étudier le procédé d'imitation homérique de Virgile. Rien de plus naturel : le poëte était, en commençant, tout rempli d'Homère et comme empressé d'employer et de bien placer tous ses trésors de souvenir. C'est ainsi que dans l'églogue troisième, l'une des premières en date, il s'est montré empressé de mettre en œuvre les beautés de Théocrite et de les combiner avec ses propres impressions.

L'Éole de Virgile est dans toutes les mémoires. La peinture qu'en fait le poëte est grande, noble, ferme, précise, majestueuse. Éole règne dans la patrie des orages : il est le roi des vents, qu'il garde enfermés, frémissants dans une caverne immense; du haut d'un rocher, il tient le sceptre; il adoucit, il tempère, il réprime les fureurs et les impatiences de

son peuple indocile, qui, s'il se déchaînait tout entier, serait capable de balayer encore une fois le ciel, la mer et la terre, et de ramener le chaos. Jupiter, dans sa prévoyance, y a mis ordre : il a rassemblé les vents, les a emprisonnés dans des gouffres sous des masses énormes de montagnes, et leur a donné un roi.

C'est à ce roi, à ce dieu subalterne que Junon s'adresse : elle lui signifie en deux mots son dessein : « *Æole, namque tibi*... J'ai des ennemis qui naviguent en ce moment sur la mer de Toscane; déchaîne contre eux les vents, et noie-les; brise ou disperse leurs vaisseaux. J'ai quatorze Nymphes des plus belles, je t'offre la plus belle de toutes, Déiopée, pour épouse et pour fidèle compagne. » Jusque dans cette dernière offre, qui est imitée de celle que Junon fait au Sommeil (au chant XIV de *l'Iliade*) pour le séduire et le décider à endormir Jupiter, on sent plus de sobriété et, si je puis dire, de caractère romain : en un mot, c'est plutôt un ordre donné par la femme du souverain maître, un ordre avec promesse d'une récompense honnête, qu'une séduction.

« Mais allons, disait la Junon de *l'Iliade* au Sommeil, je te donnerai une des plus jeunes Grâces à épouser et à nommer ta compagne, Pasithée, celle que tu désires tous les jours de la vie. »

Et la Junon de *l'Énéide* dit à Éole :

« J'ai quatorze Nymphes aux corps superbes dont je choisirai la plus belle, Déiopée; je l'unirai à toi



d'un mariage légitime, et la ferai tienne uniquement, pour qu'en retour d'un tel service, elle passe avec toi des années sans fin et te fasse père d'une belle postérité. » On sent la différence: chaque mot est marqué, *stabili, propriam*... La femme qui est promise à Éole sera comme une matrone romaine, une *materfamilias* du bon temps; ce que garantit *Pronuba Juno*, c'est la fidélité, la concorde, la perpétuité du lien. L'idée de postérité et de fécondité domine et chasse la pensée chatouilleuse du plaisir.

Éole n'a qu'une brève réponse à faire à Junon : « A toi, ô Reine, de savoir les raisons de tes ordres, à moi simplement de les exécuter : je te dois tout; je dois à ta protection ce que je suis, et ma part de royauté, de puissance, ma faveur auprès de Jupiter, et le droit de m'asseoir aux festins des Dieux. » Il dit, et de la pointe de sa lance il frappe le flanc de la montagne, et par l'ouverture les vents en foule sortent et se précipitent : la flotte d'Énée à l'instant est en proie à la tempête.

L'Éole d'Homère, dans *l'Odyssée*, est d'un caractère tout différent. Ulysse raconte ses aventures aux principaux Phéaciens, à la table d'Alcinoüs : il a dit comment il est parvenu à s'échapper à grand'peine de l'île des Cyclopes et des mains de Polyphème après avoir perdu plusieurs de ses compagnons :

« Nous arrivâmes, continue-t-il, dans l'île d'Éolie : là, habitait Éole, fils d'Hippotès, cher aux Dieux immortels,

dans une île flottante. Elle est tout entière environnée d'un mur d'airain imbrisable; un haut rocher lisse court et règne alentour. De lui, douze enfants étaient nés en ces demeures, six filles et six garçons dans la fleur de la jeunesse. Là, il avait donné ses filles à ses garçons en mariage; et tous, sans décesser, auprès de leur père chéri et de leur mère vénérable, ils festinent, et on leur sert des régals en abondance. La cour de la maison, où fument les viandes savoureuses, retentit tout le jour, et la nuit ils dorment près de leurs pudiques épouses, sur des tapis et des lits travaillés. C'est dans leur ville et à leurs belles demeures que nous arrivâmes. Tout un mois il me fit fête, et il me questionnait sur chaque chose, sur Ilion, sur la flotte des Grecs et leur retour; et je lui répondais comme il convient sur chaque point. Mais lorsque je lui demandai de me laisser partir et que je l'engageai à me convoyer, il ne me refusa point et il me prépara un secours. Il me donna une outre, faite de la peau d'un bœuf de neuf ans qu'il avait écorché, et au dedans il lia toutes les aires des vents mugissants : car Jupiter l'avait établi intendant des vents, avec pouvoir de retenir et d'exciter celui qu'il voudrait; et dans le vaisseau creux il la lia avec une corde brillante, d'argent, afin que pas un ne soufflât même un peu. Cependant il fit souffler devant moi l'haleine du Zéphyre, afin de nous porter, les vaisseaux et nous. Mais il ne devait pas y réussir; car nous-mêmes nous nous perdîmes par notre imprudence. Neuf jours durant, nous naviguâmes constamment nuit et jour; le dixième déjà, apparaissait à nos yeux la terre de la patrie, et déjà nous distinguions ceux qui allumaient les feux et qui étaient tout proches. Alors un doux sommeil me prit, accablé de fatigue que j'étais; car toujours j'avais dirigé de mes mains le gouvernail du vaisseau, et je ne l'avais confié à aucun autre des compagnons, afin d'arriver plus vite à la terre de la patrie... »

C'est pendant ce sommeil si naturel et si fatal,

au dernier moment et en vue du port, que les compagnons d'Ulysse se disent, croyant, à voir la corde d'argent, qu'il rapportait maint trésor et maint présent d'Éole dans son outre :

« O Dieux! l'heureux homme qui est ainsi choyé et honoré de tous ceux qu'il visite! Déjà il rapportait de Troie sa riche part de butin, maint objet de prix; tandis que nous, qui avons fait autant de chemin, nous revenons à la maison les mains vides; et maintenant voilà qu'Éole, pour lui faire fête, lui a donné toutes ces choses. Mais, allons, dépêchons-nous de voir ce que c'est et tout ce qu'il y a d'or et d'argent dans l'outre. »

Ce conseil de l'envie, de la curiosité maligne l'emporte; ils délient l'outre, et tous les vents s'en échappent : il en sort une horrible tempête qui les emporte loin d'Ithaque :

« Mais moi, me réveillant, dit Ulysse en continuant son récit, j'agitais en mon âme irréprochable si, me jetant du vaisseau dans la mer, je me détruirais, ou bien si je supporterais en silence mon malheur et resterais encore parmi les vivants. Je me décidai à supporter et à demeurer; et, enveloppé, j'étais gisant dans le vaisseau. Nos navires furent de nouveau portés par la fureur du vent vers l'île d'Éolie; les compagnons poussaient des gémissements. Là, nous mîmes pied sur le rivage et nous puisâmes de l'eau. Les compagnons prirent aussitôt un repas près des vaisseaux rapides; puis, lorsque nous eûmes mangé et bu, alors moi, m'étant adjoint un héraut et un compagnon, je me rendis aux demeures brillantes d'Éole : je le trouvai en festin auprès de son épouse et de ses enfants. Une fois arrivés, nous nous assîmes sur le seuil de la maison, entre les piliers de la porte,

Et eux s'étonnaient dans leur esprit et nous interrogeaient : « Comment es-tu venu, Ulysse? quel mauvais Génie t'a tou« ché? Nous t'avions pourtant renvoyé avec toutes sortes de « soins, pour que tu arrivasses dans ta patrie et ta maison, et « près de tout ce qui t'était cher. » Ainsi parlaient-ils. Mais moi je répondis, le cœur plein de soupirs : « De misérables « compagnons ont fait mon malheur, et, en outre, un som« meil cruel. Mais portez-y remède, amis; car le pouvoir « est en vous. » Ainsi je dis, les attaquant par de doux propos. Mais ils restèrent muets, et le père me répondit par cette parole : « Va-t'en vite hors de l'île, le plus infâme des vi« vants; car il ne m'est point permis de soigner ni de con« voyer un homme qui serait haï des Dieux bienheureux. « Va-t'en, puisque tu viens ici haïssable aux Immortels. » Parlant ainsi, il me renvoya de la maison gémissant profondément; de là, nous nous remîmes en mer, etc. »

Cette idée de faute et de crime qui s'attache à un mauvais sort, à un malheur opiniâtre; cette idée, qu'un homme constamment malheureux doit le mériter, est naturelle et conforme à la superstition primitive. Ulysse ne paraît pas s'en étonner comme d'une dureté, ni en garder rancune à son ancien hôte. La différence des deux Éoles saute aux yeux : ils n'ont de commun que de présider aux vents. Celui d'Homère, lorsqu'il est livré à lui-même, est un assez bon homme, plutôt intendant que roi, vrai patriarche qui vit en famille et qui, au sein de son île escarpée, à l'abri de sa muraille d'airain et de sa côte de fer, ne connaît que joie, liesse et bonne chère; il fait, comme on dit, *vie qui dure*. L'outre

dont il gratifie Ulysse, au départ, est d'une invention piquante et à faire envie à un Arioste; la manière dont les vents en sortent par l'imprudence des matelots est si naïvement trouvée et si bien amenée, qu'elle donne un air de vraisemblance à la fable. Qu'il y a loin de là à l'Éole sévère de Virgile, à ce dieu subalterne, sombre, peu curieux, un peu ennuyé sur son rocher! La rude discipline romaine a passé sur le front de l'Éole de Virgile et y a gravé sa ride : c'est un de ces chefs, comme il est dit de Burrhus, qui auraient pu vieillir *dans les honneurs obscurs de quelque légion*, et que le chef suprême a établi commandant absolu dans un poste des plus importants, aussi prompt à obéir qu'à être obéi. Il y a en lui du centurion ou du tribun des soldats anobli, divinisé. Une dignité sobre et toute militaire préside à son action; le geste par lequel il frappe d'un revers de son sceptre ou de sa lance le flanc de la montagne, pour donner ouverture et signal aux vents, est d'un parfait contraste avec la ficelle d'argent de l'outre qu'on délie dans Homère. Virgile a ramené, comme il le devait, son rôle au type héroïque. La gravité romaine, je l'ai indiqué déjà, se montre dès ce début; elle ne permettait pas, quand même le lieu y aurait prêté, les gaietés grecques, la fantaisie. Longin, citant cette histoire de l'outre et les autres inventions du même genre qu'on trouve tout à côté dans *l'Odyssée*, les traite assez sévère-

ment ou du moins légèrement ; et en réalité, dit-il, il n'y peut donner d'autre nom que celui de purs songes de Jupiter. Longin (ou l'auteur, quel qu'il soit, du *Traité du Sublime*) est un critique déjà marqué par la gravité romaine. Aristote en a mieux jugé, et il a senti tout ce qu'en ces endroits, qui ne sont du domaine ni de la raison ni du sentiment, l'imagination de détail répandait de couleur et de charme : « Homère a aussi appris aux autres, au suprême degré, à dire les choses fausses comme il faut. » Et, en effet, ces parties fabuleuses de *l'Odyssée* sont, avant tout, amusantes; il s'y voit un merveilleux mélange de roman et de vérité, comme dans les contes d'un voyageur qui revient de loin et qui est bien sûr d'être écouté : l'invraisemblable même y prend un air naturel, et une chose y fait passer l'autre, grâce à l'expression vive et vraie qui anime le tout.

Virgile, dans *l'Énéide*, avait un tout autre but, et il y marche avec force et concision. Tous les vents échappés de l'antre d'Éole s'entrechoquent et soulèvent les flots (*Ac venti velut agmine facto...*) :

« Il dit, et d'un revers de sa lance il frappe la montagne par le flanc : et les vents, formant comme escadron, par l'issue qui leur est faite se précipitent et couvrent la terre de leur tourbillon. Ils s'abattent sur la mer, et tout entière la bouleversent du fond des abîmes, — à la fois l'Eurus et le Notus, et le vent d'Afrique fréquent en ouragans; et ils rou-

lent contre les rivages les vagues monstrueuses. Il s'y mêle aussitôt le cri des hommes et le grincement des cordages. En un instant les nuages ont enlevé le ciel et le jour aux yeux des Troyens : une nuit noirâtre pèse sur l'onde ; la voûte céleste a tonné, et l'air se fend en fréquents éclairs : tout présente aux hommes la mort menaçante.

« A cette vue, Énée se sent comme paralysé de froid dans tous ses membres : il gémit, et, tendant ses deux mains vers les astres, il profère ces paroles : « O trois et quatre fois heu-« reux ceux à qui, sous les yeux de leurs parents, au pied « des hautes murailles de Troie, il a été donné de succomber ! « O le plus vaillant des Grecs, fils de Tydée, que n'ai-je pu « tomber aussi dans les plaines d'Ilion et verser mon sang de « ta main, là où gît le terrible Hector frappé par Achille, là « où est gisant le grand Sarpédon, où le Simoïs entraîne et « roule dans son onde tant de boucliers et de casques et de « corps de héros ! »

Cependant la tempête fait de plus en plus fureur. Des vingt navires qui composent la flotte d'Énée, le plus grand nombre est dispersé ; les uns sont jetés entre des brisants, les autres vont échouer sur les côtes d'Afrique, dans les syrtes et les bancs de sable ; un des vaisseaux périt à sa vue :

« Un des vaisseaux, celui qui portait les Lyciens et le fidèle Oronte, sous les yeux mêmes d'Énée reçoit un violent coup de mer qui le prend de la proue à la poupe ; le pilote est enlevé du bord et roule la tête la première : et quant au vaisseau, trois fois le flot qui l'enveloppe le fait tournoyer sur lui-même, et le gouffre tourbillonnant l'engloutit. On n'aperçoit plus que quelques hommes à peine à la nage sur l'abîme immense, des armes, des rames, des planches flottantes, et les débris des richesses de Troie. »

Admirable peinture, à jamais gravée dans toutes les mémoires! Tableau grand, simple, vrai, où rien n'est de trop, où tout se succède, se tient, se presse avec un art si parfait et si accompli, qu'on ne songe à autre chose qu'à l'effrayante réalité en le lisant! Et pourtant on est ici dans les souvenirs d'Homère à chaque pas, à chaque mot. Entrons-y, et saisissons l'art de Virgile au moment où il est si profond et si serré, qu'il disparaît.

Et ce n'est pas une critique de chicane ni de pure érudition que nous prétendons faire. Tous les emprunts, toutes les imitations de Virgile sont depuis longtemps connues. Quoique *l'Énéide* n'ait paru qu'après sa mort, elle fut aussitôt attaquée à ce point de vue et eut ses détracteurs. On cite un Perilius Faustinus, qui avait rassemblé tous les emprunts et, comme il disait, les *vols* de Virgile; un Q. Octavius Avitus avait fait aussi des livres à cette fin dénigrante. Homère était surtout l'arsenal où l'on puisait, en montrant combien Virgile y avait puisé lui-même. Nous trouvons encore chez Macrobe nombre de chapitres consacrés à des comparaisons de ce genre, et dans un esprit équitable d'ailleurs et assez judicieux. Chez les modernes, au XVI[e] siècle, le docte Fulvinus Ursinus fit un livre qui est un recueil complet des endroits et passages imités par Virgile; c'est de là qu'on a tiré la matière de bien des ouvrages d'une érudition désormais facile. Il

semble que tout a été dit sur Virgile et son *Énéide:* il n'y a plus peut-être qu'une chose neuve à faire, c'est de montrer Homère dans toute sa largeur et sa hauteur à côté du poëte romain, non pas en ramassant et opposant les passages isolés, mais en les développant avec suite, de manière à entrer dans l'esprit des âges, des civilisations et des poésies différentes. C'est en quelque sorte le programme qui nous est tracé par l'illustre critique Heyne. Parlant de ces livres nombreux où l'on institue des parallèles d'Homère et de Virgile : « Mais il me fâche de voir, dit-il, de savants hommes se mettre à cette œuvre, le plus souvent dans un esprit de passion et de partialité contre l'un ou l'autre des deux poëtes (ainsi par exemple Scaliger, qui a porté la dévotion virgilienne jusqu'à une manie anti-homérique), et n'être occupés qu'à rabaisser l'un, à exalter l'autre, le tout sans mesure et sans justesse. Ils s'arrêtent à des mots, à des vers pris un à un, isolément; ils ne regardent point à l'ensemble du poëme et au concert des parties, et ils perdent ainsi de vue l'élément essentiel, qui serait à prendre en considération. » C'est en France surtout qu'on a trop peu fait ce que recommande Heyne : on avait à vaincre plus d'un préjugé de goût, d'éducation et presque de famille; on était trop, en France, de la religion de Racine pour ne pas pencher avec prédilection du côté de Virgile. Nous rechercherons plus tard, et nous tâ-

cherons de déduire, toutes ces raisons françaises, qui s'opposèrent longtemps à une comparaison parfaitement libre et équitable. Aujourd'hui, on est très-dégagé et tout à fait en mesure pour comprendre, pour admirer pleinement Homère. Notre étude faite, nous n'admirerons pas moins Virgile, nous l'admirerons peut-être un peu autrement; nous admirerons Homère davantage. Nous nous ferons surtout une idée de plus en plus nette de ce qu'est, en son plus bel exemplaire, la noble poésie selon le siècle d'Auguste, qui est assez semblable en cela au siècle de Louis XIV, et de ce qu'est à l'origine la grande poésie coulant de source et de génie dans les âges primitifs, qu'on ne saurait mieux appeler qu'homériques.

Le déchaînement soudain des vents, leur conflit, la furieuse tempête, l'effroi d'Énée, ses paroles mêmes en ce moment et son regret de n'être pas mort ailleurs, aux champs de Troie, tout cela est imité du livre cinquième de *l'Odyssée* et de ce qui est arrivé à Ulysse après son départ de l'île de Calypso. Mais il a fallu bien de l'art et de l'adresse à ne pas forcer les choses, pour les détourner et les appliquer si exactement à Énée, qui est dans une situation assez différente.

Ulysse a obtenu enfin de partir de l'île de Calypso, où, malgré l'amour de la belle déesse, il passait ses journées à regretter et à pleurer son Ithaque; il s'est

embarqué seul sur un navire que lui-même a construit, et, muni par elle de vivres et de toutes sortes de bonnes indications, il navigue heureusement pendant dix-sept jours entiers ; le dix-huitième, il découvrait déjà les montagnes de la terre des Phéaciens, qui lui apparaissait de loin comme un bouclier à la surface des eaux, lorsque Neptune, s'en revenant de chez les Éthiopiens, l'aperçoit, profère de colère les paroles que j'ai précédemment citées, et soulève aussitôt une tempête :

« Ayant ainsi parlé, il assembla les nuages et bouleversa la mer ayant saisi dans ses mains son trident, et il excitait tous les souffles impétueux des mille sortes de vents, et il couvrit de nuées la terre tout ensemble et la mer. La nuit se précipita du ciel. A la fois l'Eurus et le Notus s'élancèrent, et le violent Zéphyre, et le Borée qui balaie l'éther, roulant d'énormes vagues. Et alors les genoux d'Ulysse et son cher cœur se délièrent d'effroi, et gémissant, il dit en son esprit magnanime : « Hélas ! malheureux que je suis ! que va-t-il m'arri-
« ver à ce dernier coup ? Je crains certes que la déesse ne m'ait
« parlé en toute vérité quand elle m'a dit que sur mer,
« avant d'arriver à la terre natale, je remplirais la mesure
« des maux : voilà maintenant que tout cela s'accomplit. De
« quels nuages Jupiter couronne-t-il de toutes parts le large
« ciel ! et il a bouleversé la mer ; et les souffles de tous les
« vents s'y poussent : c'est maintenant que m'est assurée la
« perte inévitable. Trois et quatre fois heureux les Grecs qui
« sont morts dans la vaste plaine de Troie en faisant bon of-
« fice aux Atrides ! Que n'ai-je pu moi-même mourir et en-
« courir mon destin ce jour où les Troyens en foule me lan-
« çaient leurs javelots d'airain autour d'Achille expiré ! C'est

« alors que j'eusse obtenu des funérailles, et les Grecs eussent « mené grand bruit et renom de moi. Mais maintenant il est « décidé que je périrai d'une mort misérable. »

Pour la suite de la tempête, il faut passer à un autre endroit de *l'Odyssée*, au livre XII[e]; il s'agit encore d'Ulysse, mais dans une circonstance antérieure de sa vie, et qu'il raconte plus tard, quand il est arrivé chez les Phéaciens. Ses compagnons, pendant leur relâche en Sicile, ont mangé, malgré sa défense, les bœufs du Soleil, et, à peine embarqués, Jupiter les frappe et les châtie par une tempête; on y trouve quelques-uns des traits, singulièrement pittoresques, que Virgile a imités dans le naufrage du vaisseau d'Oronte. Je donne l'ensemble du tableau :

« Lorsque nous eûmes quitté l'île (c'est Ulysse qui raconte), et quand il ne nous apparaissait plus aucune terre, mais seulement le ciel et la mer, alors le fils de Saturne, Jupiter, arrêta un noir nuage au-dessus du vaisseau creux, et la mer s'en obscurcit alentour. La nef ne courut plus longtemps; car aussitôt vint en sifflant le Zéphyre avec un tourbillonnement rapide. La force du vent brisa les deux cordages qui retenaient le mât : le mât tomba en arrière, et tous les agrès roulèrent dans la cale, et il alla frapper à la proue la tête du pilote, il en brisa tous les os à la fois; et celui-ci, pareil à un plongeur, tomba du bord, et le souffle de vie l'abandonna. Jupiter tonna au même moment, et lança sur le vaisseau la foudre. La nef pirouetta tout entière frappée du tonnerre de Jupiter, et elle se remplit de soufre : mes compagnons tombèrent du vaisseau. Pareils à des corneilles, autour du vaisseau noir, ils étaient portés sur les vagues : et un dieu leur enlevait le retour... »

Je m'arrête dans cette traduction à ce qui est devenu chez Virgile le *rari nantes*, et, reprenant comparativement les deux tableaux, je déduirai quelques-unes des remarques qu'une analyse exacte en doit tirer.

Et d'abord on est frappé d'une différence. Dans Homère, on connaît déjà Ulysse au moment de cette tempête qui vient l'assaillir ; il intéresse, il a beaucoup erré, on l'a vu assis en pleurs au bord du rivage, et se mourant du mal du pays; au sein des délices oisives dont l'entoure Calypso. On l'a vu construire activement de ses mains cet industrieux navire qu'un coup de mer va briser. Il est seul sur ce vaisseau, plein d'un vif désir et d'une espérance inquiète, et s'il pâlit, s'il est saisi de défaillance et d'un mortel effroi en son cœur magnanime au moment où il voit lui échapper encore cette terre qu'il apercevait déjà, tout cela est naturel, tout cela se conçoit de la part d'un homme, fût-il un héros. Et cette pathétique exclamation : *Trois et quatre fois heureux...* comme elle est amenée et motivée! il regrette de n'être point mort de la mort des braves, en un jour de gloire, ce jour même où il combattit si généreusement à côté d'Ajax pour défendre contre les Troyens le corps d'Achille, et où, quoique blessé, il poursuivait de sa lance quiconque avait osé s'approcher. Et ce n'est pas seulement la gloire d'un beau trépas qu'il regrette à l'aspect livide du naufrage, ce sont les

funérailles si essentielles au repos comme à l'honneur des morts, dans les idées des Anciens.

Cette exclamation d'Ulysse : *Trois et quatre fois heureux*... donna lieu un jour, et avant Virgile, à une application déchirante et tout héroïque. C'était au sac de Corinthe. Le Romain Mummius, qui savait à quelle cité grecque s'attachait son triomphe, et qui n'était peut-être pas aussi indigne qu'on l'a dit d'en apprécier la civilisation et les merveilles, — lorsque la ville fut prise, — devinant d'un coup d'œil, parmi les vaincus et les prisonniers, les enfants des hommes libres qui avaient appris les lettres, invita un de ces enfants (comme pour s'assurer de son éducation et de sa culture) à écrire devant lui quelques vers. L'enfant, sans hésiter, écrivit les vers d'Homère : *Trois et quatre fois heureux les Grecs qui sont morts dans la vaste plaine de Troie*... Se les étant fait expliquer, on dit que Mummius sentit remuer en lui quelque chose et qu'il versa des larmes : il renvoya libres tous les parents du généreux enfant.

Virgile, on le conçoit, avait hâte de placer et d'appliquer à son tour ces beaux vers qui s'étaient gravés dans son âme. Il semble pourtant, quand on se rend compte des situations, qu'il se soit bien hâté, comme s'il eût craint d'en perdre l'occasion et le moment. La concision et le choix un peu abrégé parfois, un peu condensé, qui préside à son procédé poétique, se montrent dès ce début. On a critiqué

cette première frayeur d'Énée qui, dès le premier vers où il est en scène, dans ce poëme épique consacré à sa gloire, débute presque par un évanouissement :

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra.

« J'avoue, a dit Saint-Évremond, que ces sortes de saisissements se font en nous malgré nous-mêmes, par un défaut de tempérament ; mais puisque Virgile pouvait former celui d'Énée à sa fantaisie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un susceptible de cette frayeur...

« Saisi qu'il est de ce froid par tous les membres, le premier signe de vie qu'il donne, c'est de gémir (*ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas...*) ; puis il tend les mains au Ciel, et apparemment il implorerait son assistance si l'état où il est lui laissait la force d'élever son esprit aux Dieux et d'avoir quelque attention à la prière. Son âme, qui ne peut être appliquée à quoi que ce soit, s'abandonne aux lamentations ; et, semblable à ces veuves désolées qui voudraient être mortes, disent-elles, avec leurs maris au premier embarras qui leur survient, le pauvre Énée regrette de n'avoir pas péri devant Troie avec Hector, et tient bien heureux ceux qui ont laissé leurs os au sein d'une si douce et si chère terre. Un autre croira que c'est pour envier leur bonheur ; je suis persuadé que c'est par crainte du péril qui le menace.

« Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent presque aussitôt que la tempête. Les vents soufflent impétueusement, l'air s'obscurcit, il tonne, il éclaire, les vagues deviennent grosses et furieuses : voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a jusque-là ni mât qui se rompe, ni voiles qui se déchirent, ni rames brisées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puisse entrer dans le navire ; et c'était là du moins qu'il fallait attendre à se

désoler : car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, et autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le héros témoigne son désespoir... »

Gibbon a répondu aux légèretés de Saint-Évremond, à celles que je cite et à celles que j'omets; il y a répondu très-justement en général. Énée en ayant ces mouvements instinctifs de frayeur, ces larmes fréquentes, ces gémissements, n'est pas différent en cela de tous les héros naturels et primitifs; et particulièrement lui, homme pieux, qui croyait à la présence des Dieux, qui les avait vus, qui avait conversé avec eux personnellement, il devait, dans sa religion, avoir des mouvements perpétuels et très-vifs de crainte ou d'amour, de confiance ou de défaillance à leur égard. Toutefois, dans l'exemple présent, il est bien vrai que Virgile, en appliquant dès l'abord à Énée le vers par lequel Homère exprimait l'effroi d'Ulysse, est allé un peu vite, et plus vite peut-être que ne le voulait le goût, le sentiment critique si éveillé aux époques d'Auguste ou de Louis XIV. Dans l'exclamation qu'il lui prête et qu'il approprie à son personnage : « Trois et quatre fois heureux ceux à qui, *sous les yeux de leurs parents...* il a été donné de périr!... » il trouve, par cette seule circonstance, *ante ora patrum*, un heureux rajeunissement au mot célèbre : ce n'est plus dans une expédition de gloire et de conquête, pour servir la cause des Atrides, cause juste sans doute aux

yeux d'Ulysse, mais qui n'était pas exempte aussi d'ambition et d'orgueil, c'est dans une défense légitime, sur le sol même de la patrie, et en combattant pour les siens et devant eux comme Hector[1], qu'Énée aurait souhaité de mourir. Ce sentiment est en tout conforme au caractère pieux et juste du héros. On a à peine le temps de remarquer qu'il oublie d'exprimer une des raisons puissantes de son regret; car ce n'est pas seulement un regret de tendresse et d'honneur qui le saisit, il doit y avoir de plus cette idée de funérailles, si chère à celui qui mourait, et dont un naufragé n'avait pas la perspective suprême. Être *non pleuré, non enseveli*, c'était, pour une Ombre, une raison d'être à jamais plaintive et misérable. La fin du vœu d'Énée dans Virgile est d'ailleurs admirable d'expression et de peinture :

> Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
> Sarpedon ; ubi tot Simoïs correpta sub undis
> Scuta virum galeasque et fortia corpora volvit.

« Là où le Simoïs entraîne et roule sous ses ondes tant de boucliers et de casques, et de corps vaillants de héros ! »

N'est-ce pas là un renchérissement sur Homère, un dernier trait ajouté, par lequel le poëte romain a

[1] Cette idée et cette image *ante ora patrum* se retrouvent en un autre endroit chez Homère (*Odyssée*, VIII, 524).

voulu racheter le reste de son imitation, et, en la couronnant, la marquer de son sceau? Prenez garde! ce n'est que de l'Homère encore, mais de l'Homère en un passage bien lointain et tout différent, heureusement ici rejoint et rapporté. Virgile excelle à composer de la sorte, c'est-à-dire de pièces diverses *habilement rapportées*, les morceaux excellents qu'il unit dans un seul cadre, sous un même ton, et qu'il achève. C'est dans *l'Iliade*, au début du chant XII, là où il est parlé de la muraille que les Grecs avaient élevée autour de leurs vaisseaux, muraille qui avait été construite sans les hécatombes et les cérémonies voulues, et que les Dieux, après le départ des Grecs, ne laissèrent pas subsister. Apollon et Neptune surtout conjurèrent de la détruire, et, pour n'en laisser aucun vestige, ils précipitèrent durant neuf jours, dans un vaste débordement, tous les fleuves qui prennent leur source sur l'Ida : le Rhésus, le Rhodius, le Granique, le divin Scamandre, et « le Simoïs, où tant de boucliers et de casques étaient tombés sur le sable avec les héros, race des demi-dieux. » Voilà le vers tout entier de Virgile, et qui était resté comme debout dans son esprit, jusqu'à ce qu'il l'eût si artistement enchâssé à la fin de l'exclamation d'Énée, où il fait tableau. On comprend, à voir cette adresse savante, qu'à ceux qui lui reprochaient de piller Homère, Virgile ait répondu : « Que n'essayent-ils d'en faire autant? ils verraient qu'il est

plus aisé de dérober à Hercule sa massue, qu'un vers à Homère. » — Et en effet dérober de la sorte, aller chercher si loin un vers pour l'ajuster et le mettre en sa vraie place, en sa place d'honneur, cela suppose avant tout qu'on a un beau dessin et un idéal de tableau en soi.

En ce qui est de la comparaison des deux tempêtes, je laisse de côté les traits que Virgile a imités en d'autres endroits de *l'Énéide*, pour ne m'attacher qu'aux deux coups de pinceau les plus saillants, *pronusque magister excutitur*, et *apparent rari nantes :* Homère, en faisant tomber le pilote dont la tête est écrasée par le mât, avait dit : « *pareil à un plongeur*, il tomba du bord ; » et des naufragés qui nagent comme ils peuvent après que le coup de tonnerre les a précipités du vaisseau, il avait dit : « *pareils à des corneilles*, autour du vaisseau noir, ils étaient portés sur les vagues. » Les oiseaux de mer ont l'air, tout en volant, de flotter, de se laisser porter sur les vagues. Cette image est parfaite, aussi bien que celle du plongeur. Pourquoi Virgile s'est-il retranché l'une et l'autre? Peut-être a-t-il trouvé que ces comparaisons éclairaient, égayaient trop la situation, tant elles étaient vives et parlantes. Dans le goût des siècles d'Auguste et de Louis XIV en effet, on évite volontiers les images, les comparaisons trop au vif, trop franches, trop naturelles ; on dirait qu'on a peur qu'elles ne crient, qu'elles n'offensent les

yeux. — « Mais ce n'était pas la peine d'imiter Homère pour ne pas faire mieux, me dit un partisan déclaré de la Grèce. Quand on imite, il faut reproduire exactement son modèle, ou faire mieux que lui. » — Je réponds : Virgile, tout en l'imitant, a cru devoir faire autrement qu'Homère; il l'a imité en faisant non pas moins bien, mais *plus doux*. Saint-Évremond, parlant de la différence de génie chez les Anciens et chez les Modernes, s'attache à montrer, selon le goût et les mœurs de la société de son temps, que la *discrétion* doit désormais présider aux comparaisons poétiques : « Le bon sens les rendra justes, dit-il ; l'invention, nouvelles. » Ce n'est certes pas la justesse qui manque aux comparaisons d'Homère que nous venons de voir, mais pour des Français du temps de Saint-Évremond et de Segrais (je prends exprès un terme extrême), pour des hommes de conversation, de salon, qui avaient passé plus ou moins par l'hôtel Rambouillet, pour de beaux esprits délicats, qui avaient en général peu navigué, peu vu de plongeurs, de goëlands ou d'oiseaux de mer, la comparaison, dans ce cas, eût été plus propre à distraire l'esprit qu'à le satisfaire : « Quelquefois, dit encore Saint-Évremond, les comparaisons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal à propos une diversion. » Bref, les Modernes, les Français de ce temps-là aimaient le mot

un peu abstrait plutôt que l'image toute nue et toute naturelle; ce mot abstrait leur était chose plus familière. Or, ce que je dis là des Français de notre connaissance était déjà vrai jusqu'à un certain point des Romains du temps d'Auguste et du monde de Mécènes. — Mécènes n'est pas si loin, pour le goût (comme pour la philosophie), de Saint-Évremond.

C'est assez pour Virgile, placé qu'il est entre la grandeur expressive et simple d'Homère d'une part, et de l'autre (ne l'oublions pas) les exagérations prochaines d'Ovide, de Lucain, de tous ceux qui raffinent et qui abusent, qui poussent à bout les choses, moins pour être tout à fait vrais que par luxe d'esprit ou par ambition de pensée, c'est assez pour lui de rester dans une peinture modérée et sûre, dans une agréable et judicieuse égalité : « Comme il ne vous laisse rien à désirer, il n'a rien aussi qui vous blesse, et c'est par là que votre âme se rend avec plaisir à une proportion si aimable[1]. » Quintilien avait déjà montré Virgile, en présence de cette nature divine et puissamment enthousiaste d'Homère, rachetant l'infériorité de feu et d'invention à force d'exactitude, de soin, et par l'équilibre : « *Et quantum eminentioribus vincimur, fortasse æqualitate pensamus*[2]. »

J'ai besoin de mieux définir et marquer encore la

[1] Saint-Évremond.

[2] Quintilien, liv. X, chap. 1.

différence qu'il y a entre les comparaisons d'Homère et celles de Virgile, là même où celui-ci a en vue l'antique devancier. Les comparaisons d'Homère sont d'un terrible, d'un pathétique, d'une largeur, d'une réalité saisissante. Virgile les a rendues quelquefois plus précises, du moins en apparence, mais d'autres fois aussi, plus voisines du convenu. Chez Homère, elles sont à un état naturel, larges, éparses, et pourtant singulièrement poignantes : elles prennent les entrailles.

Ainsi, dans *l'Odyssée* (livre V), la comparaison d'Ulysse naufragé, à cheval sur sa poutre, apercevant enfin la terre du haut d'une vague, avec un père qui est rendu à ses enfants après une longue maladie et dont on avait désespéré : ce qui domine et ce qui fait le lien, c'est le sentiment de renaissance et d'inexprimable joie, l'idée de ressaisir passionnément ce qu'on aime avec tendresse, et ce qu'on croyait à jamais perdu. — Ainsi encore (liv. VIII) la comparaison d'Ulysse, pleurant à la table d'Alcinoüs pendant le chant de Démodocus qui lui célèbre sans le savoir ses propres exploits, avec une femme qui embrasse en pleurant le corps de son mari mort en combattant sous les murs de sa ville et sous les yeux de son peuple (*ante ora patrum*), tandis qu'elle-même, entraînée bientôt par les vainqueurs, elle est réduite en esclavage : ce qui domine ici et ce qui fait la ressemblance, c'est l'explosion, l'effusion dou-

loureuse d'un cœur qui décharge à flots toute sa peine. Mais voici en entier une comparaison qui exprime l'attendrissement, l'apitoyement et la joie aiguë, mêlée de douleur encore, d'Ulysse et de Télémaque qui, se retrouvant sous le toit d'Eumée, se reconnaissent pour la première fois et pleurent avec sanglots :

« Télémaque, les bras répandus (*circumfusus*) autour de son noble père, se lamentait en versant des larmes : à tous deux leur vint un désir de sanglots, et ils pleuraient d'une manière perçante, à cris plus redoublés que des oiseaux, aigles ou vautours aux serres recourbées, auxquels les paysans ont enlevé leurs petits avant qu'ils eussent des ailes. C'est ainsi qu'eux ils versaient de leurs paupières des larmes de pitié, et dans leurs lamentations la clarté du soleil se serait couchée, si Télémaque n'y avait coupé court en adressant ces paroles à son père... »

On a reconnu ici la célèbre comparaison d'Orphée, qui pleure son Eurydice une seconde fois ravie (au quatrième livre des *Géorgiques*), avec Philomèle à laquelle on a ravi ses petits :

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit. . .

Virgile y a introduit Philomèle, en adoucissant le trait de l'original : mais ce n'a pas été une inadvertance à Homère que d'y avoir mis des oiseaux de proie,

Rien n'est touchant et déchirant, on l'a dit, comme de voir un homme austère qui pleure :

> Et les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.

Virgile a fait là comme presque partout : il a légèrement éteint, adouci, proportionné; il a émondé le trop vaste chêne; il a accommodé l'invention primitive au goût de son temps.

« Virgile, dont le goût fut le génie, » a très-bien dit l'abbé Delille. On ne pense pas au goût avec Homère. Ce n'est chez lui que pure nature et vérité : mais, nous modernes, nous sommes obligés de penser, dans l'art, à ce dernier fruit de civilisation qui appelle l'idée de goût.

Par cette rencontre avec Homère, qui va se reproduire perpétuellement dans la lecture de ce premier livre de *l'Énéide* comme en un champ clos, nous comprendrons bien tout un côté, toute une moitié du talent de Virgile. Pour n'en pas tirer de conséquences à son désavantage et pour juger équitablement, il faut, de ce premier aspect, ne jamais séparer en idée le côté romain, Évandre, les origines, ce vieux génie du Latium. Virgile a eu les deux moitiés au complet, et, de plus, la force et l'art de les unir, de les associer harmonieusement, si bien que la vraie revanche de cette analyse du premier livre, si Virgile en avait besoin, le vrai complément à l'appui

de son originalité réelle et profonde, ce serait la lecture immédiate du livre VIII consacré à Évandre, et si neuf, si intimement cher à quiconque a visité une fois la grande patrie : *magna parens virum, Saturnia tellus !*

Et pour revenir à cette tempête, et indiquer un point où Virgile retrouve son avantage par le goût, on saura que cette comparaison des naufragés avec les corneilles de mer, qui paraît si saillante dans l'*Odyssée* la première fois qu'on l'y voit, s'y trouve répétée deux livres plus loin (chant XIV, v. 308) exactement dans les mêmes termes, à l'état presque de lieu commun et d'utilité pour le récit. Les âges homériques supportent, et, qui plus est, paraissent aimer les répétitions des belles choses, une fois trouvées : les siècles d'Auguste et de Louis XIV, au contraire, et ceux qui succèdent, supportent même difficilement la répétition d'un mot dans une phrase; ils sont très-vite dégoûtés des redites, et ils n'ont pas tort. Une pensée ou une image vraiment belle reste plus belle lorsqu'elle apparaît placée en son lieu propre, et qu'elle est unique.

Le tableau qui, dans Virgile, succède à la description de la tempête, est celui de Neptune irrité, qui gourmande et réprime les vents pour s'être échappés sans son ordre. Le Neptune de Virgile est ici en opposition avec celui d'Homère : ces contrastes rompent à temps une imitation trop continue. Chez

Homère, on voit Neptune ennemi d'Ulysse et bouleversant lui-même la mer de son trident; il est appelé sans cesse le puissant *agitateur de la terre*. Dans Virgile, le trouble est rapporté à Éole, et Neptune a le beau rôle de pacificateur des mers. Il favorise Énée à la demande de Vénus, née elle-même de ces flots où il commande. S'il prend en main le trident, c'est pour dégager les vaisseaux qui ont été jetés entre les rochers et dans les sables :

> . . . . Levat ipse tridenti,
> Et vastas aperit syrtes et temperat æquor,
> Atque rotis summas levibus perlabitur undas.

Ce char de Neptune, la légèreté avec laquelle il vole sous l'azur étendu du ciel, et rase cet autre azur aplani des eaux, son cortége de dieux marins qui sera décrit plus en détail au livre V (v. 822; les deux endroits se complètent), et tout son triomphe, sont admirablement rendus par Virgile. Ce tableau du poëte devait rappeler ou dut inspirer de grandes compositions de peintres dans l'antiquité, comme aujourd'hui il nous donne encore l'idée de quelque grande fresque de Raphaël.

On a cherché à expliquer une contradiction qu'il y aurait entre la colère du dieu et son calme majestueux au moment où, dans sa vigilance, avisant aux intérêts des mers, il lève la tête au-dessus des ondes :

. . . . . . Graviter commotus, et alto
Prospiciens, summa placidum caput extulit unda.

Mais il n'y a pas là de contradiction, pas plus que dans le *mens immota manet, lacrimæ volvuntur inanes*. Si un homme ferme, et qui a pris un parti pénible, peut verser des larmes sans que son cœur soit ébranlé, un dieu peut bien être ému au dedans, sans que cette émotion ôte le caractère de haute placidité à son front, surtout quand il a pour volonté de calmer tout ce qui l'entoure.

Le discours de Neptune aux vents, dont il a mandé près de lui les deux principaux, l'Eurus et le Zéphyre; sa menace, à peine exprimée, et qu'un geste achève, le fameux *Quos ego*...; ce qu'il les charge de dire à Éole, leur maître, tout cela a, d'ailleurs, un certain accent romain, et non plus du tout homérique : c'est un chef d'empire ou d'armée, un dictateur ou un censeur, César ou Caton, apaisant une sédition militaire ou populaire. Virgile a développé sa pensée dans une comparaison qui caractérise l'époque et l'esprit de son poëme (*Ac veluti magno in populo*...) :

« Et ainsi que dans un grand peuple, lorsque s'est élevée, comme trop souvent, une sédition et que l'ignoble populace s'abandonne à sa fureur : déjà volent les brandons et les pierres; la colère se fait de tout des armes; alors, si tout d'un

coup un homme, considéré pour ses mœurs et ses services, se montre à eux, ils font silence, ils écoutent, l'oreille attentive ; et lui, de ses paroles, il domine les esprits et il adoucit les cœurs . c'est ainsi que tout ce grand fracas de la mer tomba à l'instant... »

Des personnages bienveillants et qui connaissent, disent-elles, l'esprit de la jeunesse française, de celle du moins qui, par le bruit, sinon par le nombre, donnait, récemment encore, le ton aux cours publics, et qui était en mesure d'y faire tumulte, obstacle ou applaudissement, m'avaient expressément conseillé (et à bonne fin, je le sais bien) de ne point insister sur ce côté de l'inspiration de Virgile, de dissimuler, d'attendre, de ne pas tout dire dès l'abord. Pour moi, je ne puis voir et dire qu'une chose, c'est que Virgile n'est à aucun degré un partisan des Gracques et qu'il ne témoigne aucun de ces regrets sur le précédent état de la république romaine, desquels Cicéron, au contraire, est rempli. Si j'avais à expliquer Cicéron, je ne craindrais certes pas, en le dépeignant, de montrer cette disposition patriotique et éloquente qui était en souffrance chez lui parce qu'elle se sentait étouffée, et que le Forum, son théâtre naturel, lui avait été retiré tout à coup par la victoire de César : « *Etenim si viveret Q. Hortensius*, dit-il au commencement de son *Brutus*, de ce Dialogue *sur les illustres Orateurs* écrit après Pharsale, *cætera fortasse desideraret una cum reli-*

quis bonis et fortibus civibus, etc. Si Q. Hortensius vivait encore, il pourrait regretter bien d'autres choses avec ce qui reste de citoyens honnêtes et courageux; mais à coup sûr, une douleur qu'il endurerait plus que personne ou qu'il partagerait avec le petit nombre, ce serait de voir ce Forum du peuple romain, qui avait été comme le théâtre de son ta ent, dépouillé désormais et devenu veuf de cette voix savante, faite pour charmer des oreilles romaines et grecques tout ensemble. Pour moi, j'ai le cœur déchiré... » Et Cicéron continue sur ce ton, disant ces motifs, et confessant qu'il lui était cruel, à l'âge même où sa propre éloquence commençait en quelque sorte à blanchir et à atteindre à toute sa maturité (*quumque ipsa oratio jam nostra canesceret, haberetque suam quamdam maturitatem et quasi senectutem*), de voir d'autres armes succéder brusquement et lui faire tomber des mains celles qu'il avait si bien appris à manier. Avec Cicéron, je serais tout prêt à entrer dans sa plainte et à compatir à une si naturelle douleur, une douleur d'artiste sous couleur et sous forme de citoyen; mais avec Virgile, j'entrerai également dans son génie, qui, par instinct ou par expérience, était tout monarchique. Qu'on rapproche de cette comparaison où il vient de qualifier l'*ignobile vulgus*, le savant et habile portrait qu'il a tracé de l'orateur tribun Drancès (au livre XI), de ce Drancès consommé dans l'art de la parole, lâche de cœur,

tortueux, jaloux, — jaloux surtout de Turnus et de son éclat,

> . . . . . . Quem gloria Turni
> Obliqua invidia stimulisque agitabat amaris;

poursuivant, piquant ce jeune lion par toutes sortes d'aiguillons et de manéges, afin de le précipiter dans les fautes, et de le perdre s'il le peut; — Drancès flatteur et rampant devant l'étranger, prêt à l'accueillir, prêt à prouver que l'ennemi n'est pas l'ennemi de la nation, qu'il n'en veut qu'à Turnus, et que Turnus seul est la cause de la guerre et l'obstacle à la paix :

> . . . . Solumque vocari
> Testatur, solum posci in certamina Turnum [1].

En peignant sous des couleurs si odieuses un personnage qui d'ailleurs favorisait son héros et se faisait l'orateur officieux d'Énée parmi les Latins, Virgile a montré son peu de goût pour les souvenirs

[1] Un ingénieux critique, M. Joubert, a relevé dans ce discours de Drancès le caractère essentiellement moderne, une couleur toute contemporaine de Virgile et de nous. Son observation peut sembler un peu subtile, mais elle a de la vérité :

« Il y a une sorte de netteté et de franchise de style qui tient à l'humeur et au tempérament, comme la franchise du caractère. On peut l'aimer, mais on ne doit pas l'exiger. Voltaire l'avait; les Anciens ne l'avaient pas. Ces Grecs inimitables avaient toujours un style vrai, convenable, aimable, mais ils n'avaient pas un style franc. Cette qualité est d'ailleurs incompatible avec d'autres, qui sont essentielles à la

de l'époque sénatoriale et oratoire si chère à Cicéron. C'est que les hommes ont besoin avant tout d'une époque propice à leurs talents et où ils puissent se développer, se déployer dans le sens de leur vocation et de leur nature. Quand ils ont une fois rencontré ce courant général, et, comme on dit, ce milieu en rapport avec leurs moyens, il leur est difficile de ne pas identifier en idée un tel état de société avec le meilleur ordre possible, de même que, lorsqu'ils l'ont perdu, ils crient volontiers à la ruine et à la subversion du monde. Que s'ils sentent que ce régime qui leur a été d'abord refusé approche cependant et qu'il va devenir possible à l'âge où ils en sauront profiter encore, ils y aspirent avec ardeur, ils s'en emparent du premier jour avec un enthousiasme reconnaissant. Ainsi, il est certain (dût l'expression de ce fait déplaire, je ne sais pourquoi, à quelques-uns) que l'âme, le talent de Virgile avait trouvé sous Auguste son climat le plus désiré.

Sauvés par l'intervention de Neptune, les Troyens

beauté. Elle peut s'allier avec la grandeur, mais non avec la dignité. Il y a en elle quelque chose de courageux et de hardi, mais aussi quelque chose d'un peu brusque et d'un peu pétulant. Le seul Drancès, dans Virgile, a le style franc; et en cela il est moderne, il est Français. » — Je ne sais trop si ce Drancès, si peu franc, a précisément le style franc comme le veut Joubert; mais son discours, en effet, est bien un discours moderne : il a le ton d'un contemporain de César et d'Antoine, ou d'un contemporain de Napoléon en 1815. Tel orateur de la Chambre des Représentants aurait volontiers parlé du Turnus de Waterloo comme Drancès.

abordent en Afrique; et d'abord Énée, et sept vaisseaux qui sont restés ralliés, trouvent un port naturel où ils se réfugient : *est in secessu longo portus*, etc. Arrêtons-nous un moment à cette description, et prenons idée du paysage composite de Virgile :

« Dans un long enfoncement, il est un lieu à souhait : une île y forme un port par l'avancement de ses côtés, auxquels se viennent briser tous les flots de la haute mer, et ils se divisent par une double entrée jusqu'en un bassin profond. Aux deux extrémités (de l'île), de vastes rochers s'élèvent et menacent le ciel : à l'abri de leur masse, au loin l'onde en repos se tait. Au-dessus, en amphithéâtre, règne à la cime l'éclat mouvant des forêts, et elles projettent par leurs flancs d'immenses ombres. En face, sur le rivage, des roches pendantes se creusent en un antre frais : au dedans, des eaux douces, des bancs taillés dans la pierre vive, la demeure des Nymphes. Là devant, il n'est besoin d'aucun câble pour retenir le navire, d'aucune ancre pour l'enchaîner par sa morsure à l'arène... »

Mettons vite en regard de cette peinture marine le premier modèle qu'a eu sous les yeux Virgile; ça été une page d'Homère encore plus qu'une vue directe de la nature; on verra par là même comment il l'a accommodée à son dessein. Et d'abord tenons compte de la différence des situations : les Phéaciens ramènent, sur un vaisseau rapide comme la pensée ou comme l'oiseau, Ulysse leur hôte; ils le ramènent en une nuit à Ithaque, et, ce qui est touchant, le sommeil saisit Ulysse à peine embarqué, et cette navi-

gation heureuse, si attendue et si désirée, elle se fait pour lui sans qu'il le sente et en dormant : cet homme qui a tant souffert avant d'arriver à ce moment inespéré, il y est déjà, il a touché le rivage natal qu'il ne s'en est pas aperçu encore. C'est à l'aube du jour et à l'heure où l'étoile du matin annonce l'aurore, que le navire merveilleux aborde l'île :

« Il y a un certain port de Phorcys, dieu marin, dans le pays d'Ithaque : les deux extrémités abruptes du rivage s'avancent en se détachant et tombent vers le port : elles le couvrent contre la grande vague du dehors et les vents violents, et au dedans les navires aux beaux ponts restent immobiles sans être retenus par aucun lien, lorsqu'une fois ils sont entrés dans le mouillage. De plus, sur le sommet, au-dessus du port, se voit un olivier au large feuillage ; et tout près est un antre aimable, ombreux, sanctuaire des Nymphes qu'on appelle Naïades : là sont des cratères et des amphores de pierre, où, avec le temps, les abeilles sont venues déposer leur miel. Il y a aussi de longs métiers tout en pierre, qui servent aux Nymphes à tisser des étoffes teintes de la pourpre des mers, une vraie merveille ! et il y a des eaux toujours courantes. Deux portes y donnent, l'une du côté de Borée, accessible aux hommes; l'autre vers le Notus, plus sacrée, et de ce côté les hommes n'y entrent pas, mais c'est le chemin des Dieux. — C'est sur ce point du rivage que les Phéaciens se dirigèrent, connaissant déjà le lieu... »

Et ils déposent Ulysse, encore endormi, sur le sable. — Homère a peint là des lieux qu'il a vus. Tous les voyageurs les ont après lui salués en les

visitant. Sans doute il n'y a plus ce vieil olivier aux épais rameaux; il n'y a plus, me dit-on, ces urnes divines et ces amphores naturelles qui servaient de ruches aux abeilles[1]; il n'y a plus les métiers des Nymphes : mais si quelqu'un, malgré ces différences de détail qui ne furent jamais peut-être que des embellissements de la poésie, hésitait à reconnaître la grotte des Nymphes et le port de Phorcys, comme cela arriva d'abord à Ulysse lui-même au réveil, Minerve en personne apparaissant aurait droit de dire encore, en indiquant du doigt les grands traits du tableau : « Allons, que vous faut-il de plus pour vous croire à Ithaque? là est le port de Phorcys, — là la grotte aimable, obscure... — là, en face, c'est le mont Nérite, tout revêtu de ses forêts. — » Non, a dit un ingénieux voyageur, non, quand Ithaque elle-même serait devenue flottante comme Délos, quand elle aurait erré sur les eaux et se serait mise à chercher d'autres mers et un autre ciel, il serait facile encore, Homère en main, de la reconnaître, pourvu qu'entre la grotte des Nymphes et le Nérite revêtu de forêts, elle n'eût point perdu le port de Phorcys[2].

[1] Lechevalier pourtant, dans son *Ulysse-Homère* (p. 58), dit que des parties de cette grotte, qui n'est qu'à demi détruite, servent encore de retraite aux abeilles; mais je crois voir qu'il est moins exact ici que d'autres guides plus récents, et que sa grotte à demi détruite n'est pas tout à fait la véritable, mieux conservée.

[2] Voir la thèse *De Ulyssis Ithaca* (1854), par M. E. Gandar, p. 42-45.

De tout cela, de tout ce qui était si bien approprié à Ulysse, à Ulysse seul et à son Ithaque, Virgile n'a dû prendre que quelques traits et le motif général du dessin. C'est son procédé habituel, et qu'Aulu-Gelle a remarqué il y a longtemps : « *Scite ergo et considerate Virgilius, quum aut Homeri... aut quorumdam aliorum locos effingeret, partim reliquit, alia expressit*[1]. » Virgile a été sobre sur la grotte et sur l'intérieur, qu'il s'est contenté de nous entr'ouvrir avec grâce :

> Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
> Nympharum domus. . . . . . .

C'eût été manquer au goût que d'en dire plus et d'entrer dans un détail purement descriptif et sans objet; car auparavant, dans cette grotte, Énée n'avait pas, comme Ulysse, offert bien souvent de dévotieux sacrifices aux Nymphes. Au contraire, Virgile a insisté sur ce qui donnait au lieu, comme port, sa garantie et sa sécurité, ce qui était la première idée au sortir d'une tempête. Ne trouvant pas que deux bras de rivage fussent suffisants à cet effet, il y a jeté une île au devant, avec sa longue dentelure de rochers, et il a couronné le tout par la grave épaisseur des forêts et par un resplendissement doré à la cime : *Silvis scena coruscis desuper...*, un beau et large

[1] *Nuits Attiques*, liv. IX, 9.

mouvement de lumière dans le paysage, et qu'Homère lui-même a bien connu quand d'un mot il a peint le mont Pélion *agitateur des feuilles*.

Et c'est ainsi, observe spirituellement Heyne, c'est ainsi que Virgile a tiré toute une forêt du seul olivier d'Homère : cet olivier, transplanté chez lui, a fait bouture. Et la forêt, au lieu d'être, comme l'olivier, *à côté* de la grotte, est en *vis-à-vis;* toujours de la variété et du contraste jusque dans l'imitation.

On a essayé, malgré l'imitation si évidente d'Homère en ce passage, de retrouver sur la côte d'Afrique, à quelques milles à l'est de Carthage, le port même où Énée a pu aborder. C'est le voyageur Shaw qui croit l'avoir découvert, et M. de Chateaubriand, en son *Itinéraire*. est entré dans cette idée : « Quelques savants, dit-il, ont cru que ce port était une création du poëte; d'autres ont pensé que Virgile avait eu l'intention de représenter ou le port d'Ithaque, ou celui de Carthagène, ou la baie de Naples; mais le chantre de Didon était trop scrupuleux sur la peinture des lieux pour se permettre une telle licence; il a décrit dans la plus exacte vérité un port à quelque distance de Carthage; » et M. de Chateaubriand s'appuie sur la description de Shaw. — Il y a ici de l'excès. Virgile, certes, avait étudié le paysage de son Latium, où il a placé la scène des six derniers livres de *l'Énéide;* il avait étudié également sa baie de Naples et sa Sicile, mais il n'avait pas visité l'A-

frique, et c'eût été de sa part un soin bien superflu que de s'aller inquiéter d'une ressemblance minutieuse pour un détail si peu intéressant aux Romains. Tenons-nous au juste point de vue pour juger de l'art de Virgile et de sa science, et de son ordre de vérité. Homère se sépare difficilement, dans notre idée, des choses et des lieux qu'il représente : c'est un témoin, un soldat, un voyageur; on a eu quelque raison de prétendre qu'il ne pouvait être luimême qu'un des héros et des personnages en action dans son œuvre. Il semble impossible du moins, quand on le lit, qu'il n'ait pas, en son temps, fait la guerre[1]; — qu'il n'ait pas navigué et essuyé des tempêtes; — qu'il n'ait pas eu faim et n'ait pas entendu son ventre crier. — Il ne paraît pas nécessairement qu'il en doive être ainsi de Virgile quand on lit ses belles descriptions et peintures. Il y a toujours un espace entre le poëte et la chose. Il ne peint point nécessairement, sauf à l'embellir ou à l'agrandir, ce qu'il a vu dans une vie d'épreuves, de voyages et

[1] « Homère fit la guerre, gardez-vous d'en douter. C'était la guerre sauvage. Il fut aide de camp, je crois, d'Agamemnon, ou bien son secrétaire. » (Paul-Louis Courier, — dans une lettre du 8 mars 1805, à M. d'Anse de Villoison). — « Quand on lit *l'Iliade*, on sent à chaque instant qu'Homère a fait la guerre, et n'a pas, comme le disent les commentateurs, passé sa vie dans les écoles de Chio... Le Journal d'Agamemnon ne serait pas plus exact pour les distances et le temps, et pour la vraisemblance des opérations militaires, que ne l'est son poëme. » (Napoléon, dans une Note dictée à Marchand, après une lecture du deuxième livre de *l'Énéide*.)

d'aventures : mais il se forme d'abord sa conception ; puis, comme il est consciencieux, il étudie après coup toutes les parties dont il a besoin, et en ce qui est même des paysages, il les compose à la fois d'après les souvenirs des maîtres et d'après la nature.

Énée, arrivé dans le port avec ses sept vaisseaux, se répare de son mieux ainsi que ses compagnons. Si, comme Ulysse, il ne baise point tout d'abord la terre nourricière, la terre *qui donne la vie*, il s'en empare toutefois avec transport et avec amour :

> . . . . , . Ac magno telluris amore
> Egressi optata potiuntur Troes arena.

Virgile décrit les premiers soins et les premiers apprêts d'un repas frugal. Achate commence par frapper le caillou et en fait jaillir l'étincelle. Ces vers sont célèbres, et le sont devenus encore plus pour nous par l'imitation (avec légère parodie) que Boileau en a faite au chant III du *Lutrin :*

> Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant
> Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant, etc...

> Ac primum silici scintillam excudit Achates,
> Suscepitque ignem foliis, atque arida circum
> Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

On a relevé la différence de ton qu'il y a entre ces détails descriptifs de Virgile et les détails analogues qui se lisent chez Homère, non pas précisément sur

le caillou dont on tire le feu (Homère n'en a pas parlé), mais sur les apprêts habituels de repas, qu'il n'oublie jamais. En effet, on ne peut pas dire qu'Homère *décrive* ces circonstances de la vie ordinaire, il les raconte et ne cherche en rien ni à les ennoblir, ni à les orner ou à les égayer par l'expression. Chez lui, en un mot, c'est un détail naturel et inévitable de la vie, qu'il répète dans ses vers autant de fois qu'il le rencontre sur son chemin; c'est une habitude : chez Virgile, c'est déjà une curiosité. Le poëte de la Cour d'Auguste ne peut s'empêcher, quand il en vient à ces humbles circonstances réelles, de se souvenir du contraste qu'il y a entre les usages de son temps et ceux de son sujet; et quand il fait allumer le feu au fidèle écuyer d'Énée, il orne, il embellit, il poétise cette simple opération, sachant bien que, pour Mécène et pour le lecteur délicat, ce sera l'occasion d'un sourire. Chaque poëte, a dit très-justement Heyne, a le génie de son siècle, auquel il faut sacrifier en quelque chose, non pas en altérant la vérité et en la revêtant de couleurs exagérées, mais en l'ornant quelquefois et l'accommodant un peu. Là encore la mesure à tenir est l'œuvre du goût.

Énée, cependant, veut savoir en quelle terre il est arrivé, et, avant tout, s'il n'apercevra point quelques-uns des vaisseaux qu'il a perdus. Il monte sur un rocher et promène au loin ses regards sur la

vaste mer; il ne découvre aucun navire, mais trois grands cerfs s'offrent à lui, errant sur le rivage et suivis de toute une troupe. Y avait-il ou n'y avait-il pas de cerfs sur la côte d'Afrique? On a discuté cette question d'histoire naturelle; mais l'idée est évidemment venue à Virgile par un passage d'Homère qu'il a transformé selon le procédé qu'en ce moment nous étudions. Ne nous lassons pas de le faire; l'intime intelligence de l'art de Virgile est à ce prix. Ulysse repoussé de l'île d'Éole, et après avoir échappé à grand'peine aux cruautés des Lestrigons, arrive dans l'île d'Æa, séjour de la déesse et enchanteresse Circé. Le vaisseau aborde heureusement et en silence sur un point favorable du rivage, et là, étant débarqué avec ce qui lui reste de compagnons, durant deux jours et deux nuits Ulysse s'abandonne à la douleur; je traduis :

« Là alors, étant débarqués, nous fûmes gisants deux jours et deux nuits, nous mangeant l'âme à la fois de fatigue et de chagrin. Mais lorsque Aurore aux belles boucles eut amené le troisième jour, alors, prenant ma lance et mon sabre aiguisé, je m'empressai de monter du vaisseau vers un tertre élevé pour voir si j'apercevrais des travaux d'hommes et si j'entendrais une voix. Je m'arrêtai quand je fus monté sur la hauteur pierreuse, et une fumée m'apparut du milieu de la terre aux larges routes, sortant des palais de Circé à travers les chênaies épaisses et le bois. J'agitai ensuite dans mon esprit et dans mon âme si j'irais et m'enquerrais, puisque j'avais vu la rouge fumée. En réfléchissant ainsi, il me parut qu'il était mieux, allant d'abord au vaisseau léger et au rivage de la

mer, de donner à dîner à mes compagnons et de les envoyer s'informer. Mais comme en allant j'étais déjà près du vaisseau qui se balance, alors quelqu'un des Dieux eut pitié de moi, me voyant seul, lequel m'envoya un grand cerf aux hautes cornes dans le chemin même. Il descendait dans le fleuve, du pâturage de la forêt, pour boire ; car la force du soleil le pressait. Pendant qu'il sortait (de la forêt), je le frappai vers l'épine au milieu du dos, et la pointe d'airain le perça de part en part. Il tomba dans la poussière en bramant, et son âme s'envola. Mettant le pied dessus, je tirai la javeline d'airain de la blessure et je la déposai à terre. J'arrachai des broussailles et des osiers, et en ayant fait une espèce de corde de la longueur d'une brasse, bien tressée des deux bouts, je liai les pieds de la bête prodigieuse. Et celle-ci sur ma nuque, je m'en allai vers le noir vaisseau, m'appuyant sur ma javeline, parce qu'il ne m'était nullement possible de la porter de l'autre main sur l'épaule, la bête étant trop grande. Je déchargeai le fardeau devant le navire et je ranimai mes compagnons par des paroles de miel, m'adressant de près à chaque homme : « O mes amis (car, etc. »

Il est tellement vrai que Virgile a eu ce passage en vue, à l'endroit du premier livre que nous indiquons, qu'il a calqué sur Homère cette dernière forme de phrase et cette tournure, qui est d'ailleurs sans importance; mais elle nous indique nettement la trace :

. . . . . Et dictis mœrentia pectora mulcet :
O socii (neque enim, etc.

Or, comment Virgile a-t-il tiré parti de ce tableau homérique pour son dessein? Il a fait ici exactement

de même que tout à l'heure pour la grotte, et il a élevé, agrandi les choses :

« Cependant Énée gravit un rocher et parcourt au loin du regard toute l'étendue de la mer, pour voir s'il découvrirait de quelque côté les birèmes troyennes égarées par la tempête, Anthée ou Capys, ou sur sa poupe élevée les armes de Caïcus. Aucun navire n'est en vue, mais trois cerfs se montrent à lui errant sur le rivage : derrière eux suit toute une troupe en marche, qui va paissant le long des vallées. Il s'arrête et saisit l'arc et les flèches légères, ces armes que lui tenait le fidèle Achate : et d'abord il abat les chefs eux-mêmes qui portaient fièrement leur tête aux hautes ramures; puis il chasse le reste du troupeau et le relance pêle-mêle à coups de flèches à travers les bois épais, et il ne s'arrête point avant d'avoir, en vainqueur, étendu à terre sept bêtes énormes, égalant leur nombre à celui des vaisseaux. Puis il regagne le port et les partage entre tous ses compagnons. Il distribue aussi du vin que le généreux Aceste leur avait mis à bord en Sicile et leur avait donné au départ, et il console les cœurs pleins de tristesse par ces paroles : « O mes compagnons, etc. »

La différence des deux tableaux se marque d'elle-même; et encore aurais-je pu, sans manquer au ton, m'efforcer de traduire Virgile avec plus de noblesse. Énée voyage dans le même temps qu'Ulysse, mais il y a une distance de plusieurs siècles entre leurs mœurs et leurs façons. Ulysse, ce héros des âges simples et qui n'aspire que vers sa pauvre Ithaque, s'éloigne seul de ses compagnons et va à la découverte dans l'île; il voit un grand cerf, un seul, et c'est bien assez; il le tue sans demander pour cela

des armes à son écuyer (il n'a pas d'écuyer ni de confident), et, comme il faut ensuite rapporter la bête et que c'est un embarras, il nous raconte en détail comment il a fait, comment il a fabriqué un lien, comment il a chargé l'animal sur son cou et a cheminé appuyé sur sa pique; il n'oublie rien. Tout cela est naïf et d'une bonhomie à la Robinson Crusoé, que Virgile n'a garde de prêter au fondateur du futur Empire romain. Comment ces deux hommes, Énée et Achate, ont-ils pu rapporter au vaisseau leurs sept bêtes énormes? C'est une question qui ne se pose même pas en si noble récit. Imaginez donc la figure d'Énée, qui serait représenté portant un cerf sur ses épaules et la tête passée entre les quatre pieds de l'animal! Virgile ne pouvait entrer un moment dans cet ordre de peinture. Entre son Énée et Ulysse, il y avait eu cette production sociale fine, délicate, dédaigneuse : l'urbanité était née. Mais en revanche, et malgré d'autres parties naturelles dont Virgile a composé artistement ses récits, il arrive qu'on y est moins attentif et moins présent, qu'on y applaudit par instants et qu'on les admire; mais qu'on n'y croit pas, — tandis que l'on croit aux récits d'Homère.

Dans le petit discours qu'Énée adresse à ses compagnons pour les réconforter, se trouve ce mot si souvent cité, et cher à tous ceux qui ont connu le malheur :

. . . . Revocate animos, mœstumque timorem
Mittite; forsan et hæc olim meminisse juvabit.

D'autres anciens l'avaient dit avant Virgile, mais ils ne l'avaient pas dit de la même manière. Par exemple, Eumée recevant sous son toit Ulysse déguisé en mendiant, et interrogé par lui sur les malheurs et les aventures qui l'avaient amené à Ithaque pour y être le porcher d'Ulysse, lui dit[1] :

« Hôte, puisque tu me fais cette question et que tu m'interroges là-dessus, écoute maintenant en silence et prends plaisir, et bois le vin étant assis; ces nuits sont interminables : il y a le temps de dormir et le temps d'écouter en se réjouissant, et il ne te faut point aller coucher avant l'heure; car c'est un mal aussi que le trop de sommeil. Que si à quelqu'un des autres (*s'adressant aux garçons d'étable*) l'âme et le cœur lui en dit, qu'il sorte et aille dormir; et qu'à l'aurore apparaissante, après avoir mangé il suive aux champs les truies du maître. Mais nous, dans la cabane, buvant et mangeant, réjouissons-nous l'un l'autre de nos tristes peines, en nous souvenant : car il y a une jouissance, même aux peines, pour l'homme qui a beaucoup souffert et beaucoup erré. »

J'ai donné exprès tout le passage, avec ses longueurs naïves et patriarcales, pour montrer en quoi la sensibilité de Virgile excelle et a un goût approprié pour nous autres modernes. Celle d'Homère est plus épanchée, mais Virgile, sans cesser d'être vrai,

[1] *Odyssée*, XV, 389.

y porte la concision qui nous agrée jusque dans les larmes. Et puis il est tout simple qu'Eumée, assis à une bonne table, dise à Ulysse, également accoudé : « C'est plaisir de se souvenir, même des maux passés. » Il est plus neuf et plus touchant que cela soit dit, comme ici par Énée, au fort même du malheur et de l'infortune, afin que ce rayon anticipé d'avenir éclaire et console, de même qu'à l'inverse, selon que Dante l'a dit par la bouche d'une amante, nulle douleur n'est plus grande que de se souvenir du temps heureux, du passé à jamais perdu, au sein de l'irremédiable malheur.

II. Scène de l'Olympe ; la Vénus de Virgile. — Elle apparaît à Énée. — Hymne homérique; Vénus et le pasteur Anchise. — Énée devant les fresques du temple. — Pleurs d'Ulysse chez Alcinoüs. — Entrée et cortége de Didon. — Nausicaa et Diane. — *Non ignara mali.* — L'Amour sous les traits d'Ascagne. — L'Amour et sa mère dans Apollonius. — Souper royal chez Didon.

Le tableau qui suit, et qui nous transporte dans l'Olympe, appartient en propre à Virgile par toute une moitié, et est un de ses plus beaux. Jupiter, du haut du ciel, abaisse ses regards sur la terre, sur les mers, et les arrête sur ce qui se passe au royaume de Libye. Vénus choisit ce moment pour se plaindre à son père du malheur obstiné qui poursuit les Troyens, et qui ferme à Énée cette Italie qui lui a été si formellement promise par Jupiter même. La Vénus

de *l'Énéide*, qui s'adresse ici à son père avec ses beaux yeux noyés d'une larme qui les rend encore plus brillants :

> Tristior, et lacrimis oculos suffusa nitentes...

est, comme partout dans le poëme, ravissante de grâce, de pitié, de décence. Les traits principaux qui la composent, toutes ses beautés, ses charmes, sont naturellement déjà chez Homère et chez les poëtes qui ont suivi; mais Virgile, en ne déployant qu'à demi la ceinture de la déesse, l'a accommodée avec une suprême convenance pour celle qui va être désormais la patronne des Romains. C'est une Vénus charmante toujours, tendre, amoureuse, sobre pourtant et sérieuse, maternelle avant tout pour les Troyens et pour cette tige des Césars d'où sortira le plus aimable des grands hommes. Elle n'est qu'indispensablement, et là seulement où il le faut, la déesse de l'amour. Dans l'épisode de Didon et dans la passion insensée de cette reine, Junon fait les avances et entre pour sa part dans l'invention des moyens, autant pour le moins que Vénus même; celle-ci n'a qu'à faire un signe de tête et à sourire :

> Adnuit, atque dolis risit Cytherea repertis.

Il y a un moment où Vénus nous apparaît avec une grandeur, une sévérité inaccoutumées, et où pour-

tant elle est bien toujours dans son rôle; c'est lorsque, dans le sac de Troie, dans cette nuit terrible, Énée, apercevant à la clarté de l'incendie Hélène réfugiée contre l'autel, Hélène, cause et principe de tant de malheurs, est tenté de la frapper de son épée. Vénus lui apparaît aussitôt, et, lui déchirant de devant les yeux le voile humain, lui montre que la vraie cause de la ruine de Troie, ce n'est ni Pâris ni la belle Hélène, mais la colère même des grands Dieux, Neptune, Junon, Pallas, qui sont là acharnés à l'œuvre en personne. « Il y a deux politiques, celle d'en bas et celle d'en haut : nous raisonnons à perte de vue sur l'une, et c'est l'autre qui nous mène, » a dit un moderne. La leçon d'histoire que donne Vénus à Énée est celle-là même, en tableau et en action. Partout ailleurs, Vénus est plutôt une mère alarmée et suppliante. Jupiter ici, dans cette scène du premier livre, après avoir écouté sa plainte, la rassure et lui donne un baiser de père, *Oscula libavit natæ*, — un baiser chaste. Croirait-on que cette même scène entre Jupiter et Vénus, transportée au chant second des *Lusiades*, sous prétexte que Vénus est la patronne des Portugais et la protectrice de Gama, a fourni au poëte catholique Camoëns l'occasion d'une vivacité telle et si indélicate, qu'on y regarde à deux fois pour la traduire[1] ? — La réponse de Jupiter à Vénus est

[1] « Il (Jupiter) lui essuie les larmes et, allumé, la baise sur la face

d'une grave et originale beauté. Je ne sais jusqu'à quel point ce passage était imité en détail d'un endroit de Nævius, au livre premier de sa *Guerre Punique;* mais ce qui est bien certain, c'est que la pierre ou la brique du vieux poëte est devenue marbre chez Virgile. Ce discours de Jupiter, qui comprend toute la prédiction de la grandeur romaine, est une des colonnes de *l'Énéide*. Le roi des Dieux y fait, de son haut point de vue, et du ton qui lui sied, l'abrégé de l'histoire du peuple-roi : « Laisse toute crainte, ô Cythérée ! les destins des tiens te restent à jamais immuables et assurés... »

> Parce metu, Cytherea, manent immota tuorum
> Fata tibi. . . . .

Il déroule tout l'ordre futur des Destins, en insistant sur ce qui regarde Énée et son fils Iule; il montre dans l'avenir la revanche éclatante que prendra la descendance du héros sur Phthie, sur Mycènes et sur Argos, ces patries des grands ennemis du nom troyen; puis César arrive avec l'étoile au front et les signes reconnaissables de sa mère Vénus :

> Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar;

puis l'âge d'or d'Auguste et la paix du monde. C'est

et embrasse son col pur, en sorte que, s'il avait été seul, un nouveau Cupidon se serait engendré. »

proprement la mission des Jules et de leur mère Vénus d'adoucir le cruel Mars :

Aspera tum positis mitescent sæcula bellis.

Chaque anneau d'or, dans la chaîne des Destins, est touché par le doigt souverain de Jupiter. — Mais ce qui domine plus que tout dans le discours de celui qui est déjà le Jupiter Capitolin, c'est la *dignité*, cette qualité romaine. Il y a un moment qu'il indique, où Junon elle-même, adoucie et d'accord avec lui, conspirera à favoriser cette nation auguste prédestinée à l'Empire :

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Vers caractéristique et qui exprime la physionomie d'un peuple! Cette dignité à porter la toge respirait dans toute la démarche de l'ancien Romain : l'ambassadeur romain portait la paix ou la guerre dans un pli de sa toge; César se voilait la tête de sa toge avant de mourir et d'aller tomber au pied de la statue de Pompée. Quand l'oubli de la toge et le *sans-gêne* dans les réunions publiques s'introduisit à Rome (ce dont Auguste se plaignait déjà, en citant le vers même de Virgile, qui devenait une ironie dans sa bouche), le caractère national était entamé. Aujourd'hui encore, malgré tout, on retrouve quelque chose de la dignité des anciens Romains dans les allures

naturelles de leurs descendants des bords du Tibre : ces hommes-là ne traversent pas comme d'autres la place de Saint-Pierre.

Tandis que Mercure, dépêché de l'Olympe par Jupiter, descend en Libye pour disposer les cœurs et préparer les voies en faveur d'Énée, celui-ci, après la nuit passée moins encore à dormir qu'à agiter ses inquiétudes, se met en quête dès l'aurore, et va à la découverte dans la contrée inconnue où il est jeté. Ses vaisseaux sont à l'abri dans leur baie profonde : il les y laisse avec tout son monde, et, accompagné du seul Achate, deux javelots à la main, il se met en marche à travers les lieux sauvages, quand tout à coup sa mère se présente à lui au milieu d'une forêt. Mais Vénus, pour aborder plus à l'aise son fils, s'est déguisée en Nymphe chasseresse, en vierge de Sparte ou de Thrace :

> Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
> Spartanæ, vel qualis equos Threissa fatigat
> Harpalyce. . . . .

Cette Vénus chaste et chasseresse, le carquois sur l'épaule et les cheveux au vent, avec son attitude svelte au tournant d'un sentier, et sa robe nouée au-dessus du genou, est peinte ou plutôt sculptée adorablement par Virgile. C'est elle-même qui, la première, s'adresse aux deux guerriers, leur demandant s'ils n'ont point vu quelqu'une de ses compagnes

et de ses sœurs égarée à la poursuite de sa proie.

Ici, dans cette rencontre et ce déguisement, Virgile a eu présentes à la pensée les scènes pareilles dans lesquelles Minerve, chez Homère, apparaît *incognito* à Ulysse pour le diriger et le guider. Il a eu aussi en vue, dans un lointain souriant, une autre scène qui avait un tout autre objet, mais qui offrait de même un déguisement de Vénus, déguisement des plus intéressants et des plus mémorables, puisqu'il en était résulté l'étroit commerce avec Anchise, et, par suite, la naissance d'Énée. En revenant un moment sur cette première Vénus toute Cyprienne et mère des délices, nous comprendrons mieux le caractère légèrement corrigé et épuré, bien que toujours tendre et des plus suaves, de la Vénus de *l'Énéide*.

L'*Hymne à Vénus*, où sont célébrés les amours de Vénus et d'Anchise, est l'un des plus beaux des Hymnes dits *Homériques*, l'un de ceux qui justifient pleinement leur nom :

« Muse, dis-moi les œuvres de la Vénus d'or Cyprienne, qui a inspiré aux Dieux un doux désir et qui a dompté les races des hommes mortels, et les oiseaux du ciel, et toutes les bêtes sauvages, celles que le continent nourrit en grand nombre et celles de la mer; car à toutes sont chères les œuvres de Cythérée à la belle couronne. Mais il est trois cœurs qu'elle ne peut persuader ni séduire... »

Ces trois invincibles personnes, qui font une si

éclatante exception à la loi commune, ce sont Minerve, Diane et Vesta. L'auteur de l'Hymne les désigne et les célèbre tour à tour. A part ces trois cœurs fermés à la molle persuasion de la déesse, pas un autre n'échappe au pouvoir de Vénus, ni parmi les hommes ni parmi les Dieux. Jupiter lui-même, le maître de la foudre, y est sujet, et elle lui dérobe fréquemment l'esprit en lui faisant oublier Junon et en l'inclinant, dès qu'elle le veut, à se mêler aux femmes des hommes. Jupiter, pourtant, s'est vengé à son tour, et, à elle aussi, il a inspiré un désir d'union avec un beau mortel, afin qu'elle-même, au plus vite, prenne sa part des mésalliances, loin de s'en croire exempte, et pour qu'elle ne vienne pas un jour se vanter en pleine assemblée des Dieux, avec son charmant sourire, de toutes les confusions gracieuses qu'elle opère, et d'engendrer des fils mortels aux Dieux immortels et même aux Déesses. — Ici je vais traduire, et je noterai au passage les traces légères, mais sûres, qui montrent que Virgile avait ce riant tableau présent à la pensée :

« Jupiter donc lui jeta dans l'âme (à Vénus) un doux désir pour Anchise, qui alors, sur les hauts sommets de l'Ida aux mille sources, faisait paître les bœufs, pareil de corps aux Immortels. L'ayant vu peu après, Aphrodite au sourire amoureux l'aima, et un étonnant désir la saisit au cœur. Étant allée en Chypre, à Paphos, elle entra au fond du temple odoriférant; là est une enceinte à elle consacrée, et un autel où l'encens s'exhale :

(Ipsa Paphum sublimis abit, ...
. . . . . ubi templum illi, centumque Sabæo
Thure calent aræ, sertisque recentibus halant.)

Y étant entrée, elle ferma les portes brillantes; et là les Grâces la baignèrent et l'oignirent d'une huile divine, telle qu'il en fleurit pour l'éternelle jeunesse des Dieux, une huile d'ambroisie savoureuse, qui lui était une agréable odeur. S'étant revêtu le corps de tous ses beaux habits et toute parée d'or, la souriante Aphrodite s'élança vers Troie, laissant Chypre aux douces haleines et faisant route dans l'air (*sublimis*) à travers les nuages. Elle arriva à l'Ida aux mille sources, mère des bêtes sauvages, et elle alla droit à l'étable à travers la montagne. Derrière elle, agitant leur queue caressante, et les loups blancs, et les lions à la prunelle de flamme, les ours et les panthères rapides, insatiables de biches, marchaient en foule : elle, en les regardant, se réjouissait dans son esprit, et elle leur jetait dans la poitrine l'étincelle du désir; et tous en même temps, deux à deux, ils se couchaient parmi les ravins pleins d'ombre. Elle-même, elle arriva aux cabanes bien bâties. Elle le trouva resté aux étables, seul à l'écart des autres, lui, le héros Anchise, qui tenait des Dieux la beauté. Les autres avaient suivi leurs bœufs dans les herbages verdoyants, tous, excepté lui, qu'on avait laissé aux étables à l'écart; il vaguait çà et là, jouant de la cithare qui résonnait dans l'espace. Devant lui s'arrêta la fille de Jupiter, Aphrodite, toute pareille de taille et de visage à une vierge non encore soumise au joug (*Virginis os habitumque gerens*...), de peur qu'il ne prît effroi d'elle à la première vue. Anchise, en la considérant, se tenait rêveur et en silence, admirant sa beauté, et sa taille, et ses vêtements éblouissants; car elle était revêtue d'un long voile plus brillant que l'éclat du feu, et elle avait des bracelets arrondis, des pendants en forme de fleur; de très-beaux colliers entouraient son cou délicat,

très-riches, en or, d'un art tout varié ; ils éclataient comme la lune autour de sa blanche poitrine; c'était une merveille. Anchise fut pris d'amour, et il lui dit en face cette parole :

> (O quam te memorem, virgo; namque haud tibi vultus
> Mortalis, nec vox hominem sonat; o Dea certe;
> An Phœbi soror? an Nympharum sanguinis una?
> Sis felix. . . . .)

« Sois heureuse, ô reine, quelle que tu sois d'entre les bienheureux qui arrives à cette maison, Diane ou Latone, ou Vénus d'or, ou Thémis la bien née, ou Minerve au bleu regard, ou soit qu'ici tu viennes l'une des Grâces qui servent de compagnes à tous les Dieux et sont appelées Immortelles, soit l'une des Nymphes qui ont pour domaine les beaux bois sacrés, ou des Nymphes qui habitent cette belle montagne et les sources des fleuves et les prairies herbagères ! A toi, sur une hauteur, dans un lieu de toutes parts en vue, je dresserai un autel et je te ferai de beaux sacrifices en toutes les saisons (*multa tibi ante aras nostra cadet hostia dextra*); mais toi, dans ton âme bienveillante, accorde-moi d'être un homme très-remarquable entre les Troyens; fais-moi dans l'avenir une progéniture florissante, et à moi-même donne-moi de vivre longtemps et bien, et de voir la clarté du soleil, fortuné entre tous, et d'atteindre le seuil extrême de la vieillesse. » — Et la fille de Jupiter, Aphrodite, lui répondit : « Anchise, le plus glorieux des hommes nés de la terre, non, je ne suis aucune des Déesses[1]. Pour-

[1] Il y a dans l'original une nuance qui est difficile à rendre. « Je ne suis *pour toi* aucune des Déesses, » aurait un sens trop direct en français; il serait plus exact de dire : « Je ne *te* suis aucune des Déesses, » si ce n'était trop dur et trop inusité. Notre français est d'une clarté désespérante, et ne se prête pas à ces légères confusions, à ces demi-teintes qu'aimaient les langues anciennes, plus voisines de la naissance des pensées.

quoi m'assimiles-tu aux Immortels? (*Haud equidem tali me dignor honore.*) Mais je suis mortelle, et c'est une femme que j'ai eue pour mère... »

Vénus fait ici toute une histoire; elle se dit fille d'Otrée, roi de Phrygie; elle a eu pour nourrice et gouvernante une femme troyenne, et c'est ainsi qu'elle explique et justifie la parfaite connaissance qu'elle a de la langue d'Anchise, laquelle, à ce qu'il paraît, n'était pas la même que celle de la Phrygie. Dans la poésie homérique, le poëte est attentif, au moins par instants, à ces détails qui, au milieu même des fables et des merveilles, donnent au récit un grand air de vraisemblance. Elle raconte que, tandis qu'elle dansait avec les vierges ses compagnes, elle a été enlevée par Mercure, qui l'a transportée à travers toutes sortes d'espaces et de pays, tant habités que sauvages, et qui lui a dit qu'elle était destinée à être l'épouse d'Anchise et à lui procréer de beaux enfants. Et, après avoir si bien indiqué les choses d'un air de les laisser échapper, elle ajoute aussitôt qu'elle le supplie de n'en pas abuser, mais de la conduire, de la présenter à son père et à sa mère (à lui, Anchise), comme une bru future qui ne leur fera pas de déshonneur, et d'envoyer au plus vite avertir en Phrygie ses propres parents, qui ne seront pas en reste de présents et de riches cadeaux. — Je continuerai de traduire :

« Ayant ainsi parlé, elle lui mit dans l'âme un désir; l'a-

mour s'empara d'Anchise, et il lui dit en la regardant : « Puisque tu es mortelle, et que tu as une simple femme « pour mère, et qu'Otrée est ton père bien connu, ainsi que « tu le racontes; puisque tu es venue ici par la volonté du « messager immortel Mercure, et que tu dois être appelée « mon épouse tous les jours de la vie, il n'est aucun dieu ni « aucun homme qui puisse ici m'empêcher de me fondre en « ton amour, aussitôt dès à présent; non, quand même le « divin archer Apollon en personne serait là avec son arc « d'argent pour me lancer des flèches funestes, je choisirais « encore, ô femme pareille aux Déesses, pour prix d'être « monté dans ta couche, de descendre dans la maison de « Pluton. » — Ayant ainsi parlé, il prit sa main. La souriante Aphrodite suivait en détournant la tête et en baissant ses beaux yeux[1]... »

Ceci se passait dans le jour. Le soir, à l'heure où les pasteurs ramènent les troupeaux des pâturages, Anchise était plongé dans un profond et doux sommeil. La déesse, se levant d'auprès de lui et reprenant les vêtements et les parures qu'elle avait laissés, se

[1] Cette idée de la mort, de la perspective funeste, bravée et acceptée sur l'heure même au prix des délices, se retrouve avec des différences d'accent chez des poëtes d'une époque infiniment distante. Tout à l'opposé de l'âge d'Anchise et à l'autre extrémité de la civilisation, on a, dans Chateaubriand, le vœu qu'il prête à son amoureuse Atala : « Tantôt, sentant une Divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette Divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde ! » Et il a renouvelé quelque chose du même sentiment dans le cri d'amour d'Eudore pour Velléda. Mais l'idée, telle qu'on vient de la voir exprimée par Anchise, n'est que celle du désir passionné le plus naturel, tandis qu'elle est comme pervertie dans ces autres exemples par une imagination échauffée et blasée.

tenait debout près de la cabane, mais cette fois le front haut et en déesse : « Et la beauté éclatait de ses joues, surnaturelle, comme l'est celle de Cythérée à la couronne de violettes. » On reconnait là encore à la trace le *rosea cervice refulsit* et le *patuit dea*. Je n'insiste pas sur la dernière partie de l'Hymne. Vénus réveille Anchise, et, après l'avoir rassuré, lui fait le plus brillant pronostic de l'enfant qui naîtra d'elle et qui s'appellera Énée, parce que c'est après tout une chose terrible et dure (αἰνὸν), à elle déesse, d'être ainsi tombée au lit d'un mortel. Il sera élevé d'abord par les Nymphes de la montagne. Elle recommande à Anchise, dès que l'enfant sera dans la première fleur de l'âge, et qu'on le lui amènera, de ne pas dire, si on l'interroge, le nom de la vraie mère, et de répondre : « On dit qu'il est engendré d'une Nymphe aux yeux de rose, de celles qui habitent la montagne revêtue de forêts. » Que s'il manque à cette discrétion et se vante imprudemment de son bonheur avec une déesse, il a à craindre la foudre de Jupiter. Ces recommandations faites d'un ton souverain, elle s'élance vers le ciel et disparaît.

La menace dernière eut son effet. Anchise ne sut pas se taire. Le monde entier connut qu'Énée était le fils de Vénus et d'Anchise, et Didon, à la première rencontre, pourra dire au héros :

> Tune ille Æneas quem Dardanio Anchisæ
> Alma Venus Phrygii genuit Simoëntis ad undam?

Mais Anchise en fut puni ; il devint un exemple de plus du danger qu'il y avait à être l'objet de ces divines faveurs. Il l'avait pressenti, dès qu'à son réveil il avait reconnu la déesse : « Aie pitié de moi, lui avait-il dit, ne souffre pas que je vive languissant et débile parmi les hommes ; car il a perdu la fleur virile de la vie celui qui a reposé une fois à côté des Déesses. » — Et c'est ainsi que cette infirmité inséparable de l'idée d'Anchise, qu'on voit toujours porté par son fils, cette infirmité qui se lie à la gloire pieuse d'Énée, est le contre-coup de la scène délicieuse et enivrante de l'Ida. Anchise, depuis le jour où il lui échappa, dans son orgueil de père, de divulguer la faiblesse de Vénus, sentit la colère de Jupiter, qui l'effleura du vent de sa foudre et le toucha de son feu : il ne fit plus que traîner des jours inutiles :

> Jam pridem invisus Divis et inutilis annos
> Demoror, ex quo me Divum pater atque hominum rex
> Fulminis adflavit ventis et contigit igni [1].

Maintenant, si nous revenons à l'apparition de Vénus à Énée dans le premier livre, nous concevons mieux le caractère et la nuance particulière de la Vénus virgilienne, et comment, tout en se ressouvenant de cette amoureuse et voluptueuse rencontre avec Anchise, en la sous-entendant, pour ainsi dire,

[1] *Énéide*, liv. II, v. 647.

le poëte a pris plaisir à la transformer en une scène tendrement maternelle avec le fils : il lui a suffi, pour sa propre satisfaction et pour celle de l'homme de goût qui le suit, d'indiquer par une trace légère, mais sensible comme celle d'un parfum, la présence et la suite de son souvenir, dans une circonstance d'ailleurs si différente.

Vénus, en refusant le titre de déesse que lui donne tout d'abord Énée, s'empresse de répondre à ses questions sur le pays et le peuple qu'il a intérêt de connaître. Bien qu'elle se dise du pays ou du moins de la colonie tyrienne, elle ne cherche point à lui expliquer comment il se fait qu'elle s'adresse à lui dans la langue qu'il parle et qu'il entend : ne demandons pas ici ces petits signes qui remettent en présence de la réalité. Elle lui raconte, sur Didon et sa fuite courageuse de Tyr après la mort de Sichée, et sur la nouvelle colonie qu'elle fonde, tout ce qu'il importe à Énée et au lecteur de savoir. Puis elle interroge le héros à son tour, et feint de désirer apprendre de lui qui il est et son histoire. Énée, qui doit faire un récit complet, sur la fin de cette journée même et durant la nuit qui suivra, à Didon et à tous les principaux Tyriens, ne répond à Vénus qu'en deux mots et avec soupir : « Je suis le pieux Énée...

> Sum pius Æneas, raptos qui ex hoste Penates
> Classe veho mecum, fama super æthera notus. . . »

Il se couvre avant tout de sa piété et de ses dieux comme d'un titre à l'hospitalité, à la bienveillance des hommes ; et s'il parle si ouvertement de sa renommée, comme font d'ailleurs tous les anciens héros, ce n'est point orgueil de sa part, c'est tristesse; il n'est connu dans l'univers qu'à cause des calamités de sa patrie et de ses propres malheurs. Le caractère religieux et soumis d'Énée, qui ne fait point un pas sans les Destins et les oracles, sans les cérémonies voulues, se déclare ici dans ses paroles avec onction, et même, si l'on peut dire, avec componction. Pour lui rendre toute justice, figurons-nous un parfait héros chrétien du moyen âge[1]. — Vénus le réconforte et le rassure, lui annonce par un augure soudain aperçu dans le ciel que les douze vaisseaux qu'il croit perdus sont déjà au port, et, lui montrant du doigt le chemin, elle se révèle et disparaît dans une ravissante transfiguration[2]. — Énée a une plainte, un cri de tendresse filiale, en ne la reconnaissant que pour la perdre aussitôt :

[1] Saint-Évremond, trop sévère d'ailleurs pour Énée, et qui tourne cette extrême piété contre lui, l'a dit avant nous : « C'était un pauvre héros dans le Paganisme, qui pourrait être un grand saint chez les Chrétiens, fort propre à nous donner des miracles, et plus digne fondateur d'un Ordre que d'un État. » Saint-Évremond, qui a si bien étudié les Romains, oublie trop ici combien l'État romain, soi-disant fondé par Énée, était religieux dans ses ressorts, et combien la politique s'y liait à des pratiques sacrées.

[2] J'ai traduit ce passage précédemment dans les Considérations générales, page 131.



Quid natum toties, crudelis tu quoque, falsis
Ludis imaginibus. . . . .

Il continue sa marche; la déesse l'environne, lui et Achate, d'une nuée protectrice qui les rend invisibles, ainsi que cela a lieu en des cas pareils pour Ulysse, Jason et tous les héros favorisés. Sous cette enveloppe, Énée arrive jusque sur la hauteur d'où l'on voit la ville nouvelle qui s'élève et se construit de toutes parts : citadelle, temple, sanctuaire des lois, port, tout se construit à la fois, même le théâtre avec ses colonnes, splendide ornement de la scène future, *scenis decora alta futuris*, ce qui est plus grec que carthaginois, et plus moderne que l'âge homérique. Ici est cette comparaison comme empruntée des *Géorgiques*, et qui exprime si bien l'activité en tous sens d'une population industrieuse :

Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercet sub sole labor. . . . . .

« Tel, au retour du printemps, par les prés en fleurs, sous un beau soleil, un travail commun anime les abeilles, lorsqu'elles font sortir les premiers essaims déjà adultes, ou lorsqu'elles condensent la liqueur du miel et gonflent leurs cellules du doux nectar, ou qu'elles reçoivent la charge de celles qui reviennent, ou que, formant escadron, elles repoussent des ruches les frelons, cette race fainéante : l'ardeur est partout, et les flots du miel exhalent dans l'air une senteur de thym. — O bienheureux, s'écrie Énée, ceux dont les murailles déjà s'élèvent !

O fortunati, quorum jam mœnia surgunt ! »

Ce sentiment d'Énée, ce besoin d'une patrie promise et qui recule sans cesse, est une des sources d'émotion dans *l'Énéide ;* Énée aspire presque aussi vivement à cette future patrie, encore inconnue, qu'Ulysse à sa chère Ithaque. Il y a chez lui, tout héros qu'il est, une grande lassitude, un besoin d'arriver et de s'asseoir enfin. Il le disait à Hélénus et à Andromaque, en les quittant au rivage d'Épire : « Vivez heureux, ô vous à qui il a été donné d'avoir accompli déjà votre fortune ! pour nous, nous sommes entraînés sans cesse d'un destin à l'autre :

Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua : nos alia ex aliis in fata vocamur. »

Il le redit à l'aspect de Carthage naissante. Virgile a donné à son héros un peu de ce sentiment qu'il avait lui-même, et qu'il avait tristement nourri durant les années malheureuses de sa jeunesse.

Énée, toujours invisible au sein de sa nuée, arrive au cœur de la ville, dans un bois sacré et jusqu'au temple qu'on y élève à Junon. C'est là qu'au milieu des magnificences du bronze, il aperçoit aussi des peintures, des espèces de fresques représentant les principales scènes du siége de Troie, *Iliacas ex ordine pugnas*, toute une suite de tableaux historiques contemporains. On sent bien que cet art de peinture est

un anachronisme à la date de la prise de Troie, aussi bien que la tragédie qui se présageait tout à l'heure par ce somptueux théâtre. Je ne parle pas de l'anachronisme total, qui consiste à avoir reporté Didon deux ou trois cents ans en arrière, et à l'avoir fait vivre au temps d'Énée[1]. Ne voyons que les beautés que le poëte a su tirer de ces suppositions diverses fondues dans un même ton de récit : ici Virgile a eu certainement présent à la pensée un des plus touchants endroits d'Homère; mais rien n'indique mieux ses voies secrètes et savantes que la différence de forme qu'il a su apporter dans un fond de pensée à peu près semblable.

Ulysse vient d'arriver chez les Phéaciens; encore inconnu, il est assis à un grand festin, et on y amène le chantre Démodocus avec sa lyre :

« Lorsqu'ils eurent satisfait leur désir de boire et de man-

[1] Un Grec du temps des Empereurs s'est fait le champion et l'avocat de la belle reine, dans cette épigramme qu'on lisait au bas d'un portrait d'elle :

« C'est l'image de la très-illustre Didon que tu vois là, ô étranger! un portrait tout brillant d'une merveilleuse beauté. Telle en effet j'étais, mais non point par les sentiments comme tu l'entends dire, ayant été payée d'une honteuse renommée pour une vie digne de louange; car jamais je n'ai vu Énée, ni jamais je ne suis allée en Libye au temps de la prise de Troie. Mais c'est en fuyant les violences du mariage d'Iarbas que j'ai enfoncé dans mon cœur l'épée au double tranchant. O Déesses de Piérie, pourquoi avez-vous armé contre moi le chaste Maron, pour venir forger de tels mensonges contre ma sagesse? » — Mais, en conscience, l'Ombre de Didon n'a-t-elle pas plutôt à remercier Virgile?

« ger, la Muse inspira le chantre de chanter les gloires des
« héros, dans cette branche de récit célèbre dont alors la
« renommée allait jusqu'au ciel, — la querelle d'Ulysse et
« d'Achille, fils de Pélée, comment autrefois ils disputèrent
« dans le festin florissant des Dieux [1], avec des paroles fou-
« droyantes : et le roi des hommes, Agamemnon, prenait tout
« bas plaisir à voir disputer les meilleurs des Grecs... Voilà
« donc ce que chantait le chantre très-illustre. Et Ulysse, pre-
« nant son grand manteau de pourpre de ses mains robustes,
« le tira sur sa tête et cacha son beau visage; car il avait honte
« des Phéaciens, se sentant venir les larmes aux paupières. Et
« lorsque le divin chantre faisait trêve à ses chants, alors,
« ayant essuyé ses larmes, il tirait le manteau de dessus sa
« tête, et, prenant la coupe aux deux versants, il faisait des
« libations aux Dieux. Puis, lorsque le chantre recommen-
« çait et que les chefs des Phéaciens l'y invitaient parce
« qu'ils avaient plaisir à ses récits, derechef Ulysse, ra-
« menant son manteau sur sa tête, se remettait à gémir. Il
« se dérobait ainsi à tous les autres en versant des larmes ;
« Alcinoüs, seul, s'en aperçut et le remarqua, étant assis
« près de lui, et il entendit ses profonds soupirs... »

A un autre endroit, un peu plus loin, une scène pareille se renouvelle, lorsque Démodocus, et cette fois sur la demande même d'Ulysse, qui ne s'est point encore nommé, récite toute l'aventure du cheval de bois et ce périlleux exploit où se signala le plus rusé des héros : Ulysse, en l'écoutant, s'abandonne aux larmes et aux sanglots, et avec plus d'abondance que la première fois. Or, dans ces deux cas, quel est le fond et le motif dramatique, pathétique, de la situa-

[1] C'est-à-dire dans le festin qui suivait un sacrifice.

tion? c'est qu'un homme célèbre et malheureux, arrivant chez des peuples lointains, s'y trouve connu avant de s'être fait personnellement connaître, et y rencontre à l'improviste des témoignages de sa gloire et de la sympathie qu'il inspire : il les ressent avec cet attendrissement qu'on a aisément pour soi-même, surtout lorsqu'on devine qu'il est partagé par d'autres.

Tel est précisément le cas d'Énée, considérant les peintures de la guerre de Troie dans le temple de Junon. Dès qu'il a reconnu Agamemnon, Priam, Achille implacable également à tous les deux, il se dit, il dit à son compagnon Achate, en s'attendrissant : « Quel lieu désormais, quelle région de la terre n'est point remplie de notre malheur! Voilà Priam. Ici la vertu immolée a aussi sa récompense. Il y a des larmes pour les infortunes, et les misères humaines y trouvent des cœurs à émouvoir. Laisse là les craintes : cette renommée ne peut manquer de nous apporter quelque secours :

> En Priamus. Sunt hic etiam sua præmia laudi :
> Sunt lacrimæ rerum, et mentem mortalia tangunt, etc.

En parcourant la suite des sujets que le peintre a représentés, et ceux que nous a transmis Homère, et ceux qui ne nous ont été conservés que par cet estimable imitateur et continuateur d'Homère, Quintus Calaber (meilleur que son nom), en voyant tous ces

épisodes de Rhésus, de Troïle, d'Hector, de l'Amazone Penthésilée, et de Memnon, le fils de l'Aurore, et en se reconnaissant lui-même au premier rang des braves jusque dans le gros des ennemis :

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis;

Énée se sent confirmé dans son espérance. — Or, cet Énée qui pleure en rencontrant le tableau des malheurs et des exploits auxquels il est mêlé, est bien le pendant d'Ulysse qui pleure à entendre le récit de ses propres exploits chez Alcinoüs. Seulement Virgile a déguisé et comme dépaysé l'imitation, en changeant le canal ou l'organe, et en transposant ce qui était de l'*ouïe* à la *vue*. Ou plutôt ici il n'imite plus (« Car, se sera-t-il dit, il ne faut point paraître imiter toujours »), il s'inspire, et il varie son arrangement d'invention à la façon d'un talent ingénieux autant que sensible.

Sunt lacrimæ rerum, c'est le mot cher à tout homme de sentiment parmi les modernes, et on le cite sans cesse et on se l'applique volontiers. Ulysse est plus naturel sans doute, plus irrésistible dans son éclat de larmes et de soupirs; mais il sanglote un peu fort sous son manteau; Homère le compare, la seconde fois, à une femme qui embrasse en pleurant le corps d'un époux tué sous les murs de sa ville assiégée, à quelque Andromaque se lamentant sur son Hector; pour nous, modernes, cette douleur naïve d'un homme

énergique et aguerri excède un peu notre mesure : ce qui nous charme et ce qui nous sied, c'est plutôt, devant un tableau plein d'art, un mouvement de sensibilité et une larme. — Ce qui n'empêche pas qu'avec Ulysse la source du pathétique ne jaillisse bien autrement puissante.

Pendant qu'Énée est là, arrêté devant ces peintures, Didon paraît et s'avance vers le temple, entourée de sa Cour et de son cortége de guerriers. Ici une comparaison brillante et célèbre :

> Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi,
> Exercet Diana choros: . . . . . .

Mais prenons les choses par ordre, et, comme l'imitation d'Homère est directe, donnons la comparaison telle qu'elle s'offre d'abord à nous dans *l'Odyssée* (chant VI). Ulysse naufragé a été jeté sur le rivage de l'île des Phéaciens ; brisé de fatigue, il s'est endormi entre deux oliviers, dans un lit de feuillages. Cependant Minerve, qui songe à lui procurer du secours, suscite la fille du roi du pays, la belle Nausicaa, et, par un songe qu'elle lui envoie, elle la dispose à aller le lendemain matin au fleuve laver ses robes avec ses compagnes. L'idée de mariage prochain qui s'est glissée dans l'esprit de Nausicaa colore ses joues d'une agréable pudeur, lorsqu'au réveil elle demande à son père de lui faire préparer l'un des meilleurs chars ; mais elle a soin de ne parler que de la conve-

nance qu'il y a pour lui, le roi des Phéaciens, et pour ses fils, d'avoir des vêtements brillants de propreté quand ils paraissent dans les fêtes et les assemblées publiques. Le père, sans qu'elle en dise plus, a tout compris. Le char est préparé. On y place tous les vêtements et le linge de la famille. La reine, la mère de Nausicaa, n'oublie pas d'y faire mettre une corbeille bien fournie pour le dîner, du vin dans une outre, et de l'huile aussi dans une fiole d'or pour le bain. La jeune fille monte sur le char; elle prend le fouet et les rênes luisantes : elle conduit elle-même. On croit entendre le galop des mules. Elle n'est pas seule, et ses suivantes l'accompagnent. A peine arrivées, on dételle, on se met à laver à pleine eau dans le beau courant à qui mieux mieux; on étend au soleil les vêtements blanchis à un endroit du rivage qui est tout semé de cailloux lavés par la mer. Puis, à son tour, on se baigne, on se parfume d'huile, on dîne au bord du fleuve. Ici je traduis :

« Après que les suivantes et elle-même eurent mangé avec plaisir, elles jouèrent à la balle, ayant ôté le voile de leur tête, et Nausicaa, aux bras blancs, mit en train le jeu. Telle Diane qui se complaît aux flèches va par la montagne, à travers le Taygète aux longues crêtes, ou l'Érymanthe, prenant plaisir aux sangliers et aux biches rapides : avec elle les Nymphes champêtres, filles de Jupiter qui tient l'égide, partagent les ébats; et Latone se réjouit dans son cœur : au-dessus de toutes elle a la tête et le front, et est aisément reconnaissable; et belles pourtant elles sont toutes.



Ainsi, parmi les suivantes, brillait la vierge encore indomptée. »

C'est cette comparaison qui, on le conçoit, s'était attachée comme une flèche d'or dans la mémoire délicate de Virgile, et dont il s'était promis d'orner, à la première occasion, son poëme romain. Il l'a fait avec le bonheur qu'on sait :

« Tandis que le Troyen Énée est en admiration devant ces merveilles, tandis qu'il s'étonne et qu'il demeure fixé tout entier dans un seul regard, la reine, la très-belle Didon, s'avançait vers le temple, pressée d'un nombreux cortége de jeunes gens. Telle, sur les rives de l'Eurotas ou par les sommets du Cynthe, Diane promène ses chœurs, suivie de toutes parts d'un millier d'Oréades qui font groupe autour d'elle : elle-même porte le carquois sur l'épaule, et, marchant, elle passe de la tête toutes ces déesses : des joies secrètes soulèvent le cœur de Latone. Telle était Didon, telle elle se portait glorieuse au milieu des siens, active à son œuvre et à sa grandeur future... »

Redites-vous les vers mêmes, si pleins de nombre et d'éclat : certes, il ne se peut rien de plus élégant, de plus noble, de plus accompli.

Mais Homère (il faut oser faire cette confrontation), il est plus naturel et plus vrai comme toujours. Détachez-vous un moment de l'harmonie latine que nous sentons tous et qui nous enveloppe dès l'enfance, et dites-vous : Nausicaa est entourée de vierges comme elle, ce qui rend la comparaison avec Diane entourée de ses Nymphes toute simple et

comme inévitable, ou du moins plus aisée à naître. Elle est avec ses compagnes au milieu des champs, non au milieu d'une ville. Didon est suivie de jeunes gens, d'hommes, de tout un état-major; femme qu'elle est, il est moins naturel qu'elle les surpasse de la tête. Elle est veuve et va être amante : ce qui lui donne moins de ressemblance avec Diane, la déesse de la virginité. Et puis Nausicaa n'a-t-elle pas une mère, et une mère dont on nous a parlé, ce qui s'accorde bien avec le *Latonæ tacitum pertentant...?* et Didon n'a pas de mère pour jouir avec orgueil de cette gloire de sa fille : ce qui est pourtant le trait dominant et enchanteur de la comparaison. De sorte qu'Homère, en tout ceci, n'a pas seulement le mérite de la fraîcheur et de l'invention, il a l'avantage de la parfaite justesse. Chez lui la comparaison est naturelle, amenée et née du sujet; chez Virgile, la comparaison est toute d'ornement et du plus noble *à-peu-près*, comme il est convenu désormais que cela suffit dans la poésie. — Mais n'est-ce point pour cette raison aussi que certains esprits élevés et rigoureux ne prisent point la poésie tout à fait à sa valeur? Un Pascal, par exemple, pouvait faire ses réserves en lisant ce passage de Virgile : je crois qu'il aurait été converti et vaincu s'il avait vu directement l'image dans Homère.

Pendant que Didon est occupée sur son trône à rendre la justice, surviennent en députation les principaux Troyens représentant le reste de la flotte qui,

séparée des sept vaisseaux; a été également préservée du naufrage. Ilionée, le plus vieux des chefs, est à leur tête et porte la parole. On a reproché aux compagnons d'Énée, à Séreste, au *brave Gyas*, au *brave Clounthe*, leur manque de physionomie et leur insignifiance. Virgile, peu soutenu en cela par la tradition, a été faible dans cette partie du poëme : on ne saurait pourtant refuser à celui qui nous a peint les caractères de Mézence, de Turnus, de Pallas, de Lausus, de Nisus et d'Euryale, la faculté créatrice. Seulement il l'a avec sobriété, avec choix et une sorte de lenteur. On ne trouve point chez lui, jusque dans les moindres personnages, cette inépuisable vie et cette fécondité distincte qui frappe dans Homère, et que le seul Shakspeare, parmi les modernes, a retrouvée. Ilionée, qui reparaîtra au septième livre comme chef de la députation auprès du roi Latinus, échappe à ce reproche général; il est orateur, et reconnaissable à ce titre parmi les autres chefs. Dans son éloquence grave et pacifique, il porte volontiers des paroles de respect, d'humanité, de concorde et de justice. Son discours, auquel assiste Énée toujours invisible, a de la grandeur et de l'onction. Il salue et loue dans la reine une fondatrice d'empire. Il expose leur malheur, par quel naufrage ils ont été jetés sur ce rivage de Libye, d'où on est près de les repousser. Ils ne sont venus ni en conquérants ni en pirates : ce ne sont que des vaincus qui cherchent un asile, et

ils le cherchent ailleurs, du côté de l'Hespérie, dans cette terre dont la renommée les a entretenus :

> Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ.

Il en parle déjà comme un Romain. — Il se plaint de la barbarie avec laquelle on les empêche d'aborder un moment sur une plage où ils ne veulent que se réparer : il en appelle aux Dieux justes et vengeurs pour qui rien n'est perdu. Il parle d'Énée avec tendresse et respect, comme chacun en parlait dès les jours derniers de Troie, comme du plus brave et du plus juste des guerriers : s'il vit, ce prince magnanime, s'il respire encore quelque part sous le ciel, tous les bons offices rendus aux siens auront leur récompense. Que s'il n'y a plus d'espoir, — que si la mer de Libye t'a englouti, ô toi qui étais le père encore plus que le roi des Troyens, et s'il ne reste plus même d'Iule, — alors au moins que l'on puisse regagner la Sicile d'où l'on est venu, et aller retrouver le prince ami qui y règne!

A ce discours, Didon répond en baissant la tête, *vultum demissa*. Elle est presque honteuse de l'apparente cruauté des siens, qui ont repoussé des naufragés; elle s'en excuse sur les circonstances difficiles et sur la nouveauté de son empire. C'est encore un sentiment virgilien délicatement exprimé. D'ailleurs, elle flatte presque les nouveaux venus, elle devance à leur égard les temps :

Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat urbem?

Æneadum, ce sera l'un des noms des Romains. — Un dieu a déjà en secret incliné son cœur. Elle promet, elle offre tout. Elle les appelle en communauté dans la ville qu'elle fonde. Et plût aux Dieux qu'Énée lui-même fût présent!

Ainsi apostrophé et invoqué des deux parts, Énée n'a plus qu'à paraître pour compléter la scène. Le nuage s'entr'ouvre, le brouillard se dissipe, et le héros éclate en quelque sorte à tous les yeux. Et ici encore, et toujours Homère : je traduirai en vis-à-vis les deux endroits.

Ulysse a été réveillé dans le buisson où nous l'avons vu tout à l'heure : car Nausicaa, au moment de repartir pour la ville, ayant lancé une balle à une de ses compagnes, la manque; la balle tombe dans le fleuve, et toutes poussent un grand cri. Éveillé en sursaut, Ulysse se demande où il est? chez quel peuple? si ce sont des voix de Nymphes ou des voix humaines qu'il entend? Il se décide à sortir de la broussaille et à se montrer tout nu qu'il est, car la nécessité l'y force; il se couvre comme il peut d'une branche de feuillage qu'il tient à la main. A sa vue, toutes s'enfuient, excepté la seule Nausicaa qui, fortifiée par Minerve et laissant la peur aux filles du commun, se conduit en personne digne et royale, et attend. A quelles habiles, à quelles flatteuses et pudiques paroles Ulysse n'a-t-il point recours pour se la

rendre propice et se la concilier! elle n'a pas de peine à reconnaître en lui un homme sage et bien né, tombé dans le malheur. Elle lui promet assistance, rappelle ses suivantes en les blâmant de leur crainte, leur ordonne de procurer des vêtements à l'étranger, de le baigner et de le servir. Voici la comparaison qui se prépare :

« Lorsqu'il se fut entièrement lavé et parfumé d'huile, et qu'il eut revêtu les habillements que la chaste vierge lui avait fournis, Minerve, fille de Jupiter, le rendit plus grand à voir et plus fort de corps, et elle fit descendre de sa tête une épaisse chevelure pareille à la fleur de l'hyacinthe. Comme quand l'artisan habile à qui Vulcain et Pallas Minerve ont enseigné tous leurs arts, et qui exécute des œuvres gracieuses, verse l'or autour de l'argent; ainsi elle lui versait la grâce sur la tête et sur les épaules. Il alla ensuite s'asseoir à l'écart sur le rivage de la mer, tout reluisant de beauté et de grâces : et la vierge le contemplait. Alors donc elle dit à ses suivantes aux belles boucles : « Écoutez-moi, suivantes aux « bras blancs, que je vous dise une chose : ce n'est point en « dépit de tous les Dieux qui habitent l'Olympe que cet « homme-là est venu se mêler aux divins Phéaciens, car tout « à l'heure il me semblait être des moins dignes, mais main« tenant il ressemble aux Dieux qui habitent le vaste Olympe. « Puisse un tel homme s'appeler mon époux en habitant ici, « et qu'il lui plaise d'y demeurer! Mais donnez à l'étranger, « ô suivantes, la nourriture et le breuvage. »

Les vierges de l'antiquité, les Iphigénie, les Antigone, osaient parler tout haut de leur désir nuptial : ainsi fait Nausicaa parmi ses compagnes. — Je re-

viens à Énée, au moment où le nuage qui l'enveloppait s'entr'ouvre soudainement et s'évanouit dans l'air :

« Énée apparaît en face et resplendit en pleine lumière, pareil de visage et de port de tête à un dieu : car sa mère elle-même lui avait comme versé de son haleine la grâce de la chevelure, le rayon pourpré de la jeunesse, et une fraîcheur florissante aux paupières. Telle la main de l'ouvrier ajoute l'éclat à l'ivoire, ou encore ainsi l'on voit l'argent ou la pierre de Paros revêtus d'un or éclatant. Il s'adresse aussitôt à la reine et à toute l'assistance étonnée : « Me voici, celui « que vous cherchez, le Troyen Énée, échappé des ondes de « Libye !.. »

Il est clair que, dans ce passage, la comparaison chez Virgile n'est encore que pour l'ornement, et moins importante pour l'explication, moins inhérente au récit même. Ulysse sort d'un naufrage ; il a été pendant trois jours nageant à cheval sur sa solive ; on nous l'a montré, au sortir de là, hideux, les cheveux collés et hérissés, couvert de l'écume saumâtre des mers, pareil à une bête sauvage. Après son profond sommeil, son bain, sa toilette au bord du fleuve, et avec les vêtements blancs qu'il revêt, il est naturel qu'il paraisse un tout autre homme : et Minerve, en lui versant la beauté comme l'habile doreur verse l'or, ne fait en quelque sorte que couronner l'action de la nature ; le miracle ici est plus complet que pour Énée, et à la fois moins étonnant. Car on ne nous a point montré Énée dans un mauvais état physique (les poëtes de l'école virgilienne

entrent assez peu dans ces sortes de détails) ; il n'a que peu à réparer après le repos de la nuit précédente ; et puis il ne sort pas du bain. Didon elle-même, qui le voit pour la première fois, ne peut faire aucune comparaison avec ce qu'il était auparavant. C'est donc un pur don de beauté gratuite que lui fait sa divine mère, au moment où le coup de théâtre le livre en spectacle aux Tyriens et à leur reine. Dans la comparaison homérique de l'ouvrier, on sent de plus, à l'admiration et à l'émerveillement du poëte, qu'on est à un âge plus voisin de l'invention des arts, tandis que Virgile dit la chose plus couramment et comme toute simple. Voilà bien des réflexions à propos de six beaux vers que tout le monde admire ; mais ces réflexions, qui à la lecture se résument et se confondent dans la sensation rapide du goût, méritaient d'être au moins une fois développées, et elles nous font pénétrer dans l'intime essence et la différence des deux poésies.

Il est évident que Virgile se donne d'autant moins de peine pour motiver et préparer le miracle, qu'on y croit moins autour de lui : un peu plus ou un peu moins de surnaturel ne coûte pas davantage. Avec lui on est déjà dans la mythologie ; avec Homère on était dans la religion.

Didon est éblouie à la vue d'Énée : tout se prépare pour la grande action à laquelle Virgile excellera et où il n'a plus de maître, celle de la passion inté-



rieure, de sa naissance, de son progrès rapide, de sa fureur. Voilà des miracles aussi, auxquels le doux poëte, en les dépeignant, saura mettre tous ses artifices et tout son génie.

Dans la réponse de Didon à Énée, dans l'invitation qu'elle adresse aux Troyens de jouir de l'hospitalité tyrienne et de s'asseoir sous des toits amis, se trouve ce beau vers, tant de fois répété, qui est devenu l'expression consacrée de la miséricorde et de l'humaine pitié :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Le mot, a-t-on dit, est de Méléagre, qui même avait exprimé l'idée avec une concision plus vive : οἶδα παθὼν ἐλεεῖν. Prenons garde toutefois et voyons. Où et en quelle occasion Méléagre a-t-il dit cela? Méléagre était un de ces Grecs déjà fort corrompus et encore très-délicats, venus après le beau siècle des Alexandrins. Dans sa voluptueuse Syrie et sa Phénicie, adonné à toutes sortes d'amours, il les célébrait indistinctement dans des épigrammes dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre d'ardeur et de flamme; mais le plus souvent ce ne sont que des madrigaux. C'est à cette dernière espèce qu'appartient la petite pièce suivante, où il célèbre pour la dixième fois un certain Myïscus :

« Je tiendrai tête même à Jupiter, s'il veut t'enlever, ô Myïscus, pour être l'échanson du nectar. Et pourtant bien

souvent lui-même il m'a dit : « Que crains-tu ? je ne te jet-
« terai point dans les jalousies : j'ai appris, pour avoir souf-
« fert, à avoir pitié. » Il m'a dit cela ; mais moi, si je vois
approcher une mouche qui vole, je tremble de crainte que
Jupiter ne soit devenu menteur pour moi. »

Je le demande : bien que l'expression soit la même, est-ce bien la même pensée ? Ce mot élégant et ingénieux, caché dans une inspiration érotique qu'on ose à peine citer, et qui s'y rapporte, se peut-il comparer à la parole clémente, salutaire et tout humaine par laquelle Didon accueille les Troyens ? Ce n'a donc été que justice si les hommes ont répété et répètent encore le vers de Virgile, qui n'est qu'un écho de tous les cœurs, et si les érudits seuls savent qu'une pensée approchante, exprimée en trois mots, existait auparavant chez Méléagre, dans une épigramme à la Ganymède.

Il serait plus juste, comme l'a fait Peerlkamp, de rapprocher, pour l'esprit, le *non ignara* de Virgile de la parole de saint Paul s'adressant aux Hébreux (chap. IV, ℣. 15) et s'efforçant de les affermir dans la foi de Jésus-Christ : « Car nous n'avons pas, leur dit-il, un pontife qui ne puisse compatir à nos faiblesses ; mais le nôtre a passé, comme nous, par toutes les épreuves... » Saint Paul, toutefois, ajoute : *hormis le péché ;* et cette seule idée remet un abîme entre la vue de l'apôtre et celle du poëte, dont la pensée n'est que naturelle et humaine.

Les largesses de l'hospitalité commencent : taureaux, porcs et agneaux sont envoyés par Didon aux Troyens restés au rivage, avec du vin en abondance. Cependant un somptueux banquet se prépare à l'intérieur du palais. Énée, de son côté, en bon père, mande en toute hâte Ascagne, et ordonne en même temps qu'on lui apporte, pour les offrir à la reine en présent, des objets précieux, le voile d'Hélène, le sceptre d'Ilione, quelques bijoux de reine et de femme, débris échappés à l'incendie de Troie.

Ici Vénus a une invention à elle, et qui est bien de la Vénus amoureuse chez les poëtes de tous les temps. Elle imagine un déguisement, une substitution de personnes, et qu'au lieu d'amener Ascagne pour ce premier soir, ce soit l'oncle, le jeune oncle d'Ascagne, l'Amour lui-même, qui vienne sous ses traits et qui, à la faveur des premières familiarités, enflamme plus aisément la reine. Virgile s'est souvenu, en cet endroit, d'une très agréable scène d'Apollonius de Rhodes. Je la veux indiquer; car on ne sait pas assez combien ce beau siècle des Ptolémées a eu une littérature, une poésie distinguée, la première en rang après la plus grande, pas si raffinée qu'on le dit, surtout polie et élégante, et dont le mérite, comme l'a remarqué Heyne, a été de corriger, de tempérer l'enflure ou la sentimentalité tragique par un retour à la simplicité épique et homérique, et d'associer, dans une certaine mesure, la

dignité avec la grâce. Virgile a eu directement les Alexandrins pour maîtres et pour objets d'étude; et si, aidé en cela de l'injure des temps, qui les a en partie détruits, il a contribué à les faire oublier, il ne serait pas juste de donner les mains à cet oubli, lorsque la comparaison d'eux à lui peut se faire.

La scène, chez Apollonius, est beaucoup plus développée. Elle se trouve au troisième livre des *Argonautiques*, qui est tout entier placé sous l'invocation d'Érato, la muse de l'amour. Jason et ses compagnons sont arrivés en Colchide; ils se tiennent cachés, avec leur vaisseau, dans un marais à l'embouchure du Phase, en attendant qu'ils se soient arrêtés à quelque résolution. Cependant, du haut de l'Olympe, Junon et Minerve, qui les protégent, ont vu leur embarras : elles vont à part, loin de Jupiter et des autres dieux, délibérer ensemble dans leur appartement. Junon presse Minerve, et lui demande si elle sait quelque expédient ou stratagème pour que les héros puissent enlever la Toison (objet de leur voyage) et l'emporter en Grèce. Minerve est à court. C'est Junon qui se montre la plus inventive. Elle a songé à Médée, la fille d'Éétès, qui est magicienne, et à faire d'elle une auxiliaire et une complice de Jason : « Allons de ce pas, dit-elle, vers Cypris, et toutes deux engageons-la de dire à son fils d'échauffer par ses traits le cœur de la fille d'Éétès en faveur de Jason... » Minerve y consent, tout en s'avouant très-



peu experte en telle matière amoureuse ; mais si le conseil plaît à Junon, elle est prête à s'y associer et à la suivre, en lui laissant le soin de porter la parole. J'ai besoin ici de traduire avec suite quelques passages pour donner idée de cet art Alexandrin si ingénieux, si pur et gracieux, pourtant un peu trop détaillé et joli, et le rapprocher de l'art plus parfait, et redevenu plus sévère, de Virgile :

« ..... S'étant élancées du ciel, elles (les deux déesses) allaient à la grande maison de Cypris, que lui avait bâtie son époux boiteux, lorsqu'il l'emmena tout d'abord pour épouse d'auprès de Jupiter. Étant entrées dans l'enceinte, elles s'arrêtèrent sous le portique de la chambre à coucher où la déesse dressait habituellement le lit de Vulcain. Mais lui était allé dès le matin à sa forge et à ses enclumes, dans le vaste fond de l'île errante, où il fabriquait toutes sortes de merveilles d'airain par le souffle du feu. Elle donc, toute seule, était assise à la maison sur son siége fait au tour, en face de la porte. Vêtue de ses cheveux, qui tombaient des deux côtés sur ses blanches épaules, elle les arrangeait avec une navette d'or et allait se tresser de longues boucles. Ayant vu devant soi les déesses, elle s'arrêta, les invita à entrer, se leva de son siége et les fit asseoir sur des lits; elle s'assit ensuite elle-même, et rattacha de ses mains ses cheveux non encore démêlés; et, en souriant, elle leur disait de telles paroles cajoleuses : « Mes chères, quel dessein et quelle « affaire vous amène ici, vous de tout temps si rares? Pour- « quoi venez-vous, vous qui, précédemment, ne fréquentiez « pas trop de ce côté, à cause que vous êtes les premières des « Déesses? » Junon, à son tour, lui répondit : « Tu railles, « mais, à nous, notre cœur est troublé d'angoisse... »

Elle lui explique le sujet de leur inquiétude pour Jason en particulier, qu'elle, Junon, tient à sauver à tout prix. Vénus, un peu étonnée, et ne voyant pas ou feignant de ne pas voir où elle en veut venir, lui répond avec toute sorte de déférence :

« Auguste déesse, qu'il n'y ait rien de pis que Cypris, si, « toi le désirant, je néglige ou une parole ou une action dont « seraient capables ces faibles mains; et je ne demande même « pas qu'on m'en sache gré en retour. »

« Elle parla ainsi, et Junon derechef dit très-sensément : « Ce n'est point du tout parce que nous manquons de force « que nous venons ici, ni faute de mains ; mais, naturelle- « ment et sans bruit, engage ton enfant à échauffer la vierge, « fille d'Éétès, de désir pour le fils d'Éson; car, si celle-là « s'entend avec lui en amie, je pense qu'après s'être aisé- « ment emparé de la Toison d'or, il retournera dans Iolcos, « parce qu'elle est pleine de finesses. » Elle parla ainsi, et Cypris dit en s'adressant à toutes deux : « Junon et Minerve, « c'est à vous surtout qu'il obéirait bien plutôt qu'à moi; « car, devant vous, tout impudent qu'il est, il aura encore « tant soit peu de honte au front; mais de moi il n'a nul « soin, et, toujours querellant, il ne me compte pour rien : « et j'ai déjà eu une furieuse envie, poussée à bout par sa « méchanceté, de lui briser les flèches malsonnantes, avec « l'arc même, tout ouvertement; car telle est la menace qu'il « me fit dans sa colère, que, si je n'éloignais mes mains tandis « qu'il se contenait encore, je n'aurais à m'en prendre qu'à « moi des suites. »

« Ainsi parla-t-elle, et les déesses sourirent et se regardèrent en face l'une l'autre; mais elle, de nouveau, leur dit toute mortifiée : « Mes douleurs servent de risée aux au- « tres, je n'ai pas besoin de les dire à tous; c'est assez que je « les sache moi-même. Mais maintenant, puisque cela vous

« est agréable à toutes les deux, j'essayerai et je le prendrai « par des douceurs, et il ne désobéira pas. »

« Ainsi parla-t-elle; et Junon lui toucha la main effilée, et souriant doucement, elle lui insinua ces paroles : « Dès à « présent donc, ô Cythérée, fais cette affaire comme tu le dis « là, et ne te fâche pas, et ne dispute pas avec colère contre « ton enfant; car il changera par la suite. » — Elle dit, et quitta le siége : Minerve la suivit, et elles sortirent toutes deux en reprenant le même chemin. »

Je n'ai pas fini, je tiens à traduire l'ensemble et tous les accidents du tableau, non-seulement parce qu'il est très-agréable de détails, mais surtout parce que ces détails font partie de l'art des Alexandrins qui s'y complaisent. Rien n'est oublié ; il y a sans doute plus d'esprit et d'étude attentive que de génie. Une partie du goût de Virgile a été de renoncer à ces *jeux et ris* séduisants, à ces mignardises engageantes, et à tout cet Ovide antérieur, pour faire rentrer son élégance même dans le juste cadre du grandiose romain. En achevant de considérer le charmant tableau qu'il avait certainement présent à la mémoire lorsqu'il traça le sien, nous verrons mieux le genre de grâces qu'il n'a pas hésité à sacrifier en partie, tout en s'en ressouvenant. Je continue :

« Elle-même (Vénus) s'en alla à travers les plis et les vallons de l'Olympe pour voir si elle le trouverait (son fils). Or, elle le trouva à l'écart, dans le frais verger de Jupiter, pas seul, et avec lui aussi Ganymède qu'autrefois Jupiter avait établi dans le ciel au foyer des Immortels, s'étant épris de sa

beauté. Ils jouaient tous deux avec des osselets d'or, comme deux garçons de même âge. Et l'un, le furieux Amour, tenait la paume de sa main gauche toute pleine et serrée contre sa mamelle; il était droit, debout, et une douce rougeur fleurissait la peau de ses joues; et l'autre était auprès, accroupi sur ses talons, baissant la tête en silence; il n'avait plus que deux osselets qu'il jetait machinalement l'un après l'autre, et il était fâché contre le gagnant, qui riait aux éclats[1]. Cependant, ayant bientôt perdu ceux-là aussi avec les précédents, il s'en alla les mains vides, tout confus, et il n'aperçut pas Cypris qui survenait. Et elle se tenait en face de son enfant, et aussitôt, l'ayant pris par le menton, elle lui dit : « Pourquoi sou-
« ris-tu, ineffable monstre? Est-ce parce que tu l'as comme cela
« trompé et triché, comme un innocent qu'il est? Mais allons,
« allons, fais-moi vite de bonne grâce ce que je vais te dire,
« et je te donnerai un très-beau jouet de Jupiter, celui-là
« même que lui fit sa chère nourrice Adrastie dans l'antre
« de l'Ida quand il était encore un tout petit garçon, une
« boule bien roulante, un joujou tel que tu n'en obtiendras
« jamais de plus joli des mains de Vulcain... (Et ici elle fait
« une description minutieuse de la boule, mais que je passe,
« craignant de ne pas la bien comprendre.) Je te la donnerai;
« mais toi, enflamme la vierge d'Éétès en lui décochant une
« flèche pour Jason; et qu'il n'y ait pas de retard, car alors
« la grâce serait moindre. »

« Ainsi dit-elle, et cette parole lui fut agréable à entendre. Il jeta tous les jouets, et, de ses deux mains, sans désemparer, de çà de là, s'étant saisi de la robe de la Déesse, il ne la lâchait plus, et il la suppliait de lui donner vite, tout de suite; mais elle, se tournant vers lui avec des paroles suaves, et lui ayant tiré les joues, le tenait collé à ses lèvres, et lui répondait en souriant :

[1] Quel joli motif de tableau pour le peintre poétique d'enfants et d'Amours, M. Hamon!

« J'en prends maintenant à témoin ta tête chérie que voilà « et la mienne propre, que je te donnerai certainement le « présent, et que je ne te tromperai pas, pourvu que tu « lances ta flèche à la fille d'Éétès. »

« Elle dit, et il ramassa les osselets, et les ayant tous bien comptés, il les déposa dans le sein brillant de sa mère. A l'instant il attacha avec un baudrier d'or son carquois qui était posé près d'un tronc d'arbre; il prit son arc recourbé, et il sortit du palais de Jupiter en traversant le verger aux mille fruits. Il arriva ainsi aux portes célestes de l'Olympe : de là est le chemin qui descend du ciel. Deux pôles s'élèvent, deux têtes sublimes de montagnes, sommets de la terre, et où le soleil levant se rougit de ses premiers rayons : au fond tantôt la terre, cette mère de la vie, et les cités des hommes lui apparaissaient, et les courants sacrés des fleuves; tantôt à leur tour les promontoires et la mer environnante, tandis qu'il traversait l'étendue des airs. »

Certes, après les précédents endroits si finis, si coquets et étudiés, le poëte a su terminer par un tableau vaste et plein de grandeur. — Dans Virgile, Vénus a également recours à son fils pour lui demander de la servir; mais ce n'est point à la suggestion de Junon; tout au contraire, c'est par crainte de l'implacable déesse : *urit atrox Juno*. Une autre fois, pendant le séjour d'Énée à Carthage, Junon ira bien en personne proposer un stratagème à Vénus ; c'est d'elle que viendra l'idée de la partie de chasse, de la grotte propice et de l'hyménée pendant la tempête ; mais là même, Virgile ne s'amusera pas à décrire l'arrivée imprévue de Junon dans la maison de Vénus.

et la toilette interrompue, et les paroles d'ironie ou d'étonnement affecté dont elle put être accueillie ; il ira droit au fait, et se bornera à nous montrer ensuite le sourire (je l'ai rappelé déjà) de la divine Cythérée en entendant cette proposition un peu légère de la grave Junon :

> . . . . Non adversata petenti
> Adnuit, atque dolis risit Cytherea repertis.

Virgile n'est pas homme ni poëte à entrer dans le commérage, même gracieux, des déesses.

Ici non plus le poëte ne s'arrête pas à orner, par toutes sortes de jolis moyens, son début : Vénus ne va point chercher son fils à travers les jardins de Jupiter ; point de Ganymède, ni de partie d'osselets ; point de ces caresses mignonnes lorsqu'elle prend son méchant enfant par le menton et lui tire les joues, en l'appelant *petit monstre*. Virgile ne badine point de la sorte avec la mère d'Énée, avec la mère des Jules, ni même avec l'Amour qui, lui aussi, est pour les Césars un ancêtre. On n'a plus affaire à un garnement d'enfant. Vénus aborde son fils par ces beaux vers sérieux que tout cœur passionné répétera encore après deux mille ans, et qui sont le contraire des gentillesses un peu mièvres d'Apollonius, plus faites pour amuser la Grèce des Ptolémées et des Cléopâtres :

> Nate meæ vires, mea magna potentia, solus,

Nate, Patris summi qui tela Typhoïa temnis,
Ad te confugio, et supplex tua numina posco.

« Mon fils qui es toutes mes forces et ma grande puissance, toi qui seul, ô mon fils, méprises les traits dont le Père souverain foudroya Typhée, c'est vers toi que j'accours, et c'est en suppliante que je viens implorer tes pouvoirs. » Et elle lui explique le genre de services qu'elle réclame de lui pour *son frère* Énée; il s'agit d'embraser la reine d'un violent amour pour s'assurer d'elle, et pour que rien ne puisse la faire varier de sentiment :

Quocirca capere ante dolis et cingere flamma
Reginam meditor, ne quo se numine mutet,
Sed magno Æneæ mecum teneatur amore.

Le moyen proposé, c'est que Vénus enlève pour une nuit le jeune Ascagne au moment où il va se mettre en route pour rejoindre son père, et que l'Amour revête ses traits, se substitue en sa place, et joue au naturel ce rôle d'enfant qui lui permettra d'insinuer toutes ses flammes :

« A l'appel de son père chéri, le royal enfant, objet de tous « mes soins, se prépare à aller à la nouvelle cité phénicienne, « porteur des présents échappés à la mer et à l'incendie de « Troie. L'ayant endormi d'un sommeil profond sur quelque « sommet de Cythère ou d'Idalie, je le cacherai en l'un de « mes sanctuaires, pour qu'il ne puisse en aucune façon « soupçonner notre stratagème et venir le traverser. Toi,

« pour une seule nuit, pas davantage, emprunte sa figure,
« et, enfant, revêts ce visage d'enfant qui t'est si connu, pour
« que Didon, lorsqu'elle te prendra avec joie sur ses genoux
« au milieu du festin royal et de l'allégresse de Bacchus, lors-
« qu'elle te donnera de tendres embrassements et t'appliquera
« de doux baisers, reçoive de toi et respire le feu caché, et
« que tu lui glisses le poison dans toutes les veines. »

« Amour obéit aux paroles de sa mère chérie; il dépouille ses ailes, et se plaît à marcher du pas et de l'air d'Iule. Cependant Vénus verse à Ascagne, à travers tous ses membres, un paisible assoupissement, et, le couvant dans son sein, la déesse l'enlève dans les hauts bois d'Idalie, où un lit de suaves marjolaines l'ensevelit dans les fleurs et l'environne de ses parfums à la fraîcheur de l'ombre. »

Nous avons tous présent aux yeux le classique et ingénieux tableau de Guérin; mais surtout j'aime à me représenter ce Cupidon déguisé en Ascagne par la statue de l'Amour, de Bouchardon. Je viens exprès de la revoir : le dieu est déjà sorti de la première enfance, de l'enfance proprement dite; c'est un adolescent ou un éphèbe de onze à treize ans, ailé, avec un carquois sur l'épaule, mince, fin. élégant, à l'attitude penchante, la tête malignement inclinée. Il s'appuie sur son arc, ou plutôt sur un arc qu'il est en train de faire avec la massue d'Hercule. Je suis assez de l'avis de Diderot; je me passerais bien de cette idée, qui est raffinée, obscure quand on ne la sait pas d'ailleurs. Une peau de lion en guise de trophée est jetée à terre derrière lui.

Cet Amour de Bouchardon, par sa taille et par tout

son air, on dirait que c'est l'Amour de Virgile au moment où il part pour exécuter l'ordre de sa mère et achever de revêtir le visage d'Ascagne, à qui il ressemble déjà, comme cela est naturel, j'allais dire à un frère (ne songeant qu'au rapport des âges), mais du moins à un si jeune oncle. Ce déguisement, dans une si proche parenté, fait une agréable confusion.

Il semble même, tant l'idée chez Virgile est gracieuse et jolie, qu'on vienne d'entrer dans une mythologie d'homme d'esprit, et bien plus voisine d'Ovide que d'Homère; mais Virgile, en évitant de se jouer dans les détails, a su maintenir la sobriété dans l'agrément, et il s'est montré, en tout ce charmant passage, encore plus passionné que spirituel. C'est l'œuvre de son goût. Il a résisté, on l'a pu voir, à ce que lui offrait de traits faciles à emprunter le séduisant exemple des Alexandrins; et, en tout, l'on peut dire que s'il a dû infiniment à ceux-ci pour la grâce, l'élégance épique, la précision, la politesse de l'expression et le châtié dont ils présentaient des modèles, il n'a dû qu'à lui-même la combinaison d'art qui préside à sa manière, ces qualités si diverses, mises en présence et assemblées dans une suprême mesure, et il a retrouvé l'originalité, comme la grandeur, par l'artifice composite du poëme.

Le faux Ascagne arrive auprès de son père et de la reine au moment où l'on s'asseyait déjà pour le fes-

tin ; il apporte, comme on sait, les présents qu'Énée lui a fait dire de prendre dans les vaisseaux : le voile, le manteau d'Hélène, ces dépouilles de la plus belle des perfides. Tout ce morceau est à traduire. C'est dans ces luttes étroites et prolongées avec le texte, dans ces défaites certaines, mais honorables, qu'on apprend à bien admirer son auteur et à l'estimer comme on doit. La magie du style y répond à celle de la passion mystérieuse et naissante ; ce ne sont que mots brûlants, empreints d'une vague et confuse chaleur, et comme d'une harmonie contagieuse :

« On admire les présents d'Énée, on admire le jeune Iule et le visage enflammé du dieu, et ses paroles feintes, et le manteau et le voile éclatant du jaune de l'acanthe; mais surtout l'infortunée Phénicienne, déjà vouée au fléau futur, ne peut rassasier son esprit, et s'embrase à tout regarder. Elle est à la fois touchée et des présents et de l'enfant qui les apporte.

« Lui, dès qu'il se fut suspendu dans les bras et au cou d'Énée et qu'il eut satisfait l'immense tendresse de celui qui se croit son père, se dirige vers la reine. Elle s'attache à lui des yeux, elle s'y attache de toute son âme, et, par moments, elle le caresse contre son sein, ne sachant pas, l'imprudente Didon! quel grand dieu est là assis sur sa victime. Mais lui, fidèle à la pensée de sa mère Idalienne, commence peu à peu à abolir l'image de Sichée, et travaille à tenter d'un nouvel et vif amour cette âme dès longtemps dormante et ce cœur qui avait désappris d'aimer. »

Suit le festin splendide aux flambeaux, orné de toutes les pompes de Sidon. Il s'y projette un reflet de la magnificence des banquets romains. Une légère

plaisanterie en anime la solennité, lorsque, après l'invocation faite à tous les Dieux hospitaliers, Didon remet la coupe pleine, qu'elle n'a fait qu'effleurer, à Bitias, qu'elle charge en quelque sorte par procuration de la boire pour elle, ce dont il s'acquitte sans se faire prier :

> . . . . . . Ille impiger hausit
> Spumantem pateram, et pleno se proluit auro.

Ces traits rapides de réalité et de nature, toujours relevés par l'expression, empêchent la poésie de Virgile d'être froide à force de noblesse, ce qui est l'écueil de cette école si cultivée. Ce n'est point une subtilité de voir, dans cette attention marquée de Didon à effleurer seulement la coupe, une convenance et un soin décent du poëte; outre qu'il n'est pas séant à une femme de boire beaucoup, il ne faut pas que, dans l'ivresse amoureuse qui va suivre, rien puisse être attribué à l'effet troublant du breuvage; tout doit venir du poison secret. Iopas, le chantre à la longue chevelure, se met, selon l'antique usage, à charmer de sa lyre les convives; mais Virgile lui fait chanter les phénomènes physiques et les merveilles de la philosophie naturelle. Le poëte se ressouvient ici de ce qu'il a appris sous le philosophe épicurien Syron. Iopas est un rhapsode qui expose les résultats de la science plutôt que de raconter les histoires ou les fables des hommes et des Dieux. C'est

un Iopas-*Lucrèce* qui rappelle le Silène de la sixième Églogue. En Afrique, ils étaient grands observateurs du ciel. Il y a peut-être une intention d'exactitude locale dans ce thème de chant, supposé choisi par Iopas, et ce n'est pas au hasard qu'il est dit qu'il avait appris ces choses du grand Atlas, cet antique et mystérieux voisin... *Docuit quæ maximus Atlas.*

Cependant Didon ne se contient plus; durant ce long festin où elle écoute Énée, où elle tient embrassé Ascagne, elle boit l'amour par tous les pores. Elle ne se lasse point d'interroger le héros sur les mille aventures de la guerre de Troie, sur ces grandes morts lamentables de Priam ou d'Hector, ou tout d'un coup, par une curiosité de femme, sur la couleur des armes du beau Memnon, le fils de l'Aurore. Puis, quand elle a ainsi multiplié et entre-croisé les questions, elle finit par trouver plus simple que le héros lui raconte toute l'histoire des derniers jours de Troie et de ses voyages d'un bout à l'autre et dès l'origine. Énée commence alors ce long récit, qui va occuper les deux chants suivants et qui dut remplir une partie de la nuit.

Tel est ce premier livre, dans l'analyse duquel, sans trop omettre les autres indications, j'ai pourtant cherché à établir pour point de vue principal l'imitation que Virgile a faite d'Homère et la comparaison



des deux poésies. Une telle comparaison sans doute ne serait complète et épuisée que lorsqu'on aurait parcouru les livres qui traitent des voyages, des amours, des jeux funèbres, des Enfers, des combats, c'est-à-dire après une lecture de toute *l'Énéide :* mais déjà, dès ce premier livre, les traits caractéristiques sont bien dessinés. La leçon de goût qu'on en peut tirer, je crois l'avoir déjà dit, ce n'est pas de moins admirer Homère ni Virgile, mais de les mieux admirer chacun dans son ordre et à son âge de civilisation. En France, on n'a pas toujours été juste ; issus en grande partie des Latins, nous avons hérité de leur manière de sentir comme de leur manière de faire, de leurs préférences comme de quelques-uns de leurs mérites et de leurs qualités. En un mot, on s'est donné aisément la préférence à soi-même dans la personne des Latins. Il ne sera pas indifférent de suivre d'un coup d'œil rapide la fortune d'Homère et celle de Virgile dans nos écoles et dans notre monde, de se rendre compte des jugements inégaux qu'on en a portés et du degré de commerce qu'on a entretenu avec eux : ce qui a manqué et ce qui est à faire désormais s'en trouvera mieux expliqué. Ce sera ma très-courte conclusion.

III. De la réputation d'Homère et de Virgile en France. — Scaliger. — Rapin. — Terrasson. — Voltaire. — Bernardin de Saint-Pierre. — Chateaubriand. — Vœu du critique.

Et d'abord représentons-nous l'état des études grecques et ce qu'elles étaient chez les Latins après les premiers siècles de l'Empire, à l'origine de la décadence. Ces études devaient être bien moins complètes qu'on ne le croirait, à en juger uniquement d'après les Romains riches et lettrés du temps de Cicéron ou de l'époque de Virgile et d'Horace. Dans ce beau temps, que signale le mouvement et l'essor des esprits, l'élite de la jeunesse avide d'apprendre la littérature grecque allait à Athènes, à Rhodes, ou dans quelque autre cité célèbre, et y puisait la connaissance vivante de la langue à sa source; au retour, on avait chez soi, pour s'y entretenir, des Grecs à domicile, des secrétaires esclaves ou affranchis, ou de ces spirituels parasites comme il s'en voyait à Rome à foison. Cependant, lorsqu'il y eut une littérature romaine, déjà très-ancienne, très-riche à son tour, abondante dans tous les genres, naturellement fière d'elle-même, et des écoles de grammairiens romains, ce fut dans celles-ci que la plupart des enfants de moyenne fortune durent aller faire leurs études; et, bien que ces grammairiens sussent le grec, ils ne

l'enseignèrent plus que lentement, par principes et non plus par l'usage, enfin un peu comme on nous l'apprend aujourd'hui. Servius lui-même, en certains passages, me paraît commenter Virgile comme un homme qui ne sait pas puiser son explication la plus naturelle dans les auteurs grecs que le poëte latin a imités. Saint Augustin, en un endroit de ses *Confessions*, se demande avec beaucoup d'insistance pourquoi, enfant, il haïssait la langue grecque, tandis qu'il était passionné pour la latine : « Pourquoi donc haïssais-je ainsi l'étude du grec, qui pourtant conduit à de si jolies fables? Car Homère excelle à ces trames fabuleuses, et il est le plus agréable menteur : et toutefois il m'était bien amer dans mon enfance. Je crois qu'il en est ainsi de Virgile pour les enfants grecs, lorsqu'ils sont forcés de l'apprendre comme je faisais pour Homère, c'est-à-dire péniblement. » Lorsqu'en effet on voulait apprendre le grec auprès de grammairiens qui ne le savaient eux-mêmes que de seconde main, l'étude devait être longue et ingrate dans un temps où les méthodes et les secours de toute sorte, les vocabulaires, étaient incomplets et rares. Il arriva donc un moment où, pour tous ceux qui n'allaient point en Grèce, ou qui ne recevaient pas l'enseignement de la bouche des rhéteurs ou grammairiens grecs, la facilité de commerce et la familiarité avec la belle langue d'Homère n'exista plus. Cela eut lieu plus tôt ou plus tard et en Italie, et à

plus forte raison dans les Gaules et en Espagne[1].

En revanche, le latin, le vrai latin dans son naturel, avec son génie propre et domestique, s'y implanta; il pénétra jusque dans les populations illettrées; il résista à la décomposition même de la langue classique, et se prêta à la formation des idiomes nouveaux; il entra dans l'organisation, pour ainsi dire, de la race, et laissa des traces héréditaires dans les cerveaux. Dès que les études reparurent, il eut toujours facilité à renaître, à y être aisément appris et bien parlé, comme la leçon du soir retrouvée plus nette après un profond sommeil. En Italie, en Espagne, en France, on est presque naturellement bon latiniste : les hellénistes y sont rares.

L'on voit déjà tout ce qu'y gagna Virgile : le premier des poëtes de son pays et de sa langue, il devint peu à peu dans l'opinion générale le premier de

[1] Je ne fais là qu'exprimer le fait dans sa plus grande généralité; il y aurait à distinguer, en effet, bien des degrés dans cette décroissance des études helléniques, bien des flux et reflux dans ce décours durant des siècles, et de notables exceptions sur quelques points. Le midi de l'Italie resta longtemps à demi grec ainsi que la Sicile; de même Marseille dans la Gaule. Il y eut dans la haute Italie des temps d'arrêt et des essais de réveil, par exemple à l'époque de Boëce. Toute cette question, *Des Études grecques à la Décadence et au Moyen Age* (*De Græcis Medii Ævi Studiis*), a été traitée dans une Dissertation de Cramer (1849), et dans un travail, encore inédit, de M. Ernest Renan, qui a été couronné, il y a quelques années, par l'Académie des Inscriptions. Mais il y aurait en outre cette distinction à faire de ce qui est particulier à Homère; car il a pu y avoir, avant la vraie Renaissance, des retours et des reprises partielles d'études grecques dans le sens ecclésiastique, et sans qu'Homère y entrât pour rien.

tous les poëtes. L'admiration qu'il inspira fut comme un culte, et il n'avait pas même besoin, pour l'obtenir, de ce faux air de demi-christianisme et de prophétie que lui prêta la crédulité du moyen-âge : il suffisait qu'il fût le prince des poëtes latins. Ne le prenons, dans cet aperçu rapide de sa renommée, qu'en France et à dater de la Renaissance des Lettres au seizième siècle. Jules-César Scaliger commence : dans sa *Poétique* (1561), il dresse en propres termes des autels à Virgile, à la divinité de Virgile (*Virgiliana divinitas*), et il lui immole Homère. Je ne sais pas d'exemple d'un plus mauvais goût joint à plus de savoir. Virgile, comme on sait, a placé dans son Élysée, pour présider au groupe des poëtes, non pas Homère, mais Musée, un antique Musée dont il n'est resté que le nom purement mythologique. Scaliger là-dessus va s'imaginer, sans aucune critique, que le Musée dont on a en grec le joli et galant poëme de *Héro et Léandre*, et qui est postérieur à Ovide dans le même genre, n'est autre que cet antique Musée ainsi magnifiquement couronné par Virgile, et il s'applique en conséquence à prouver qu'il est bien préférable à Homère. Il donne tête baissée dans sa bévue, avec armes et bagages. Rapprochant et conférant quelques endroits des deux poëtes, il arrive jusqu'à dire : « Si Musée (l'auteur de *Héro et Léandre*) eût écrit ce qu'a écrit Homère, concluons qu'il eût fait beaucoup mieux. » Homère ne lui paraît

point précisément méprisable; mais Musée, à ses yeux, a fait quelque chose de plus châtié, de plus gracieux, de plus poli. Il n'a pas assez de termes pour louer son tour et sa facture. (*Quid rotundius, elegantius, ornatius, numerosius ?*)

Ne rions pas trop de Scaliger; La Motte et Fontenelle, soyez sur vos gardes, n'en souriez pas! Ce grand preux de pédanterie, et vous les beaux esprits du salon de madame de Lambert et du monde de madame du Maine, vous êtes exactement d'accord et à l'unisson sur un point essentiel, sur un même point faux. Vous préférez le doux et le joli au grand, le léché au naturel, ce qui est bien fait et bien tourné à ce qui est largement traité et au sublime.

En ce qui est de l'estime comparative d'Homère et de Virgile, l'inégalité admise et proclamée par Scaliger, bien que contestée par quelques-uns, est restée plus ou moins, pendant plus de deux siècles, au fond des jugements de la nation, et on la retrouve exprimée en termes plus adoucis chez les critiques même les plus répandus, qui, sachant moins de grec que Scaliger, portaient comme lui, et par des raisons analogues, toute leur préférence du côté du poëte latin. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le Père Rapin ou même Voltaire.

Un jour, le premier élève littéraire de Voltaire, le plus français des écrivains allemands, le grand Frédéric, eut un entretien avec l'estimable littérateur

saxon Gellert : — « Lequel préférez-vous d'Homère ou de Virgile? » lui dit le roi. — « Homère est original, » répondit Gellert. Le roi reprit aussitôt : « Mais Virgile est plus poli. » — Voici l'opinion française, et qui date de Scaliger, dans la bouche de Frédéric.

Quel dommage que, dès le seizième siècle, un grand écrivain ne nous ait pas donné une traduction naïve et originale des poëmes d'Homère! Pourquoi un Rabelais ne l'a-t-il point tenté? lui seul, et sa langue seule, en étaient capables : on aurait eu le feu du modèle et sa grandeur. Ou du moins pourquoi, à un degré moindre, un Amyot ne nous a-t-il pas laissé une copie adoucie de ces admirables tableaux primitifs? Rabelais eût triomphé dans *l'Iliade*, et Amyot eût réussi dans *l'Odyssée*. Quand on songe à l'influence qu'a eue la traduction de Plutarque, on se laisse aller à penser qu'un tel monument de la langue aurait été pour l'imagination publique d'un puissant exemple, d'un continuel appui, et que la direction du goût dans les deux siècles suivants aurait pu s'en ressentir. On en aurait recueilli ce grand avantage de lire avec plaisir, avec charme, les poëmes homériques, et c'est surtout cette facilité et cet agrément de commerce qui ont manqué. Posséder son Virgile, cela est ordinaire en France aux littérateurs et à ceux mêmes qui ne le sont pas : posséder son Homère a été donné à très-peu. Dans la

comparaison qui s'est faite, bien rarement l'un des termes a été aussi présent que l'autre à l'esprit de ceux qui croyaient tenir la juste balance.

Montaigne, qui a admirablement parlé d'Homère et de Virgile, convient qu'il ne connaissait que ce dernier. Il se bornait à bien deviner sur l'autre.

Au dix-septième siècle, la prépondérance de Virgile devient de plus en plus manifeste, et la connaissance d'Homère baisse avec l'étude du grec, même parmi les gens instruits. L'importance du monde proprement dit se marque davantage dans la littérature et dans l'éducation; l'idée du goût, trop souvent voisin de la mode, préoccupe et prédomine. La société polie et les auteurs en vogue se portent avec prédilection du côté de l'Espagne et de l'Italie. En fait de longues histoires poétiques et touchantes, c'est le règne de *l'Astrée* et de *la Jérusalem*. Virgile ne s'accommode qu'à demi de ces dispositions pour le galant et le romanesque; Homère ne s'en accommode pas du tout. Le Collége des Jésuites de la rue Saint-Jacques, très en honneur, et où la jeune noblesse allait volontiers étudier, proportionna petit à petit son enseignement au nouveau train du monde, et l'étude du grec en souffrit. Saint-Évremond, élève des Jésuites, connaissait certainement mieux Virgile qu'Homère, et le lisait plus directement. Cependant, s'il a critiqué un peu vivement l'un, il ne s'est pas mépris sur la portée et la vérité de l'autre. Il est un

de ceux qui ont le mieux senti que l'épopée homérique se rapportait tout entière aux mœurs d'un âge héroïque infiniment différent du nôtre, qu'elle ne doit pas servir de patron, et qu'elle est plus à contempler qu'à imiter. Mais il ne veut pas que ce qui choque nos mœurs modernes soit imputable au poëte :

« Cependant, dit-il, les vices du héros (Achille) ne retomberont pas sur le poëte. Homère a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyait qu'à faire des héros accomplis, il les a dépeints avec plus de passions que de vertus .. Tout est changé; les Dieux, la nature, la politique, les mœurs, le goût, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point dans nos ouvrages? Si Homère vivait présentement, il ferait des poëmes admirables, accommodés au siècle où il écrirait. Nos poëtes en font de mauvais, ajustés à ceux des anciens... Concluons que les poëmes d'Homère seront toujours des chefs-d'œuvre, non pas en tout des modèles. »

A de nouvelles mœurs et à une autre société il veut d'autres sources d'intérêt, d'autres machines poétiques ; il paraît les demander à une poésie philosophique qu'on attend encore. Du moins tout ce qu'il dit est d'un homme d'esprit et d'un sens supérieur.

Un autre homme d'esprit, mais pas du tout du même ordre, et qui pensait peu par lui-même, le Père Rapin, dans sa Comparaison d'Homère et de Virgile, dédiée au premier président de Lamoignon (1668), ne fait guère que rédiger l'opinion française

générale qui tendait à s'établir, et qui prévaudra jusqu'à notre siècle. Dès l'abord, il se met en garde contre une trop grande admiration du plus divin des chantres, et il en appelle au goût contre l'érudition :

« La préoccupation pour Homère a ébloui, dit-il, tous ceux qui ont prétendu à la gloire de paraître savants. Car on sait que ceux qui affectent la réputation de doctes croient s'attirer de la considération et se faire honneur en prenant le parti d'Homère et en lui donnant l'avantage sur Virgile, parce que cela a un air plus capable. Comme il faut une plus profonde érudition pour juger d'Homère que pour juger de Virgile, on pense se distinguer fort du commun en préférant le premier au second. C'est un préjugé dont il est bon de se défaire. »

Les érudits en effet, sauf un Scaliger, tenaient en général pour Homère, et par la raison d'amour-propre qu'en donne Rapin, et parce qu'en voyant de près la somme des emprunts qui avaient été faits à ce père de la poésie, il leur paraissait le grand original et la source : Rapin, homme du monde, et qui, étant du collége, aimait à en sortir, allait parler pour les gens instruits qui remontent moins haut, pour les honnêtes gens, qui jugent d'après leurs habitudes de société. Perpétuellement, dans son Parallèle, tout en saluant Homère avec respect et en voulant bien l'excuser de ses *fautes*, il donne l'avantage à Virgile pour la *conduite*, le *choix*, l'*arrangement*, la *proportion*, la *régularité*, l'observation des *bienséances :* enfin, dit-il sur ce dernier point, « il faut par-

donner ce faible à Homère; il écrivait en un temps où les mœurs n'étaient pas encore formées; le monde était alors encore trop jeune pour avoir des principes d'honnêteté. » Et quant à l'expression, à l'éclat des images et à la beauté du discours, à cette gloire de verve incomparable que tous ont reconnue unanimement chez Homère, le Père Rapin, y rendant hommage en gros plutôt que justice, s'efforçait encore d'en diminuer la louange dans le détail par toutes sortes de restrictions : « Les comparaisons, disait-il, sont froides (les comparaisons de *l'Iliade* froides !), contraintes, quelquefois peu naturelles, jamais fort excellentes, quoique dans un si grand nombre il ne se puisse faire qu'il n'y en ait quelques-unes d'assez justes. » Virgile est loué, dans cette partie, comme « le plus sage, le plus discret et le plus judicieux de tous ceux qui aient jamais écrit. » Il est préconisé pour son silence même : « Il faut s'appliquer à le suivre de près, pour connaître que son silence, dans de certains endroits, en dit plus qu'on ne pense, et qu'il est d'une discrétion exquise. » Oui, Virgile mérite une bonne part de ces louanges ; mais évidemment, dans le Parallèle, il y a un des termes qui échappe au Père Rapin[1]. Il nous a parlé de la

[1] Boivin le cadet, dans un Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions en 1707, et dont on n'a publié qu'un extrait, faisant l'histoire de cette espèce de guerre civile ou de lutte entre les partisans d'Homère et ceux de Virgile, réfutait Scaliger et Rapin, et il disait, en relevant les légèretés de ce dernier : « Si le Père Rapin avait autant feuilleté *l'Iliade*

préoccupation des érudits et des doctes : lui, il nous représente le préjugé des gens simplement instruits et des mondains; et ce préjugé aura cours désormais.

L'élégante préface de la traduction en vers de *l'Énéide*, par Segrais, du même temps environ que l'ouvrage de Rapin, appartient à la même littérature, favorise et prépare les mêmes sentiments. — Le *Traité du Poëme épique*, par le Père Le Bossu, ouvrage estimable d'un homme bien autrement savant, était trop aristotélique de forme pour agir sur l'opinion du monde; il semblait que ce révérend Père eût oublié de l'écrire en latin.

Les érudits purent répondre au Père Rapin et le réfuter comme superficiel : on fit peu d'attention à leurs réponses. On s'accoutuma, selon une expression de Baillet qui parut d'abord emphatique, mais qui n'est qu'exacte, à considérer Virgile « comme étant une époque fixe en poésie, et comme le centre universel de tous les poëtes qui ont paru avant et après lui. » L'édition dite *ad usum Delphini* qu'en donna vers ce temps le Père de La Rue, et qui fait honneur à cette moyenne érudition française, saine, sensée et pas trop curieuse, contribua à rendre facile et agréable la lecture de Virgile à tous ceux à qui le texte n'était pas étranger. Dans la fameuse question

que *l'Énéide*, il n'aurait pas dit que l'action de *l'Iliade*, qui n'est que de cinquante jours, est de huit ou neuf mois; et s'il avait bien lu Quintilien, il n'aurait pas avancé que ce judicieux critique donne à Virgile de plus grands éloges qu'à Homère. »

des Anciens et des Modernes qui passionna si fort les lettrés et amusa les gens du monde, Homère porta le fort de l'attaque; il fut assez mal défendu, et Virgile, non engagé dans la querelle, gagna en considération tout ce que le vieux poëte perdit. Madame Dacier, à qui l'on devait la meilleure traduction d'Homère en français, celle qui permettait le mieux d'en juger approximativement, resta marquée d'une légère teinte de ridicule; on ne parlera plus d'elle désormais qu'en souriant. La rigueur d'analyse que le dix-huitième siècle allait exiger en toute matière était peu propice à l'intelligence des épopées primitives : ce siècle philosophe voulait qu'en jugeant de la poésie on ne s'en tînt pas au sentiment :

« Il faut, disait l'abbé Terrasson, homme instruit et esprit rigide, répondant à madame Dacier dans la question précisément qui nous occupe, il faut rectifier par la règle le sentiment même, qui nous a si souvent trompés, comme on peut s'en convaincre en comparant les goûts de sa première jeunesse avec ceux que l'on s'est faits par les réflexions et par l'étude. Mais, d'ailleurs, comment arrive-t-il que le sentiment et la raison s'accordent si bien dans la lecture de Virgile par exemple, et de Racine, et que la distinction de ces deux facultés de l'âme soit si nécessaire dans la lecture d'Homère? Je sais les différentes impressions que les personnes même de bon esprit reçoivent des différentes parties de la poésie ou de la peinture : les uns sont plus sensibles, par exemple, à la convenance des discours dans une pièce, ou au contour des figures dans un tableau, et les autres le sont davantage à l'élégance des vers dans l'un, ou au coloris dans

l'autre. Mais, de quelque manière que le sentiment soit frappé, j'exige au moins que la raison mette ces différentes parties dans leur véritable rang, et qu'on estime les poëtes et les peintres à proportion qu'ils ont excellé dans les parties les plus importantes. Mais enfin, à l'égard de quelque ouvrage de poésie ou de peinture que ce soit, on ne doit pas prétendre que la perfection d'une partie subalterne couvre des défauts énormes contre une partie supérieure. Quel coloris réparerait des bras ou plus courts que la tête, ou plus longs que le reste du corps? Quelle prétendue élégance de style peut réparer, dans un poëme, ou la confusion perpétuelle des caractères des Dieux et des héros, ou l'indécence grossière de leurs discours et de leurs actions? Avouons donc que ce sentiment agréable, qu'on prétend éprouver dans la lecture d'Homère, n'est qu'un faux-fuyant de l'admiration opiniâtre, et qu'en tout homme sensé, goût, sentiment et raison ne sont que la raison même plus ou moins développée. »

Cette opinion d'un helléniste-géomètre, du seul helléniste qui fût du parti de Fontenelle, est, je le sais, un excès de logique et un extrême de rigueur que tous ne suivaient pas; mais ce n'était pourtant que l'extrémité de l'opinion française générale[1].

[1] Marie-Joseph Chénier a résumé cette poétique essentiellement raisonnable, dont on voit le principe chez Terrasson, dans les vers les plus élégants et les plus concis qu'on puisse désirer :

> C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
> Vertu, génie, esprit, talent et goût.
> Qu'est-ce vertu? raison mise en pratique;
> Talent? raison produite avec éclat;
> Esprit? raison qui finement s'exprime;
> Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat;
> Et le génie est la raison sublime.

Gardons-nous d'oublier qu'en obéissant à ce sentiment vif qui, pour ceux qui en sont doués, est le guide le plus sûr en matière de poésie, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, Racine, Boileau, et, à leur suite, le bon Rollin, avaient parfaitement senti et jugé, sans rien déprécier ni sacrifier de l'un ni de l'autre, la grandeur d'Homère et les beautés de Virgile. — Quand parut le *Télémaque*, Boileau, dans une lettre à Brossette, écrivait : « Il y a de l'agrément dans ce livre, et une imitation de *l'Odyssée* que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle on le lit fait bien voir que si on traduisait Homère en beaux mots, il ferait l'effet qu'il doit faire et qu'il a toujours fait. » Fénelon (qui en douterait?) eût excellé, comme Amyot, à traduire Homère aux endroits surtout reposés et pacifiques, Homère moins le feu et le torrent. Quoi qu'il en soit, au dix-septième siècle, même en plein Louis XIV, Homère avait été senti autant que Virgile par tous ceux de nos grands écrivains qui avaient l'âme poétique, et qui savaient ce que c'est que l'imagination dans le style.

Voltaire eût été digne de faire comme eux, et il n'a manqué sans doute au brillant élève du Père Porée que d'avoir plus de loisir et d'avoir mieux appris le grec, pour rendre à Homère la justice qui lui était due en regard et à côté de son admirable imitateur. Dans une lettre à Thieriot, de 1718, écrite du château de Villars (Vaux-Praslin), Voltaire disait : « Je vous

demande instamment un Virgile et un Homère, non pas celui de La Motte… Ces deux auteurs sont mes dieux domestiques sans lesquels je ne devrais point voyager. » Dans l'*Essai sur la Poésie épique*, qu'il composa à Londres en 1726, et qui fut imprimé à la suite de *la Henriade*, Voltaire n'a pas trop mal parlé d'Homère : « Le grand mérite d'Homère, y disait-il, est d'avoir été un peintre sublime; inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. » Toutefois, à mesure qu'il s'éloigna de la lecture d'Homère qu'il avait dû faire à cette occasion, il redevint plus léger et fut repris d'irrévérence ; au CXXI[e] chapitre de l'*Essai sur les Mœurs*, il a dit :

« Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance *l'Odyssée* d'Homère avec le *Roland* de l'Arioste, l'Italien l'emporte à tous égards; tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination et le romanesque incroyable, l'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, etc., etc.

« A l'égard de *l'Iliade*, que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait pour la première fois ce poëme et celui du Tasse, en ignorant les noms des auteurs, et les temps où ces ouvrages furent composés, en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourrait-il ne pas donner en tout sens la préférence au Tasse? Ne trouverait-il pas dans l'Italien plus de conduite, d'intérêt, de variété, de justesse, de grâces, et de cette mollesse qui relève le sublime? Encore quelques siècles, et on n'en fera peut-être pas de comparaison. »

Quoi? Voltaire aussi est homme à préférer certaines peintures du Tasse, c'est-à-dire la grâce de Musée (Musée agrandi et devenu épique), à la touche d'Homère!

Grimm le lui a reproché; Grimm avait pour lui d'avoir étudié en Allemagne sous Ernesti, et l'Allemagne et l'Angleterre, en maintenant la force et la solidité des études anciennes, et en étant moins imbues d'une prévention particulière de latinisme, surent conserver au goût public plus de vigueur et de hardiesse et une habitude moins exclusive. Grimm ne put donc supporter ce jugement de Voltaire, qui passa en France tout couramment :

« Comment est-il possible, se demande-t-il, que cet illustre écrivain ait si mal parlé d'Homère dans le volume où il traite de la renaissance des Lettres en Italie? Il donne presque en tout la préférence aux modernes. Il ne se fait nulle peine à mettre *l'Orlando furioso* de l'Arioste au-dessus de *l'Odyssée*, et, ce qui est incroyable, *la Jérusalem* du Tasse au-dessus de *l'Iliade*. Si cet arrêt eût été prononcé par M. de Fontenelle, on n'en parlerait point; il aurait été sans conséquence. Mais que ce soit M. de Voltaire qui porte ce jugement, c'est une chose réellement inconcevable. Je crois avoir eu l'honneur (il écrit à ses princes d'Allemagne) de vous faire observer quelque part que les modernes n'avaient pas seulement encore trouvé la machine de leur poëme épique, et que, dans la misère où ils sont à cet égard, ils ne se font pas faute d'emprunter celle d'Homère, qui cependant ne saurait leur convenir. Quand ils auraient son génie, il leur sera toujours supérieur par le sublime et la simplicité des mœurs, qui donnent à ses poëmes des charmes si touchants. Hélas! si ce père de la

poésie voulait reprendre sur ses descendants tout ce qu'ils lui ont emprunté, que nous resterait-il de *l'Énéide*, de *la Jérusalem*, du *Roland*, de *la Lusiade*, de *la Henriade*, et de tout ce qu'on ose nommer en ce genre? »

On ne saurait dire, quelque estime qu'on ait pour Grimm, qu'il eût naturellement plus de goût que Voltaire; mais la solide éducation que son goût avait reçue le rend ici supérieur comme critique, et plus judicieux.

C'est ainsi que Pope, un poëte poli qui avait de l'esprit et de l'humeur dans le genre de Voltaire, et qui était fait pour sentir les siècles d'Auguste mieux que les âges primitifs, a dû à sa première éducation classique, égale dans les deux langues, de porter sur Virgile et Homère un excellent jugement, et de la plus équitable proportion, dans la Préface de sa traduction d'Homère.

Quand la traduction de *l'Iliade* par Bitaubé parut (1764), il y eut partage et schisme dans le petit cercle des philosophes. D'Alembert, lors de son voyage de Prusse, était revenu de Berlin avec Bitaubé et l'appuyait de son mieux à Paris. Grimm et Diderot trouvaient que la traduction de madame Dacier, avec ses défauts, était préférable à celle de Bitaubé, — « M. Bitaubé, à qui aucun de nous, ajoutait Grimm, ne conseillera jamais de traduire un poëte, parce qu'il a un secret merveilleux pour tuer ce qui est poésie et image. Quand nous faisons

de ces remontrances à M. d'Alembert, il se fâche, il nous accuse de superstition; il ne sent pas le génie d'Homère. » En fait de poésie, d'Alembert était de la religion de l'abbé Terrasson.

Marmontel et La Harpe, qui sentaient Virgile, ont très-convenablement parlé d'Homère; mais ils en parlent plutôt comme des gens d'esprit avertis de ce qu'il faut dire de respectueux, que comme des lecteurs assidus et passionnément informés. Ils ne hantaient guère dans ces cantons de la Grèce : l'habitude était tout entière pour Virgile.

Un écrivain, qui n'était pas un critique mais un grand peintre, a parlé de l'un et de l'autre poëte admirablement, et aussi bien qu'aucun parmi les plus doctes. Dans une note des *Études de la Nature*, Bernardin de Saint-Pierre apprécie, avec ce charme pénétrant qu'il met jusque dans ses analyses, le caractère de *l'Iliade* et du poëte :

« De tous les écrivains, je ne connais qu'Homère qui ait peint l'homme en entier : les autres (et je parle des meilleurs) n'en présentent que des squelettes. *L'Iliade* d'Homère est, à mon avis, la peinture de tout l'homme, comme elle est celle de toute la nature. Toutes les passions y sont avec leurs contrastes et leurs nuances les plus intellectuelles et les plus grossières. Achille chante les Dieux sur sa lyre, et fait cuire un gigot de mouton dans une marmite. Ce dernier trait a fort scandalisé nos écrivains de théâtre, qui se composent des héros artificiels qui se dissimulent leurs premiers besoins, comme leurs auteurs eux-mêmes dissimulent les leurs à la société. On trouve toutes les passions de l'homme dans *l'Iliade* :

la colère furieuse dans Achille; l'ambition superbe dans Agamemnon; la valeur patriotique dans Hector; dans Nestor, la froide sagesse; dans Ulysse, la prudence rusée, etc..... puis des oppositions de site et de fortune qui détachent ces caractères, comme des noces et des fêtes champêtres sur le terrible bouclier d'Achille; les remords dans Hélène, et l'inquiétude dans Andromaque; la fuite d'Hector près de périr au pied des murs de sa ville, à la vue de son peuple, dont il est l'unique défenseur, et les objets paisibles qu'elle lui présente dans ces terribles moments, tels que ce bosquet d'arbres, et cette fontaine où les filles de Troie allaient laver leurs robes et aimaient à se rassembler dans des temps plus heureux.

« Ce divin génie, ayant réparti à chacun de ses héros une passion principale du cœur humain, et l'ayant mise en action dans les phases les plus remarquables de la vie, a distribué de même les attributs de Dieu à plusieurs divinités, et leur a assigné les différents règnes de la Nature : à Neptune, la mer; à Pluton, les enfers; à Junon, l'air; à Vulcain, le feu, etc... C'est ainsi qu'il a rendu l'habitation de l'homme céleste; son ouvrage est la plus sublime des encyclopédies... Joignez à la majesté de ses plans une vérité d'expression qui ne vient pas uniquement de la beauté de sa langue, comme le prétendent les grammairiens, mais de l'étendue de ses observations naturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'il appelle la mer *pourprée* au moment où le soleil se couche, parce qu'alors les reflets du soleil à l'horizon la rendent de cette couleur, ainsi que je l'ai moi-même remarqué. Virgile, qui l'a imité en tout, est plein de ces beautés d'observation, dont nos commentateurs ne s'occupent guère... »

Pieux et touchant hommage rendu au vieil Homère par le plus Virgilien des génies! Comme cela console d'une page de Terrasson!

Chateaubriand mérite de grands éloges : lui qui

sentait délicieusement Virgile, il eut le courage de revenir à Homère et de gravir comme il put les pentes de l'Ida. Je dis *gravir*, car ses études avaient été de ce côté fort incomplètes, et ce fut à force de veilles que, dans sa première vie de Paris ou dans son exil d'Angleterre, il dut les réparer. Il s'y appliqua de nouveau et de plus près en composant ses *Martyrs* et en vue de son *Itinéraire*. Bien vieux, et dans le salon de madame Récamier, je me souviens qu'une allusion à je ne sais quel passage de *l'Iliade* s'étant faite devant lui dans la conversation, il se mit à murmurer tout bas, en grec, le vers d'Homère qui s'y rapportait. Il n'en savait plus que ces lambeaux; mais il en avait respiré et il en conservait en idée l'antique esprit. En littérature, du moins, il n'a rien sacrifié; il sut renouveler sans abattre ni détruire; il maintint les hauteurs respectives, la distance et la proportion des collines vénérables, et les temples à chaque sommet.

Son grand émule, madame de Staël, dans les perspectives de tout genre qu'elle s'empressait d'ouvrir, ne s'avança que peu et fit quelques pas à peine vers ces régions consacrées. Elle aimait plus les politiques et les historiens que les poëtes; elle goûtait seulement les Latins, et n'entendait rien (pour plus d'une cause, et surtout parce qu'elle n'était pas un peintre) aux anciens et très-anciens.

André Chénier, par quelques pastiches inspirés, a

plus fait pour rendre aux amateurs exclusifs de Virgile l'intelligence et la saveur d'Homère que ne l'eussent pu faire toutes les théories. — Marie-Joseph Chénier, par trois beaux vers frappés en l'honneur du vieil immortel, et qui se sont logés en toutes les mémoires, a appris à en bien parler, même à ceux qui ne sont qu'un écho.

Napoléon, qu'on s'étonne de rencontrer en cette matière, y a porté le coup d'œil de son haut bon sens et la brusque vigueur de sa décision. Dans son exil, s'étant fait lire *l'Iliade* et le second livre de *l'Énéide*, n'en jugeant qu'à travers des traductions, il a d'emblée saisi le point de départ et le procédé différent des deux poésies. Dans la Note qu'il a dictée à ce sujet, il a pu excéder en plus d'un détail; mais, là comme ailleurs, il a vu du premier coup le nœud de la question, et l'a tranché (et peut-être un peu haché) de l'épée.

Depuis plus de trente ans une nouvelle critique est née, elle est à l'œuvre; elle a multiplié ses explorations dans tous les sens; le goût public a été émancipé, et on l'a promené tant qu'on a pu hors des frontières; loin de l'enfermer dans les jardins régulièrement tracés, on a tâché de lui faire aimer jusqu'aux moindres fleurs sauvages, parfois même des ronces. Le danger n'est plus aujourd'hui qu'on penche trop du côté de Virgile. On est loin du temps où un traducteur de Macrobe ne croyait pouvoir pu-

blier son travail sans demander en quelque sorte pardon aux mânes du chantre vénéré, et où il s'excusait auprès de l'annotateur de *l'Énéide*, M. Michaud[1]. Macrobe « avait à se purger du crime d'avoir attenté à la gloire du Prince des poëtes latins ; » et cela uniquement parce que, dans les discours qu'il prête à ses interlocuteurs dans *les Saturnales*, il n'avait pas sacrifié Homère à Virgile. On est bien revenu de là, quoique peut-être, parmi ceux qui secouent dans l'autre sens la balance, il n'y en ait pas beaucoup qui lisent sincèrement et relisent Homère.

Ce que je voudrais, c'est qu'Homère regagnant ce qui lui est dû, non par une sorte de parti pris et de revirement théorique, mais par la familiarité et l'accès que des studieux fidèles ne cesseraient d'entretenir vers ses hautes et larges sources, Virgile ne perdît rien et gardât tout son légitime domaine, tous ses beaux royaumes, et du côté de Mantoue et dans son antique et immuable Latium. Je voudrais qu'avec cette facilité qu'a de nos jours l'esprit critique à se déplacer et à se mettre à chaque point de vue pour les maîtresses œuvres, on continuât de l'aimer et de le goûter presque comme du temps de nos pères, lorsqu'on reprochait à Delille de ne point mettre à traduire *l'Énéide* les soins qu'il avait donnés aux *Géorgiques*, lorsque la peinture s'inspirait à l'envi

[1] Préface des *Œuvres de Macrobe*, traduites par Ch. de Rosoy (1827).

des souvenirs de ce grand poëme, et que Guérin, Gérard et Girodet composaient des tableaux ou des suites de dessins qui en rappelaient à l'homme instruit et à l'homme sensible les plus mémorables passages[1]. Je voudrais qu'on ne rompît point avec toute cette tradition si conforme avec les qualités naturelles et acquises de notre France, et qu'on ne fît qu'y ajouter une intelligence plus vive encore, plus approfondie et plus expressive dans des limites mieux définies. Le profit comme le charme d'une telle Étude serait grand; je n'ai pu qu'en ébaucher l'idée et en indiquer le sens (*Virgilium vidi tantum*). On a du moins une première application de la méthode. Virgile est un poëte que nous mesurons; je dirai même, c'est le premier en génie et le plus parfait des poëtes que nous mesurons : car on ne mesure pas Homère. J'appelle *mesurer*, faire la part exacte de l'homme, du talent individuel, du temps, des sources où l'auteur a puisé; démêler et savoir ce qui était dans l'air lors de la création nouvelle, et

[1] Un des plus éloquents (éloquents dans le mode antique) des orateurs de la Restauration, M. Lainé, avait coutume, avant d'aller à la Chambre, et quand il devait y parler, de faire quelque lecture qui lui illustrât l'esprit et lui donnât la noble émotion du beau. Un jour qu'il avait lu le second livre de *l'Énéide*, il lui arriva d'être interrompu par la droite, qu'il était obligé de combattre parce qu'elle votait alors comme la gauche : « Est-ce ma faute à moi, dit-il tout à coup, en désignant du geste les interrupteurs, si je rencontre des Troyens sous l'habit des Grecs? » Il avait lu le matin l'épisode de Corèbe et d'Androgée.

ce qui a précédé; voir clair à l'entour. D'Homère nous ignorons toutes ces choses, au lieu qu'avec Virgile elles nous sont connues; tout nous en est visible et manifeste, ou facile à surprendre; et, pour peu qu'on y veuille regarder, on le voit en quelque sorte lui-même à l'œuvre, comme le pasteur Aristée ou mieux encore Huber, à travers la ruche transparente, pouvait voir travailler ses abeilles[1].

[1] Je dis que le grand observateur Huber, à qui l'on doit l'histoire naturelle des abeilles, les voyait, bien qu'en réalité il fût aveugle; mais lui-même il disait qu'il *voyait*, tant il usait bien des yeux de son fidèle secrétaire, et de ceux de sa femme ou de son fils.

Mai-juin 1856.

QUINTUS DE SMYRNE

ET SON ÉPOPÉE.

M. le comte de Marcellus vient de publier une traduction complète, accompagnée d'une Introduction fort intéressante, d'un vieux poëte grec relativement moderne, Nonnos ou Nonnus, auteur d'un grand poëme mythologique et symbolique sur Bacchus[1], et fondateur, à ce qu'on croit, d'une réforme ou école poétique raffinée et brillante vers le quatrième ou cinquième siècle de notre ère. Ce n'est point par émulation ni pour faire concurrence à la figure de poëte alexandrin remise en lumière avec tant de labeur élégant et d'ingénieuse curiosité par M. de Marcellus, que je parlerai ici, à mon tour, d'un auteur qu'on a l'habitude de placer vers la même date et, pour ainsi dire, dans la même constellation, bien

[1] *Les Dyonisiaques ou Bacchus*, poëme en quarante-huit chants (Firmin Didot, 1856). — On s'accorde à y distinguer, comme une peinture des plus gracieuses, l'épisode de Bacchus et d'Ampelos aux livres X[e] et XI[e].

qu'il fasse avec le précédent un parfait contraste : c'est parce que chacun aime à dire ce qu'il sait, et que, de mon côté, je me trouve depuis quelque temps tout rempli de mon sujet.

L'étude que je faisais dernièrement de *l'Énéide* de Virgile m'a conduit, en effet, à lire cet autre auteur qu'on ne lit guère, et qui vaut mieux que sa réputation, poëte très-distingué selon moi, et homme d'un vrai talent, Quintus (ou *Cointos*), nom peu attrayant chez un poëte grec; il est appelé quelquefois Quintus *Calaber*; parce que c'est dans un monastère de la Pouille ou de la Calabre que le cardinal Bessarion découvrit d'abord le manuscrit de son poëme, et plus ordinairement Quintus *de Smyrne*, du nom de la ville près de laquelle il nous dit lui-même que, dans sa première jeunesse, il faisait paître des troupeaux. Excepté cette circonstance particulière, on ne sait rien de sa personne ni de sa vie : on conjecture qu'il vivait vers le quatrième siècle, et plusieurs passages de son poëme semblent indiquer, en effet, qu'il écrivait sous les empereurs. Mais ce poëme, quelle qu'en soit la date, représente des événements et des traditions d'une haute antiquité, et pour lesquels l'auteur a dû suivre des guides et d'autres poëtes qui ne nous sont point parvenus. Quintus s'est particulièrement et presque exclusivement nourri du style d'Homère; il aspire à le continuer; il l'imite, ainsi que les Homérides ou les Cycliques, et il mérite lui-même

d'être considéré comme le dernier de cette famille. Lascaris l'a qualifié, avec raison, *Homérissime*. Il résulte de cette imitation scrupuleuse et comme filiale à laquelle il s'est voué, qu'il est simple, facile, et que, s'il a des endroits faibles et traînants, il n'a pas de faux goût ni de recherche. Il est inutile d'annoncer qu'il n'a ni le feu ni l'entraînement d'Homère; mais s'il est nécessairement vaincu en talent, il s'est assez inspiré et imprégné de son esprit pour conserver le naturel. Il offre à chaque instant (je parle de ses meilleurs livres) des comparaisons poétiques et charmantes, et des mouvements d'affection et de sensibilité. En un mot, c'est un poëte, et on ne perdra pas sa peine, on ne plaindra pas son temps à le lire et à l'étudier. Je rends l'impression exacte qu'il m'a faite dans un commerce suivi et une lecture prolongée, et je tâcherai de la justifier auprès du lecteur par des extraits fidèles.

Son sujet est la fin de la guerre de Troie, précisément à partir du moment où *l'Iliade* nous laisse. C'était, en effet, un vide à remplir. Gœthe nous dit, en ses Mémoires, qu'il lut pour la première fois Homère, enfant, chez l'une de ses tantes : « Elle avait une belle bibliothèque. Ce fut chez elle que j'appris à connaître Homère. Ce n'était, il est vrai, que dans une traduction en prose... A cet ouvrage étaient jointes d'assez mauvaises gravures, dont les dessins restèrent empreints dans ma mémoire ; ils me retracè-

rent longtemps sous des traits informes les héros de la Grèce et de Troie. Les événements de *l'Iliade* me causaient un plaisir inexprimable : je n'y trouvais qu'un défaut, celui de ne rien nous apprendre de la conquête de Troie et de s'arrêter tout court à la mort d'Hector. Mon oncle, à qui je m'en plaignais, me donna Virgile, qui satisfit pleinement ma curiosité. » — Au lieu de Virgile, c'était Quintus qu'il aurait fallu faire lire à Gœthe, et qu'il désirait vaguement sans le connaître. Le vœu de tous ceux qui viennent de lire *l'Iliade*, qui regrettent de se trouver arrêtés tout court, et qui disent : *Et après?*... ce vœu si naturel, c'est Quintus qui, seul, y répond pleinement. Virgile, en effet, dans ce pathétique second livre, ne donne pas réellement la suite d'Homère ; il ne décrit que la dernière nuit de Troie et ce qui a précédé immédiatement, et l'épisode est tout raconté au point de vue d'Énée, sans compter que la différence de ton, quand on passe de la fin de *l'Iliade* à ce second livre de *l'Énéide*, est sensible, et empêche qu'on ne puisse se croire dans un même courant de récit.

En lisant Virgile dans cette partie purement troyenne, on est amené à se faire, d'ailleurs, une question et à se demander : Qu'y a-t-il là de son invention? quels guides a-t-il suivis? où sont les sources où il a puisé?

Or Quintus, bien qu'il ait vécu dans un temps pro-

bablement très-postérieur à l'âge de Virgile, nous paraît représenter et reproduire, par sa fidélité à suivre les anciens et à se conformer religieusement aux traditions homériques, ces sources antérieures et plus ou moins communes à tous deux; il a peu inventé, ou même il n'a pas inventé du tout, et il n'a pas combiné non plus et transformé les imitations comme Virgile aime à le faire : par son moindre talent comme par son procédé tout narratif, il nous donne, à cet égard, des garanties : « Son poëme, a dit l'un des doctes qui l'ont le mieux jugé, respire la force et la simplicité d'un vieil épique, et il est manifeste que le poëte s'est servi des très-anciens poëmes cycliques aujourd'hui perdus, et dont il nous tient lieu en quelque sorte[1]. »

Ce poëme est composé de quatorze livres ou *récits*. Il prend les choses du siége de Troie au point juste où les a laissées le vingt-quatrième chant de *l'Iliade*, au lendemain des funérailles d'Hector. L'auteur commence sans exorde, sans invocation ni prélude, et avec une simplicité et modestie de continuateur, comme le gracieux Xénophon, qui, venant après le

[1] C'est ce que dit Tychsen dans l'Introduction qu'il a mise à son édition de *Quintus*. On a contesté l'exactitude de cette induction en ce qui est des poëmes cycliques proprement dits; M. Struve croit que Quintus ne s'en est servi que fort librement, s'il les a eus sous les yeux en écrivant son ouvrage; M. Kœchly croit qu'il ne les a pas connus directement. Dans tous les cas, à défaut même du texte des Cycliques, il avait présentes les versions et compilations qui en émanaient.



grand historien Thucydide dont il continue l'histoire dans ses *Helléniques*, se contente de dire en les commençant : « *Après ces choses*, peu de jours après, vint d'Athènes Thymocharès... » Quintus, de même, commence en disant : « Lorsque sous le bras du fils de Pélée eut péri le divin Hector et que le bûcher l'eut consumé, et que la terre eut caché ses os, alors les Troyens se tenaient renfermés dans la cité de Priam... » Cependant arrivent des alliés, des auxiliaires tardifs ; ils surviennent malheureusement l'un après l'autre, et se font battre en détail. D'abord c'est la guerrière Penthésilée, une princesse des Amazones ; puis c'est Memnon avec ses Éthiopiens, Memnon le fils brillant de l'Aurore. Achille triomphe d'eux tour à tour, et il en a raison par sa lance. Mais lui-même il touche au terme de sa vie : une flèche d'Apollon vient le frapper. On a un furieux combat autour du corps d'Achille, le tableau de ses funérailles, la lutte d'Ajax et d'Ulysse pour ses armes, la fureur et le suicide d'Ajax. Les Grecs, qui se sentent affaiblis par la perte de leurs deux plus puissants héros, et qui voient arriver au secours des Troyens un dernier et nouvel allié, Eurypyle, de la race d'Hercule, envoient chercher à Scyros le fils d'Achille, Néoptolème, qui, pour son début, immole le puissant adversaire ; et bientôt aussi on va chercher Philoctète à Lemnos. Les derniers combats se livrent. Pâris, atteint d'une flèche de Philoctète, va

mourir sur le mont Ida. Énée, avec Eurymaque, s'illustre dans les derniers jours de la défense. Les Grecs alors, désespérant de la force ouverte, recourent à la ruse, au cheval de bois et à tout ce qu'on sait et qui amène la catastrophe finale d'Ilion ; mais il se rencontre jusqu'au bout des épisodes moins connus et qui ont pour nous leur nouveauté, par exemple l'endroit touchant où Hélène, toujours belle, est retrouvée et pardonnée par Ménélas. Le poëme de Quintus finit au retour des Grecs, au moment où leur flotte triomphante, chargée de butin, couronnée de tous ses trophées, est assaillie d'une furieuse tempête au cap Capharée, et où pour ceux même qui échappent au naufrage les pérégrinations errantes commencent. C'est l'anneau qui va se rejoindre à *l'Odyssée* et au récit que Ménélas y fait à Télémaque. L'intervalle qui existe entre *l'Iliade* et *l'Odyssée* est donc tout entier comblé, la chaîne est faite, et l'on n'a qu'à suivre. Là est le côté ingénieux du dessein et de la composition de Quintus. Il n'a voulu que rejoindre les deux Homères[1]. C'est assez d'honneur

[1] En parlant des deux Homères, je n'entends nullement toucher la question de savoir si *l'Iliade* et *l'Odyssée* sont d'un seul et même poëte ou de deux poëtes différents ; je me garde bien de prendre parti dans ces débats critiques, dont le dernier mot me paraît être le doute : je ne veux parler tout naturellement, selon l'opinion commune, que de l'Homère de la jeunesse et de celui du déclin, de l'Homère à son matin et en plein midi dans *l'Iliade*, et de celui que Longin a comparé, pour les tons plus doux de *l'Odyssée*, à un soleil couchant.

pour lui si, effacé par eux, il ne les déshonore pourtant pas et n'en est point anéanti.

Or il ne l'est pas, et sans autre préambule mettons-nous directement à le lire; laissons-le parler lui-même autant qu'il se pourra dans des traductions expressives, telles qu'on les veut et qu'on les ose maintenant.

I. PENTHÉSILÉE, OU UNE CLORINDE DE L'ANTIQUITÉ.

Lorsque Énée est jeté par la tempête sur les bords où s'élève Carthage naissante, il voit tout d'abord sur les parois d'un temple une suite de peintures (grâce pour l'anachronisme en faveur de la beauté!) représentant les événements et les héros du siége d'Ilion. Il y distingue les principaux épisodes où figurent Agamemnon, Priam, Achille, Diomède; il s'y reconnaît lui-même; il y reconnaît aussi, à la tête des peuples venus des rivages de l'Aurore, le noir Memnon aux armes brillantes (*nigri Memnonis arma*), et la redoutable Penthésilée (*Penthesilea furens*) guidant au plus fort de la mêlée son escadron d'Amazones armées de légers boucliers en forme de croissant.

Il n'y a que Quintus aujourd'hui qui puisse nous dire dans un détail intéressant ce qu'était au siége de Troie Penthésilée, et ce qu'elle y fit, et ce que fit également Memnon. Son premier livre tout entier est consacré aux exploits et à la mort de l'une, et son

second livre aux exploits et au trépas de l'autre : ces deux récits sont de dignes et vivants commentaires de ces quatre ou cinq vers de *l'Énéide* qui ne laissent dans la plupart des jeunes esprits qu'une idée un peu vague et un désir de curiosité; ils sont le meilleur commentaire aussi de tant de vases antiques peints sur lesquels on voit représentés l'un et l'autre combat. Quoique l'héroïque Amazone et le héros fils de l'Aurore n'aient eu d'autre rapport entre eux que la communauté de courage et de destinée, et, partis de climats si opposés, d'être venus tomber à quelques mois de distance sous les coups du même Achille, on aimait à les rapprocher et à réunir poétiquement leur souvenir : sur un même vase on voit représentés le combat d'Achille et de Penthésilée, à cheval tous deux, et le combat de Memnon et d'Achille à pied, chacun avec sa mère derrière lui[1].

Les Troyens donc (c'est Quintus qui nous le dit), consternés depuis la mort d'Hector, n'osaient plus sortir des murailles, dans l'effroi où ils étaient au seul nom d'Achille, « pareils à des génisses qui dans la forêt n'osent aller au-devant du lion terrible, mais qui paissent par troupes, se ramassant dans les fourrés épais. » Quand ils repassaient en idée tout ce qu'Achille avait fait de victimes et le long des rives

[1] *Choix de Vases grecs*, par Édouard Gerhard (Berlin, 1847), 3e partie, *Images de héros*, planche 205. — Voir aussi la *Revue archéologique* (1844), tome I, page 650.

20

du Scamandre et au pied des murailles de la ville, et dans ses excursions sur terre et sur mer, quand ils énuméraient tous les braves qui étaient tombés, un deuil accablant pesait sur eux comme si déjà l'incendie fatal embrasait Troie. Cependant des bords du Thermodon arrive à l'improviste la belle Penthésilée, à la fois attirée par le désir du combat et aussi ayant eu à s'absenter de son pays à la suite d'un meurtre involontaire : elle a tué par mégarde sa sœur Hippolyte à la chasse, en visant un cerf. Chez les Anciens, après ces sortes d'homicide, c'était un usage de quitter le pays pour laisser se dissiper les bruits fâcheux, et pour se délivrer soi-même d'une impression funeste. Quelquefois on s'expatriait tout à fait, d'autres fois on ne faisait qu'une absence pour un temps; on se vouait à quelque noble entreprise, à quelque grand exploit : on avait besoin d'oublier et d'expier. Et n'est-ce pas ainsi qu'au moyen-âge on prenait la croix ou le bourdon, et qu'on s'en allait en croisé ou en pèlerin à Jérusalem? Ou plus tard, en 1821, après un duel où l'on avait eu le malheur de tuer son homme, après une grande peine d'amour ou une catastrophe domestique, on se faisait Philhellène et l'on allait mourir en héros à Missolonghi. Ainsi fit en son temps l'Amazone Penthésilée, et son cœur martial la porta naturellement vers ce siége illustre dont les luttes gigantesques retentissaient depuis tant d'années dans l'Asie. Y ac-

quérir de l'honneur, devenir l'instrument de salut de tout un peuple, c'était à ses yeux le meilleur moyen de se délivrer des Furies vengeresses qui, invisibles, ne cessaient de s'attacher à ses pas depuis le jour où, par imprudence et fatalité, elle avait répandu le sang de sa sœur. Elle amène avec elle un escadron de douze femmes guerrières, toutes illustres, bien que ses suivantes, et lui obéissant : c'est *Cloniè*, *Polémousa*, *Dèrionè*, *Évandrè*, *Antandrè*, *Brémousa*, etc., etc., tous noms de guerre et qui portent avec eux leur signification menaçante. Parmi elles brille Penthésilée, comme dans un ciel serein la lune parmi les astres moindres ; ou telle encore, lorsqu'elle lance son char du haut de l'Olympe, l'Aurore, glorieuse de ses coursiers étincelants, au milieu des Heures aux cheveux bouclés, resplendit la plus éclatante, bien que toutes soient belles d'une beauté irréprochable :

« Telle Penthésilée vint à la ville de Troie, la plus excellente entre toutes les Amazones; et les Troyens se portant de tous côtés à sa rencontre étaient éblouis lorsqu'ils voyaient la vierge à la haute armure, fille de l'infatigable Mars, pareille aux bienheureux Immortels: car de tout son visage s'élevait une beauté à la fois terrible et charmante; un pli de son front lançait la terreur, même quand elle avait le sourire aimable, et, sous ce fier sourcil, des yeux inspirant le désir brillaient à l'égal des rayons du soleil; la pudeur couvrait de rougeur ses joues, et sur tout cela était répandue une grâce divine revêtue de force.[1]. »

[1] Je suis le texte de Kœchly avec les notes et les légères restitutions

Telle apparaîtra un jour la Clorinde du Tasse dans Solyme qu'elle vient secourir : telle Penthésilée, bien des siècles auparavant, apparut aux yeux des Troyens. L'effet que produit son entrée dans la ville de Priam est rendu avec naturel. Les peuples s'en réjouissent, et leur joie est comparée à celle des hommes des champs qui, après une longue sécheresse, et alarmés pour leurs moissons, voient du haut d'une montagne l'arc-en-ciel se lever du vaste sein de la mer, et le ciel répondre à l'heureux signal en se chargeant de nuées qui annoncent la pluie :

« Ainsi les enfants de Troie, lorsqu'ils virent dans le sein de leur patrie la terrible Penthésilée, ne respirant que la guerre, se réjouissaient; car l'espérance d'un bien, quand elle entre dans le cœur de l'homme, allége le poids du malheur. C'est pourquoi le cœur même du gémissant Priam, tout brisé qu'il était, se réchauffa un peu. Comme lorsqu'un homme qui a longtemps souffert de l'aveuglement des yeux, désirant voir la lumière sacrée ou mourir, en vient par le talent d'un médecin habile, ou par la grâce d'un dieu qui dissipe le brouillard de dessus sa vue, à revoir la clarté de l'aurore, — non pas à la revoir comme il la voyait auparavant, — il se sent toutefois un peu renaître au sortir d'un tel malheur, mais il conserve encore un reste du mal qui persiste sous ses paupières : c'est ainsi que le fils de Laomédon vit arriver la terrible Penthésilée; il s'en réjouit un peu, mais il souffrit bien plus encore en pensant à ses enfants qui avaient péri. »

Cette joie si mélangée du vieillard est touchante,

de sens qui sont dans l'édition de 1850 (Leipsick). Il y a de lui une autre petite édition (1853), meilleure encore de texte, mais sans notes.

et l'image de l'aveugle qui revoit la lueur du jour est bien choisie, d'une application heureuse. Je sais tout ce qu'on peut dire au sujet de ces comparaisons qu'affectionne Quintus : il les multiplie trop, il les accumule coup sur coup, sans discrétion. En cela il est (et c'est le propre des disciples) plus royaliste que le roi, plus homérique qu'Homère même. Dans ses comparaisons il y a aussi trop de longueur et quelquefois un peu d'embarras. Il est juste de faire en ceci la part de l'incorrection du texte, qui nous est arrivé très-endommagé et gâté par les copistes. Quelques personnes pourront opposer à l'exactitude entière de la dernière comparaison, que l'homme qui a cru perdre la vue, si, par une sorte de guérison miraculeuse, il la recouvre et revoit la lumière, la tient plus chère que jamais, en ressent mieux le prix, et éprouve une joie plus vive que s'il n'avait pas été en danger. Quintus, au contraire, suppose que, bien que cet homme ait un sentiment de joie, il ne l'a pas tel qu'il l'avait avant son mal. Il y aurait même eu une manière de traduire qui aurait mis ce point faible plus en saillie. Mais remarquez qu'il suppose en même temps que le mal persiste. Dans ces comparaisons de Quintus, qui sont un de ses mérites les plus marquants et les plus reconnus, c'est plutôt à l'effet général qu'il faut s'attacher.

Priam conduit dans son palais la jeune princesse, il l'honore, comme il ferait une de ses filles « reve-

nant de bien loin après vingt ans d'absence; » il lui donne un souper de roi, lui fait de riches présents, et lui en promet beaucoup d'autres si elle parvient à sauver son peuple aux abois. Elle, de son côté, dans sa légère ivresse de femme, dans son orgueil de fille de Mars, promet une chose que jamais mortel n'avait espérée, de mettre en pièces Achille, et, lui mort, d'exterminer l'armée des Grecs. L'enfant qu'elle était! elle ne savait pas à quel homme elle allait avoir affaire.

Andromaque l'entend; elle souffre dans son cœur de veuve fidèle, elle est presque offensée de cette jactance d'une jeune fille qui croit pouvoir du premier coup ce que son Hector n'a pu faire. Ce sentiment est délicatement rendu par Quintus :

« L'entendant ainsi parler, la généreuse fille d'Éétion, Andromaque, disait tout bas dans son cœur : « Ah! pauvre « femme, pourquoi, dans ta présomption, annoncer de telles « choses? car tu n'as pas en toi la force pour lutter contre « l'intrépide fils de Pélée, mais il t'aura bien vite lancé le « meurtre et le fléau mortel. Malheureuse, quelle folie s'est « emparée de ton cœur? Certes, je vois déjà debout près de « toi l'inévitable Trépas et la Parque : car Hector était bien « autrement fort que toi, la lance à la main, et il ne fut pas « moins abattu, tout puissant qu'il était, et en tombant il a « fait le deuil des Troyens, qui tous le considéraient comme « un dieu quand il traversait la ville; et à moi il était ma « grande gloire, ainsi qu'à ses parents vénérables, tant qu'il « était en vie. Plût aux Dieux que la terre versée sur moi « m'eût recouverte avant ce coup de lance à la gorge qui lui

« donna la mort! mais maintenant j'ai vu de mes yeux le
« plus inexprimable malheur, quand il fut traîné autour de
« la ville par les fougueux coursiers de cet Achille qui m'a
« faite veuve de l'époux de ma jeunesse : effroi et douleur de
« tous les jours de ma vie ! »

« Ainsi se parlait à elle-même la fille d'Éétion aux pieds d'ivoire, en se souvenant de son époux; car le deuil d'un époux mort s'accroît sans cesse au cœur des femmes sages. »

Ce discours, ce monologue d'Andromaque, même dans son air de divagation finale, et surtout à cause de cela, est plein de naturel et de pathétique. J'ai parlé des comparaisons, mais les discours sont encore une partie supérieure de Quintus : il excelle à les mettre en accord avec les caractères des personnages et avec les situations. Sans doute il avait bien des modèles de ces discours dans les poëmes qui racontaient les mêmes scènes et qui sont perdus ; mais il a eu du moins ce grand mérite, si rare à une époque de raffinement et de décadence, de ne point chercher à renchérir sur ces discours naturels primitifs, et de les reproduire ou de les renouveler comme de source et sans les gâter, sans en altérer l'accent. — Notez ici l'admirable et vrai sentiment qui fait parler Andromaque, qui la fait se parler ainsi à elle-même, car elle a trop de respect de l'hospitalité et d'obéissance à Priam pour dire tout haut sa pensée et pour éclater. Elle est donc blessée de cette prétention de Penthésilée, qui se flatte pour coup d'essai de réussir là où Hector s'est brisé. Andromaque en ceci

est encore plus la femme d'Hector qu'une Troyenne. Au fond, elle désire presque que Penthésilée échoue, afin, dans son malheur du moins, de pouvoir dire un jour :

Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!

Penthésilée, dont la présence a rendu courage à tous, pleine d'orgueil de se voir suivre par les premiers des héros troyens, laisse déborder les sentiments glorieux dont elle est remplie. Je l'ai dit, elle est un peu vaine comme femme; elle monte un coursier plus rapide que les vents (que les *Harpies*, qui sont ici des tempêtes rapides) : « Les Parques fatales l'excitaient à marcher à son premier et à la fois à son dernier combat. Tout à l'entour les Troyens en foule, d'une course qui n'aura point de retour, suivaient à la bataille la vierge valeureuse, comme les brebis vont après le bélier qui précéderait tout le troupeau, ainsi qu'il l'a appris du berger. »

La première bataille de Quintus, si on la compare à la première bataille de *l'Iliade* (chant IVe), est bien pauvre. Que de choses vives, vraies et grandes dans les premiers vers de ce combat chez Homère! Quintus n'a guère fait que répéter et délayer. Il n'est qu'un seul Homère pour rendre les récits prolongés de combats toujours présents et saisissants, jamais ennuyeux. Cependant Quintus, qui abuse trop de la répétition des mêmes mots, n'est pas étranger non

plus à l'art de varier, par des images qui font contraste, la monotonie sanglante de la mêlée. Un des guerriers grecs, par exemple, tue un guerrier du côté des Troyens, nommé Drésée :

« Drésée, dit le poëte, que la divine Néère engendra au sage Théodamas, ayant cédé à son amour au pied du Sipyle au front neigeux, là où les Dieux changèrent Niobé en pierre; et aujourd'hui encore ses larmes abondantes se distillent du haut d'un dur rocher, et avec elle gémissent de concert les courants du résonnant Hémus et les cimes prolongées du Sipyle, sur lesquelles est toujours étendu un brouillard odieux aux bergers. Mais cette pierre demeure une grande merveille aux hommes qui passent, parce qu'elle ressemble à une femme éplorée qui, sous le poids d'un deuil funeste, répand des milliers de larmes. Et vous diriez que c'est en vérité cela, quand vous la regardez de loin; mais quand vous en approchez, ce n'est plus qu'un rocher élevé qui vous apparaît et un fragment déchiré du Sipyle. C'est pour satisfaire à la cruelle vengeance des Dieux qu'elle a l'air de se lamenter ainsi jusque dans la pierre. »

Cette statue, ce rocher de Niobé, se dressant ainsi tout d'un coup au milieu des horreurs d'une bataille, a du caractère et sied bien. Il est question aussi de Niobé et de ses douleurs sur la fin de *l'Iliade*, au XXIVe chant, dans un discours d'Achille à Priam, et il la cite au malheureux vieillard comme un exemple d'un malheur encore plus grand que le sien; sa métamorphose en pierre au mont Sipyle y est indiquée. Il semble que Quintus, en reprenant l'image avec détail et en la développant avec cette complaisance dès



son début, ait eu dessein de compléter l'aperçu du maître, et d'apporter une description vraie et neuve à l'appui. Quoi qu'il en soit, en ce passage et en bien d'autres, le poëte fait preuve d'un remarquable talent déjà descriptif comme l'entendront les modernes; mais en même temps on sent qu'il ne décrit que parce qu'il a vu. Ce rocher de Niobé, d'un aspect si particulier, indique le poëte qui a visité le mont Sipyle et qui a vécu en Méonie; plusieurs autres passages indiquent de même un habitant de l'Asie Mineure, et qui est familier avec les sites pittoresques qu'il se plaît à exprimer.

Penthésilée d'abord voit tout céder devant elle; elle est ivre de carnage; ce sera l'inconvénient de ces terribles virago, même dans les poëmes les plus courtois et les plus chevaleresques. On ne peut rien leur prêter de la Jeanne d'Arc chrétienne, ni de cette horreur du premier sang qu'on aime à trouver unie à l'héroïsme dans la vierge de Vaucouleurs. Ici Penthésilée est comparée à une lionne qui s'élance, tout altérée de sang, sur les génisses, et qui en fait une boucherie. Le *Penthesilea furens* de Virgile est parfaitement justifié et développé :

« Et eux (les Grecs) reculaient, le cœur frappé d'épouvante; mais elle les suivait comme la vague de la mer sonore suit les vaisseaux rapides quand le vent empressé déploie les voiles blanches, et que les promontoires retentissent de toutes parts sous les coups de la lame vomissant l'écume le long du grand

rivage. C'est ainsi qu'elle poursuivait, en les taillant en pièces, les phalanges des Grecs... »

L'image de cette vague qui suit les vaisseaux repose agréablement et rafraîchit; elle est exacte et n'est pas commune.

Penthésilée (Achille était encore loin) s'illustre donc et ne rencontre point d'obstacles; elle renverse tout ce qui se présente à elle. La Parque fatale, invisible, est là, de loin, qui la guette et qui lui permet cette dernière gloire, sachant bien qu'elle va la payer cher. La présence de ce fantôme invisible et menaçant, dans un moment solennel, a de la grandeur; et bien que ce soit une espèce de donnée mythologique consacrée et constante par rapport au guerrier qui doit périr, le poëte s'en est servi avec effet et sans banalité. Il y entremêle, selon l'habitude des Anciens, les images qui peuvent le plus distraire de l'horreur ou la mieux faire ressortir :

« Elle tuait tantôt l'un, tantôt l'autre. Comme lorsque s'élançant au dedans d'un jardin humide de rosée, désireuse de l'herbe fraîche au printemps, une jeune génisse, dans l'absence du maître, bondit çà et là, endommageant toutes les plantes qui ont commencé de verdir; elle dévore les unes et foule aux pieds les autres : telle, s'élançant dans la foule parmi les enfants des Grecs, la martiale fille tuait les uns et mettait les autres en fuite. »

Tout cet épisode, ou, pour parler plus exactement, cette *rhapsodie*, qui embrasse les exploits et la mort



de Penthésilée, est une de celles où Quintus a été le mieux inspiré dans son poëme ; le récit est soutenu d'un bout à l'autre et sans langueur ; il se varie de discours qui sont tout à fait dans le caractère des personnages. Sénèque parle quelque part de ces hommes primitifs, de ces mortels privilégiés qui, à des temps voisins de l'origine du monde, avaient de plus grandes et plus sublimes pensées, comme étant encore *récents des Dieux* (*a Diis recentes*) : dans ce premier livre, on sent que Quintus est encore tout plein et, en quelque sorte, tout *récent d'Homère*.

Et c'est en ceci, pour le dire en passant, qu'est son grand avantage et sa supériorité sur les modernes, qui, eux aussi, ont fait et ont voulu faire de l'Homère, et qui y ont quelquefois excellé, au moins par places. Qu'y a-t-il de mieux dans ce genre, de plus studieusement accompli, que de certaines pages, de certaines comparaisons de Chateaubriand dans *les Martyrs?* Mais Quintus, en créant à l'avance le genre, lequel sans doute était créé déjà bien avant lui, a, dans toute sa manière, quelque chose que les modernes les plus savants et les plus artistes n'ont pas; il a une égalité douce et naturelle, comme n'ayant pas été obligé de remonter plusieurs cascades pour revenir à la source; il a, en vérité, au milieu de toutes ses taches et de ses défectuosités bien sensibles, le souffle transmis et non interrompu, la filiation.

Dans *la Jérusalem* du Tasse, les dames musulmanes, à la vue de Clorinde qui repousse l'assaut des murailles, sont saisies d'admiration, et, l'amour de la patrie les inspirant, elles accourent en armes; on les voit, cheveux épars et robe retroussée, lancer d'en haut des traits à leur tour, sans craindre d'exposer leurs poitrines pour ces murailles chéries. Chez Quintus, les femmes troyennes, qui se piquent d'honneur, sont sur le point de faire davantage; elles veulent former un bataillon et descendre résolûment dans la plaine. Une jeune femme, Tisiphone, les a excitées, par un belliqueux discours, à imiter l'exemple de Penthésilée. Dans cette harangue pleine de mouvement et de feu, si elle pousse les femmes à l'émancipation et à une véritable levée de boucliers en leur prêchant l'égalité avec les hommes, ce n'est pas du moins, comme chez Aristophane, pour supplanter ceux-ci, mais bien pour leur venir en aide et les soutenir fraternellement. L'effet, dans ce cas, est trop beau pour en blâmer la cause ou pour en discuter les raisons. Je veux donner ce discours, en tâchant d'en conserver l'espèce de désordre passionné et l'impétuosité d'exorde :

« O amies, s'écrie-t-elle, prenant dans nos poitrines un cœur valeureux à l'égal de nos hommes qui se battent avec les ennemis pour leur patrie, pour leurs enfants et pour nous, sans jamais respirer de la peine, — nous aussi donc, prenant un tel courage, pensons à une lutte pareille. Car nous ne sommes pas si loin des puissants jeunes hommes;

mais la force qui est en eux est aussi en nous; égaux aux leurs sont nos yeux et nos genoux; tout est pareil : commune à tous est la clarté et l'air qui nous environne; la nourriture n'est pas autre : qu'est-ce donc qu'un dieu a donné de meilleur aux hommes? C'est pourquoi, ne fuyons point tant la bataille. Ne voyez-vous pas une femme qui l'emporte de beaucoup sur les jeunes hommes vaillants? et à elle pourtant sa famille n'est point près d'ici, ni sa ville; et c'est pour un prince étranger qu'elle se bat de tout cœur et qu'elle ne compte pour rien les hommes, se revêtant d'audace et d'intrépidité. Pour nous, de tous côtés les maux de toute espèce sont sous nos pas : les unes ont vu périr leurs chers enfants et leurs maris autour de la ville; nous nous lamentons, nous autres, sur nos parents qui ne sont plus; d'autres encore sont dans la douleur pour la perte de leurs frères ou de leurs proches alliés : il n'en est aucune qui n'ait sa part de la calamité désastreuse : et nous avons pour tout espoir, après cela, de voir encore le jour de la servitude! Brisées que nous sommes, pourquoi donc tarder plus longtemps de combattre? car mieux vaut mourir dans la mêlée que d'être ensuite emmenées par des étrangers avec nos tout petits enfants, sous une loi cruelle, notre ville livrée aux flammes et nos hommes n'existant plus. »

L'effet produit par de telles paroles est soudain, irrésistible. Le poëte a rendu on ne saurait mieux la flamme d'enthousiasme qui prend à l'instant :

« Ainsi parla-t-elle, et l'amour de l'horrible labeur fondit sur toutes à la fois, et en toute hâte elles agitaient dans leur esprit de se porter en armes hors des murs, ardentes à venir en aide à la ville et à l'armée : tant étaient remués leurs cœurs! Comme lorsqu'au dedans d'une ruche bruissent à voix aiguë les abeilles après l'hiver disparu, quand elles

s'apprêtent à aller au pâturage, et qu'il ne leur est plus agréable de demeurer au logis; elles s'appellent à l'envi l'une l'autre pour se porter au dehors : telles les Troyennes, empressées au cri de la mêlée, s'exhortaient mutuellement; elles laissaient de côté laines et corbeilles, et jetaient les mains sur les armes terribles. Et elles auraient certes péri hors de la ville avec leurs époux et les vaillantes Amazones dans le feu de l'action, si la prudente Théano ne les eût retenues dans leur élan et ne les eût persuadées par le bon sens de ses paroles. »

Le poëte les a comparées tout à l'heure à des abeilles; mais, comme pour les abeilles, il suffit, en effet, d'une poignée de poussière qu'on leur jette pour les apaiser; c'est ce que fait la sage et vieille Théano par toutes sortes de bonnes raisons, qui, pourtant, plaisent moins ici que les mauvaises :

« Pourquoi, leur dit-elle, ce désir de mettre la main dans l'effrayant tumulte, malheureuses! vous qui auparavant ne vous êtes jamais occupées de bataille, et qui n'entendez rien à un si rude métier? pourquoi vous y élancer avec cette fureur imprudente? Car la force ne sera pas égale entre vous et les Grecs qui savent se battre. Vous parlez des Amazones, mais la mêlée de fer et le maniement du cheval sont leurs jeux dès leur naissance, ainsi que tous les emplois qui occupent les hommes : c'est ce qui fait qu'un cœur martial bat toujours en elles; elles n'ont rien à envier aux hommes, puisque l'exercice a élevé leur âme à toute sa force et leur a fait des genoux qui ne tremblent pas. Et celle-ci (Penthésilée), la renommée dit de plus qu'elle est fille du puissant Mars : aussi ne sied-il à aucune femme de rivaliser avec elle. Ou peut-être même est-ce quelqu'une des Immortelles qui nous est venue après tant de prières. Tous les hommes, il

est vrai, sont pareils par la naissance, mais ils sont tournés l'un vers un travail, l'autre vers un autre, et l'œuvre la meilleure pour chacun, c'est celle qu'il sait le mieux faire. Laissant donc de côté la mêlée bruyante, apprêtez le métier au dedans de vos chères maisons; c'est à nos hommes à s'occuper de la guerre. Il y a espoir d'un mieux prochain; car nous voyons les Grecs périssant, et la victoire revient du côté des nôtres; aucun malheur n'est à craindre (pour le moment); les ennemis impitoyables ne serrent pas de près la ville, et on n'est pas dans la triste nécessité que les femmes mêmes aient à combattre. »

Ce discours, sans doute, ne vaut pas l'autre; mais il est tout ce qu'il doit être en situation, et le poëte s'est montré habile. Les Amazones resteront donc les seules qui aient eu l'honneur, à la guerre, de faire voir les femmes en escadrons : il n'y a eu chez les modernes que des héroïnes isolées; car si, dans le siége de Sienne, le brave Montluc s'est plu à célébrer les trois bandes de dames qui s'étaient organisées pour le travail de la défense, et qui marchaient bannière en tête et vêtues en façon de Nymphes sous trois *gentils-femmes* (comme il dit) pour capitaines, il est à remarquer, sans prétendre rien diminuer de leur honneur, que ce n'est que dans les préparatifs du siége et pour les travaux de terrassement qu'elles ont servi. Les Penthésilées, de tout temps, ces héroïnes en rase campagne, sont chose rare.

J'aurais désiré aujourd'hui pouvoir présenter et rassembler sous un seul regard la destinée entière

de Penthésilée, sa fin touchante, et l'effet imprévu que fait son beau visage, au moment où le casque se détache, sur le cœur d'Achille et de tous les Grecs : on y verra en quoi elle dépasse la Camille de Virgile si parfaite et si purement virginale, et comment elle a déjà en elle un germe de la Clorinde à laquelle je l'ai comparée : autour de Penthésilée, l'amour, en un mot, est près de naître. Mais ces rapprochements ne peuvent venir qu'après des citations assez nombreuses encore et étendues ; car Quintus jusqu'ici n'est point traduit en français : la traduction de Tourlet n'est qu'une espèce d'imitation abrégée qui élude toutes les difficultés de l'original et qui en a manqué aussi les beautés, de peur de ne pas paraître élégante.

II. — MORT DE PENTHÉSILÉE. — ACHILLE ET THERSITE. — CAMILLE ; CLORINDE.

Jusque-là Penthésilée n'a eu affaire qu'à des guerriers ordinaires et à la foule des Grecs. Ajax et Achille, que quelque dieu retenait à l'écart près du tombeau de Patrocle à pleurer leur ami, n'avaient rien su de la bataille, et ne soupçonnaient pas d'où un tel réveil subit d'ardeur aurait pu venir aux Troyens. Cependant le tumulte et le cri approchant des vaisseaux, Ajax le premier a prêté l'oreille, et il avertit Achille, qui entend également la clameur gé-

missante. Tous deux s'arment, et ils reparaissent au front de la bataille pour arrêter le progrès des Troyens.

Les premiers exploits de ces deux Æacides, cousins germains, pareils à deux géants, sont vivement décrits, d'une manière pittoresque et grandiose. Ils se précipitent comme des lions dans la mêlée hérissée. Ils abattent tout ce qui s'offre sur leur chemin : « Sous leurs coups les épaisses et solides phalanges tombaient facilement et comme d'elles-mêmes, telles que sous l'incendie la forêt ombreuse quand le vent violent souffle dans les gorges de la montagne. »

Le moment décisif approche pour l'héroïne, qui jusqu'ici n'avait eu que des succès. Loin de se laisser intimider par l'apparition foudroyante des deux héros, elle vole elle-même à leur rencontre. Le poëte est à la hauteur du sujet ; il a de l'aisance et de la grandeur :

« Elle s'élance contre eux, comme en face des chasseurs bondit une léoparde du milieu d'un fourré, agitant sa queue d'une manière effrayante : et eux l'attendent tenant levés leurs javelots. Penthésilée la première lance le sien, qui va frapper dans le bouclier d'Achille et qui s'y brise comme sur une pierre, parce que les armes du héros sont de la fabrique de Vulcain et divines. Elle, alors, brandit son second javelot contre Ajax, et elle leur adresse à tous deux des paroles menaçantes : « C'est en vain maintenant que mon javelot est « parti de ma main ; mais j'espère bientôt avec celui-ci vous « arracher la force et la vie à tous les deux, vous qui vous « vantez d'être les plus vaillants parmi les Grecs... Mais, al-

« lons, venez-moi donc un peu plus près dans la mêlée, afin
« de voir tout ce qui bouillonne de vigueur dans la poitrine
« des Amazones... »

Enfin elle dit ce que dit tout guerrier homérique en telle circonstance : elle met l'adversaire au défi, elle se vante de valoir mieux, d'être fille de Mars lui-même insatiable de menaces, et par conséquent d'être en force bien au-dessus des hommes.

Son discours produit l'effet qu'il doit produire sur des hommes de cette taille : les deux héros se mettent à rire. Elle lance son trait, le second trait, et atteint Ajax à la cnémide (armure de jambe); mais la pointe ne pénètre pas : « car il était de la destinée d'Ajax de n'être jamais blessé dans un combat. » Ajax ne fit pas même plus longtemps attention à l'Amazone, et il s'élança vers le gros des Troyens, laissant à son compagnon seul le soin d'en finir avec elle : « car il savait que, toute puissante qu'elle était, elle ne donnerait pas plus de peine à Achille que la colombe à l'épervier. » et qu'il n'en ferait qu'une *bouchée*, comme on dit.

Mais elle, voyant ses traits lancés sans résultat, elle pousse un grand soupir, et alors le fils de Pélée lui adresse, en la raillant, des paroles où il met à néant sa hardiesse, sa prétention de venir se mesurer avec un homme tel que lui. Il n'y a rien de galant dans ce discours. Il se vante d'abord lui-même, ainsi qu'Ajax; puis il la raille, il l'appelle folle et

perdue d'esprit, d'avoir osé se promettre ainsi de les exterminer. C'est là le thème ordinaire de ces invectives qui précèdent les combats singuliers : elles n'ont d'intérêt dans le cas présent qu'à cause de ce qu'Achille éprouvera tout à l'heure en sens contraire. Cela dit, il se met en devoir d'en finir. Il marche sur elle en allongeant de sa forte main sa lance ; il la frappe au-dessus de la mamelle droite; le sang coule, et la force l'abandonne. Sa grande hache échappe de ses mains, et un brouillard se répand sur ses yeux. Mais même dans cet état elle continuait de respirer, et elle regardait son ennemi qui s'apprêtait à l'arracher de son cheval : « Elle agita à la fois dans son esprit ou bien de tirer sa grande épée et de soutenir l'assaut de l'impétueux Achille, ou de sauter précipitamment de son cheval et de supplier l'homme divin, de lui promettre aussitôt en abondance l'airain et l'or qui charment le cœur des mortels, même des plus audacieux, pour voir si par là elle ne désarmerait pas l'impétueuse vaillance d'Achille ; espérant peut-être aussi qu'ayant égard à ce qu'ils étaient du même âge, il lui accorderait le retour désiré dans la patrie.

« Et c'est ainsi qu'elle agitait ces diverses pensées ; mais les Dieux se portèrent d'un autre côté. »

Ce soudain revirement d'idées qui se fait en elle, cette dernière espérance qui lui traverse la pensée, d'obtenir *merci* d'Achille, soit moyennant promesse

de rançon, soit en faveur de sa jeunesse, est naturelle et simplement exprimée, presque avec une rudesse et une naïveté primitive. Si c'est par artifice que le poëte est revenu ainsi au sentiment des mœurs héroïques, il a poussé cet artifice jusqu'à dissimuler complétement l'art. A le lire de suite, on est tenté de le considérer par moments, sinon comme un homme du temps d'Homère, du moins comme un trouvère qui serait déjà de notre moyen-âge ou d'un moyen-âge d'Asie. Quintus est un poëte aussi peu alexandrin que possible : c'est (je me l'imagine plutôt) un rustique des environs de Smyrne, nourri uniquement, et par je ne sais quelle vocation secrète qui se rattache sans doute au génie du lieu, de la langue et de la poésie d'Homère, et pour qui l'art intermédiaire, l'art des siècles polis de la Grèce, semble ne pas exister.

Achille furieux ne donne pas le temps à Penthésilée de s'arrêter à l'une des pensées qu'elle agite; il s'élance sur elle et la perce en même temps que le corps du cheval. Je passe une première comparaison trop primitive et qui plairait peu, et je ne traduis que la seconde :

« Comme un chasseur sur la montagne, lançant son javelot terrible, déchire un cerf au milieu du flanc, et le trait ailé, pénétrant de part en part, va ficher sa pointe dans le tronc d'un chêne au haut branchage ou d'un picéa : c'est ainsi que le fils de Pélée, de sa lance furieuse qui la traverse, attache

Penthésilée à son superbe coursier, et à l'instant elle est étendue dans la poussière et dans le sang, tombant à terre encore avec décence : rien de honteux ne déshonore son beau corps ; elle est étendue sur le flanc toute palpitante autour de la lance, et elle s'incline sur le coursier rapide. Tel un sapin brisé par la force du glaçant Borée, que, tout grand et dominant à travers les longues vallées et la forêt, la terre nourrissait près d'une source pour son propre et bel ornement : telle Penthésilée tomba de son coursier léger, tout admirable qu'elle était ; et sa force brisée s'anéantit. »

Les Troyens, dès qu'ils la voient tomber, se mettent à fuir vers la ville, semblables à des matelots dont le navire s'est englouti, et qui se sauvent comme ils peuvent en nageant vers le rivage.

Le fils de Pélée, au contraire, pousse un éclat de rire un peu féroce et insulte à sa victime : « Reste donc là maintenant couchée en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie, malheureuse! Qui est-ce qui t'a ainsi égarée, de venir à ma rencontre? Tu t'étais dit sans doute que, revenue victorieuse du combat, tu emporterais toutes sortes de présents du vieux Priam pour avoir immolé les Grecs... » Dans sa colère non assouvie il la traite encore là en femme, qui voulait surtout des cadeaux. Toute cette insulte inhumaine, et qui répugne, n'est cependant pas prodiguée au hasard; elle conduit à un brusque changement de scène; il va être puni de son inhumanité :

« Ayant ainsi parlé, le fils de Pélée arracha la lance à la fois du flanc du cheval et de celui de la triste Penthésilée :

elle et lui palpitaient, percés du même fer. Il lui enleva de la tête son casque éclatant, pareil aux rayons du soleil ou à l'éclair divin de la foudre. Et ainsi, toute gisante dans la poussière et dans le sang, on vit apparaître sous ses aimables sourcils son visage si beau, toute morte qu'elle était : et dès que les Grecs qui l'entouraient l'eurent vue, ils en furent éblouis, parce qu'elle ressemblait aux Dieux bienheureux : car elle gisait à terre dans ses armes, comme l'indomptable Diane, fille de Jupiter, lorsqu'elle sommeille après avoir fatigué ses membres, le long des crêtes des montagnes, à frapper les lions rapides; Vénus elle-même, Vénus à la belle couronne, l'amie du vaillant Mars, la voulut rendre ainsi admirable jusque dans le trépas, afin de donner quelque remords même au fils de Pélée; et un grand nombre (des Grecs) exprimaient le vœu qu'à leur retour dans leurs maisons ils pussent reposer dans leur couche à côté d'une pareille épouse. Achille lui-même se sentait le cœur incessamment brisé de l'avoir ainsi mise à mort, et de ne la point pouvoir emmener pour divine compagne dans son fertile pays de Phthie, parce que, pour la taille et pour la figure, elle était irréprochable et semblable aux Déesses immortelles. »

Là où je trouve que Quintus représente bien au naturel un vieil épique naïf, et non un moderne arrangeur et un habile Alexandrin, c'est en cet endroit où il lui serait si aisé de pousser au contraste, d'insister sur cette impression tendre et douloureuse d'Achille. Il y était suffisamment autorisé par la tradition; il n'avait qu'à développer un peu cette tristesse soudaine, cet amour si singulier d'Achille à la vue d'une morte; il touchait à l'épisode, au roman, et pouvait céder à un goût qui régnait déjà en littérature : il ne le fait pas, il laisse la chose à l'état

élémentaire, homérique ; en la marquant dans sa force, il ne lui donne pas plus d'importance et de prédominance qu'il ne faut, et il continue son récit comme il suit.

Mars, le père de Penthésilée, a ressenti à l'instant une douleur poignante pour le malheur de sa fille :

« Car tandis qu'il était dans le vaste ciel, les brises, ces filles légères de Borée, lui rapportèrent la perte funeste de la jeune fille. A cette nouvelle, aussi prompt que la tempête, il s'élança sur les cimes de l'Ida : sous ses pieds s'ébranlaient les longues vallées et les ravins aux profondes crevasses, et les fleuves, et toutes les innombrables racines de la montagne, et il aurait fait voir aux Myrmidons leur dernier jour si Jupiter lui-même, du haut de l'Olympe, ne l'eût épouvanté à force de tonnerres et d'éclairs qui volaient coup sur coup au-devant de lui à travers l'éther et s'enflammaient de toutes parts. A cette vue il comprit la redoutable menace de son père, le maître de la foudre, et il s'arrêta au milieu de son élan vers le combat.

« Comme lorsque d'une hauteur escarpée une pluie violente accompagnée de vent, — une pluie ou le tonnerre de Jupiter, — arrache une pierre immense, et que les vallées retentissent sous ses pesants roulements; elle va de bonds en bonds en sifflant jusqu'à ce qu'elle arrive à la plaine unie, et là tout d'un coup, bon gré mal gré, elle s'arrête : tel le fils accablant de Jupiter, Mars, bien qu'à contre-cœur, s'arrêta, parce que tous les Dieux le cèdent également au roi de l'Olympe... »

Cependant il est agité de diverses pensées sombres : il est près tantôt de retourner dans l'Olympe, tantôt de braver son père lui-même et de plonger

ses mains dans le sang d'Achille : « Et ce n'est que bien tard qu'il se souvint combien de fils de Jupiter aussi (et Sarpédon tout récemment) avaient péri dans les combats, sans que pas même lui (le maître des Dieux) leur pût porter secours dans leur malheur. » Et il se décide enfin à s'éloigner du champ de bataille.

Les Grecs alors sont représentés comme occupés à enlever les armes des morts : « Mais le fils de Pélée continuait de gémir en regardant la force aimable de la jeune fille gisant dans la poussière ; et, à cette pensée, de mortelles amertumes lui dévoraient le cœur autant que précédemment pour la mort de son cher Patrocle. »

Nous voilà revenus à la douleur d'Achille et à son remords d'avoir tué Penthésilée ; mais quel développement d'analyse, quelles nuances de peinture et quelles gradations d'images égaleraient cette simple expression de son deuil passionné ? il la regrettait autant que la veille il regrettait Patrocle. Si une telle parole a été transmise à Quintus par quelque poëte plus ancien, sachons-lui gré de l'avoir recueillie intacte et de ne nous l'avoir pas gâtée.

A tout moment ainsi, en lisant Quintus, on se prend à désirer qu'il ne soit pas le premier auteur des beautés qu'on rencontre, et qu'elles remontent à de bien plus anciens que lui. Sa réputation elle-même gagnerait à ce qu'on le crût.

La passion singulière d'Achille a pourtant des conséquences. Le misérable et impudent Thersite, qu'on a vu au second chant de *l'Iliade* insulter Agamemnon au nom d'Achille, et comme s'il prenait parti pour celui-ci, insulte cette fois le héros même et ose l'invectiver en face :

« O malheureux Achille, quel démon a ainsi égaré ton esprit pour cette Amazone funeste qui voulait nous machiner toutes sortes de maux ! Follement épris des femmes, voilà qu'elle occupe ton cœur comme ferait une sage épouse que tu aurais recherchée toute jeune fille avec des présents, pour l'obtenir en mariage. Que ne t'a-t-elle aussi bien prévenu en te frappant de sa lance dans le combat, puisque tu prends si fort plaisir au sexe?... Misérable, qu'est donc devenue ta force généreuse ou ton bon sens? où est cette fermeté de roi irréprochable? Ne sais-tu pas tout ce qui est résulté de malheurs aux Troyens pour avoir été fous des femmes? car il n'y a rien de plus pernicieux aux humains que l'appétit du plaisir, qui ôte la raison même au plus sage : le travail, au contraire, est toujours suivi de la gloire... »

Thersite nous représente bien le lâche et l'envieux qui, dans tous les temps et sous des formes diverses, profite de la moindre faiblesse d'un grand homme pour lui faire la leçon et s'ériger contre lui en homme moral. Ce jour-là, il prétendait en remontrer à Achille en fait de courage et d'honneur. Mais il prenait le héros dans un moment fâcheux, et où la colère bouillonne aisément. Achille ne répond à Thersite qu'en lui appliquant de sa main puissante,

sur la mâchoire et l'oreille, ce qu'il est impossible d'appeler autrement, en français, qu'un vigoureux coup de poing; Thersite ne méritait pas de finir autrement : « Toutes ses dents à la fois sautèrent à terre du coup, et lui-même tomba la face la première. Le sang lui sortait à flots de la bouche : l'âme débile s'enfuit aussitôt des membres de cet *homme de rien*. L'armée entière des Grecs s'en réjouit; car il poursuivait tout le monde de ses méchantes invectives, lui-même étant le plus reprochable des hommes. » Et chacun se disait, en se rappelant la longue et insolente impunité de cet insulteur des héros et des rois : « Enfin il y a une justice. »

Tout le monde se réjouit donc, excepté un seul guerrier, mais des plus considérables, Diomède, dont le père, Tydée, était cousin germain de Thersite (car ce lâche cynique était de noble naissance). Diomède se croit obligé de prendre fait et cause pour cette espèce d'oncle, et il en serait arrivé malheur entre Achille et lui, si les premiers des Grecs ne les avaient, chacun de son côté, retenus et un peu calmés.

Le chant se termine par le récit des funérailles. Les Atrides eux-mêmes, par un sentiment de pitié et d'admiration pour Penthésilée, ne refusent pas son corps à Priam, qui le fait redemander pour lui rendre tous les honneurs funèbres et pour le placer dans le tombeau de Laomédon. Les Troyens ont

dressé un bûcher élevé devant la ville, et ils y mettent le corps, en l'environnant de toutes les richesses qui conviennent à une héroïne et à une reine. Puis, le bûcher éteint, et les os recueillis et embaumés, ces restes sont déposés près de la muraille, à une tour proéminente, là où était le tombeau de Laomédon, pour faire honneur à Mars et à la guerrière elle-même. On enterre à côté d'elle toutes les Amazones qui ont succombé dans le combat, et que les Grecs ont permis aux Troyens d'enlever du champ de bataille avec les autres morts : « car il n'y a pas de rancune contre ceux qui ont péri, mais on a de la pitié pour les ennemis qui ne sont plus, une fois que la vie les a quittés. »

Quintus exprime cette pensée miséricordieuse comme un fait, comme un sentiment général et déjà répandu. Homère n'est pas si pitoyable dans *l'Iliade.* On croit sentir, ainsi qu'en d'autres endroits, le voisinage du christianisme.

Les Grecs, de leur côté, enterrent leurs morts : ils mettent ensemble la masse des braves guerriers; ils ne font exception que pour deux, pour un noble chef blessé à mort par Penthésilée, Podarque, frère du vaillant Protésilas, qu'ils ensevelissent à part en lui dressant un tombeau de marque, et aussi le misérable Thersite, que, pour un tout autre motif, ils ne veulent pas confondre avec les morts recommandables, et qu'ils enterrent au loin sans honneur.

Tel est ce premier chant très-soutenu, et qui montre ce que pouvait encore, animé du souffle d'Homère, un poëte si tardif, venu l'un des derniers des Grecs. On se demande ce que Quintus a emprunté aux sources anciennes, et notamment si sa Penthésilée, avec cet amour posthume qu'elle inspire, appartient de tout point à la tradition première. On pourrait remarquer déjà que le poëte a trop peu tiré parti, dans un intérêt de composition, de cette circonstance frappante, pour l'avoir inventée : il a dû se borner à la recueillir. Mais on sait d'ailleurs, par les extraits ou notices d'un grammairien du second siècle, Proclus, qu'il y avait dans les anciens poëmes cycliques un récit très-approchant pour le fond. Arctinus de Milet, l'un de ces vieux Cycliques, qui avait célébré les exploits de Memnon et de Penthésilée, avait traité le sujet avec un développement considérable. On voyait chez lui cette mort de Thersite tué par Achille après l'avoir insulté pour le même motif, à cause de *l'amour qu'on disait qu'il avait conçu pour Penthésilée*. La querelle qui s'en était suivie entre Diomède et Achille avait même été présentée bien plus en détail, on l'entrevoit, par l'ancien poëte, et comme ayant eu plus de gravité : Achille avait dû, à la suite de ce meurtre, aller à Lesbos, où, après avoir fait des sacrifices à Apollon, à Diane et à Latone, il avait été purifié du meurtre par Ulysse. Quintus, soit qu'il ait eu sous les yeux le poëme

d'Arctinus, soit qu'il n'ait eu que des compilations subséquentes de seconde ou troisième main, a donc plutôt abrégé les récits primitifs qu'il n'y aurait ajouté une circonstance aussi saillante que celle de l'amour que fait naître la belle morte. C'est le point qui, ce me semble, nous touche le plus aujourd'hui. Bien avant la Camille de Virgile, il y avait donc une héroïne guerrière qui avait inspiré le sentiment tendre dont cet épisode de *l'Énéide* est exempt, et dont les poëtes modernes ont tant usé et abusé dans leurs romans de chevalerie.

Il y a d'autres preuves encore qui montrent que Quintus n'avait pas inventé cette circonstance originale et presque romanesque qui se rattache au personnage de Penthésilée. On a des *Tables iliaques;* ces tables ne sont autre chose que des espèces de tableaux qui apparemment servaient dans les écoles, et où étaient figurées très en abrégé les principales scènes de la guerre de Troie, afin d'aider à l'intelligence des lectures et aux explications que donnaient les maîtres. Or, dans l'une de ces tables, on voit Achille châtiant Thersite nu, à genoux et les mains derrière le dos; il le frappe d'une espèce de fouet ou de bâton. Thersite est appuyé sur un petit monument à colonnes qu'on a supposé, non sans vraisemblance, devoir être le tombeau même de Penthésilée. Il s'ensuivrait que ce n'est pas à l'instant de la mort de Penthésilée ni ce jour-là qu'Achille a

puni Thersite, mais un peu après et sur le tombeau même, en lui infligeant un supplice dont l'avait déjà menacé Ulysse, et qui put révolter en effet par sa rigueur quelques-uns des Grecs. Il résulterait enfin, de ces divers indices, que cette passion d'Achille pour sa belle ennemie a duré plus et a tenu plus de place qu'il ne semblerait d'après Quintus. Celui-ci, dans la simplicité un peu crue et toute brusque où il nous présente ce sentiment, aurait donc été plus primitif en quelque sorte que les poëtes qui en avaient autrefois parlé; il serait plus homérique que les Cycliques eux-mêmes.

Et en tout ce qui est de cet intéressant passage, Quintus retrouve comme autorité homérique ce qu'il perd en invention.

Virgile, qui connaissait certainement ces sources antérieures, n'a point voulu compliquer d'un accident d'amour le personnage tout virginal de sa Camille; il a laissé dormir cette circonstance troublante qui était si faite pour tenter un autre, et qu'un Ovide en sa place n'aurait pas manqué de relever et d'étendre [1]; il n'a voulu emprunter de l'antique Amazone, pour les adapter à la sienne, que son svelte courage, sa grâce de lionne et sa martiale élégance

[1] Properce, sinon Ovide, a fait mention dans une élégie (la XI[e] du livre III) de cet amour que Penthésilée inspira à son vainqueur, quand son casque d'or se détachant laissa éclater la blancheur de son visage :

> Aurea cui postquam nudavit cassida frontem,
> Vicit victorem candida forma virum.

dans les combats. Cette ravissante création de Camille se greffait sans doute, d'ailleurs, sur quelque tradition latine. L'enfance de Camille si merveilleusement sauvée et vouée à Diane, ce maillot vagissant attaché par son père fugitif au bois d'un javelot et lancé si intrépidement par lui au delà du fleuve, se rapportait très-probablement à quelque fable ou légende du pays des Volsques; on y voyait peut-être un tombeau, un monument dit de Camille. Virgile, en s'appuyant sur ces récits d'origine nationale, déjà enregistrés par le vieux Caton, a su imprimer à sa vierge guerrière un caractère à part qui la fait reconnaître aussitôt entre toutes les Amazones auxquelles on la voudrait comparer. Sa Camille, c'est un Hippolyte femme, toute consacrée à la chaste déesse des bois et à son culte de virginité inviolable. Il s'est plu à nous montrer en elle le type de l'agilité habile et précise dans des vers admirables qui ont des ailes, et qui sont devenus l'expression inévitable de la légèreté même :

L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.

Entre les figures de guerriers dont on se souvient dans *l'Énéide*, à côté de ces jeunes et intéressants Pallas, Euryale ou Lausus, on verra toujours se détacher cet autre profil d'une coupe si nette, d'un front et d'une taille de Diane, et tenant à la main

pour javeline le bois de myrte armé de fer, le myrte pastoral, rien du myrte amoureux :

Et pastoralem, præfixa cuspide, myrtum.

Les modernes savent peu se contenir à ce degré, et s'arrêter d'un chaste arrêt sur les pentes rapides. A partir du moyen-âge, l'esprit de galanterie a prévalu, et l'on aurait cru manquer à une femme que de l'introduire dans un poëme sans lui parler d'amour à tout propos et sans mettre les cœurs en feu autour d'elle. L'Arioste, le divin moqueur, a résumé et montré à merveille les plus aimables de ces cavalières intrépides, tendres et même un peu gaies, dans sa Bradamante et sa Marphise. Le Tasse a repris les choses avec plus de sentiment. Sa Clorinde, qui est la perfection romanesque, a charmé notre enfance. Tancrède, amoureux de celle qu'il tue sans la reconnaître, c'est Achille encore, mais Achille poli, courtois, humain et chrétien; il faudrait être sauvage et d'un cœur de rocher pour ne pas pleurer au baptême de Clorinde. Cette langue du Tasse est quelque chose de fin, de doux, de tendre, de sensible, même dans les légers *concetti* qui s'y mêlent :

« Ami, tu as vaincu, dit la guerrière à Tancrède avant qu'il l'ait reconnue encore; je te pardonne : pardonne, toi aussi, non à ce corps qui ne craint rien, mais bien à l'âme : hélas! prie pour elle, et donne-moi le baptême qui me lave de toute faute. »

— « Dans ces languissantes paroles, ajoute le poëte, résonne un je ne sais quoi de plaintif et de doux qui lui entre dans le cœur et y éteint toute colère, et force ses yeux involontairement à pleurer :

> In queste voci languide risuona
> Un non so che di flebile e soave
> Ch'al cor gli serpe, ed ogni sdegno ammorza,
> E ghi occhi a lagrimar gl' invoglia e sforza. »

Dans ces vers délicieux on peut voir l'image de la poésie même du Tasse, et saisir le secret du charme dont on se sent pénétré en le lisant.

Et cependant, si loin qu'il soit du poëte de Ferrare pour la mélodie, pour l'artifice et les entrelacements soyeux de la trame, Quintus, le pâtre de Smyrne, a dans sa rudesse de narration quelque chose de supérieur sur un point, et qu'il doit sans doute à la forte qualité de la source première où il a puisé. Son Achille, qui est si brusquement épris et comme foudroyé de cette Penthésilée dont il n'a vu le visage que morte, et qui la désire et la regrette aussitôt, qui la pleure comme tout à l'heure il pleurait Patrocle (et l'on a vu dans *l'Iliade* quelles larmes et quels regrets !), demeure peint à nos yeux d'un trait ineffaçable, d'un trait de haute et naturelle passion qui surpasse et domine toutes les nuances. Le deuil soudain qu'il a de Penthésilée est si fort, qu'il le console à l'instant du deuil de Patrocle en s'y substituant.. Cela ne rappelle-t-il pas à quelque degré cette grande

image de la Bible : « Alors Isaac la fit entrer (Rebecca) dans la tente de Sara sa mère, et la prit pour femme ; et l'affection qu'il eut pour elle fut si grande, qu'elle tempéra la douleur que la mort de sa mère lui avait causée. » Ces grands traits primitifs, soit bibliques, soit homériques, ne s'en présentât-il qu'un seul, laissent bien loin derrière les combinaisons, même les plus heureuses, d'un art plus calculé. Dans cette peinture qu'il s'est appliqué à faire de son Amazone, encore une fois sachons gré à Quintus de nous avoir conservé un beau vestige de la passion toute simple.

Et ce qui est bien en tout ceci, dans cette succession de sentiments, même les plus contraires, c'est principalement la simplicité :

Achille se trouve en face d'un ennemi puissant qui ravage son armée. A cette vue, il ne se sent que de la colère, de l'indignation, de l'invective aux lèvres, et de la force dans le bras pour l'abattre. — Puis plus près, tout d'un coup, il découvre que l'ennemi qu'il vient d'immoler avec tant d'acharnement est une créature charmante, une beauté de laquelle, en sa qualité de jeune homme et d'homme, il se sent épris : de là, douleur poignante, regret, consternation, amertume dans la victoire. La veille, le matin, il regrettait son ami ; à présent il ne regrette plus qu'elle. La passion d'Achille, si elle étonne, est comme justifiée et rendue plus probable par le sen-

timent universel de tous les Grecs qui, voyant la morte, en sont, eux aussi, jusqu'à un certain point épris comme lui, et souhaitent, à leur retour dans la patrie, d'avoir une telle épouse : délicieux vers et dignes de *l'Odyssée!* Voilà la vérité dans les sentiments et dans la poésie. Absente, rien ne la supplée; et quand on la retrouve, rien ne l'efface.

III. EXPLOITS ET MORT DE MEMNON.

Le second livre de Quintus est proprement le chant de Memnon, de même que le premier était celui de Penthésilée; et pour nous qui aimons à regarder l'Antiquité du côté des Latins, l'épigraphe naturelle et le vrai titre que nous y attacherons sera le *Memnonis arma* de Virgile : il en offre le vivant commentaire et le développement.

Ce livre commence au lever du soleil, qui est décrit avec l'éclat et dans les termes consacrés. Les Grecs, dans leurs tentes, se livrent à la joie et vantent leur infatigable Achille. Les Troyens, renfermés dans leurs murs, en sont revenus au point où ils étaient avant l'arrivée de Penthésilée, avec un mécompte et une défaite de plus. Ils s'attendent à tout instant à voir leur terrible ennemi Achille s'élancer et se porter d'un bond au-dessus de leurs murailles pour tout tuer et tout embraser. Ici on assiste à l'une de ces scènes qui ont dû se renouveler plus d'une fois pen-

dant ce long siége. Après chaque échec, le parti de la paix dut relever la tête et revenir à la charge avec une instance plus motivée. Un vieillard, Thymœtès, ouvre la délibération sur le parti qu'on aurait à prendre désormais après avoir usé tant de ressources et tant d'hommes; sans rien proposer de précis, il donne à entendre qu'il serait temps peut-être de fuir d'une ville périssante, qu'on n'est plus en mesure de défendre contre Achille, du moment qu'il a reparu.

Priam répond, et avec sens : il ne veut pas qu'on abandonne la ville, et il ne veut pas non plus qu'on se hasarde à combattre au dehors, mais bien qu'on reste à l'abri des tours et de la muraille jusqu'à l'arrivée du vaillant Memnon, qui amène des races innombrables de peuples habitant la noire Éthiopie : il ne peut être très-éloigné en ce moment, car il y a déjà longtemps que lui, Priam, lui a envoyé un message, et il a promis de venir en toute hâte : « Mais, allons, dit le vieux roi en terminant, patientez encore un peu, parce qu'il est bien meilleur de périr vaillamment dans la bataille que, prenant la fuite, d'aller vivre chez les étrangers pour avoir des affronts. »

La réponse de Priam est digne d'un roi; mais on voit, par la réplique qu'y fait un autre partisan de la paix, Polydamas, qu'il y a dans bien des cœurs plus que n'avait osé dire le premier vieillard, et que les sentiments ne demanderaient qu'une occasion pour

éclater. Le sage Polydamas, fidèle au rôle de prudence et de franchise qu'il a dans *l'Iliade*, répond donc, en ayant, comme on dit, le courage de son opinion :

« Si, en effet, Memnon a promis très-nettement de repousser loin de nous l'extermination, je ne m'oppose point à ce qu'on attende dans la ville le divin mortel ; mais je crains dans mon cœur qu'à peine arrivé, ce héros-là ne périsse avec ses compagnons, et qu'il ne fasse en même temps le malheur de bien d'autres d'entre nous ; car la force des Grecs monte et s'élève terriblement. Mais voyons ! ne quittons pas notre ville pour aller au loin supporter mille affronts par lâcheté à travers une terre étrangère, et ne restons pas non plus dans notre patrie à attendre l'assaut et le coup de mort des Grecs ; mais le mieux encore serait, bien que ce soit tard, de leur livrer l'illustre Hélène et tous ses biens, tant ceux qu'elle a apportés de Sparte que beaucoup d'autres, leur en donnant le double pour le salut de la ville et de nous-mêmes, tandis que les races ennemies ne se sont pas encore partagé ce que nous possédons, et que le feu destructeur n'a pas consumé notre cité... »

« Ainsi parlait la noble énergie de Polydamas ; et tout à l'entour les Troyens, en l'écoutant, le louaient dans leurs cœurs; mais ils ne le disaient pas tout haut, car tous respectaient en tremblant leur prince et Hélène, bien que périssant à cause d'elle. »

Le débat se prolonge par une allocution injurieuse de Pâris à Polydamas et une réplique de ce dernier. L'arrivée de Memnon et de son armée coupe court à ces velléités de transaction et à ces différends.

Memnon, c'est le plus fabuleux des héros qui figu-

rèrent dans cette guerre antique, où la mythologie et l'histoire se confondent. Est-ce d'Égypte et d'Éthiopie qu'il venait en effet? est-ce du midi de l'Asie? Quel que soit le nuage d'or qui dérobe, en le décorant, le front du guerrier oriental, il semble difficile de ne pas admettre qu'il y eût là réellement en sa personne un puissant et jeune auxiliaire lointain qui apparut à un certain moment au secours de Priam, et qui succomba rapidement, non sans laisser une éblouissante idée de sa beauté, de son éclat sous les armes et de sa valeur de héros. Ce n'est pas un simple aventurier généreux, chevauchant comme Penthésilée à la tête d'une douzaine d'Amazones, c'est un général en chef conduisant une immense armée bigarrée, noircie des feux du soleil, et aux costumes étincelant des teintes de l'aurore. Quintus, dans son récit puisé sans doute aux sources antérieures, et qui nous rend au moins un reflet des poëmes qui ont péri, nous dira de ce héros ce qu'on en avait raconté ou imaginé dès les temps anciens, et il sait y conserver de l'intérêt vivant et de franches couleurs.

Alors donc arrive le martial Memnon avec ses noirs Éthiopiens par milliers. Les Troyens le voient entrer dans leur ville avec la même joie que des matelots qui, au sortir d'une tempête, voient briller une constellation favorable. Priam lui-même, tant de fois déçu, partage plus qu'aucun la commune espé-

rance; il se figure déjà en idée les Grecs repoussés par ces bandes belliqueuses sous un si grand chef, et leurs vaisseaux en flammes. Aussi fait-il honneur au généreux fils de l'Aurore par toutes sortes de beaux présents et par l'hospitalité la plus accueillante. Ils s'entretiennent longuement ensemble à table et sur la fin du repas, l'un faisant connaître au jeune arrivant les premiers des Grecs et tout ce qu'il avait supporté de maux, et l'autre à son tour racontant l'existence immortelle de son père et de sa mère l'Aurore, et les mystères des mouvements sacrés de l'Océan, les bornes antiques de la terre et les levers du soleil, et ce qui lui est arrivé dans son voyage, les ennemis qu'il a eu à vaincre dans sa marche, depuis ces parages lointains jusqu'à Troie et à ces sommets, enfin aperçus, de l'Ida.

Priam prend plaisir à l'entendre et ne peut s'empêcher de lui faire part de ses espérances, le voyant si pareil à un dieu, et de sa confiance dans une prochaine victoire. Il le lui dit, en lui portant un *toast* avec une vaste coupe d'or héréditaire, dont l'histoire nous est racontée. Memnon, tout en examinant l'œuvre de Vulcain et en l'admirant, interrompt Priam et lui dit :

« Il ne faut pas se vanter prodigieusement dans un festin ni s'engager par une promesse; mais il faut prendre le repas tranquillement dans la maison et n'avoir que des pensées qui y conviennent. Si je suis bon guerrier et vaillant, ou

si je ne le suis pas, tu le sauras sur le champ de bataille, lorsque se montre la vaillance d'un homme. Mais maintenant songeons à dormir, et ne buvons pas pendant toute la nuit; car le vin immodéré est mauvais pour ceux qui sont avides de combattre, et trop veiller leur est nuisible. »

Ce second allié est plus modeste que le précédent, que la guerrière Penthésilée, qui, plus vaine, avait commencé par tout promettre. Priam admire la sagesse, la retenue du jeune guerrier, et le laisse libre de prolonger ou d'abréger le festin. Memnon se lève de table, et va dormir *son dernier sommeil.*

Cependant (car c'est entre deux héros d'importance que la lutte va s'engager, entre deux fils de déesses) Jupiter, dans le banquet des Dieux qui se tient ce soir-là, déclare, ce que tous savent déjà, qu'il y aura le lendemain une horrible mêlée et un grand carnage des deux côtés : « Que chacun de vous, tout en s'inquiétant pour les uns ou les autres, reste tranquille et ne vienne pas embrasser mes genoux en me suppliant; car pour nous aussi il y a des Parques de fer. »

Les Dieux entendent la parole de Jupiter, et, tout en en souffrant au dedans, ils ne disent mot en présence de leur roi, car ils le redoutent. Chacun se retire dans sa demeure et dans sa couche : « Et pour eux, tout immortels qu'ils sont, le sommeil étendit son humble bienfait sur leurs paupières. »

Cette courte scène indique chez l'auteur un talent de composition, et prépare dignement ce qui va suivre.



On s'attend à quelque grand choc qui réponde à cet avertissement du roi des Dieux.

La description qui suit, du matin et du point du jour, a de la grâce; elle est d'un homme qui a dû être souvent réveillé à la campagne de grand matin, à l'aube, et qui a vu :

« Lorsque par-dessus les sommets des plus hautes montagnes s'élança éclatante, à travers le vaste ciel, l'Étoile messagère du jour, qui éveille pour le travail des champs les lieurs de gerbes au milieu de leur doux somme, alors son dernier sommeil abandonna le fils martial de l'Aurore : amassant sa force dans son cœur, il désirait déjà être aux prises avec les ennemis. L'Aurore montait au ciel, malgré elle, ce jour-là. Les Troyens alors se mirent à revêtir leurs armures guerrières, et avec eux les Éthiopiens et tout ce qu'il y avait de races auxiliaires assemblées de toutes parts autour du vaillant Priam. Ils s'élancèrent très-rapidement au-devant de la muraille, pareils aux nuages sombres que Jupiter, quand commence l'orage, assemble à travers l'air immense. Bientôt toute la plaine en fut remplie. Ils se répandirent, semblables à des sauterelles dévorantes qu'on voit courir comme une nuée ou comme une forte pluie au-dessus des campagnes, infinies en nombre, apportant l'horrible famine aux mortels : c'est ainsi qu'ils marchaient innombrables et accablants; le chemin était trop étroit pour eux, et sous leurs pieds s'élevait la poussière. »

Cette *nuée de sauterelles* auxquelles est comparée l'armée des Éthiopiens est bien trouvée; elle rappelle cette autre image, *It nigrum campis agmen*, que Virgile applique ingénieusement à des fourmis. Ennius auparavant l'avait dit des éléphants s'avan-

çant dans la plaine, et un autre vieux poëte, Accius, l'avait dit aussi des Indiens ou des Éthiopiens : et c'est là, en effet, la première expression naturelle qui s'offre pour la marche d'une telle armée.

Achille et les Grecs s'ébranlent de l'autre côté, et un terrible choc commence. Pour le peindre, le poëte emploie ces grandes images et ces comparaisons de fleuves, de tempêtes, qu'il puise abondamment dans la familiarité d'Homère et dans l'habitude de la nature. Il mêle aux réminiscences dont il est plein des traits d'observation vraie, qui distinguent, même ses imitations, des lieux communs d'école :

« Comme des fleuves résonnants gémissent à grand bruit en se versant dans la mer, lorsqu'une pluie très-violente tombe du sein de Jupiter et que les nuages retentissent *s'aiguisant les uns contre les autres*, et il s'en élance un souffle de feu : ainsi, sous les pieds des combattants, la terre immense bruissait, et un cri épouvantable s'élançait dans le vaste de l'air, car ils criaient terriblement des deux côtés... »

Achille et Memnon font chacun des prodiges de valeur, et immolent les guerriers qu'ils rencontrent. Memnon tue d'abord Phéron et Éreuthos, qui habitaient Thryos auprès des courants de l'Alphée, et qui étaient venus à Troie sous Nestor : « Après qu'il les eut couchés par terre, il se portait sur Nestor même, désirant le tuer ; mais Antiloque beau comme un dieu, le prévenant, dirigea contre lui sa longue lance. »

Antiloque est le fils de Nestor et qui vient au secours de son vieux père, s'exposant pour lui à un danger certain. Antiloque joue un grand rôle dans l'épisode ou le chant de Memnon : c'est un Patrocle immolé par ce nouvel Hector, et qui, en périssant, va également susciter la douleur et la vengeance d'Achille. Chez les poëtes plus anciens, ce rôle d'Antiloque était même mieux dessiné encore que chez Quintus, qui, ce semble, n'en a pas tiré tout le parti possible et qui a trop abrégé le début. Il a omis les détails et circonstances qui avaient fait de ce fils généreux de Nestor un héros de la piété filiale chez les Anciens. Les Grecs avaient, plus que tout autre peuple, le sentiment des belles actions et le génie de les célébrer, de les faire aimer : ils n'ont pas manqué celle-ci, et ont fait à Antiloque une réputation immortelle. Pindare, dans une ode où il venait de parler d'un fils pieux, s'écriait magnifiquement :

« Il y a eu aussi dans le passé le vaillant Antiloque portant un tel cœur, lequel périt pour son père, ayant attendu de pied ferme l'homicide général des Éthiopiens, Memnon ; car le char de Nestor se trouvait arrêté, le cheval ayant été percé des flèches de Pâris ; mais lui (Memnon) dirigeait sa lance puissante, et le cœur ébranlé du vieillard de Messène cria son enfant.

« Sa parole ne tomba point par terre ; mais cet homme divin (Antiloque), restant de pied ferme, paya par sa mort le soin de son père ; et aux plus jeunes des hommes du passé, pour avoir accompli cette action prodigieuse, il a paru être le suprême exemple de la vertu envers les parents. »

Pour que cette action d'Antiloque, de s'être ainsi jeté en travers et au-devant du char de son père, parût prodigieuse, il fallait que Memnon qui s'avançait fût un bien redoutable adversaire; et en effet, l'idée qu'il a laissée dans son rapide passage est celle d'un héros du premier ordre; il est appelé par le même Pindare, à côté d'Hector, une des *fibres*, un des nerfs de Troie qu'Achille a tranchés. Chez Quintus, cet intérêt mieux motivé et plus circonstancié, qu'on regrette de ne point trouver dans le personnage d'Antiloque, va se retrouver dans celui de Nestor et se reporter sur le malheureux vieillard, pieux à son tour envers son enfant.

Antiloque, prévenant Memnon, l'a donc visé de sa lance et l'a manqué; après une courte lutte il est frappé à mort. En le voyant tomber, tous les Grecs sont saisis de douleur, mais surtout Nestor en a le cœur navré: « car il n'est pas de pire douleur qui fonde sur les humains que lorsque les enfants périssent sous les yeux de leurs pères. » Tout sage et ferme qu'il est, il ressent une douleur poignante, et il s'empresse d'appeler un de ses autres fils, Thrasymède, qui était éloigné, pour qu'il tâche de sauver au moins le corps d'Antiloque et d'en repousser le meurtrier. Thrasymède accourt, secondé par Phérée : ils lancent leurs javelines contre Memnon, mais ils ne l'atteignent pas, et Memnon détache déjà l'armure du mort, « sans se soucier ni de la bravoure

de Thrasymède ni du vaillant Phérée, parce qu'il leur était bien supérieur. Ils étaient comme deux chacals fuyant un grand lion qui fait sa proie d'un cerf, et ils n'osaient plus aller en avant. Nestor, qui voyait tout cela de près, se débattait lamentablement, et il encourageait leurs autres compagnons à marcher sur l'ennemi : lui-même il eut l'idée de se battre du haut de son char, car la douleur qu'il avait du trépas de son enfant le poussait à l'action au delà de ses forces ; il allait, lui aussi, tomber parmi les morts auprès de ce cher enfant, si le terrible Memnon le voyant s'élancer ne lui avait dit, *dans un sentiment de respect pour le contemporain de son père...* »

Déjà nous avons vu Memnon un héros modeste dans sa première entrevue avec Priam ; ici on le trouve un héros humain et jusqu'à un certain point compatissant. Mais n'est-ce pas un heureux trait de caractère que d'avoir prêté ce sentiment de respect pour la vieillesse à ce brillant fils de la jeune Aurore et du vieux Tithon? C'est ainsi qu'Achille, dans Homère, est ému en voyant Priam qui lui a rappelé son vieux père.

« O vieillard ! dit Memnon à Nestor, il n'est point séant à moi de combattre contre toi qui es bien vieux, car je sais penser comme il faut. Je m'étais dit qu'en ta personne c'était un homme jeune et martial qui venait au-devant des ennemis ; et mon cœur hardi espérait que c'était là une œuvre digne de ma main et de ma lance : mais retire-toi loin du labeur meurtrier et du carnage, recule vite, de peur que je

ne te frappe même sans le vouloir, par nécessité, et que tu ne tombes sur le corps de ton fils en voulant lutter contre un bien plus fort que toi, et de peur aussi que les hommes ne te disent insensé : car il ne faut pas s'attaquer à qui nous est supérieur. »

Ainsi il parla, et de son côté le vieillard lui répondit :

« O Memnon ! tout ce que tu me dis là n'est que vaines paroles : car personne n'appellera insensé celui qui combat pour son enfant, et qui repousse l'impitoyable meurtrier loin du cadavre à travers la mêlée. Que n'ai-je encore ma force inébranlable pour te faire connaître le fer de ma lance ! Mais maintenant, toi, tu as beau jeu à te si fort vanter, parce que le cœur d'un jeune homme est plein d'audace, mais sa pensée est bien légère ; c'est pourquoi, dans la plénitude d'orgueil, tu dis des choses vaines. Que si, du temps que j'étais jeune, tu étais venu à ma rencontre, tes amis ne s'en seraient pas réjouis pour toi, tout fort que tu es ; mais maintenant je suis comme le lion appesanti par les ans, que le chien chasse hardiment de l'étable remplie d'agneaux : car il a beau vouloir, il ne se défend plus lui-même ; il n'a plus ses dents solides ni sa force, et son vigoureux courage est *vaincu du temps*. C'est ainsi que je ne sens plus la vigueur s'élever dans ma poitrine comme auparavant : mais, même ainsi, je suis encore supérieur à bien des hommes, et ma vieillesse ne le cède qu'à un petit nombre.... »

Ainsi parlant, il reculait un peu et laissait son fils gisant dans la poussière, parce qu'il ne se sentait plus dans les membres le nerf et la souplesse d'autrefois ; et les jeunes, tels que Thrasymède et Phérée, sont forcés de reculer aussi, parce qu'ils ont en face

d'eux un homme terrible, « un fléau d'homme. »

Pendant que Memnon, poussant et pourchassant les Grecs sur les rivages de l'Hellespont, est comparé tantôt « à un fleuve bouillonnant qui se précipite un jour d'orage du haut des montagnes, » — tantôt « à un chasseur qui tue le gibier en masse qu'on a rabattu de toutes parts dans des filets, » — ou encore (car le poëte ne ménage pas les comparaisons, et si c'est un de ses côtés forts, il en abuse) « à un immense rocher qui roule du haut d'un mont d'où un coup de tonnerre l'a détaché, » — pendant ce temps-là Nestor, dans sa douleur de père, s'en est allé près d'Achille, et il l'invoque pour vengeur :

« O Achille, puissant boulevard des Grecs valeureux, il me l'a tué mon cher fils, et Memnon m'a pris les armes du mort, et je crains qu'il ne devienne la pâture des chiens. Mais vite viens-t'en à notre secours, puisque celui-là est ami qui se souvient de son compagnon tué, et qui souffre de ce qu'il n'est plus. »

Achille, l'ami en effet et le compagnon d'Antiloque, est saisi d'une vive douleur : il laisse à l'instant les autres Troyens auxquels il avait affaire, et se porte à la rencontre de Memnon. Dès le premier choc ils s'effleurent tous deux de la lance, à l'épaule et au bras. Memnon, le premier atteint, mais en voyant jaillir aussi le sang d'Achille, a un mouvement de joie et d'orgueil. Les deux héros s'arrêtent en face l'un de l'autre pour s'attaquer de discours, selon l'u-

sage : leurs mères, à tous deux, font les frais de cet assaut de paroles. Memnon préfère la sienne, c'est tout simple, à la Néréide mère de l'adversaire :

« ..... Je suis, moi aussi, de race divine, le fils foudroyant de l'Aurore, et que les Hespérides blanches comme le lis ont élevé quelque part le long du courant de l'Océan : aussi n'évité-je point même ta formidable rencontre, connaissant ma divine mère et combien elle est au-dessus de la Néréide dont, toi, tu te vantes d'être le fils. Car l'une éclaire les bienheureux et les hommes, et c'est par elle que s'accomplissent au dedans de l'inaltérable Olympe toutes les choses bonnes et brillantes, et qui sont un bienfait pour les hommes; mais l'autre, assise dans les profondeurs stériles de la mer, habite pour toute gloire parmi les poissons monstrueux, oisive et invisible : pour moi, je ne fais d'elle aucun compte, et je ne la compare point aux déesses du ciel. »

Ainsi parle, tout enivré cette fois de lui-même, le fils enorgueilli de l'Aurore. Achille, plus sérieux, et qui a le sentiment de son invincibilité, lui répond :

« O Memnon ! quelle mauvaise pensée t'a excité à venir au-devant de moi et à te porter mon égal dans le labeur de la guerre, moi qui te suis supérieur en force, en naissance et en beauté, ayant reçu en partage l'illustre sang du grand Jupiter et du vigoureux Nérée, qui a engendré les filles de la mer, les Néréides ? Les Dieux de l'Olympe les honorent, et, entre elles toutes, Thétis aux nobles pensées, pour avoir reçu dans ses demeures Bacchus lorsqu'il craignait la force du pernicieux Lycurgue, et aussi pour avoir accueilli dans ses maisons l'ingénieux ouvrier Vulcain lorsqu'il tomba de l'Olympe, et pour avoir délivré de ses liens le dieu de la foudre lui-même : c'est en mémoire de tous ces services que les Dieux

d'en haut qui voient tout honorent ma mère Thétis dans le divin Olympe : et tu connaîtras que c'est une déesse quand ma lance d'airain aura pénétré dans ton foie de toute la vigueur de mon bras. Car j'ai vengé Patrocle sur Hector, et je vengerai Antiloque sur toi ; je te ferai voir que tu n'as pas tué le compagnon d'un lâche. Mais qu'avons-nous besoin de nous tenir là, comme des enfants sans raison, à débiter les œuvres de nos parents et les nôtres? c'est ici l'heure de Mars, c'est l'heure des héros. »

Ce discours est vrai de ton, de mouvement, et tout à fait digne d'Achille. Alors s'engage un combat vraiment terrible et digne aussi des deux rivaux. La lutte d'abord semble égale : l'un et l'autre ont des boucliers forgés par Vulcain; Jupiter, bienveillant pour tous deux, leur donne la force et tient la balance; il les rend infatigables et moins pareils à des hommes qu'à des dieux : « La Discorde se réjouit en les voyant. » Et pendant qu'ils se battent, la bataille des Troyens, des Grecs et des Éthiopiens va et redouble également autour d'eux. C'est la plus grandiose des rencontres entre deux héros que l'on puisse imaginer.

Dans l'effrayante indécision du conflit, les Dieux de l'Olympe se partagent, les uns en faveur du fils de Pélée, les autres en faveur du fils de Tithon et de l'Aurore. Ce fond et cet étage supérieur du tableau sont très-largement traités par le poëte :

« En haut le vaste ciel retentit, et la mer résonne tout à l'entour, et la terre noire aux environs est ébranlée sous les

pieds des deux combattants. Autour de Thétis, toutes les filles du magnanime Nérée tremblent de crainte pour le vaillant Achille et sont saisies de transes mortelles, et l'Aurore craignait elle-même pour son cher enfant, du haut de son char à travers l'Éther : auprès d'elle s'arrêtaient interdites les filles du Soleil, dans le cercle divin des saisons et des heures... Et certes alors un horrible conflit se fût élevé entre les bienheureux, si, par le conseil du tonnant Jupiter, deux Parques ne s'étaient montrées au plus tôt présentes, assistant chacun des guerriers; la ténébreuse alla du côté de Memnon, et la brillante environna le martial Achille : à cette vue, les Immortels poussèrent un grand cri; une amertume funeste saisit les uns, une généreuse et glorieuse joie s'empara des autres. Mais les héros continuaient de combattre et soutenaient leur lutte sanglante de pied ferme, sans apercevoir les Parques qui venaient sur eux. »

Ce duel de géants continue donc, et aucun d'eux ne recule, soit qu'ils se rencontrent avec leurs épées, soit qu'ils se frappent à coups de pierre. Leur fureur est partagée par leurs compagnons, et le combat général reste longtemps égal et acharné sans qu'aucun parti l'emporte. Cette peinture et les images qui s'y mêlent sont telles qu'on a droit de les attendre d'un continuateur de *l'Iliade*.

Quintus est long pourtant, et il le paraît; il entre dans des circonstances qui ne sont pas saillantes. Le lieu commun homérique se fait sentir : en quoi il ne tient pas du génie suprême d'Homère, de cette vaste source toujours jaillissante et recommençante, et qui n'est que là.

A la fin, un des plateaux de la balance où se pesaient les destins des deux guerriers, et qu'avait jusqu'alors tenus égaux la Discorde, fléchit sous un poids fatal : « Le fils de Pélée frappa le divin Memnon à la base de la poitrine ; le sabre meurtrier perça de part en part : la vie tant aimée abandonna à l'instant le héros. Il tomba dans son sang noir ; ses armes résonnèrent sous lui, la terre retentit, et ses compagnons furent pris d'épouvante. Les Myrmidons dépouillèrent le mort, et les Troyens qui l'entouraient s'enfuirent : Achille les poursuivait, impétueux comme un tourbillon. »

A ce moment commence une série de merveilles, telles que put les imaginer, pour glorifier le trépas du mystérieux héros, l'imagination des Grecs vivement touchée d'un souffle oriental :

« Mais l'Aurore gémit en s'enveloppant de nuages, et la terre fut couverte d'un brouillard épais. Les vents et les souffles rapides, tous ensemble, par l'ordre de leur mère se précipitèrent d'un même mouvement dans la plaine de Priam, se répandirent autour du mort, et, l'enlevant de dessus terre avec une douce vélocité, ils l'emportaient à travers la blancheur de l'air. Et leur cœur s'affligeait pour leur frère immolé : l'Éther gémissait à l'entour, et tout ce qui tombait par terre de gouttes sanglantes de ses membres devenait un prodige et un signe, même aux hommes futurs : car les Dieux, les ayant toutes rassemblées en un même lit, en firent un fleuve sonore qui a nom *Paphlagonion* parmi les gens du pays qui habitent sous les cols du long Ida ; et ce fleuve traverse tout sanglant la terre nourricière, lorsque revient chaque année le jour fatal où périt Memnon, et une horrible odeur

de blessure et de mort s'exhale de ses ondes .. Mais cela se fit par la volonté des Dieux. Et elles, les brises légères, elles volaient en emportant le vaillant fils de l'Aurore presque à fleur de terre et enveloppé d'une vapeur sombre. »

Si l'on excepte cette fâcheuse exhalaison trop décrite (je l'ai abrégée), qui devait tenir, ainsi que la couleur rougeâtre intermittente, à quelque phénomène naturel de la contrée, tout dans cette peinture funèbre est d'une expression heureuse, et qui s'assortit bien à l'idée du plus beau des héros. Continuons de déployer le récit, qui veut être apprécié dans son étendue :

« Les Éthiopiens eux-mêmes ne restèrent point séparés de leur roi mort, car aussitôt un dieu les conduisit eux aussi, leur donnant une rapidité égale à leur désir, autant qu'il en fallait pour être portés en un instant dans l'air. Ils suivaient donc les vents en se lamentant sur leur roi. Comme quand un chasseur est tué dans les taillis sous la dent féroce d'un sanglier ou d'un lion, ses compagnons, enlevant son corps, l'emportent en gémissant, et derrière eux les chiens, regrettant leur maître, suivent avec des hurlements à cause de la chasse funeste : c'est ainsi qu'eux, ayant laissé l'impitoyable mêlée, ils suivaient les vents rapides avec de grands gémissements, cachés dans un merveilleux brouillard. Et les Troyens et les Grecs à l'entour restaient saisis d'étonnement de les voir ainsi tous disparus tout d'un coup en même temps que leur roi, et la stupeur les rendait muets. »

Quelle plus merveilleuse légende en effet, quelle soudaine trouée au cœur d'une bataille! en un clin d'œil toute une armée qui s'évapore, et cette fuite

rapide, effrénée (comme dans la ballade), de ces milliers d'Éthiopiens comparables à d'invisibles lévriers courant et hurlant à la suite de leur maître, le chasseur mort! Aux meilleures époques de la poésie, on ne rend pas mieux ni plus simplement les inventions de la fantaisie primitive.

La dernière partie du livre est consacrée à la douleur maternelle de l'Aurore, et, dans cette peinture d'un deuil mythologique qui pourrait être froid, le poëte a su faire surnager le naturel, je dirai presque l'humain et le touchant :

« La lumière du soleil se coucha, et l'Aurore descendit du haut du ciel en pleurant son fils chéri : avec elle et autour d'elle, les vierges aux belles boucles, au nombre de douze, qui président à la marche élevée de l'infatigable Soleil..., descendirent de l'Éther escarpé, faisant des lamentations infinies sur le corps de Memnon, et avec elles les Pléiades poussaient aussi des gémissements; les longues chaînes de montagnes et le cours de l'Æsèpe y joignaient leurs bruits : de partout s'élevait un immense sanglot. Et la mère désolée, l'Aurore, au milieu d'elles, se jetant sur le corps de son enfant et le tenant embrassé, s'écriait avec soupirs : « Tu es « perdu pour moi, cher enfant, et tu as mis un deuil mortel « au cœur de ta mère : toi mort, je n'aurai plus la force « d'éclairer les Dieux du ciel, mais je me plongerai dans « l'horreur des gouffres infernaux où ton âme est au loin « envolée ;... je laisserai le chaos se répandre de nouveau « sur le monde avec les informes ténèbres, pour que la dou- « leur atteigne jusqu'au cœur même de Jupiter; car je ne « suis pas d'un moindre rang que la Néréide, moi qui, par « ordre de Jupiter, ai le regard sur toute chose, et qui amène

« tout à sa fin : peine inutile! car il n'a eu nul égard à ma « lumière; c'est pourquoi je veux aller dans les ténèbres. « Qu'il amène sa Thétis dans l'Olympe du sein de la mer, « pour qu'elle ait à éclairer les Dieux et les hommes : quant « à moi, j'aime cette lugubre obscurité dans le ciel, de peur « d'avoir à porter la lumière au meurtrier de mon enfant. »

« Parlant ainsi, les larmes coulaient le long de son beau visage comme un fleuve qui ne tarit pas : autour du mort, la terre noire en était tout humectée ; la Nuit immortelle gémissait avec sa chère fille, et le ciel cachait tous les astres dans un brouillard et dans des nuages, pour faire plaisir à l'Aurore. »

Elle persiste dans sa résolution toute la nuit jusqu'au matin. A l'heure venue de son retour habituel, « elle n'avait nul souci de se lever, et elle avait en haine le grand Olympe. Tout près d'elle ses rapides coursiers gémissaient en frappant du pied la terre inaccoutumée, et, regardant leur reine en deuil, ils demandaient le retour... Cependant Jupiter courroucé fit gronder son tonnerre, et la terre tout entière en fut ébranlée : le tremblement saisit l'immortelle Aurore. »

Les Éthiopiens alors se hâtent d'ensevelir leur roi; et aussitôt après, l'Aurore les métamorphose en oiseaux qu'on appelle *Memnons*, et qui sont sans cesse occupés à se battre entre eux sur le tombeau sacré, célébrant ainsi en l'honneur du héros, dont l'Ombre en rit aux éclats et s'en amuse, comme un simulacre d'éternelles funérailles. — C'est ainsi que les Grecs, ces enfants de gracieux mensonge, et qui

restèrent toujours tels malgré leurs Démocrites et leurs Aristotes, aimaient à s'expliquer la vocation singulière de ces frêles oiseaux au long bec qu'on appelle *les Combattants* (*tringa pugnax*)[1].

Et quand tout cela fut fait (car le tonnerre grondait et pressait toujours), « alors l'immortelle Aurore monta dans le ciel avec les Heures fécondes, qui la conduisirent bien malgré elle au seuil de Jupiter, en la consolant par toutes les paroles auxquelles cède le chagrin profond, et pourtant elle souffrait toujours : mais elle n'oublia point sa route, car elle craignait fort la menace incessante de Jupiter de qui tout vient et tout dépend, tout ce que renferment les courants de l'Océan et la terre et le ciel, voûte des astres brûlants. Devant elle marchaient les Pléiades, et elle-même ouvrit les portes de l'Éther et versa au loin la clarté. »

Ici finit le livre de Memnon. Quintus nous représente-t-il tout ce que l'antiquité avait chanté et imaginé sur ce vague et brillant héros ? Il y avait, d'Arc-

[1] On lit dans Buffon, à l'article des *Combattants, vulgairement Paons de mer :* « L'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent, pour leur jeter son filet... On est obligé, pour les rendre tranquilles, de les tenir renfermés dans des endroits obscurs; car, aussitôt qu'ils voient la lumière, ils se battent : ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière; dans les volières où on les renferme, ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux; s'il est un coin de gazon vert, ils se battent à qui l'occupera; et, comme s'ils se piquaient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. »

tinus de Milet, un grand poëme épique dont Memnon paraît avoir été la principale figure, l'intérêt neuf et dominant. Il y avait eu, sur ce même sujet, des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Quintus sans doute n'a pas tout dit, et peut-être il n'avait pas tout lu de ces antiques (antiques déjà pour lui) et glorieuses sources; une bibliothèque n'était pas chose facile à former dans ces âges reculés. Quintus a négligé de faire demander par l'Aurore à Jupiter l'immortalité et une seconde jeunesse pour Memnon, tandis qu'Arctinus, on le sait, avait expressément adopté et célébré cette conclusion consolante. Didon, dans cet entretien du premier soir qu'elle a avec Énée et qu'elle prolonge par toutes sortes de questions, ne manque pas, en femme, de demander avec curiosité comment étaient *les armes de ce fils de l'Aurore* quand il vint au secours de Priam. Ces armes de Memnon, qu'on disait fabriquées par Vulcain, paraissent avoir beaucoup frappé les Anciens; il y en avait sans doute, chez les premiers poëtes, une description détaillée comme du bouclier d'Achille, et Quintus ne nous en a rien donné. Voilà des oublis, et qui en font supposer d'autres. Ulysse, l'Ulysse de *l'Odyssée*, dans sa visite aux confins des Enfers, voulant consoler l'ombre d'Achille et lui donner une joie de cœur, lui parle de son fils Néoptolème, de son indomptable vaillance, même de sa précoce sagesse, et il ajoute pour couronner le portrait : « C'est lui que j'ai vu le plus beau

après le divin Memnon. » Cette beauté de Memnon, son courage redoutable, quelques traits aussi de modestie et de sagesse qu'on entrevoit dans cette jeune physionomie et que la tradition lui avait conservés, la rapide et foudroyante destinée de cette dernière grande victime d'Achille, tout cela revit pourtant et se ressaisit assez bien dans un mouvant ensemble, à lire le livre de Quintus; et quand tout autre témoignage a péri, quand il ne reste d'ailleurs qu'un nom harmonieux, quand cette Statue même, qui chantait à l'aurore parce qu'elle était brisée, s'est tue comme tant d'autres choses et a cessé de rendre un son depuis qu'on l'a voulu réparer, c'est au seul Quintus qu'il faut s'adresser si l'on a gardé un peu de la curiosité de Didon, et c'est lui encore qui, avec simplicité, vigueur, et une certaine largeur de grâce découlant des maîtres primitifs, nous tient lieu sur ce point de ce qui n'est plus. Il a surtout excellé, dans ce sujet qui se passe à demi dans l'Olympe, à associer les dieux et déesses aux douleurs, aux affections humaines, et, en nous les montrant émus, à nous intéresser à eux. Il n'a rien d'un poëte mythologique spirituel ou compliqué des derniers âges, rien d'un Ovide ni d'un Néo-Alexandrin, et l'on dirait, à sa bonne foi de narrateur, qu'il appartient en vérité à ces vieux temps où tout cela était une religion. Il est bien homérique par ce caractère encore.

IV. — MORT ET FUNÉRAILLES D'ACHILLE; — JEUX EN SON HONNEUR. — CONSOLATION DE NESTOR A PODALIRE. — DISCOURS PATRIOTIQUE DE DÉIPHOBE : TABLEAU DE FAMILLE DU SOLDAT TROYEN.

J'ai analysé les deux premiers livres de Quintus; mon dessein ne saurait être de faire le même travail sur les douze livres suivants; mais je voudrais rassembler en trois ou quatre groupes encore quelques scènes et quelques tableaux qui donnent idée du genre de talent presque toujours primitif, et pathétique, et naturel, de ce poëte tardif qui n'est qu'une sorte d'historien scrupuleux de l'antique légende. Indépendamment des discussions auxquelles il prête et que je laisse aux érudits, il offre, inventeur ou non, des beautés morales et humaines qu'il suffit de détacher avec fidélité pour les rendre sensibles à tous.

Pour lui, comme pour de plus grands que lui parmi les Anciens, on aura déjà fort avancé la critique de goût, lorsqu'on aura passé sur ces vieux textes une traduction, — mais une traduction sentie, animée, qui soit comme un aimant et qui fasse dresser la lettre morte, qui rende leur mouvement aux images et, s'il se peut, leur frémissement aux harmonieuses syllabes.

Le troisième livre raconte la mort d'Achille, le combat autour de son corps et les funérailles. Chez Quin-

tus on voit Achille tué, non point par Pâris, mais par Apollon seul, qu'il a insulté et bravé. Le dieu invisible, lui lançant un trait du sein d'un nuage, le blesse à la cheville. C'est une manière ingénieuse de louer Achille, même dans sa mort, et de faire entendre qu'un tel homme ne pouvait être atteint par la main et l'arme d'un mortel. Le héros est renversé comme une tour qu'une trombe de vent jette par terre : « Qui donc m'a lancé, s'écrie-t-il, cette odieuse flèche à la dérobée ? qu'il ose venir en face et m'attaquer à découvert, afin que je lui verse le sang et les entrailles d'un coup de ma lance... Qu'il vienne et qu'il se montre, quand même ce serait un dieu... » De ses mains il arrache et rejette au loin la flèche, que recueillent les brises et qu'elles rapportent à Apollon, déjà en route vers l'Olympe. Il s'est relevé dans sa fureur, il ne se retire pas du champ de bataille, il est comparé à un lion blessé qui grince des mâchoires et dont n'osent approcher les chasseurs. Tant que le sang lui bout encore dans le cœur, il a de derniers bonds, et son bras immole plus d'un guerrier : « Mais lorsque ses membres commencèrent à se refroidir et la vie à s'en aller, il s'arrêta appuyé sur sa lance, et tout s'enfuit autour de lui : tant il menaçait encore ! » C'est ainsi qu'il meurt la rage au cœur, la menace à la bouche,

Et ses derniers regards ont vu fuir les *Troyens*.

A la fin, appesanti et glacé dans ses membres puissants, il tombe, il croule comme une montagne.

Le combat, un combat furieux s'engage autour de son corps; Ajax surtout et Ulysse s'y distinguent, et ils sauvent glorieusement les restes du héros.

Ulysse, dans *l'Odyssée*, avant d'arriver à l'île des Phéaciens, lorsqu'il est surpris par une affreuse tempête et qu'il se voit, dans son frêle esquif, près d'être englouti, regrette dans une exclamation magnanime de ne pas être mort au champ d'honneur, de la mort du soldat, le jour où il défendait si intrépidement le corps d'Achille : « Trois et quatre fois heureux, s'écrie-t-il, les Grecs qui périrent alors dans la plaine de Troie, pour la belle cause des Atrides ! Comme j'aurais plutôt dû mourir et subir le destin ce jour-là où les Troyens en foule me faisaient pleuvoir les javelots d'airain autour d'Achille mort ! C'est alors que j'aurais obtenu des funérailles, et que les Grecs auraient mené grande gloire de moi... » Ce jour à jamais glorieux pour Ulysse, on le voit représenté et exprimé dans tous ses détails chez Quintus : on comprend mieux par lui la portée du vœu et du regret d'Ulysse dans Homère.

Ajax pourtant semble encore tenir le premier rôle en cette journée. Les Troyens Énée, Anténor, le Lycien Glaucus, se sont précipités pour arracher le corps d'Achille :

« Mais Ajax pareil aux dieux n'eut garde de le laisser,

mais il l'enjamba rapidement, et de sa longue lance il les repoussait tous loin du mort : eux ne cessaient point de menacer, mais ils se battaient à l'entour en s'élançant de plus en plus les uns sur les autres, comme des abeilles aux longues lèvres qui, autour de leur ruche, volent innombrables pour repousser un homme, et lui, ne se souciant pas de leur assaut, il coupe les rayons colorés de miel ; elles souffrent du jet de la fumée et du fait de l'homme, mais même ainsi elles volent contre lui, et lui n'en a cure, pas même un peu : tel Ajax ne s'inquiétait point du tout de cet essaim d'assaillants.... »

Ce qu'il y a de remarquable dans l'action d'Ulysse ce jour-là, comparée à celle d'Ajax, ce n'est pas d'avoir tué des adversaires en plus grand nombre, et d'avoir paru aussi grandiose et aussi menaçant, mais c'est, tout blessé qu'il était au genou, d'avoir continué de se battre intrépidement et de n'avoir pas lâché pied d'auprès du corps sous une grêle d'airain : c'est là son trait singulier d'honneur.

Le corps d'Achille sauvé et retiré du champ de bataille, on l'emporte dans le camp, et les lamentations commencent, les plus désolées et les plus lugubres. On a celles de tous les Grecs, puis en particulier celles d'Ajax, celles de Phénix, celles d'Agamemnon. C'est une suite de déchirants Myriologues ; chacun tour à tour vient payer son tribut en des termes pathétiques et appropriés à son caractère. Le poëte, qui n'a pas assez de mots pour multiplier les gémissements, trouve une comparaison magnifique pour ex-

primer la lamentation vaste, universelle, qui fait retentir les vaisseaux : « Comme quand des vagues énormes soulevées par la force d'un grand vent se portent de la mer vers les rivages, effrayantes à voir; et de toutes parts, la lame brisant sans cesse, les falaises et les grèves immenses mugissent : tel autour du mort s'élevait le lugubre gémissement des Grecs déplorant sans trève l'intrépide fils de Pélée. »

Ils y seraient encore, et la nuit les y aurait trouvés, si Nestor n'était intervenu avec sa sagesse ordinaire, et ne les avait avertis de modérer leur désespoir. Lui qui vient de perdre son fils, il en a le droit : il leur rappelle qu'ils ont tout le temps le lendemain et les jours suivants de se rassasier de larmes, et qu'il faut rendre au corps les derniers honneurs, le laver du sang qui le souille, et l'exposer sur un lit : « Car il ne convient point d'enlaidir longtemps par l'absence de soins les morts. » Ces Grecs, amoureux de la beauté, ne voulaient que le moins de laideur possible, même dans la mort.

On lave donc le corps d'Achille ; on le revêt de beaux habits teints de la pourpre des mers, que Thétis autrefois lui avait donnés ; on l'expose dans sa tente.

Homère n'a pu nous peindre dans *l'Iliade* les funérailles d'Achille, attendu qu'Achille alors n'était point mort ; mais dans *l'Odyssée*, et comme pour ne point laisser tout à fait absente cette scène finale, si

essentielle, de la destinée de son héros, il a esquissé en traits sublimes ce que furent ces funérailles, ce qu'elles durent être : la fin de *l'Odyssée* répond ainsi à la pensée même de *l'Iliade*, et y concorde par un effet plein de grandeur. C'est lorsque les prétendants ayant été tués en masse par Ulysse, la foule de leurs Ombres, pareille à un troupeau, est conduite aux Enfers par Mercure qui tient en main la verge d'or; le poëte profite de cette descente au pays des Ombres pour nous montrer dans la prairie d'asphodèle l'âme d'Agamemnon qui s'entretient avec celle d'Achille, et qui, par contraste avec sa propre fin misérable, lui dit :

« Heureux fils de Pélée, Achille semblable aux Dieux, qui es mort aux champs de Troie, loin d'Argos ! et autour de toi se faisaient tuer les autres enfants héroïques des Troyens et des Grecs combattant à ton sujet : et toi, dans le tourbillonnement de la poussière, *tu gisais grand de toute ta grandeur, oublieux des rênes des coursiers* [1]. Nous, nous nous battîmes tout le jour, et nous n'aurions jamais cessé le combat, si Jupiter n'y avait mis fin par un ouragan. Mais lorsque nous t'eûmes emporté du champ de bataille vers les vaisseaux, nous te couchâmes sur un lit, après avoir purifié ton beau corps d'eau tiède et de parfums ; et tout autour de toi les Grecs versaient de chaudes larmes et se coupaient la chevelure. Et ta mère sortit de l'onde avec les immortelles déesses marines, au bruit de la nouvelle; un cri immense s'éleva sur l'étendue des flots : le tremblement saisit tous les Grecs, et, s'élançant, ils auraient gagné leurs creux vais-

[1] Ce vers d'Homère, qui représente Achille étendu, est tout composé de dactyles et de grands mots, et donne l'idée d'une longueur immense.

seaux, si un homme ne les avait arrêtés, qui savait les choses d'autrefois et en grand nombre, Nestor, dont précédemment déjà on avait éprouvé l'excellent conseil; c'est lui qui, dans sa sagesse, les harangua et leur dit : « Arrêtez, ô Grecs! « ne fuyez pas, enfants des Achéens ! celle-là, c'est sa mère, « qui, avec les déesses marines, vient au-devant de son en-« fant mort. » Ainsi il parla, et les magnanimes Achéens s'abstinrent de terreur. Tout autour de toi se placèrent les filles du vieillard marin, se débattant d'une manière lamentable, et elles te revêtirent de vêtements immortels, et les neuf Muses toutes ensemble, alternant avec une belle voix, chantaient des chants lugubres : alors tu n'aurais vu aucun des Grecs sans larmes, tant prenait au cœur la Muse mélodieuse !... »

Ce magnifique programme (et que je suis forcé d'abréger encore), primitivement tracé par Homère, Quintus l'a exécuté, à quelques variantes près, dans les IIIe et IVe livres et une partie du Ve; et ce qu'on peut dire à son honneur, c'est qu'il n'est pas resté au-dessous.

A peine le corps d'Achille, splendidement revêtu, est-il exposé dans sa tente[1], que Minerve le prend en pitié, distille sur sa tête l'ambroisie souveraine qui conserve la jeunesse même des morts : « Elle le rendit frais comme la rosée, et semblable à un homme qui respire; elle lui fit, tout mort qu'il était, le froncement de sourcil terrible, tel que, dans son courroux pour son cher Patrocle immolé, il l'avait eu sur

[1] Le mot de *baraque* serait plus exact, mais il a un air trop moderne.

son visage menaçant. » L'éblouissement s'empare des Grecs, qui viennent contempler en foule le héros mort, pareil en tout au héros endormi.

Les captives viennent à leur tour, regrettant du fond du cœur cet Achille qui, terrible à l'ennemi, était doux aux siens et à ceux qui l'entouraient; et Briséis, par-dessus toutes, meurtrissant son beau sein, exhale en paroles touchantes son désespoir : l'abondance de ses larmes, que rien ne peut tarir, et qui mouillent la terre, est comparée « à l'eau d'une source alimentée par de la glace et de la neige qui couvre le front rude d'un rocher, et qui fond à la fois au vent d'orient et sous les traits du soleil. »

A ce concert de clameurs funèbres, les filles de Nérée se mettent en marche, enveloppées de leurs voiles d'un bleu sombre; elles arrivent à la file à travers les mers, pour rendre un douloureux hommage à l'enfant de leur sœur; les Muses, tout attristées, descendent elles-mêmes de l'Hélicon : rien de cela n'est oublié par Quintus, et, au lieu de faire fuir d'abord les Grecs à cette vue, comme l'avait fait Homère, il aime mieux varier l'effet et dire : « Jupiter inspira aux Grecs une grande et intrépide audace, pour qu'ils n'eussent pas même un peu de crainte à l'aspect de cette noble troupe de déesses se mêlant ouvertement à travers l'armée. »

Le discours de consolation qu'adresse la sage Cal-

liope à Thétis a de la beauté ; il rappelle celui de Jupiter à Hercule au X[e] livre de *l'Énéide*, au moment où le jeune guerrier Pallas, si cher à l'hôte céleste d'Évandre, va succomber sous le fer de Turnus. Évidemment le premier type de ces sortes de discours existait chez des poëtes plus anciens, et les poëtes plus récents ne faisaient, en les adaptant à des situations plus ou moins semblables, qu'en refrapper légèrement l'empreinte :

« Cesse tes cris perçants, déesse Thétis, lui disait Calliope à l'âme harmonieuse, et, dans ton égarement pour ton enfant, ne te fâche pas contre le maître des Dieux et des hommes : car les fils mêmes de Jupiter, le tonnant monarque, ont également péri, domptés par une méchante destinée ; et mon fils aussi est mort, tout immortelle que je suis, cet Orphée dont toute forêt suivait les chants, tout rocher hérissé, et les courants des fleuves, et les souffles des vents aigus à l'haleine puissante, et les oiseaux de proie portés sur des ailes rapides ; mais j'ai soutenu ce grand deuil, puisqu'il ne sied point qu'un dieu afflige son cœur par des chagrins misérables et par la douleur. C'est pourquoi, bien que souffrante, apaise ce sanglot pour ton noble fils : car les chantres à jamais chanteront aux habitants de la terre sa gloire et son courage, par ma volonté et par celle des autres filles de Piérie... »

Le soleil se couchait et survenait la nuit au moment où Calliope tenait ce discours à Thétis ; c'était l'heure où les affligés eux-mêmes se reposent et oublient. Les Grecs dans leur accablement s'endormirent par groupes là même, sur les sables, à l'entour du mort ; mais le sommeil ne prit point la déesse

Thétis; elle resta auprès de son enfant avec les immortelles Néréides; et autour d'elles les Muses se répondant, se relayant l'une l'autre, chacune à sa manière, la consolaient à l'envi, pour qu'elle oubliât de gémir.

On voit, par ce soin qu'elles ont de consoler Thétis, combien Achille appartient aux Muses : « Ç'a été apparemment la volonté des Immortels, s'écriait Pindare, de livrer ce grand homme jusque dans sa mort aux hymnes des déesses. »

Le jour suivant, dès l'aurore, on s'occupe du bûcher; on y place le corps d'Achille au milieu de tout ce que la magnificence héroïque peut imaginer de plus honorable et de plus respectueux. Les principales circonstances indiquées par Homère n'ont pas cessé d'être présentes à l'imagination du fidèle Quintus. Tout un jour et toute une nuit, l'Aquilon et le Zéphire excitant la flamme, le bûcher brûle; et quand tout est consumé, quand les ossements du héros sont recueillis dans l'urne d'or apportée par sa mère, on verse dessus, on accumule cette masse de terre encore subsistante, ce grand *tombeau* au pied d'un promontoire avancé, au bord du large Hellespont, pour être à jamais en vue même aux races futures, et qui « s'incline au rivage, disait un autre poëte, afin que le fils de la marine Thétis fût toujours glorifié par les gémissements des flots[1]. »

[1] *Anthologie*, VII, 142.

La fin du IIIe chant est marquée par la consolation de Thétis, à qui Neptune en personne vient promettre que son fils ne restera point avec la foule des morts dans les obscurités funèbres, mais qu'il aura place parmi les Dieux comme Bacchus et comme Hercule; et lui-même, Neptune, lui donne en présent une île du Pont-Euxin qui lui sera consacrée et où le héros sera honoré comme un dieu. Ces paroles soulagent Thétis et la font respirer un peu : on se sépare; les Grecs retournent dans leurs vaisseaux, les Muses remontent vers l'Hélicon, et les Néréides se replongent dans la mer.

La plus grande partie du chant IVe est remplie par la description des jeux que Thétis institue en l'honneur d'Achille. C'est une imitation, un exemple de plus, et fort agréable, de ces jeux funèbres qui ont invariablement leur place dans tous les poëmes épiques, depuis qu'Homère les a si royalement inaugurés en l'honneur de Patrocle. Un sentiment particulier anime la peinture de ces différents exercices chez Quintus : même dans ce qu'ils ont parfois de rude et de dur, on y sent encore circuler l'émulation, la *querelle aimable*, comme il dit, un sentiment civilisé qui est bien grec. C'est ainsi que Nestor, par des paroles de bonne grâce et de paix, obtient, dans la plus grande ardeur de la lutte entre athlètes et au moment où les courages s'exaspèrent, que les héros irrités, ces antagonistes tout dégouttants de sueur et tout courrou-

cés de leur chute, s'embrassent et redeviennent amis. De même, au plus fort du combat du ceste, on sépare les adversaires sanglants, et, après qu'ils sont essuyés, on les ramène en face l'un de l'autre pour qu'ils oublient leur colère d'un moment et qu'ils refassent amitié; et ils obéissent aux bonnes paroles de leurs compagnons : « car aux hommes sensés il y a toujours un esprit de douceur au fond. » A un moment, Thétis est près de sourire malgré elle. Ajax (le grand Ajax, fils de Télamon) se lève, et provoque à plusieurs reprises quiconque voudra lutter, *travailler* à la fois des poings et des pieds avec lui. Personne n'ose entrer en lice, on craindrait d'avoir le visage brisé par cet homme puissant; et Euryale, bien connu par son habileté au pugilat, à qui chacun fait signe, vient confesser ingénûment au milieu de tous qu'il est prêt à attendre de pied ferme tout autre des Grecs qui voudra se présenter, mais qu'il craint le grand Ajax, qui est de beaucoup le plus fort, et qui est homme à le briser, pour peu que la colère s'en mêle : il ne croirait jamais pouvoir s'en retourner sain et sauf dans le camp. Tous éclatent de rire à cet aveu naïf. L'indomptable Ajax s'en réjouit fort dans son cœur; il emporte les deux talents d'argent que Thétis lui donne pour ce prix gagné sans fatigue; mais, en regardant Ajax, elle se souvient de son fils (ils étaient cousins germains et se ressemblaient de taille et de visage), — et le sanglot la ressaisit.

En un mot, quand on a lu ce récit des prix et des jeux chez Quintus, on ne peut sans doute appliquer tout à fait à la peinture ce que l'Ombre d'Agamemnon disait aux Enfers à l'Ombre d'Achille, en parlant des choses mêmes : « Tu as auparavant assisté aux funérailles de bien des héros, lorsqu'un roi ayant péri, les jeunes gens se ceignent la ceinture et que des prix se préparent; mais c'est pour le coup que tu aurais été stupéfait d'admiration, si tu avais vu quels beaux prix proposa pour toi la déesse Thétis aux pieds d'argent : c'est que tu étais bien cher aux Dieux. » Mais en baissant d'un ton, et sans mentir, on pourrait dire encore au héros que s'il avait vu ses propres funérailles et les jeux qu'on y célébra, tels qu'ils sont là racontés, il aurait été content.

Et c'est bien ici le lieu de rappeler ce que Cicéron a dit avec une grâce si judicieuse au commencement de son second traité de l'*Orateur :* il y a des places, même en poésie, après la première; il est honorable, tout en ayant celle-ci en vue et en idée, de s'arrêter à la seconde ou à la troisième. Toute la part n'est pas pour le seul Homère, ni pour Archiloque, ni pour Sophocle, ni pour Pindare, ces princes de leur genre; il en reste encore pour leurs seconds, et même pour ceux qui seraient au-dessous de leurs seconds. On admire les œuvres du premier ordre, on approuve ce qui vient après. Dans ces nobles études de la poésie,

de l'art et de l'éloquence, c'est être déjà grand que de s'approcher du très-grand.

J'ai hâte, toutefois, d'en revenir aux parties réellement supérieures et excellentes de cette Épopée de Quintus, à celles qui n'ont pas besoin de tant de précautions pour être goûtées. Je passerai donc, sans m'y amuser, la querelle d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille. Non qu'il n'y ait chez Quintus des discours très-remarquables et très-naturels qu'on pourrait comparer sans désavantage à ceux que l'ingénieux Ovide a mis dans la bouche des mêmes héros [1]. Ulysse, après le suicide d'Ajax, et pour s'en excuser aux yeux des Grecs (car il peut leur en paraître un peu responsable), a de plus, chez notre auteur, des paroles aussi sensées qu'habiles, et qui expriment encore d'une manière heureuse ce sentiment tout grec d'une émulation sans envie : « Je n'avais point pensé, dit-il, que, dans l'excès de sa douleur, il s'emporterait à ce point, puisque je ne combattais ni pour une épouse, ni pour la patrie, ni pour la fortune et pour les biens; mais, à moi, la querelle ici n'était que pour la vertu [2], au sujet de laquelle le combat est toujours agréable aux hommes d'un esprit bien fait :

[1] Les discours d'Ajax et d'Ulysse en cette lutte mémorable étaient un sujet souvent traité dans les écoles des rhéteurs : Ovide y aurait eu le prix. Chez Quintus ces discours n'ont rien qui sente l'école.

[2] La *vertu* comme l'entendaient les Grecs, dans le sens d'honneur, de gloire, tout ce qu'il y a de noble et d'orné dans l'homme et dans la vie.

lui, tout généreux qu'il était, il a fléchi sous la fatalité d'un génie funeste... » Mais, encore une fois, laissons ces parties plus connues à l'avance et plus aisées à prévoir; nous en avons de plus neuves et de tout à fait belles et émouvantes qui nous réclament.

Le VI[e] livre est un des plus faibles de l'ouvrage; un nouveau guerrier, descendant d'Hercule, Eurypyle, est venu au secours des Troyens, et il engage un combat qui ressemble à tous les combats. Mais le VII[e] livre se relève, et, dès le début, il nous offre une scène d'un pathétique attendrissant.

Dans le combat de la veille, Machaon, le fils d'Esculape, le frère de Podalire, et, comme celui-ci, l'un des savants chirurgiens des Grecs, est tombé sous les coups d'Eurypyle : on lui rend dès l'aurore les derniers devoirs, on lui fait un tombeau, et la bataille acharnée recommence :

« Mais (de l'autre côté) sans cesser un instant, à jeun de toute nourriture, dans la poussière gisait en proie au gémissement Podalire, et il ne quittait pas le tombeau de son frère; il agitait dans son esprit de se détruire impitoyablement de ses propres mains, et tantôt il saisissait son épée, tantôt il cherchait un poison funeste : autour de lui le retenaient ses compagnons en le consolant de leur mieux. Mais il ne diminuait rien de son amertume, et certainement il se serait détruit de ses propres mains sur le tombeau tout récent de son généreux frère, si le fils de Nélée (Nestor) ne l'avait entendu, et il en eut pitié le voyant si affreusement brisé : il le trouva en effet tantôt se jetant à corps perdu autour du monument

arrosé de larmes, et tantôt versant sur sa tête la poussière, et se frappant la poitrine de ses mains vigoureuses, et appelant son frère par son nom : autour de leur maître gémissaient les serviteurs avec les compagnons d'armes : une profonde désolation les tenait tous. Et lui, Nestor, adressa à l'affligé ces paroles *de miel :...* »

Elles sont bien *de miel* en effet; nulle part mieux que dans le discours qui suit, on ne reconnaît l'éloquence douce et persuasive autant qu'élevée de l'homérique Nestor. C'est le langage du sage qui lui-même a souffert, et qui a le droit comme aussi le secret de consoler; il y a véritablement de l'efficace dans ces paroles :

« Abstiens-toi de ces affreux sanglots et de ce deuil funeste, ô mon enfant ! car il ne sied pas à un mortel né tant soit peu sage de se lamenter comme une femme en se roulant à terre près de celui qui n'est plus, car tu ne le ressusciteras plus à la lumière, parce que son âme s'est envolée invisible dans l'air, et que, d'autre part, le feu dévorant a consumé son corps, et que la terre a reçu ses ossements : *il a péri, tout comme il a fleuri.* Supporte donc cette ineffable douleur, comme moi-même quand j'eus perdu par le fer ennemi mon enfant (Antiloque), qui ne valait pas moins que Machaon, bien orné qu'il était du talent du javelot comme des dons de la sagesse. Et pas un autre des jeunes garçons n'aimait son père comme lui il m'aimait, et c'est à cause de moi qu'il a péri dans son ardeur de sauver son père. Mais tout de même, dès le lendemain, j'ai eu le courage de prendre de la nourriture, et, vivant, de revoir encore l'aurore, sachant bien que nous tous allons, pauvres hommes, par le même chemin de Pluton, et que sur notre tête à tous est suspendu l'arrêt du Destin inévitable : et il convient, étant

mortel, de supporter tout ce que Dieu nous donne de salutaire et de douloureux. »

« Ainsi parla-t-il ; et Podalire, tout affligé, lui répondait, et (tout en lui parlant) les larmes de douleur bouillonnaient encore de ses yeux et mouillaient sa barbe brillante... »

Dans les paroles de Podalire, comme dans toute son attitude, on a l'expression la plus sentie et l'effusion la plus vraie de la douleur : c'est qu'il a perdu un frère, mais un frère qui lui était plus que cela encore, et qui lui avait été en même temps un père :

« O père, dit-il à Nestor, c'est une douleur irrésistible qui accable et dompte mon cœur pour un si sage frère qui m'a nourri, — le père qui m'avait engendré s'en étant allé au ciel, — qui m'a élevé comme son fils dans ses bras, et qui m'a appris de toute son âme les remèdes des maladies ; usant d'une même table et d'une même couche, nous prenions plaisir à jouir des biens communs. Aussi une douleur inoubliable s'est-elle emparée de moi, et, lui mort, je ne désire plus voir la belle lumière. »

« Ainsi parla-t-il, et le vieillard répliqua à l'affligé :... »

Nestor a l'abondance des mots et n'a jamais aisément fini; mais s'il ne tarit pas, c'est aussi qu'il connaît les sources inépuisables. Il va paraphraser admirablement le *Levius fit patientia* d'Horace et des devanciers d'Horace, ces maximes pratiques qu'on ne peut que redire avec un accent plus ou moins nouveau, et qui sont celles de l'humaine sagesse, depuis et avant Job et Salomon jusqu'à Fénelon et Ducis :

« *C'est*, dit-il, *un malheur commun que Dieu a infligé à*

tous les hommes d'être plus ou moins orphelins, et la terre nous recevra, nous tous aussi à notre tour, n'ayant pas accompli la même route dans la vie ni telle que chacun la désire, parce que là-haut gisent dans les genoux des Dieux les biens et les maux par milliers, mêlés tous en un seul monceau ; et aucun des Immortels n'y voit clair, mais ils y sont invisibles, couverts d'un brouillard impénétrable. Seul le Destin y met les mains, et, sans voir, les jette de l'Olympe sur la terre : ils sont portés en tous sens çà et là comme sur l'aile du vent ; et mainte fois à l'homme de bien est versé un grand malheur, tandis que la félicité va tomber sur une tête misérable... non point à dessein ; car la vie est aveugle aux hommes. C'est pourquoi elle ne marche point d'un pas sûr, mais elle va de faux pas en faux pas ; sa trace bigarrée se tourne tantôt vers la calamité lamentable, et tantôt derechef vers le bonheur ; et aucun des hommes n'a été complétement fortuné du commencement jusqu'à la fin : chacun a ses rencontres diverses. Vivant si peu, il ne sied point de vivre dans les douleurs... Espère donc toujours le mieux, et n'aie point ton cœur à la merci de la tristesse ; car c'est un bruit qui a cours parmi les hommes, que celui qui est bon va dans le Ciel indestructible, et le méchant dans les odieuses ténèbres. Ton frère avait pour lui deux choses : il était doux comme le miel aux humains, et de plus enfant d'un Immortel. Je pense donc qu'il est monté parmi la race des Dieux par l'intervention de son père. »

« Ayant ainsi parlé, il le levait de terre malgré sa résistance, le consolant de ses paroles, et il l'emmenait loin du triste tombeau, lui toutefois *se retournant souvent* et poussant encore de lugubres soupirs ; et ils allèrent aux vaisseaux. Mais les autres Grecs et les Troyens se remettaient à combattre avec acharnement... »

Se retournant souvent, le mot et le mouvement est d'Homère lorsque Andromaque, dans cet admirable

adieu, se sépare d'Hector qui sort des murs pour aller au combat, et qu'elle rentre dans sa maison en pleurant et en tournant fréquemment la tête. Mais si c'est là un souvenir d'Homère, que ce souvenir est naturel et bien placé! et quel bon et simple usage en a su faire le disciple poëte !

J'ai tenu à présenter le tableau dans toute sa suite, l'abandon et la naïveté de douleur du jeune homme, l'insinuation douce et grave du vieillard. Les lieux communs de Nestor ont cessé ici d'être des lieux communs; ils ont un à-propos pénétrant. *Il a péri tout comme il a fleuri*, se peut-il un mot qui exprime la rigueur fatale avec une tristesse plus tendre? On aura remarqué qu'à un endroit il parle du Destin de manière à ôter presque tout à l'idée de Providence; et vers la fin, au contraire, il a une lueur presque chrétienne d'immortalité et de rémunération suprême. Ce ne sont pas précisément des contradictions; il assemble et présente tour à tour les motifs divers de consolation, les raisons plausibles : il ne faut pas trop presser la théologie du vieillard de Pylos. Il donne aux maximes de l'antique sagesse toute leur facilité flottante pour en mieux entourer, comme dans les plis de son manteau, ce jeune homme si affligé.

Il n'est pas exact de dire qu'à mesure qu'on avance dans le poëme de Quintus le talent diminue, et que les derniers livres de l'ouvrage valent moins que les

premiers. Les événements varient, les figures et les épisodes se succèdent. A un endroit (livre IX[e]), on rencontre un Déiphobe héroïque et tout à fait digne de son ami Énée, — d'Enée au second livre de *l'Énéide*. Hector ayant disparu et la nécessité pressant, chacun de ceux qui n'étaient d'abord qu'au second plan passe ainsi au premier et se montre héros à son tour; Jupiter les suscite l'un après l'autre, et leur donne à chacun comme une parcelle de l'âme d'Hector. C'est ce que, dans un style moins épique, on a appelé en d'autres temps *la monnaie de M. de Turenne*. Déiphobe est un des beaux jetons de cette *monnaie d'Hector*. Le fils d'Achille, Néoptolème, est apparu à la tête de l'armée des Grecs; revêtu des armes de son père, il renouvelle ses exploits : l'étonnement et l'épouvante s'emparent des Troyens. Mais le poëte fait ainsi parler celui qui, cette fois, va leur rendre courage encore et constance. Je donne ce discours à la Tyrtée, avec les diverses scènes patriotiques qui en sont l'effet et qui en achèvent la physionomie :

« Alors, ou quelqu'un des Dieux jeta l'audace dans l'âme de Déiphobe et le rendit tout à fait intrépide, ou même ce fut son propre cœur qui l'excita vers la mêlée, pour repousser de sa patrie par la lance l'armée cruelle des ennemis ; et il adressa aux Troyens ce généreux discours :

« O amis, allons, allons, mettez dans votre poitrine un cœur martial en vous souvenant de tous les maux qu'une funeste issue de la guerre apporte aux hommes pris à la pointe

de la lance : car ce n'est plus seulement ici la lutte pour Alexandre et Hélène, il s'agit de notre ville et de nous, de nos femmes, de nos chers enfants et de nos parents vénérables, de tout ce qui fait l'opulence et la joie, et de cette terre aimable et chérie : puisse-t-elle me recouvrir, tombé mort dans la mêlée, avant que je voie ma patrie sous la lance des ennemis ! car je ne crois pas qu'il y ait de pire calamité pour les hommes sujets à tant de maux. Chassant donc toute crainte qui glace, fortifiez-vous tous autour de moi pour la rude bataille : car ce n'est plus Achille qui se battra contre nous, puisque le bûcher l'a dévoré. – Mais il y a quelque autre Grec qui a réveillé l'armée, et il ressemble en tout à Achille. — Et quand cela serait, il ne nous faut trembler ni devant lui ni devant aucun autre Grec, puisque nous combattons pour la patrie. C'est pourquoi ne fuyons point le labeur de Mars, quoique nous en ayons bien souffert jusqu'ici. Ou bien ne savez-vous pas encore qu'aux hommes qui sont dans la peine, apres la fatigue vient la réjouissance et la prospérité, et que des vents funestes et de l'effrayant orage Jupiter sait tirer aux humains, à travers l'air, un jour plein de sérénité, et que de la maladie pernicieuse sort la force, et du combat la paix? Toutes ces choses, avec le temps, passent en s'échangeant tour à tour. »

« Ainsi parla-t-il; et eux, enflammés d'ardeur pour l'œuvre de Mars, ils s'apprêtèrent précipitamment. Ce n'était par toute la ville que bruit et fracas des jeunes hommes prenant le casque pour le labeur douloureux. Ici, une épouse tremblante déposait une masse d'armures, en pleurant, devant celui qui allait partir; là, de tout petits enfants, se pressant autour de leur père, apportaient toutes les armes; et lui, tantôt il s'affligeait de leur douleur, tantôt il souriait de nouveau dans sa fierté de père, et son cœur se sentait plus puissamment excité à combattre et pour ses enfants et pour lui-même. A un autre, un vieillard à son tour, de ses mains expérimentées, attachait autour des membres ce qui devait

les protéger dans le choc, exhortant fort son cher fils à ne le céder à aucun en vaillance, et il montrait à son enfant sa poitrine meurtrie et portant les marques nombreuses des vieilles guerres. »

Ce n'est pas là du Silius Italicus ni du Stace (quoique Stace ne soit nullement à mépriser), je veux dire que ce n'est pas là de l'imitation curieuse et forcée des classiques, et qui porte avant tout sur la forme. Quintus, en ayant son modèle, Homère, semble s'inspirer aussi d'une vérité directe et d'une observation habituelle, non puisée dans un livre. C'est qu'Homère est aussi peu un livre que possible. Homère est tellement naturel, que l'imiter sincèrement, cela mène à imiter encore la nature. Il ne manque à de tels tableaux de Quintus que d'avoir été tracés par quelque poëte latin, pour être connus de tous et célèbres.

Encore deux épisodes, deux suites de récits remarquables que je veux détacher pour faire aimer son genre de mérite, et j'ai fini.

V. BLESSURE ET MORT DE PARIS; — HAINE ET AMOUR D'ŒNONE. — HÉLÈNE RETROUVÉE ET PARDONNÉE PAR MÉNÉLAS.

Au livre Xe de Quintus, le cours du récit amène un développement et un conflit de passions qui peuvent intéresser encore aujourd'hui, parce qu'ils tiennent à des sentiments éternels du cœur et parce que le poëte, dans sa peinture, a été d'une énergique simplicité.

Philoctète, armé du carquois et de l'arc d'Hercule, fait des ravages dans les rangs des Troyens; Pâris, l'habile archer, se porte à sa rencontre, mais son heure fatale est venue. Son premier trait a manqué Philoctète, qui ne lui donne pas le temps d'en décocher un second : blessé, labouré d'abord à la main par une flèche du compagnon d'Hercule, Pâris en reçoit presque aussitôt une autre vers la hanche. Il se retire du combat dans d'atroces douleurs. Les médecins l'entourent sans le soulager. La nuit arrivant, il ne ferme point la paupière jusqu'au jour : « car personne, malgré toute l'envie de le secourir, n'en avait le pouvoir par aucune sorte de remèdes, puisqu'il était dans sa destinée d'éviter la mort et les Parques des mains de la seule Œnone, si elle le voulait. » Œnone, c'était la première femme de Pâris, sa femme légitime, celle qu'il avait délaissée pour Hélène. Pâris, pressé par la douleur, n'hésite pas : « Obéissant aux oracles, il se rendait auprès d'elle, bien qu'à contre-cœur; une nécessité funeste le ramenait sous les yeux de celle qu'il avait épousée jeune fille : (pendant qu'il y allait) des oiseaux sinistres venant à sa rencontre criaient, les uns au-dessus de sa tête, et d'autres en s'élançant à sa gauche : lui, tantôt il s'effrayait à cette vue, tantôt il espérait que leur vol ne signifiait rien; mais eux lui montraient une fin affreuse au milieu des douleurs. » Ainsi battu de présages, il arrive chez Œnone : les suivantes accourues en foule sont

interdites en le voyant, Œnone elle-même n'en peut croire ses yeux. Il se jette aux pieds de sa femme, et comme un malade que la fièvre dévore et dont l'âme débile erre sur les lèvres arides implorant un peu d'eau pour subsister, ainsi haletant, respirant à peine, il lui dit ces paroles :

« O femme respectable, si brisé que tu me voies, ne m'aie point en haine de ce que je t'ai autrefois laissée veuve dans ta maison, sans pourtant le vouloir : ce sont les Sorts inévitables qui me conduisaient vers Hélène. Ah! plût aux Dieux qu'avant de connaître sa couche, j'eusse perdu la vie en mourant entre tes bras! Mais allons, pour l'amour des Dieux qui règnent dans l'Olympe, au nom de ta couche et de ton amitié de jeune fille, prends une âme clémente et viens en aide à ma douleur atroce, en appliquant sur la plaie qui me dévore les remèdes salutaires, dont il est dit qu'ils repousseront les souffrances de ma vie si tu le veux ; car il est au pouvoir de ton cœur de me sauver des horreurs de la mort, ou non. Mais aie pitié au plus vite, et guéris-moi de la force des flèches mortelles, tandis qu'il y a encore de la vigueur en moi et que mes membres fleurissent (*Pâris, même blessé à mort, pense encore à la beauté*) : ne va point, par ressentiment d'une triste jalousie, me laisser pourtant périr d'un destin cruel, ainsi tombé à tes pieds. Tu feras chose agréable aux Prières qui elles-mêmes sont filles du tonnant Jupiter, et qui, gardant rancune aux hommes superbes, dirigent ensuite sur eux la Furie vengeresse avec son fiel. Mais toi, ô femme auguste, hâte-toi d'éloigner les mauvaises Parques, quand même j'aurais un peu péché par imprudence. »

« Ainsi parla-t-il, mais il ne persuada point son cœur sombre... »

Elle ne se contente pas de le repousser, elle l'in-

sulte et lui fend le cœur à plaisir par des ironies sanglantes. Tout le discours d'OEnone n'est que le commentaire de ce mot d'Hermione chez Racine :

Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.

C'est que son amour, à elle, n'est pas éteint, il n'est qu'offusqué par la jalousie : on ne parle pas comme elle le fait là, quand au fond on n'aime pas encore :

« Pourquoi, lui dit-elle, m'es-tu venu en face, devant celle qu'auparavant tu as délaissée tout en pleurs et en cris dans la maison, pour la désastreuse fille de Tyndare? Va-t'en dormir près d'elle et te gaudir dans ta joie, puisqu'elle est si supérieure à l'épouse de ta jeunesse : car on dit qu'elle, elle a don de ne pas vieillir. Va vite embrasser ses genoux, et ne me viens pas cependant tout en larmes débiter des paroles de pitié et de douleur; car plût aux Dieux qu'il y eût dans mon cœur la puissance d'une bête féroce pour déchirer tes chairs, et ensuite laper ton sang, et te rendre tout ce que tu m'as fait de malheurs en te livrant à tes démences! Cruel, où donc est maintenant ta Cythérée à la belle couronne? où est le vigilant Jupiter qui met en oubli son gendre? les voilà tes sauveurs. Mais va-t'en loin de ma maison, toi le fléau et des Dieux et des hommes; car c'est à cause de toi, ô homme coupable, que le deuil a pris jusqu'aux Immortels, les uns pour leurs petits-fils, les autres pour leurs fils périssants. Encore une fois, sors-moi d'ici et va-t'en trouver Hélène; c'est près de son lit qu'il te faut jour et nuit roucouler, le cœur tout percé de douleur, jusqu'à ce qu'elle te guérisse des poignantes amertumes. »

« Ayant ainsi parlé, elle le renvoya sanglotant de sa maison, l'insensée! elle ne voyait pas son destin; car, lui mort,

les Parques n'allaient pas tarder à la poursuivre elle-même : ainsi l'avait tramé la destinée de Jupiter. »

Pâris, chassé, se traine en boitant sur les sommets hérissés de l'Ida, où la vie enfin l'abandonne, et Hélène ne le vit pas à son retour : « Autour de lui les Nymphes (des montagnes) poussaient de grands cris perçants, parce qu'elles se souvenaient sans doute encore de ce qu'il avait fréquenté leurs groupes dans son enfance : et avec elles les pâtres rapides, les bouviers agrestes se lamentaient, la douleur dans l'âme ; on entendait gémir les vallons. » L'ancien berger de l'Ida reparaît de la sorte dans Pâris mourant : condamné de tous, il va expirer parmi les amis de sa jeunesse et les témoins de sa première innocence ; il les retrouve fidèles.

Hécube cependant est informée de la mort de son fils ; et le poëte, en nous peignant la forme et la variété de sa douleur, fait preuve d'une grande connaissance du cœur humain, du cœur d'une femme encore, mais d'une mère. Cette mère, en effet, va excuser son fils, quelles qu'aient été ses fautes ; que dis-je? elle va le justifier tout à fait. Elle déclare qu'après Hector, c'est lui qui valait le mieux de tous ses enfants, et quand elle dit *après* Hector, il n'est pas sûr qu'elle ne pense pas tout bas, *avant* Hector ; les mères ont parfois un faible singulier pour ceux de leurs enfants qui sont les aimables fléaux des familles. Cet homme que personne, ce semble, ne de-

vrait regretter, ce *Pâris de malheur*, brise donc en mourant le cœur de sa mère, qui s'écrie, à cette nouvelle que lui apporte un bouvier de l'Ida :

« Tu es perdu pour moi, cher enfant, et tu m'as laissé deuil sur deuil à jamais inconsolable, parce que tu étais bien supérieur à tous mes autres enfants après Hector : c'est pourquoi, malheureuse, je te pleurerai tant que le cœur me battra dans la poitrine ; car ce n'est pas sans la volonté des Dieux que nous souffrons tout cela, mais quelque fatalité nous a tramé tant de fléaux... » Et elle déplore l'avenir prochain qu'elle entrevoit, la ville prise et brûlée, ses fils tués, ses brus et ses filles entraînées avec les autres Troyennes et avec leurs petits enfants sous la loi de la guerre.

Pendant qu'elle gémit ainsi et pousse des cris perçants, « son époux (Priam) n'avait rien entendu ; mais il était assis au tombeau d'Hector, versant des larmes parce que c'était un héros et qu'il défendait la patrie par sa lance : c'est au sujet de celui-là que, s'affligeant dans son cœur sage, il n'avait rien appris, rien entendu. » Rôle du père, rôle de la mère, caractère naturel de tous les deux ; Priam tout au deuil du fort et du brave, la mère au désespoir pour le plus beau et le plus *gâté* de ses enfants, tout cela est bien observé et pris au cœur de la nature.

Quant à Hélène, elle pousse aussi des cris, des sanglots continuels ; mais autre chose est ce qu'elle dit

tout haut en pleurant à grand fracas parmi les Troyens, autre chose ce qu'elle agite dans son cœur. Ce qui l'occupe, c'est l'avenir funeste qui lui est réservé : elle ne voit pour elle aucune chance, aucune voie de salut, objet qu'elle est de haine pour tous : « Je ne sais, se disait-elle, comment échapper ; car si je fuis dans l'armée des Grecs, à l'instant ils maltraiteront mon corps ; et si je reste, les Troyennes et les Troyens tout à l'entour me déchireront bientôt à l'envi, et la terre ne cachera pas mon cadavre, mais les chiens et les races rapides des oiseaux de proie me dévoreront : que ne suis-je morte avant de voir ces malheurs !... » Ainsi parlait-elle, moins en pleurant son époux qu'en se lamentant au souvenir de son propre crime ; et, tout autour d'elle, les Troyennes, en ayant l'air de gémir sur Pâris, avaient aussi d'autres pensées dans leur cœur, les unes se souvenant de leurs parents, les autres de leurs maris, celles-ci de leurs enfants, celles-là de leurs illustres frères.

Enfin, sous prétexte de pleurer le mort, chacun pleure sur soi et pense à ses propres malheurs, dont cet homme fatal a été la cause. Il n'y a que sa mère qui le pleure pour lui seul, sa mère... et une autre femme encore, qui le regrette plus que sa mère, puisqu'elle va mourir avec lui, et c'est celle qui vient de le tuer, de refuser de le guérir ! Ceci est de la grande et vraie passion, de la pure et sincère nature ; je donne tout ce morceau, admirable selon moi, et le

plus beau du livre de Quintus, sans rien interrompre :

« Seule l'illustre Œnone se déchirait du fond de l'âme; mais ce n'est point parmi les Troyennes qu'elle poussait des cris de douleur, mais au loin dans ses appartements elle gisait, poussant des soupirs profonds sur la couche de son ancien mari. Telle que dans les bois, sur les hautes montagnes, une neige glacée qui blanchit les nombreux vallons... (*il y a ici quelque lacune dans le texte*)..., c'est ainsi que dans son horrible souffrance elle se fondait au souvenir de l'époux de sa jeunesse; et en gémissant cruellement elle se dit à elle-même :

« Malheur à moi, malheur! fi de l'odieuse vie, moi qui aimais tant mon époux au mauvais sort, *avec lequel j'espérais, usée par la vieillesse, atteindre au seuil honorable de l'existence dans un perpétuel accord de sentiments!* mais les Dieux se sont jetés de l'autre côté. Plût au Ciel que les Parques noires m'eussent autrefois enlevée lorsque j'allais être séparée d'Alexandre! Mais quoiqu'il m'ait délaissée vivant, j'aurai le courage d'une grande chose, de mourir autour de lui, puisqu'il n'y a plus pour moi de plaisir à voir la lumière. »

« Ayant ainsi parlé, des larmes pitoyables coulèrent de ses paupières, et, se souvenant de son époux qui venait de consommer son destin, comme une cire au feu elle fondait en secret, — car elle craignait son père et ses suivantes au beau voile, — jusqu'à ce que la nuit se répandit du vaste Océan sur la terre divine, apportant la délivrance de la fatigue aux humains; et alors, pendant que son père et les serviteurs étaient endormis dans les appartements, ayant poussé de toute sa force les grandes portes du palais, elle bondit dehors comme une tempête : ses membres rapides la portèrent. Comme quand, à travers les montagnes, le cœur pousse une génisse grandement enamourée d'un taureau à se porter de ses pieds légers précipitamment, et dans l'ardeur de son désir

elle ne craint point le bouvier, mais un mouvement indomptable l'entraîne pour voir si elle n'apercevra point dans les bois le taureau ami; c'est ainsi que, courant rapidement, elle (Œnone) accomplissait de longues routes, désireuse de monter vite sur le bûcher funèbre : et ses genoux ne se fatiguèrent point sous elle; plus elle allait, plus ses pieds la portaient légère : car la Parque funeste et Cypris la pressaient également. Elle n'avait aucune peur des bêtes fauves qu'on rencontre de nuit, elle qui s'en effrayait fort auparavant; tous les rochers des montagnes hérissées et les escarpements étaient foulés par elle, tous les ravins étaient franchis. Sans doute la regardant de là-haut, la divine Lune, se souvenant dans son cœur de l'incomparable Endymion, avait grand'pitié de la voir ainsi éperdue, et, brillant sur sa tête de la plus claire lumière, elle lui montrait ses longs chemins. Elle arriva, à force d'aller à travers la montagne, là où les autres Nymphes aussi poussaient des cris de douleur autour du bûcher d'Alexandre; un feu puissant l'entourait encore, parce que les pâtres, se donnant rendez-vous de tous les côtés de la montagne, amoncelaient un bois immense (pour faire honneur à la fois à leur compagnon et à leur maître), pleurant avec lamentations tout à l'entour. Mais elle, dès qu'elle le vit, elle ne sanglota point à grand éclat, bien que si affligée; mais s'étant caché le beau visage avec son voile, elle sauta aussitôt sur le bûcher, et elle excita un immense sanglot (des assistants), et elle était brûlée à côté de son époux. Les Nymphes à l'envi, dans leurs groupes divers, furent saisies d'admiration lorsqu'elles la virent blottie tout près de son mari, et chacune tenait dans son cœur de tels discours : « Vraiment ce Pâris était bien un homme de malheur, qui a délaissé l'épouse de sa jeunesse, si sage et respectable, et qui est allé prendre une femme folle, qui a été son fléau à lui-même, aux Troyens et à la ville; insensé! il n'a eu aucun égard pour le cœur de sa vertueuse compagne qu'il a brisée, elle qui cependant l'aimait plus que la

lumière du soleil, quoiqu'il eût mis en lui la haine à la place de l'amour. »

« Ainsi se disait tout bas chacune des Nymphes : et eux au milieu du bûcher en flammes étaient brûlés, oublieux de la clarté de l'aurore. Les bouviers et pasteurs demeuraient dans l'étonnement, comme autrefois les Grecs admirant Évadné quand elle se jeta pour mourir sur le corps de Capanée, son époux, foudroyé par Jupiter ; mais lorsque le jet dévorant du feu les eut consumés tous les deux, Œnone et Pâris, et qu'il les eût confondus dans une seule cendre, alors ils éteignirent le bûcher avec du vin, et ils mirent leurs ossements dans un cratère d'or, et ils leur firent en toute hâte à l'entour un monument : ils placèrent au-dessus deux *colonnes qui sont tournées l'une d'un côté, l'autre de l'autre.* »

C'est-à-dire *dos à dos*, en signe de séparation dernière. — Ce vers pittoresque, cette vue lointaine du monument termine le tableau et clôt en même temps le livre X^e^. Il me semble qu'il ne se peut rencontrer, dans un récit épique, de scène plus profondément naturelle et plus moralement émouvante. Et pour ceux qui croiraient que la tradition en fournissait nécessairement la matière et le ton à Quintus, et que son talent n'a pas eu à s'y employer, qu'on lise un autre poëte de grand et prodigieux talent, et des plus distingués assurément après les premiers, Ovide, parlant de la même Œnone, la faisant écrire et s'adresser à Pâris dans une héroïde connue : que d'esprit, mais que de faux goût ! quelle mythologie refroidissante ! Œnone, chez Ovide, est la fille d'une Nymphe ; elle

a été courtisée, dit-elle, des Satyres et de Pan; elle a été aimée d'Apollon dans sa première fleur, et c'est à ce prix qu'elle a obtenu de lui le don de guérir. Elle rappelle à Pâris les chiffres qu'ils gravaient ensemble sur les hêtres de l'Ida; surtout il y a un certain peuplier où Pâris a écrit son serment d'éternelle constance : « Quand Pâris pourra vivre sans Œnone, on verra le Xanthe remonter vers sa source. » C'est comme dans *l'Astrée* de d'Urfé, c'est comme dans Quinault. Et cela, au lieu de ce vœu simple, de cette belle et pure image de la concorde et de la félicité domestique régnant depuis le premier jour jusqu'à la vieillesse entre deux époux, comme on la voit exprimée par Œnone chez Quintus, et comme elle l'est par Ulysse et par Pénélope dans Homère ! Non : quels qu'aient été les prédécesseurs de notre poëte et les sources auxquelles il a puisé, il avait certes un grand talent celui qui, à une époque de décadence, savait ainsi choisir, élaguer les circonstances frivoles et vaines, et rendre ou conserver à ses récits un cachet de réalité qui les fait paraître intéressants encore aujourd'hui et si émouvants par endroits.

Et la belle Hélène, comme on la connait bien après l'avoir retrouvée chez Quintus! Chez Homère, il lui manquait encore quelque chose. Homère nous l'a représentée parmi les Troyens dans tout l'éclat de sa beauté, et par sa seule vue se faisant pardonner d'eux les maux mêmes qu'elle leur cause : « Il n'y a pas

de quoi blâmer, se disent entre eux les vieillards en la voyant, que les Troyens et les Grecs souffrent longtemps des maux pour une telle femme. » Voilà ce que disent les Troyens avant la mort d'Hector. Puis, dans *l'Odyssée*, Télémaque allant à la recherche de son père la trouve à Lacédémone, auprès de Ménélas, toujours belle, s'accusant elle-même, florissante d'ailleurs et honorée. Mais que s'est-il passé dans l'intervalle? Que le moment a été dur et périlleux pour elle, lorsqu'elle a été reconquise par le fer dans le sac de Troie! Virgile, au second livre de *l'Énéide*, nous l'a montrée se réfugiant, au fond du sanctuaire, à l'autel de Vesta ; Énée, qui l'aperçoit à la clarté de l'incendie, est tenté, dans un mouvement de vengeance peu digne de lui, et que Vénus en personne lui reproche aussitôt, de venger sur elle les malheurs de sa patrie et de la percer de son épée. Il y a cependant quelque chose qui nous intéresse plus que la rencontre fortuite d'Hélène par Énée, c'est sa rencontre inévitable et sa reprise par Ménélas. Or nous avons toutes ces scènes décrites avec détail et vérité par Quintus (livres XIII et XIV).

Dans cette nuit sanglante, Ménélas, à peine sorti du cheval de bois et respirant la vengeance, s'attache à Déiphobe, qui était devenu le troisième mari d'Hélène et avait succédé à Pâris. Il le tue avec délices et en l'insultant, et avec lui quantité de Troyens. A la fin il aperçoit Hélène elle-même dans le fond de

la maison, tout effrayée et craignant la menace de son premier époux :

« A sa vue, il agitait de la tuer par jalousie de cœur, si l'aimable Aphrodite n'avait arrêté sa violence, laquelle fit tomber de ses mains l'épée et retint son élan ; car elle repoussa loin de lui la jalousie sombre, et lui fit naître l'agréable désir au fond de l'âme et dans les yeux. Il fut pris d'un éblouissement inattendu, et, ayant vu cette beauté glorieuse, il n'eut plus la force de lui porter l'épée sur la gorge ; mais il s'arrêta immobile, comme dans une montagne boisée un arbre sec, que ni les tempêtes rapides de Borée n'ébranlent en s'élançant, ni celles du vent du midi : c'est ainsi qu'interdit il demeura longtemps ; sa vaillance fut brisée en voyant son épouse : il oublia tout d'un coup tout ce qu'elle avait commis de crimes dans la couche nuptiale ; car la déesse Cypris amoindrissait tout, elle qui dompte la pensée de tous les Immortels et des hommes. »

Mais, par une réflexion rapide et naturelle, Ménélas, tout en se sentant désarmé et vaincu au dedans, croit qu'il est bon de paraître toujours furieux, afin de calmer les autres et de les obliger à être plus modérés que lui. Il continue donc de marcher sur Hélène le sabre levé, et c'est Agamemnon alors qui retient son frère, lequel au fond ne demandait pas mieux :

« Retiens-toi donc dans ta colère, lui dit-il, ô Ménélas ! car il ne sied pas de tuer ton épouse légitime, pour laquelle nous avons tant souffert en faisant le malheur de Priam ; ce n'est pas Hélène qui est la cause de tout, comme tu le penses, mais c'est Pâris, qui a mis en oubli Jupiter hospitalier et la

table : c'est pourquoi un démon en a tiré châtiment en le plongeant dans les douleurs. »

« Ainsi parla-t-il, et aussitôt Ménélas obéit... »

Les Grecs, dès le matin du jour suivant, transportent tout leur butin et leurs prisonnières dans leurs vaisseaux. On voit défiler ce cortége digne de pitié, « les unes non encore soumises au joug et ignorantes de leurs noces, d'autres récemment liées à l'amour de jeunes époux, d'autres aux boucles blanches, d'autres plus jeunes à qui l'on a arraché des mamelles leurs enfants suçant de leurs lèvres avec fureur une dernière fois le lait de leurs mères. »

Au milieu d'eux, Ménélas lui-même ramenait son épouse de la ville en flammes, ayant mis à fin sa grande entreprise : « il se voyait en lui de la joie et de la honte. » Agamemnon conduisait Cassandre, Néoptolème Andromaque, Ulysse traînait avec violence Hécube ; chacun des chefs emmenait vers ses vaisseaux sa captive en larmes : ce n'étaient que cris de femmes et de petits enfants ; et, pour exprimer cette diversité de cris, le poëte a des comparaisons tout à fait agrestes.

« Mais Hélène, elle, ne sanglotait pas, mais la pudeur siégeait sur ses yeux d'azur et lui rougissait ses belles joues ; et son cœur au dedans roulait une infinité de pensées sombres, de peur que les Grecs ne la maltraitassent, une fois venue dans les noirs vaisseaux. Dans cette crainte, le cœur lui battait en secret, et, s'étant couvert la tête d'un voile, elle suivait pas à pas la trace de son époux, les joues rougissantes

de honte, comme Cypris lorsque les habitants de l'Olympe l'aperçurent à découvert dans les bras de Mars à travers les mailles du filet du savant Vulcain...; car c'est chose terrible aux femmes d'être surprises dans la honte sous les yeux d'un époux : c'est pareille à elle en beauté comme en rougeur naturelle qu'Hélène marchait elle-même, avec les Troyennes prisonnières de guerre, vers les beaux vaisseaux des Grecs : tout autour les troupes étaient éblouies en voyant l'éclat et la merveille aimable de cette beauté sans défaut; et personne n'osa l'attaquer de traits méchants ni en arrière ni en face, mais ils la regardaient, comme une divinité, avec délices; car elle leur apparut à tous comme l'objet désiré. Et ainsi qu'à ceux qui ont erré à travers la mer interminable, la patrie se montre après une longue absence, et eux, échappant à la fois à la mer et à la mort, tendent les mains vers cette patrie chérie, le cœur inondé de joie : c'est ainsi que les Grecs se réjouissaient tous à l'envi, car il n'y avait plus souvenir pour eux de la fatigue accablante ni du tumulte de la guerre : tant la Cythérée avait tourné leur pensée à tous, pour faire plaisir aux beaux yeux d'Hélène et à Jupiter son père. »

Voilà bien la contre-partie et le complément de la scène du IIIe chant de *l'Iliade*, où Hélène est admirée et amnistiée des vieillards troyens : il lui fallait encore, pour remplir sa destinée, être amnistiée par les Grecs. Cet hommage des Grecs, si on ne l'avait pas, eût manqué à la beauté d'Hélène. Ainsi elle reste fidèle jusqu'au bout à son rôle d'enchanteresse, et d'enchanteresse sans effort, qui n'a qu'à se montrer. Ce jour tant redouté par elle à l'avance, et où elle se voyait déjà lapidée et mise en pièces, est donc un jour de triomphe. Prestige de la grande beauté, de

cette beauté éblouissante et sans vieillesse, accordée à un petit nombre de privilégiées qui se comptent dans la suite des siècles; beauté certaine, qui agit sur les foules comme un don divin, comme une puissance! Les Grecs charmés, en reconquérant la belle perfide, n'ont qu'une idée : c'est que revoir Hélène, c'est pour eux la même chose que revoir la patrie.

Il reste une dernière scène, celle de l'entière réconciliation entre les époux. La nuit est venue; les Grecs ont beau vouloir la passer tout entière dans le festin; le sommeil les prend malgré eux; ils tombent endormis les uns d'un côté, les autres d'un autre :

« Mais lui, l'Atride (Ménélas), s'entretenait dans sa tente avec sa femme à la belle chevelure; car le sommeil ne tombait point encore sur leurs yeux, mais Cypris s'était envolée autour de leurs cœurs pour qu'ils se souvinssent de leur ancienne couche et qu'ils jetassent bien loin la douleur. Et ce fut Hélène qui la première dit une telle parole :

« Ne me garde point de rancune, ô Ménélas! car ce n'est pas de mon gré que j'ai laissé ta maison et ton lit; mais c'est la violence d'Alexandre et les fils des Troyens qui, dans ton absence, sont venus et m'ont enlevée; et quand je ne songeais qu'à périr misérablement, soit par un lacet funeste, soit par l'épée sanglante, ils m'en empêchaient dans leurs palais, me consolant par toutes sortes de paroles dans la souffrance et le regret où j'étais de toi et de ma fille unique : c'est en son nom, au nom de notre mariage d'abord si doux, c'est par toi-même que je t'en supplie, oublie à mon sujet toute amertume. »

« En réponse à ces paroles, Ménélas au cœur sage lui dit :

« N'y pense donc plus maintenant, mais laisse dormir les

douleurs dans ton cœur; que la noire maison d'oubli renferme toutes ces choses! car il ne faut plus se souvenir de tout ce passé de malheur. »

« Ainsi parla-t-il; et, elle, la joie la prit, et la crainte s'envola de son âme; car elle espérait que son époux déposerait tout fiel amer : elle jeta autour de lui ses bras, et à tous deux en même temps les pleurs coulaient des paupières dans un sanglot délicieux. »

Je m'arrête sur cette fin chaste autant que touchante. Une dernière comparaison du lierre et de la vigne sauvage achève le tableau chez Quintus, et va se rejoindre, si on le veut, aux plus gracieuses images de l'*Épithalame d'Hélène*, tel qu'on le peut lire chez Théocrite. Hélène et même Ménélas, malgré les aventures de l'une et les mésaventures de l'autre, étaient restés des types brillants dans l'imagination riante des Grecs, et ne prêtaient pas le moins du monde à la plaisanterie, à cette plaisanterie populaire et goguenarde qui gâte et déconcerte les suaves tableaux. Ces Grecs, adorateurs avant tout de la beauté, n'avaient rien de gaulois.

VI. DU PEU QUE L'ON SAIT DE LA VIE DE QUINTUS. — SA JEUNESSE; SA CONNAISSANCE FAMILIÈRE DE LA NATURE CHAMPÊTRE. — CONJECTURES ET JUGEMENTS.

On ne sait absolument de la vie de Quintus et de sa personne que ce qu'il en a dit lui-même en quelques vers de son XIIe livre. Au moment où les principaux chefs de l'armée grecque se disputent à qui

aura place dans le fameux cheval de bois, le poëte, qui nulle part jusqu'alors n'avait pris la parole en son nom, même pour invoquer les Muses, s'adresse tout à coup à elles par un retour plein d'affection reconnaissante et de fraicheur :

«... Ayant ainsi parlé. Néoptolème plaça sur ses épaules les armes divines de son père, et à l'instant se cuirassèrent aussi les premiers des héros, tous ceux à qui le cœur était plein d'audace. Et maintenant que je vous le demande, ô Muses ! dites-les-moi, les uns après les autres, tous ceux qui descendirent dans le cheval immense : *car c'est vous qui m'avez mis dans le cœur toute espèce de chant avant que le duvet se fût répandu encore autour de mes joues, pendant que je paissais de brillants troupeaux dans les plaines de Smyrne, trois fois aussi loin de l'Hermus qu'une voix d'homme se fait entendre, autour du temple de Diane, dans le jardin d'Éleuthère, au penchant d'un mont qui n'était ni trop bas ni très-élevé.*

« Le premier qui descendit dans le cheval monstrueux fut le fils d'Achille, et avec lui le vaillant Ménélas, etc.... »

Tout homme qui lit naturellement ne verra dans ce passage autre chose qu'un vif et gracieux souvenir d'enfance; le poëte a tenu à décrire le pays où, jeune, et pauvre selon toute apparence, ou du moins dans cette condition humble et obscure qui, à mesure qu'on s'en éloigne et à l'horizon du passé, ressemble au bonheur, il eut ses premiers songes de poésie, ses premières impressions ineffaçables. Tout y est décrit avec la précision d'une mémoire qui s'inspire du cœur, tout y est circonstancié avec amour. C'est ainsi

que Virgile s'est plu à nous montrer, dans son cadre, la ferme paternelle et son doux site dans la plaine du Mincio. Maintenant, est-il besoin de dire qu'il n'est pas de rêverie que les commentateurs n'aient imaginée sur ce peu de mots si simples? Ils ont voulu en conclure que Quintus était un savant grammairien qui tenait une école près de Smyrne, et que ces brillants moutons (et l'on sait que les troupeaux sont fort beaux en effet aux environs de Smyrne) étaient une métaphore élégante pour signifier des écoliers. Enfin ils ont vu là-dedans une allégorie à la Des Houlières. Des érudits plus sages ont déjà fait justice de ces subtilités et de beaucoup d'autres qu'on a débitées sur Quintus.

La seule biographie qu'on puisse construire à son sujet est toute morale, tout idéale, et doit se tirer des nombreuses comparaisons et images qu'il affectionne dans son poëme. Il est évident qu'il connaissait bien l'Asie Mineure, tous ces pays de Lycie, de Phrygie, de Paphlagonie; quand il décrit le rocher de Niobé, ou la grotte d'Endymion, ou le confluent de l'Harpase et du Méandre, il a l'air de parler en homme qui a vu et qui dessine d'après nature. Il a, pour peindre les inondations et les débordements des torrents, ou encore la violence des vents s'engouffrant dans les gorges étroites, les expressions pleines et vives d'un homme qui en sait les ravages et qui les a observés dans les montagnes. Ces sortes de tableaux,

chez lui, ne paraissent pas être des lieux communs ni de simples imitations d'Homère; on croit y sentir l'effroi : il a dû être témoin de ces fléaux.

Quantité de ces comparaisons pleines de vérité et d'observation, qui ornent en si grand nombre son poëme, justifieraient au besoin ce qu'il a dit de lui, qu'il a gardé les troupeaux. Par exemple, pour exprimer la *vivacité d'ardeur* avec laquelle les armées ennemies se précipitent l'une vers l'autre, il dira (livre VI, 341), tout le reste de l'image étant d'ailleurs d'un contraste charmant :

« Et ils (les Grecs) se rencontraient avec les Troyens qui se précipitaient, comme de tendres génisses vont au-devant de leurs mères qui s'en reviennent du bois vers l'étable, d'un pâturage du printemps en descendant de la montagne, lorsque les champs foisonnent de verdure, que la terre fourmille de fleurs, et que le lait des vaches et des brebis remplit les jattes; un grand mugissement s'élève de tous côtés tandis qu'elles se mêlent ensemble, et au milieu d'elles se réjouit le cœur du bouvier : ainsi des guerriers s'élançant les uns sur les autres s'élevait un confus tumulte. »

Il y a sans doute dans ces comparaisons quelque chose d'une formule une fois trouvée; mais le poëte le plus souvent y ajoute je ne sais quoi de senti et de particulier qui en fait le rajeunissement. C'est là son coin original.

Pour exprimer la fuite, le refoulement soudain et le temps d'arrêt des Grecs derrière la muraille du

camp pendant la poursuite d'Eurypyle, il dira (livre VII, 132) :

« Ils restaient blottis au dedans de la muraille, comme des chèvres sous une roche, craignant un souffle violent qui apporte en abondance la neige et la grêle sur son aile glacée; et elles, bien qu'empressées à la pâture, ne restent pas le nez au vent pendantes sur la colline; mais elles soutiennent l'orage à l'abri et dans les ravins toutes ensemble, et sous les broussailles ombreuses elles paissent ramassées en troupeaux, jusqu'à ce que la force de la tempête ait cessé : ainsi les Grecs, à l'abri de leurs tours, attendaient en tremblant le fils foudroyant de Télèphe qui s'élançait après eux... »

Le poëte, en peignant ainsi les chèvres, se souvenait certainement, comme Virgile, de sa première vie aux champs, et de ce temps où, couché lui-même à l'ombre, il les voyait brouter toutes pendantes au bord à pic d'un rocher.

Il avait habité les rivages de l'Hellespont ; il avait été témoin de cette pêche qu'il a si bien décrite, et à laquelle les jeunes gens apportent souvent autant d'ardeur qu'à la chasse sur terre. Ainsi, pour montrer Déiphobe qui poursuit de sa lance et va piquer les Grecs jusque dans le courant du Xanthe (livre IX, 172) :

« Comme quand sur les rivages du poissonneux Hellespont les laborieux pêcheurs tirent vers la terre le filet au sein gonflé, et que, pendant qu'il est encore dans l'eau, s'élance un jeune homme tenant à la main la perche crochue pour donner la mort aux espadons: il massacre à droite et à gauche

tout ce qu'il rencontre, et l'eau rougit de carnage : ainsi, sous les mains de Déiphobe, les courants du Xanthe rougissaient de sang, et les morts y étaient à l'étroit... »

Il avait été également témoin de la *pêche au feu*, très-usitée sur ces mers brillantes, et il s'en sert avec bonheur pour peindre l'action de Néoptolème, nouvellement apparu, et perçant d'en haut les Troyens autour de la muraille du camp (livre VII, 569) :

« Comme un pêcheur sur la mer, désireux de proie, imagine, pour le malheur des poissons, d'apporter dans son bateau le feu de Vulcain; excitée par la brise qui s'élève, la flamme éclaire au loin à l'entour, et eux (les poissons) bondissent des profondeurs de la mer sombre, tout avides de voir la clarté — pour la dernière fois; car lui les tue de son trident aux longues pointes à mesure qu'ils s'élancent, et son cœur est tout réjoui de sa chasse : tel le fils illustre du valeureux Achille domptait les races ennemies qui s'élançaient autour de la muraille de pierre... »

Je pourrais, si l'on n'était pas assez édifié déjà, multiplier ces citations qui ont un caractère de réalité, et qui toutes se rapporteraient aux usages ou aux spectacles familiers des champs, à la récolte des olives (IX, 198, et XIV, 263), au vignoble et à la vendange (X, 114), aux blés couchés qui se relèvent (IX, 473), aux bûcherons qui font du charbon dans la montagne (IX, 162). Il en résulte avec certitude que cet homme qui lisait tant Homère, celui qui enfant avait été berger à Smyrne, n'avait cessé d'aimer et de regarder les objets naturels. Ainsi, ignorant de lui

toute autre chose, nous savons, si j'ose dire, les mœurs de son esprit et de son talent, les images et les souvenirs habituels qui lui venaient de préférence à l'heure de la composition et sous le regard de la Muse. Combien de poëtes gagneraient à ce qu'on ne sût d'eux que cela!

Ajoutez que, d'après les indices tirés des formes de son style, du caractère de sa métrique, de certains usages romains ou byzantins auxquels il paraît faire allusion, on croit qu'il écrivait au quatrième siècle, vers le temps des empereurs Julien et Valentinien.

L'opinion qui donne à Quintus un rang distingué parmi les poëtes n'a rien qui me soit particulier, et, s'il en était ainsi, je me défierais fort de mon jugement; le paradoxe est surtout à craindre quand il s'agit des Anciens. Un homme d'esprit et savant, qui ne craignait point le paradoxe, Lechevalier, auteur du *Voyage en Troade* et du livre singulier intitulé *Ulysse-Homère* (1829), a fort loué et célébré Quintus, dont il avait vérifié l'exactitude topographique dans ses voyages, et il poussait l'enthousiasme à certains jours jusqu'à vouloir que ce poëme, dans une bonne partie de ses tableaux et de ses récits, fût sorti de la même source et de la même bouche que *l'Iliade* elle-même: il a soutenu cette opinion ou cette boutade en quelques pages spirituelles de son *Ulysse-Homère*. Mais ce n'est là qu'une docte plaisanterie. Pour être au cou-

rant de l'état actuel de la critique positive sur Quintus, il suffit de lire l'excellente introduction de Tychsen, en tête de son édition de Quintus (1807), l'introduction de M. Kœchly en tête de son édition du même (1850), et enfin deux brochures de M. J.-T. Struve, imprimées l'une à Saint-Pétersbourg (1846), l'autre à Casan (1850)[1]. M. Struve, fort réservé dans ses conjectures, emploie néanmoins, pour qualifier Quintus, l'expression de docte grammairien; il pense qu'à force d'étudier Homère et ses formes, il l'était devenu ; il estime qu'il était au fait, d'ailleurs, des différentes questions agitées dans les écoles de son temps; qu'il ne jurait pas absolument sur la parole du maître, et que son procédé, dans la composition de son ouvrage, a été un choix raisonné entre les traditions et les anciennes sources dont il disposait, tant les cycliques que les tragiques, tout en donnant toujours cependant à Homère et à son autorité, dès qu'il y avait lieu, le premier rang. M. Struve est tenté de considérer le poëme de Quintus, à cause de l'idée surtout de vertu et du ton général de moralité qui y règne, comme ayant pu être destiné à aller aux mains de la jeunesse d'alors, et, s'il est permis d'user de ces locutions modernes, comme étant venu combler une lacune dans

[1] Ces deux brochures, qui ne font qu'une seule dissertation en deux parties, traitent des *Épopées qui ont continué le récit d'Homère dans l'Iliade* (*De argumento Carminum epicorum quæ res ab Homero in Iliade narratas longius prosecuta sunt*).

l'enseignement. M. Kœchly fait de Quintus, au contraire, quelqu'un de bien moins savant, de bien moins rompu au procédé éclectique, et il est porté à réduire le principal de sa connaissance à l'étude presque unique et à la lecture approfondie et continuelle d'Homère.

Né dans une condition obscure, pasteur dans son enfance, ayant le sentiment vif des beautés naturelles et le culte d'Homère son divin compatriote, Quintus, selon M. Kœchly, aurait été, même dans son imitation, un poëte d'instinct plutôt que de science et d'art. Il aurait cependant étudié à fond tout ce qui se rattachait à son grand modèle, les lieux témoins des exploits fameux et des navigations circonvoisines des héros de *l'Iliade*. L'idée de son poëme lui serait assez naturellement venue à l'époque de l'empereur Julien, à ce moment d'un réveil de l'antiquité grecque et d'un retour vers les lettres homériques. Le discours de Nestor à Podalire, à travers ce qu'il a de touchant, nous fait entrevoir le poëte dans ce paganisme de seconde ou troisième date, et dans la légère incertitude de ses doctrines; plus stoïcien qu'on ne l'était sous le pur règne des anciens dieux, et ne pouvant non plus se fermer tout à fait à une lueur et à une information du christianisme. M. Kœchly s'attache avec une grande rigueur d'analyse à distinguer toutes ces nuances, sur lesquelles on coule en lisant.

Mais, quelque idée qu'on se fasse de la personne et du degré d'originalité ou de culture du poëte, son ouvrage mérite de vivre : un large souffle d'harmonie y respire ; il instruit, et apprend quelque chose au lecteur, en quoi il se rapproche de l'histoire ; il intéresse souvent, et il émeut en quelques endroits. L'épisode d'Œnone s'élève et se détache par une beauté de premier ordre ; cette peinture vaudrait seule à l'auteur un rang incontestable parmi les vrais poëtes : c'est son épisode de Didon, à lui, son épisode de Médée. Quintus tient à la fois à Homère et à Virgile : en même temps qu'il complète le premier dans les faits et qu'il peut souvent servir à l'interpréter pour le sens, il ressemble à Virgile par une certaine tristesse ; plus moraliste, plus sentencieux qu'Homère, il est rempli de pensées belles et mélancoliques sur la condition humaine. Dans la lecture et l'étude du second livre de *l'Énéide*, il est un auxiliaire indispensable, soit qu'il ait lu Virgile et s'en soit souvenu en écrivant, soit, ce qui est plus probable, qu'ils aient eu l'un et l'autre en vue quelques modèles communs. C'est Quintus enfin, si on se le rappelle, qui nous a aidé à reconstruire le personnage et la *biographie* d'Énée depuis le moment où l'a laissé Homère jusqu'à celui où le prend Virgile. Tels sont ses titres et ses assurances contre l'entier oubli et la négligence des âges. Poëte de talent lui-même, qui ne peut que gagner à être vu de près, et se rattachant ainsi étroitement

par son œuvre, s'enchaînant presque à celle d'Homère et à celle de Virgile, il a pu être outragé, submergé en partie par les flots, il surnage et il est sûr de reparaître plus que beaucoup d'autres, car il a deux ancres d'or.

---

5 décembre 1855.

HORACE.

QUINTI HORATII FLACCI OPERA.

Paris, Firmin Didot, 1855.

J'ai à écrire sur Horace en présence du plus joli volume qui se puisse imaginer, d'un vrai bijou d'édition, sorti des presses de MM. Didot, orné de dessins représentant des sujets antiques et des vues d'Italie. L'emplacement de la maison de campagne d'Horace, qui avait déjà fort occupé les savants, paraît être cette fois retrouvé et fixé avec plus de probabilité que jamais, et à un endroit un peu différent de celui qu'on avait désigné jusqu'ici. M. Noël Des Vergers, dans ses voyages d'Italie, a fait à ce sujet des recherches précises, ingénieusement dirigées, et il croit avoir retrouvé le plateau, le point de la colline qui répond le mieux aux conditions tirées des vers du poëte : on est d'autant plus porté à être de son avis, qu'il ne donne lui-même le résultat qu'avec modestie et comme

probable. Un plan dressé sur les lieux permet à chacun d'en juger et de se former une opinion. M. Noël Des Vergers a fait de cette agréable découverte le chapitre le plus neuf d'une *Vie* d'Horace spirituelle, exacte, toute puisée aux sources. Le texte d'Horace est encadré dans un commentaire latin marginal de M. Dübner, qui s'est pénétré de l'esprit et de la manière de Jean Bond, cet ancien commentateur du seizième siècle, popularisé depuis par les Elzevirs; Jean Bond, le premier, dut au commerce d'Horace d'avoir ce que les savants de son temps avaient si peu, la sobriété et le choix, le *Ne quid nimis* dans l'érudition. Le commentaire de M. Dübner ne dit en peu de mots que l'indispensable et ce que désire un lecteur instruit. Voilà donc un délicieux Horace s'il en fut, un livre de chevet et de boudoir, digne d'être enfermé dans la boîte de cèdre ou de figurer sur la tablette de citronnier.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'écrivain plus heureux qu'Horace, et pendant sa vie et après sa mort. Ce petit homme charmant, fils d'un affranchi, élevé comme le fils d'un chevalier ou d'un sénateur, ne rougissant pas de son père, sachant se faire agréer aussitôt des plus distingués et des plus considérables, eut en lui, dans une mesure délicate et comme à souhait, les sentiments, les passions même, les talents et la sagesse, tout ce qui rend l'âme riche et saine, et la jouissance de la vie complète. Il ne faut pas croire qu'il ne

fût point élevé de cœur et d'un fonds de nature généreuse. Il nous le dit en des termes d'une reconnaissance filiale touchante ; il eut, grâce à son père, l'enfance intacte et honnête, l'adolescence et la jeunesse pure : rien ne flétrit en lui cette première fleur qui se perd trop ensuite, mais qu'il faut avoir gardée du moins intègre jusqu'à l'âge où elle s'épanouit. Étant allé à Athènes pour y achever ses études, il y vivait familièrement avec les jeunes gens des grandes familles de Rome, à la recherche du beau et du vrai, ces premières poursuites des nobles âmes. C'est là qu'il connut Brutus, l'imposante figure, voilée de douceur, revêtue de patriotisme et de stoïcisme, et si faite pour agir sur la jeunesse avant la connaissance des hommes et la pratique de la vie : il en fut séduit, comme on peut croire aussi qu'il le charma. C'est ainsi qu'on le voit tribun militaire à vingt-deux ans dans l'armée de Brutus, à Philippes, où il combattit mieux sans doute et plus honorablement que plus tard il ne l'a dit.

A la suite de cette défaite, pauvre et en peine de ressources, privé de son champ de *Venusium*, qui avait été confisqué au profit des vétérans, Horace, de retour à Rome, et sous l'aiguillon de la nécessité, devint poëte. Il fit des vers satiriques, il en fit de lyriques. Il se moqua des parasites et débauchés de l'autre camp ; il eut pour la patrie en proie aux horreurs sanglantes quelques accents de regret, d'indignation ;

surtout il chanta ses amours, ses tendres douleurs, et ce qui console de tout avant vingt-cinq ans. Ses vers étincelants de talent et d'art le firent aussitôt remarquer ; Varius et Virgile l'encouragèrent, l'enhardirent, et peut-être aussi l'adoucirent. On le présenta à Mécène. « Le soldat de Brutus ne devint pas tout à coup le courtisan de Mécène, a remarqué M. Des Vergers. La bataille de Philippes avait été perdue par la république en l'an de Rome 712, et c'est en 715 qu'Horace fut présenté au ministre d'Auguste : on a vu souvent des conversions plus rapides. » Cette première entrevue n'eut pas de suites tout d'abord, et ce ne fut que neuf mois après que Mécène rappela Horace et le mit au rang de ses amis : cette amitié, qui fait l'honneur de tous deux, devint une intimité tendre qui dura trente ans, et que la vénération des âges a consacrée.

Mécène et Brutus ! Horace en peu d'années passe de l'enthousiasme pour l'un à l'amitié de l'autre : ainsi se transforme, ainsi se complète la vie. On commence par le grandiose, par le parfait et l'austère, par l'impossible; on finit, quand on est de la famille d'Horace, par la pratique sensée et indulgente. Mais quels représentants plus entiers de ce double aspect de la vie, quels exemplaires achevés que ces deux hommes ! Brutus personnifiant le grand et généreux fantôme d'idéal, de vertu, de patrie, de république; poignard en main, mais venu trop tard, drapé dans

son manteau, et, comme pour se punir d'avoir manqué l'heure, se frappant impatiemment de l'épée ; Mécène, le sage voluptueux, habile, sachant discerner toutefois le bien du mal, et la droiture de la corruption; l'homme de bon et insinuant conseil, étendu dans sa litière, et de là maniant sans bruit les ressorts du monde; patient, sans vain orgueil, sans faste au moral; ne faisant fi de rien de naturel; ne dédaignant pas de pousser la vie, même la plus souffrante, jusqu'au bout pourvu qu'il vive, et prenant encore son bonheur et son agrément dans ce qui l'entoure. Horace vécut un ou deux ans avec l'un, et trente ans avec l'autre, mais de telle sorte que jamais l'épicuréisme final n'éteignit en lui un reste des flammes et des étincelles premières.

Si nonchalant que parût Mécène dans l'intimité, il portait en tout, même dans ces choses de littérature et de poésie, la vue de l'homme d'État, et ne laissait rien au hasard dans le talent de ses amis. Il veillait à leur gloire, et aussi à ce qui convenait au cadre magnifique du siècle d'Auguste : il conseillait à Virgile le sujet des *Géorgiques;* à Horace, appréciant sa nature plus prompte et plus vive, il conseilla une œuvre plus diverse, de moins longue haleine : c'était de transporter chez les Romains les variétés de mètres inventés par les Grecs, par Archiloque, Alcée, Sapho, etc. On n'avait dans ce genre, jusqu'alors, que quelques essais de Catulle; tout était à faire. Il y avait là innova-

tion et honneur, une vraie conquête propre à enrichir le Capitole et le temple pacifique d'Apollon. Horace avait pu de lui-même y songer déjà : encouragé par Mécène, il se lança dans la carrière, moissonnant ce champ tout nouveau, enrichissant sa langue, l'assouplissant, lui faisant dire avec un éclat concis ce qu'elle n'avait pas osé encore, mêlant à ses imitations ses sentiments propres, ardent au butin, faisant son miel, et s'écriant dans son ivresse : « O Mécène ! si tu me comptes parmi les poëtes lyriques, je frapperai les astres du front ! »

Ce fut là la grande tâche et la plus originale d'Horace parmi les Romains, et c'est celle où il me paraît encore le plus considérable aujourd'hui. A ses heures de loisir ou de demi-verve, il s'en donna une autre qui n'était pas moins selon son humeur et son génie : ce fut d'écrire des Satires, des Épîtres, dans un style voisin de la prose, mais nourri de sens et tout plein de la plus fine expérience morale ou littéraire. Auguste, quand il eut vu de lui quelques essais de ce genre imprévu et familier dont il aimait le ton, désira d'y être nommé et d'avoir sa part dans cette nouvelle forme de louange. On sait les avances qu'il fit à Horace, jusqu'à demander de l'avoir pour secrétaire; Horace refusa, éluda : Auguste se plaisait à le piquer, à le caresser tour à tour; il l'appelait *le plus aimable petit bout d'homme*, et lui donnait d'autres pareils noms d'amitié; Horace entrait dans le jeu, mais il ne

voulut que ses seuls liens auprès de Mécène, c'est-à-dire n'avoir sa dépendance que là où était son cœur.

Sans chercher à rappeler ce qui est connu de tous, j'aimerais assez à voir traiter de nouveau une question qui a été posée plutôt que résolue par le poëte philologue Leopardi dans *le Spectateur* de Milan, en 1817. Cet ingénieux et docte écrivain s'était demandé, en s'autorisant d'un passage du rhéteur Fronton, qui vivait sous les Antonins, si Horace tout en étant très-prisé de ses compatriotes, avait réellement acquis dès lors, dès les premiers siècles, cette réputation immense et cette faveur de prédilection qu'il a obtenues chez les Modernes. Je rappelle seulement la question de Leopardi, et je la propose à quelques-uns de nos jeunes maîtres, en me bornant à remarquer que naturellement Horace, si goûté du premier jour, a dû hériter, avec les années et avec les siècles, de tout ce qui a péri autour de lui ou d'antérieur à lui, et dont il nous dédommage. Ses Odes, par exemple, sont pour nous un résumé de toute la fleur lyrique perdue de l'Antiquité. Chez les peuples modernes, et particulièrement en France, Horace est devenu comme un bréviaire de goût, de poésie, de sagesse pratique et mondaine. Les hommes ont besoin d'un livre. Le chrétien a la Bible. Tel érudit jadis s'enfermait dans Homère et y rapportait tout; à chacun des actes les plus familiers de la vie, au lever, au manger, au dormir, il avait à la bouche un vers du poëte auquel il s'était consa-

cré. Il est tel homme de Port-Royal, Saci, par exemple, qui, à chaque propos de la conversation, avait une parole de saint Augustin à citer, à appliquer avec une allusion ingénieuse. Pour d'autres, c'est Montaigne ; pour d'autres, La Fontaine ; leur esprit s'y est logé tout entier. Mais en fait de livres anciens, il n'en est pas qui soit plus à la portée de nous tous qu'Horace : par lui on ne s'écarte en rien de nos habitudes, et pourtant on tient par bien des endroits à l'Antiquité. Je ne connais rien de plus doux, quand on vieillit et quand l'esprit, resté délicat, devient un peu paresseux, que de penser ainsi à l'aide d'un livre familier et mainte fois relu; c'est une manière de marcher en s'appuyant, en prenant un bras pour faire un tour de promenade au soleil. C'est le cas de beaucoup avec Horace ; on revient à lui en vieillissant et en redevenant soi-même plus faible et aussi plus sensible.

De bonne heure Horace a joui en France de ce privilége et de cette faveur d'être le poëte et l'Ancien de ceux qui, bien souvent, n'en avaient pas d'autre que lui. Au début de notre Renaissance, on a, à son sujet, l'opinion de ce docte et fougueux Scaliger, qui le loue, qui le blâme, qui lui préfère Juvénal dans la satire, et qui s'écrie tout à coup, à propos de l'ode *Quem tu Melpomene semel*, et de celle *Donec gratus eram tibi*, qu'il aimerait mieux en avoir fait de pareilles que d'être *roi de toute la Tarraconaise*, ce qui veut dire plus que de tout l'Aragon. Un vrai lecteur

d'Horace, et qui le savoure selon l'esprit, n'a pas même à renoncer à cette idée d'être roi. Tant que régna la Pléiade poétique de Ronsard, Horace était primé par les Grecs : avec l'école de Malherbe, de Racan, de Maynard, il se trouve naturellement amené à régler l'inspiration lyrique de nos poëtes que désormais le feu de Pindare dépasse et qui s'en méfient.

> Autrefois à Racan Malherbe l'a conté :
> Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre...,

a pu dire La Fontaine. Depuis la réforme de Malherbe, le lyrisme d'Horace est à notre mesure ; c'est un lyrisme composé, qui va à nos mœurs, à nos élancements qui durent peu, à toute notre manière de sentir. On est même porté, en le goûtant si bien, à devenir injuste envers les lyriques des époques plus franches; et Godeau, dans sa Préface des Œuvres de Malherbe, ayant nommé Sapho, Anacréon et Pindare, s'échappe jusqu'à dire, exprimant déjà en cela le préjugé français : « Mais, quelque vanité qui les flatte, il est certain qu'Horace vaut mieux tout seul que ces trois ensemble, car il n'y a point de sujets qu'il n'ait traités avec une délicatesse incomparable; et quand il confesse Pindare au-dessus de l'imitation, ou il commençait à faire des vers, ou il suivait l'opinion commune, et tâchait de gagner l'esprit de ses lecteurs par un si célèbre témoignage d'humilité. Il a pu l'avoir pour maître, mais il est devenu plus habile que



lui; et quiconque fera la comparaison de leurs ouvrages trouvera sans doute son style beaucoup plus poli, la structure de ses vers plus belle, et ses pensées plus raisonnables. »

Godeau parlait de Pindare bien à son aise. C'est cette qualité raisonnable toutefois, ce bon sens, qui fait d'Horace, en effet, un lyrique d'un ordre à part, et sur qui ne tomberont jamais les dédains que quelques esprits supérieurs ont marqués pour les lyriques en général. Cicéron disait que, « même quand on lui doublerait l'espace de la vie, il ne trouverait pas encore de temps pour lire les lyriques. » Certes il n'eût pas dit cela d'Horace. Et Montesquieu, faisant parler le bibliothécaire dans les *Lettres Persanes* et lui faisant dire : « Voici les lyriques que je méprise autant que j'estime les autres (les dramatiques), et qui font de leur art une harmonieuse extravagance, » a manqué en oubliant d'ajouter qu'Horace est excepté de l'anathème.

Au dix-septième siècle, Horace, comme Montaigne, est entré dans l'entretien des honnêtes gens. Saint-Évremond, qui l'appréciait pour ses Satires, ses Épîtres et Poésies familières, le trouvait, dans les Odes, encore trop lyrique à son gré; mais déjà on n'allait plus distinguer entre ses mérites divers, on l'aimait, on le voulait tout entier. Les Vivonne, les d'Estrées l'emportaient à bord dans leurs navigations, et ne s'ennuyaient pas quand ils avaient leur Horace. Boi-

leau passa sa vie à lutter avec lui et à en donner en français d'agréables et solides équivalents. Les Chaulieu, les La Fare le traduisaient avec faiblesse, mais l'imitaient quelquefois avec bonheur, avec une mélancolie voluptueuse. Fénelon l'a loué dans un Dialogue petillant d'esprit, et où il fait dire à Horace par la bouche de Virgile : « Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse ; les mots deviennent tout nouveaux par l'usage que vous en faites. Mais tout n'est pas également coulant ; il y a des choses que je croirais un peu trop tournées. » Ainsi devait penser, sinon Virgile, du moins Fénelon.

Dans une Correspondance, assez récemment publiée, qu'il eut avec un militaire de ses amis, le chevalier Destouches, on voit Fénelon tenir en quelque sorte une gageure; et comme ce Destouches était grand lecteur de Virgile et un peu moins d'Horace, sous prétexte de le prendre par son côté le moins bien muni, il l'attaque perpétuellement avec des vers de ce dernier, et lui insinue, sous son nom, la meilleure morale; Horace revient à tout propos; chaque lettre porte avec elle sa citation enjouée; tous les vers-maximes et proverbes y sont en circulation déjà.

Il y eut un moment, dans la première moitié du dix-huitième siècle, et probablement vers les années de la Régence, où il se fit un ralentissement dans le

goût et la connaissance d'Horace. On lit dans les Opuscules de l'abbé Gédoyn un *Entretien sur Horace* qui commence par cette plainte : « L'aimable poëte qu'Horace, et quel dommage qu'il soit si peu lu ! J'ai vu un temps où il faisait les délices des courtisans qui avaient quelque teinture de lettres; ils le savaient par cœur, ils se piquaient de l'entendre, ils le citaient à propos. » Ce petit traité de l'abbé Gédoyn renferme tout un bouquet des meilleurs et des plus agréables passages d'Horace. Bientôt cependant Horace redevint ce qu'il ne pouvait plus cesser d'être en France, un ami, un conseiller, un génie domestique et l'hôte de la maison. Voltaire, qui laissa bien échapper sur son compte quelques-unes de ces légèretés dont il n'était pas maître, l'a loué dans une Épître du plus agréable ton et en des vers que chacun a retenus :

> Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace!
> . . . .
> J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins.
> Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
> A suivre les leçons de ta philosophie,
> A mépriser la mort en savourant la vie,
> A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
> Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens...

Et ce qui suit.— Voltaire semble même lui avoir dérobé le plus vif de son esprit et de son souffle dans ces Stances émues et qui vivront : *Si vous voulez que j'aime encore*, etc.

Horace, sur la fin du siècle, au moment du naufrage de la société, fut le compagnon fidèle et le consolateur de bien des esprits lettrés qui n'emportaient que lui dans les prisons, dans l'exil ou dans les camps. Si quelqu'un des Anciens, par son influence, aida à cette renaissance des lettres qui se fit sentir dès le Directoire et qui se décida sous le Consulat, c'est Horace. Les circonstances rendaient de l'à-propos et tout leur sens à quantité de ses pièces lyriques nées au lendemain des discordes civiles. Son *Carmen seculare* se chantait de nouveau. Les Daru, les Vanderbourg et bien d'autres firent de ses poésies l'objet de leurs travaux ou de leurs délassements; Andrieux faisait de lui l'oracle familier de sa critique. Bientôt on eut en France un roi qui ne s'exprimait jamais avec plus de contentement que quand il citait un vers d'Horace.

Traduire Horace, et surtout le traduire en vers, est même devenu, depuis soixante ou quatre-vingts ans, et chez nous et en d'autres pays, une sorte de légère infirmité morale et de douce maladie qui prend régulièrement un certain nombre d'hommes instruits au retour d'âge; c'est une envie de redevenir enfant, adolescent, de se reporter au temps des études qui nous étaient chères. Les noms les plus divers, si l'on en faisait une liste, se rencontreraient dans cette concurrence dernière et tranquille : Hastings (le Hastings des Indes), tel vieux général de l'Empire, ou un rece-

veur général des finances, ou un ancien agent de change. On pourrait compter, on l'a dit[1], *bon an mal an*, combien il se fait de traductions en vers d'Horace : c'est un chiffre. J'aime à y voir une preuve d'un fonds commun d'études classiques, d'un goût littéraire persistant et disséminé dans les professions les plus diverses. Le jour où il n'y aura plus de ces traductions perdues d'Horace, j'ai peur que ce ne soit un signe que bien moins de gens l'ont lu et le liront.

Béranger (toute proportion gardée entre l'époque où il parut et le siècle d'Auguste) a présenté dans sa poésie quelques-unes des vives qualités combinées et aussi des procédés d'Horace : s'il en avait été besoin, il nous en aurait rajeuni l'idée. L'école lyrique moderne en France ne s'est guère, d'ailleurs, rattachée directement au lyrique latin. Il y a même eu de la part du plus éminent poëte de cette génération, de la part de M. de Lamartine, quelques traits dédaigneux lancés à la rencontre sur Horace, comme il en a laissé tomber quelques autres sur La Fontaine. Qui n'aime pas La Fontaine, en effet, doit trouver à redire dans Horace. Le fond de ce dédain, je le sais bien, c'est qu'on reproche à Horace de n'être pas assez élevé; on lui reproche d'avoir des sens, des passions, et, s'il est généreux en quelques endroits, de pousser à une indulgence facile en quelques autres. Que voulez-vous? Horace est un homme. La gloire et le malheur de

[1] M. H. Rigault.

cette belle poésie moderne dont nous apprécions le grand souffle autant que personne, est d'avoir songé quelque temps à faire de l'homme ou de la femme un Ange, une Ame, et d'en avoir parlé en vers comme étant de purs esprits : il en est résulté de beaux élans, et des mélodies sortant des nuages, mais des chutes. D'autres poëtes de nos jours, plus fidèles à la mesure humaine et à notre limite d'horizon, se sont moins éloignés d'Horace, et quelques-uns même ont essayé de traduire en vers, ou, qui plus est, de produire à la scène, telle de ses odes gracieuses, étincelantes.

La moitié du siècle est déjà écoulée, et il semble qu'une ère nouvelle commence, une ère où l'érudition (là où elle existe) prétend à être plus forte, plus approfondie, et où l'instruction, au contraire, a fort à faire pour se soutenir à un niveau moyen. Le monde, pressé de vivre, est de plus en plus lancé dans des directions tout actuelles, toutes positives. La plupart n'ont le temps de sauver de l'Antiquité que ce qui s'apprend vite et ce qui s'emporte commodément. La barque d'Horace, en passant par ce nouveau détroit pour entrer dans un autre bassin de civilisation, a-t-elle à craindre le moindre risque? Je craindrais pour tous, que j'espérerais encore pour lui seul. Il me semble qu'Horace réunit toutes les conditions pour rester le plus longtemps possible le dernier des Anciens auprès de ceux qui n'auront guère familiarité

ni liaison étroite avec d'autres. Je le souhaite du moins pour l'honneur de cette civilisation qui s'étend dans tous les sens et se transforme. Que ceux à qui la connaissance suivie de l'Antiquité est refusée en acquièrent, en conservent par lui encore le sentiment et la saveur ! Quels que soient les distractions et les accablements de la vie moderne, il n'aura pas renoncé à la culture délicate de l'esprit ni à tout commerce honorable avec les Grâces, celui qui aura encore un quart d'heure dans une traversée, dans un ennui d'auberge, dans un quartier d'hiver, n'importe où, si un Horace lui tombe sous la main, pour se relire à lui-même l'ode à Pyrrha, celle au Vaisseau de Virgile, l'ode à Posthumus, à Grosphus, à Dellius, le Dialogue d'Horace et de Lydie, et le *Hoc erat in votis*... Je sais trop bien que le très-grand nombre ne peut être ainsi; l'essentiel est qu'il y en ait toujours quelques-uns, et que la race n'en périsse pas.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Page 35, à la ligne 5 de la première note, supprimez ces mots *encore inédits*.
Page 217, ligne 21, au lieu de Ω πότοι! lisez : Ω πόποι!

